

L'enfant du faubourg : les exploits de la mère Langlois

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France



Richebourg, Émile (1833-1898). L'enfant du faubourg : les exploits de la mère Langlois. 1876.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

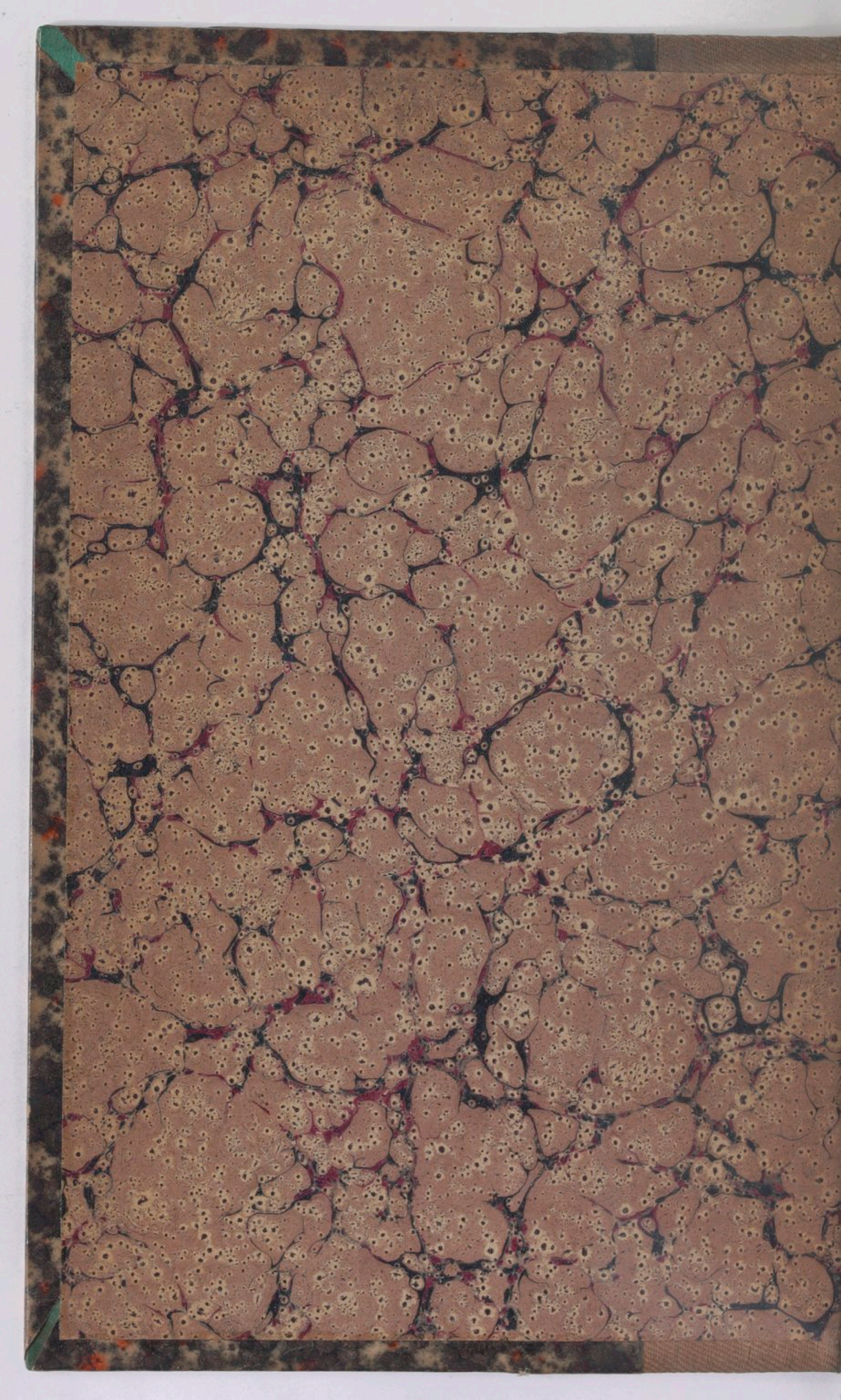
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

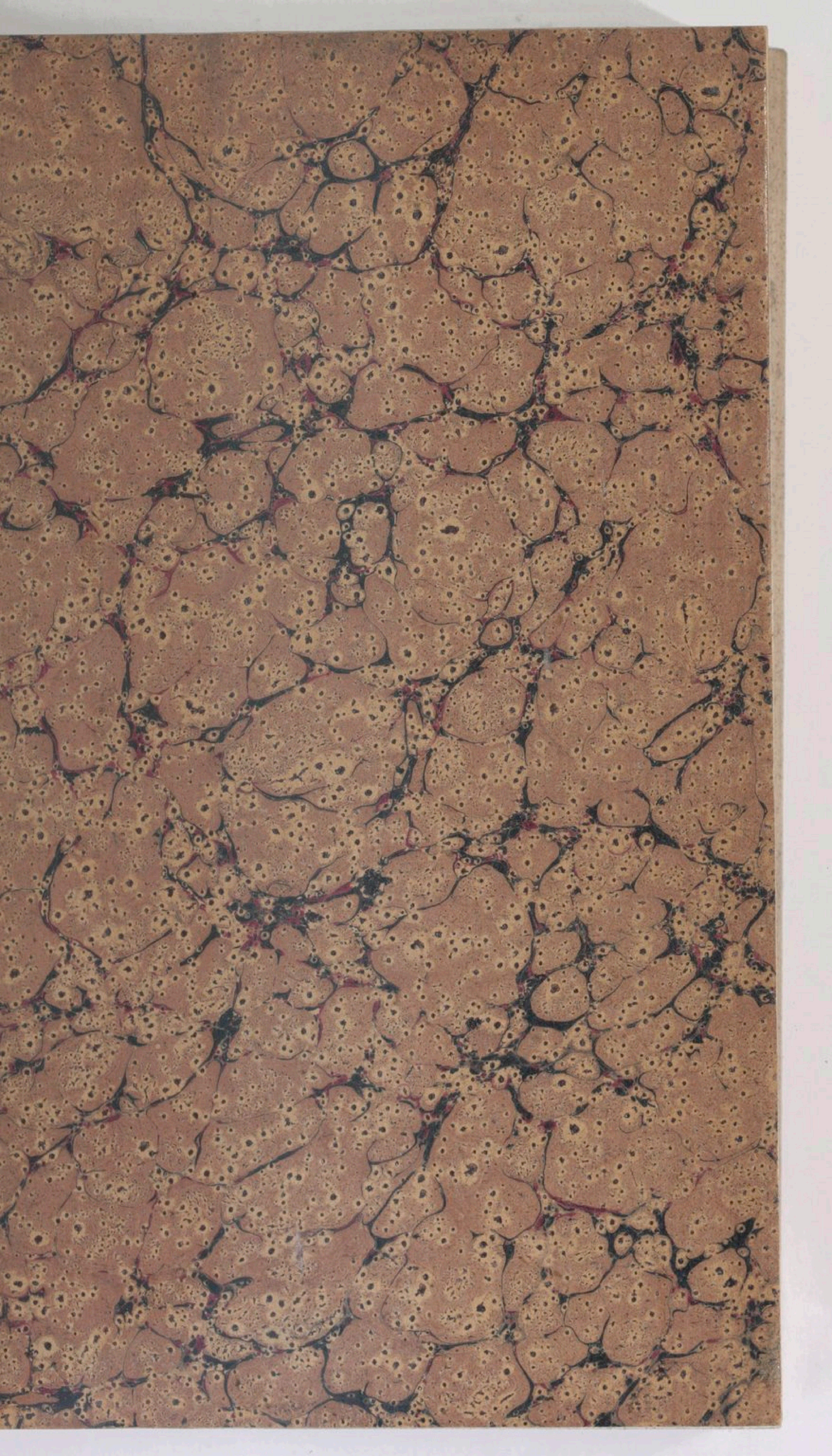
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





8361

L'ENFANT DU FAUBOURG

LES EXPLOITS
DE LA
MÈRE LANGLOIS



PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Dame voilée, 1 vol. in-18 .... 3 f. »
L'Homme aux lunettes noires, 1 vol. in-18.......... 3 »
Honneur et Patrie, nouvelles militaires, 1 vol. in-18. 3 »
La comédie au village, 1 vol. in-18 .... 3 »
Histoire d'un avare, d'un enfant et d'un chien, 1 vol. in-18 .... 3 »
Les Amoureuses de Paris, roman illustré à 10 cent. la livraison .... » »

Les soirées amusantes, lectures des familles.

Collection de 12 vol. in-32, comprenant :

1° Contes d'hiver. — Janvier, Février, Mars, 3 v. in-32. 2 f. 25
2° Contes du printemps. — Avril, Maï, Juin, 3 vol. in-32 .... 2 25
3° Contes d'été. — Juillet, Août, Septembre, 3 vol. in-32 .... 2 25
4° Contes d'automne. — Octobre, Novembre, Décembre, 3 vol. in-32 .... 2 25

Chaque volume de la collection se vend séparément 75 cent.

SOUS PRESSE :

LA FILLE MAUDITE

2 vol. in-18 : 6 fr.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY.

L'ENFANT DU FAUBOURG

LES EXPLOITS

DE LA

MÈRE LANGLOIS



PAR

ÉMILE RICHEBOURG



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

1876

Tous droits réservés.



L'ENFANT DU FAUBOURG

LES EXPLOITS

DE LA

MÈRE LANGLOIS

I

CLAIRE ET ANDRÉ

Claire et André, l'enfant du faubourg, s'étaient installés dans un petit appartement rue des Rosiers.

Nous allons voir ce qu'ils sont devenus au milieu de ce Paris immense où, à côté de l'opulence et des heureux de ce monde, on découvre de si grandes souffrances, tant de malheurs souvent immérités et de misères navrantes.

Heureux de s'être retrouvés, Claire et André firent en commun mille projets pour l'avenir et les plus beaux rêves de bonheur.

Le bonheur! on y croit toujours quand on a vingt ans!

Alors on possède toutes les illusions de la vie ; on croit, on aime, on ne soupçonne pas les ronces qui poussent sur les sentiers. Tous les jours sont beaux, ensoleillés et l'on ne voit pas de nuits sans étoiles. On a la jeunesse, c'est-à-dire l'espérance, la gaieté et le courage, ses fidèles compagnons.

Claire et André virent d'abord le bonheur leur sourire. Il est vrai que, n'étant pas exigeants, ils demandaient bien peu : le moyen de vivre, l'indépendance par le travail.

La jeunesse est toujours intéressante. Quand on apprit qu'ils étaient frère et sœur et qu'on sut de leur passé ce qu'ils voulurent bien raconter, les locataires de la maison les accablèrent de démonstrations d'amitié. Si beaucoup de curiosité se mêlait à cette sympathie quelque peu hâtive, celle-ci n'en était pas moins née d'un intérêt réel.

Un vieux rentier, qui habitait le quartier depuis plus de quarante ans, promit à André de lui trouver une place. Il se mit immédiatement en campagne, et avant la fin de la semaine, André entrait comme teneur de livres chez un marchand de métaux de la rue Saint-Louis, avec dix-huit cents francs d'appointements pour commencer.

D'un autre côté, la mercière qui occupait une des boutiques de la maison, présenta Claire à une de ses amies, première demoiselle dans un grand magasin de confections pour dames.

Dès le lendemain, par l'entremise de la demoiselle de magasin, la jeune fille eut du travail.

Tout marchait donc à souhait, et si tous les rêves de bonheur n'étaient pas réalisés, il n'y avait pas lieu de supposer que leur existence, calme, heureuse et si bien arrangée, pût être troublée.

C'est pourtant ce qui arriva, tant il est vrai que depuis sa trop facile victoire sur les habitants du paradis terrestre, le démon s'est toujours plu à terrasser et à réduire au désespoir les descendants de sa première victime.

Cette fois, ce n'est pas à la femme qu'il s'adressa pour troubler la paix qui régnait dans le petit paradis de la rue des Rosiers. Pour ses projets ténébreux, il devina qu'André serait plus vulnérable et qu'il lui offrait une proie plus facile à saisir.

Le jeune homme aimait beaucoup Claire, peut-être déjà plus qu'un frère ne doit aimer sa sœur. Cela était venu sans qu'il s'aperçût de rien, comme la chose du monde la plus naturelle ; c'est le contraire qui l'eût surpris. Evidemment, il ne pouvait se mettre en garde contre une affection qui lui paraissait si simple et si raisonnable.

Or, en excitant chez André ce sentiment d'affection déjà si vif, en le faisant grandir, en le poussant à l'exagération, le démon, — le diable seul peut nous jouer de ces vilains tours, — allait, sans prendre beaucoup de peine, tourmenter horriblement de pauvres enfants qui n'avaient à ses yeux qu'un seul tort : celui d'ignorer le mal.

Ce qu'il voulait arriva. D'un souffle il incendia le cœur d'André et, presque subitement, l'amitié frater-

nelle du jeune homme se changea en un viol
amour.

Il ne comprit rien d'abord à ce qu'il éprouvait. P
de Claire, son sang coulait plus chaud et avec plus
rapidité dans ses veines, son cœur battait plus vit
Mais pouvait-il en être autrement ? Le soir en sortant
son bureau, il était si heureux de regagner leur p
logement, il éprouvait une si grande satisfaction en
voyant sa sœur bien-aimée, qui l'attendait en travaill
près de la table de la salle à manger, sur laquelle
couvert était mis d'avance !

Au bout de quelques jours, il s'aperçut qu'il trembl
lorsque Claire se penchait gracieuse vers lui, l'invit
avec son charmant sourire à mettre un baiser sur
front.

Un soir il fit semblant de ne pas comprendre l'ap
du baiser. Pourquoi ? Il n'osait déjà plus l'embrass
Chaque fois que la jeune fille prononçait ce joli nom
frère, dont il était si fier et si heureux dans les premi
temps, il tressaillait. Il éprouvait comme du mécont
tement et il lui en voulait presque de ce qu'elle l'ap
lait son frère.

Toutes ces choses l'étonnèrent singulièrement. Il
fléchit, s'interrogea et plongea son regard au dedans
lui-même.

Il avait lu *René*. Le souvenir du héros de Chate
briand l'aida à sonder son cœur. Il y vit avec effroi
passion honteuse, fatale, prête à faire explosion.
ferma les yeux en poussant un cri d'épouvante.

Oh ! s'il eût pu se servir de ses mains et de ses on

pour l'arracher de son cœur, cet amour criminel et insensé, avec quelle joie sauvage il eût déchiré ses entrailles !

Mais la passion terrible, indomptable, le brûlait, le mordait dans le vif, et il ne pouvait rien que se révolter contre lui-même en jetant ces cris désespérés : Je suis maudit ! je suis maudit !

Il pleura, le malheureux ! Ce furent des larmes amères, car c'était une grande douleur que la sienne.

Il lui sembla qu'il n'oserait plus regarder Claire, ni lui parler ; que sous le regard si doux et si pur de la jeune fille, il mourrait de confusion. Il le croyait vraiment, car il avait honte de lui-même.

Ce jour-là, en sortant du bureau, il prit un autre chemin que celui de la rue des Rosiers ; il s'en alla droit devant lui, à travers les rues, comme un fou, la tête baissée et les yeux fixes, n'entendant rien et bousculant les passants sans les voir.

Il rentra fort tard ; il avait oublié de dîner, il n'avait pas faim.

Claire, très-inquiète, l'avait attendu comme d'habitude ; le modeste repas préparé avec tant de soin s'était depuis longtemps refroidi sur la table ; elle n'y avait pas touché. L'absence d'André lui avait ôté l'appétit.

— J'ai été dans une grande inquiétude, lui dit-elle, que t'est-il donc arrivé ?

— Mon patron m'a retenu, répondit-il.

Elle vit bien qu'il mentait.

Elle voulut se jeter à son cou.

Il la repoussa doucement.

Elle poussa un soupir, retourna à sa place et reprit son ouvrage.

— Tu travailles toujours trop tard, lui dit-il d'une voix qui trembla malgré lui, tu te fatigues ; il faut te reposer.

— Je t'attendais, fit-elle.

— Tu te brises la vue, reprit-il ; tu as les yeux tout rouges.

C'était vraî ; mais des larmes les avaient rougis.

Le lendemain, il rentra à l'heure du dîner.

Claire ne put lui cacher sa joie.

— Eh bien, est-ce que tu ne m'embrasses pas aujourd'hui ? lui dit-elle souriante, en s'approchant de lui.

Il l'entoura de ses bras et l'étreignit contre son cœur.

— Comme tu me rends heureuse ! fit-elle.

Il avait refusé de l'embrasser la veille, elle avait eu peur qu'il l'aimât moins.

Quinze jours s'écoulèrent pendant lesquels Claire s'inquiéta sérieusement en cherchant à se rendre compte des bizarreries d'humeur d'André.

Sous un prétexte quelconque, parfois même sans vouloir donner un motif à son absence, il passait souvent ses soirées dehors. Que faisait-il? Où allait-il ? Pourquoi agissait-il ainsi ? La jeune fille se faisait en vain ces questions. Si l'étrange conduite d'André l'étonnait, elle s'en attristait encore davantage. Elle avait beau se mettre l'esprit à la torture, elle ne parvenait pas à se l'expliquer. Elle remarquait, d'ailleurs, dans les manières du jeune homme les plus singulières contradictions.

Ainsi, un jour, il la regardait avec une expression de

tendresse infinie ; le lendemain, il lui montrait un visage sombre et maussade qu'elle prenait pour du courroux. Du reste elle lui trouvait toujours dans le regard quelque chose d'insaisissable, qu'elle ne pouvait définir.

Parfois, il l'attirait près de lui, comme s'il eût voulu l'embrasser, puis aussitôt il la repoussait avec une sorte de brusquerie. Ou bien, après lui avoir adressé quelques mots de tendresse, il restait muet tout à coup et gardait, pendant le reste de la soirée, un morne silence.

Souvent aussi, lorsqu'elle lui parlait, elle le vit pâlir. Une fois, elle aperçut deux larmes rouler dans ses yeux. Elle aurait bien voulu connaître la cause de son émotion. Elle n'osa pas la lui demander. Peu à peu, la confiance qu'ils auraient dû avoir l'un pour l'autre s'affaiblissait. Claire le voyait et le sentait.

Tout cela lui causait beaucoup de chagrin et elle souffrait doublement, car elle devinait les douleurs d'André sans en connaître le secret.

Elle s'effrayait, surtout, à cette pensée qu'elle pouvait perdre l'affection d'André, devenue pour elle la moitié de son existence ; à ce sujet, elle passait tour à tour du doute à la croyance.

Quand elle se trouvait seule, la pauvre enfant versait bien des larmes, et c'est à Dieu qu'elle confiait sa peine.

Un dimanche matin, vers onze heures, elle était habillée, prête à sortir. Elle avait mis sa plus belle robe et arrangé sur sa tête, avec beaucoup d'art, les deux longues nattes de ses magnifiques cheveux noirs. Une petite

croix composée de grenats, était attachée à son cou au moyen d'un velours noir qui remplaçait avantageusement le collier d'or. Un chapeau de saison très-coquet attendait sur le lit le moment où, placé sur la tête, il lutterait de fraîcheur et de gracieuseté avec les joues vermeilles et le visage épanoui de la jeune fille.

La veille, André lui avait dit :

— Demain dimanche, je ne travaillerai que jusqu'à onze heures ; bien que nous ne soyons pas encore à la fin de l'hiver, si le temps le permet, je viendrai te prendre ; nous déjeunerons au restaurant, puis nous prendrons le bateau, et nous irons du côté de Meudon et de Saint-Cloud, que tu ne connais pas encore.

Sortir avec son cher André, être avec lui, tout près de lui, appuyée à son bras, contempler à deux les mêmes objets, respirer ensemble le grand air qui vient de la plaine et des bois, n'était-ce pas un immense bonheur ?

Le nuage de tristesse qui obscurcissait ses beaux yeux disparut aussitôt. Il fallait si peu de chose pour la rassurer, la consoler !

Avant de se coucher, elle ouvrit sa fenêtre et son regard interrogea le ciel semé d'étoiles étincelantes. Puis elle s'endormit en pensant à la joie du lendemain.

Elle s'était levée de bonne heure. André était déjà parti. Elle salua joyeusement les rayons du soleil qui entrèrent dans sa chambre. Elle fit lestement son petit ménage. Après l'avoir vergeté, elle plaça sur le lit d'André le vêtement complet qu'il devait mettre, ainsi

qu'une chemise d'une blancheur éblouissante, repassée par elle. Cela fait, elle s'habilla et comme nous l'avons dit, à onze heures elle était prête.

A midi, André n'avait pas paru. Elle attendit encore. Une heure sonna. Elle comprit qu'il ne viendrait pas. Elle cessa d'écouter le bruit des pas dans l'escalier. Elle avait le cœur gros. Elle s'assit tristement dans un coin et des larmes jaillirent de ses yeux.

II

UNE BONNE SŒUR

Claire n'avait pas encore éprouvé un chagrin aussi violent. Elle était accablée, brisée et se sentait profondément découragée.

Pourquoi André la traitait-il ainsi ? Que lui avait-elle fait ? Elle cherchait, examinait ; mais ni dans ses actions, ni dans sa manière d'être avec le jeune homme, elle ne trouvait la moindre chose qui pût justifier l'étrangeté de sa conduite. Elle se débattait éperdue, comme toute personne que menacent des périls inconnus.

Evidemment, André manquait de confiance envers elle ; il avait un secret qu'il voulait lui cacher. Pour la centième fois peut-être, elle cherchait à le pénétrer, ce secret ; mais, pour cela, elle n'avait pas assez l'expérience de la vie.

Elle était, d'ailleurs, si éloignée de la vérité, que, à bout d'arguments, elle eut tout à coup l'idée qu'André pouvait avoir une maîtresse.

Aussitôt, une émotion extraordinaire s'empara d'elle. Elle sentit sur sa figure un froid glacial; il lui sembla que son cœur cessait de battre et qu'une griffe intérieure déchirait sa poitrine oppressée. Puis, au bout d'un instant, sans savoir pourquoi, elle éclata en sanglots.

— Si je le gêne, il devrait me le dire! s'écria-t-elle en essuyant ses larmes; pourquoi ne cherche-t-il pas le moyen d'être heureux? Ah! s'il craint de m'affliger, il devrait voir que je pleure depuis longtemps et qu'il se rend malheureux, sans rien faire pour mon bonheur. Hélas! ils sont bien loin les beaux rêves que nous avons faits!... Quand je l'ai retrouvé, moi qui me croyais à jamais abandonnée, une vie nouvelle, toute rayonnante m'est apparue; je n'avais plus rien à demander à Dieu... Ah! mon frère, mon frère, j'étais trop heureuse auprès de toi!...

Il m'aime, pourtant, oh! oui, il m'aime, j'en suis sûre... Je le vois dans son regard si doux et si tendre, je le sens quand sa main touche la mienne, et quand parfois encore ses lèvres se posent sur mon front... Il me faudrait si peu pour vivre heureuse : une parole affectueuse le matin, et le soir sur le front, un baiser!... Une goutte de rosée le matin et un rayon de soleil à midi suffisent pour faire vivre une fleur!

Tout en lui est incompréhensible, continua-t-elle : j'ai cru m'apercevoir que je lui déplaisais en l'appelant mon

frère, moi qui éprouve un si grand plaisir à lui donner ce nom !

André, cher André, comme je voudrais te voir heureux ! Aucun sacrifice ne me coûterait pour te donner ce qui manque à ton bonheur.

Elle passa la journée en proie aux plus sombres pensées. Elle pleura longtemps. Les larmes sont le soulagement de toutes les grandes douleurs.

Un peu avant la nuit, elle descendit pour acheter le dîner. Bien qu'André n'eût pas tenu la promesse qu'il lui avait faite, elle espérait que, pour la dédommager, il rentrerait de bonne heure et passerait la soirée entière auprès d'elle. Vain espoir ; à huit heures, pas d'André encore.

Elle n'avait rien pris de la journée, elle avait faim ; elle se décida à manger un peu ; puis, espérant faire diversion à ses pensées, elle prit son ouvrage. Elle avait encore pour une heure de travail sur une confection qu'elle s'était engagée à rendre le lendemain. A dix heures le vêtement était prêt à être livré.

Elle entendit ouvrir la porte de l'appartement. Elle tressaillit. André rentrait.

— Enfin, murmura-t-elle.

Elle prit la lampe et sortit de sa chambre pour aller à la rencontre du jeune homme.

— Bonsoir, Claire, dit-il.

Et, la tête baissée, n'osant pas la regarder, il se dirigea vers la porte de sa chambre.

La jeune fille se plaça résolûment devant lui.

— André, lui dit-elle d'une voix caressante comme

celle d'une jeune mère, je désire causer avec toi ce soir. Ne veux-tu point me faire ce plaisir?

Il la regarda sans rien dire, comme un hébèté. Elle le prit par la main et, sans qu'il fît aucune résistance, elle l'emmena dans sa chambre où il y avait du feu. Elle le fit asseoir et se plaça près de lui. André restait toujours silencieux et affectait de tenir ses yeux baissés.

La jeune fille rompit le silence.

— André, lui dit-elle, hier soir, après une de ces douces causeries qui deviennent de plus en plus rares entre nous, tu m'avais fait une promesse, mais tu l'as oubliée ; pourtant, c'eût été pour moi un grand plaisir, une véritable fête ; car si ce n'est pour aller chercher et reporter mon ouvrage je ne sors jamais. Je ne te demande pas comment tu as passé cette journée ; je t'aime assez pour ne point vouloir, malgré toi, connaître tes secrets et pour ne te faire aucun reproche.

Moi, comptant sur ta promesse et ravie de sortir avec toi, à onze heures j'étais habillée comme me voici, regarde... Mon chapeau, que je devais mettre pour la première fois, est encore là, sur le lit. Je t'ai attendu, tu n'es pas venu ; cela arrive souvent, presque tous les jours. Vingt fois, espérant toujours, je me suis mise à la fenêtre.

Le temps était doux comme en septembre, un gai soleil invitait à la promenade; aussi, il y avait foule dans la rue ; de belles jeunes filles qui riaient, tout le monde était heureux, excepté moi. Je pensais à toi, à mon isolement, je n'ose dire à mon abandon ; mon cœur s'est serré, et je me suis mise à pleurer. André, je n'ai

fait que cela toute la journée en songeant à la singulière vie que nous avons tous les deux depuis quelque temps.

Le jeune homme étouffa un soupir.

— Oh! je connais ton excellent cœur, André, continua-t-elle, je ne t'accuse pas... Je vois bien qu'il y a en toi un grand chagrin, c'est lui, lui seul qui m'a changé mon frère.

André releva brusquement la tête, et ses yeux enflammés se fixèrent sur le visage de la jeune fille.

— Ecoute, reprit-elle avec douceur, tu es malheureux et moi, en te voyant souffrir, je ne puis être heureuse. Plus d'une fois déjà, je me suis demandé si je n'étais pas la cause de tout. Aujourd'hui encore, je me disais : En vivant avec moi, peut-être ne se trouve-t-il pas assez libre. André, si je suis un obstacle entre toi et ce que tu désires, et ce que tu veux, si je te gêne, dis-le moi, je m'en irai.

— Quoi! s'écria-t-il, tu aurais cette pensée, tu songerais à t'en aller!... Oh! Claire, ne me quitte pas, je t'en supplie, ne me quitte pas!

— Je ne désire point m'éloigner de toi; pour que j'en aie le courage, il faudrait que tu me dises : Séparons-nous... Mais je te le demande, pourrons-nous vivre longtemps ainsi? Notre intimité a disparu, je sens que ta confiance m'échappe. Autrefois, tu ne t'en allais jamais le matin sans m'avoir dit bonjour; tu n'étais content, heureux qu'auprès de moi, tu me le disais du moins.

Maintenant, tu cherches toutes les occasions d'éviter ma présence, de me fuir; tu ne me parles plus guère,

et, quand cela t'arrive, il semble que tu fais un sacrifice. Ton regard, toujours si bon, pourtant, devient craintif, on dirait que ma vue t'épouvante; ton sourire est contraint, forcé ; enfin, tout est changé en toi, jusqu'à ta voix que je ne reconnais plus. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je vois tout et je ne sais que penser. Alors, vois-tu, je m'imagine que je te déplais.

— Oh ! me déplaire, toi ! fit André.

— Oui, cela me vient à l'idée, malgré moi, et ça me fait beaucoup de peine. Va, c'est que je t'aime bien, moi !

Mais je t'aime aussi, ma sœur chérie, répliqua-t-il d'une voix déchirante.

— Est-ce bien vrai ?

— Oh ! méchante, méchante enfant, fit-il; mais douter seulement de mon affection serait me faire un mal affreux !

Claire laissa échapper un cri de joie.

— Oui, tu m'aimes, reprit-elle, je le sais, je le crois, et, même quand tu me laisses seule comme aujourd'hui, je n'en ai jamais douté.

— Claire, quoi qu'il arrive, crois-le toujours, oui, oui, je t'aime ou plutôt je t'adore !

— Alors, écoute, reprit-elle d'un ton câlin, en appuyant sa tête gracieuse sur l'épaule d'André, laisse-moi lire dans ta pensée ; ouvre-moi ton cœur, donne-moi le moyen de te consoler, dis-moi pourquoi tu es malheureux.

— Que je te dise ce que je voudrais ignorer moi-même ! exclama-t-il, non, non jamais !

— André, répliqua-t-elle tristement, à qui donc confieras-tu tes peines, si ce n'est à ta sœur?

— Ma sœur, ma sœur! répéta-t il avec égarement.

— André, si je dois continuer à souffrir, n'est-il pas juste que je sache pourquoi? Fais-moi connaître ton chagrin afin que tes douleurs soient les miennes; à deux nous aurons plus de force. Crains-tu que je manque de courage? Mais ce qui m'accable, surtout, c'est la cruauté de ton silence. André, mon cher André, parle, parle!

— Que la foudre de Dieu m'écrase avant que je dise un mot qui puisse te faire soupçonner la vérité! prononça-t-il sourdement.

— Ah! mon frère, mon frère! fit la jeune fille d'un ton douloureux.

— Ne m'appelle pas ainsi, reprit-il d'une voix sombre: ton frère! Sais-tu si je suis digne de porter ce nom?

Claire le regarda avec stupéfaction.

— J'ai sur moi la robe de Nessus, reprit-il d'une voix saccadée, laisse-moi me débattre seul au milieu des furies qui m'étreignent. Oui, je te fuis, oui, j'ai peur de t'approcher parce que je me sens rougir de honte en ta présence; quand tu me vois baisser les yeux, c'est que je crains que mon regard ne ternisse ta pureté.

— André, mon frère, que dis-tu?

— La vérité. Va, tu ne peux rien contre le mal qui me consume et je suis indigne de ta pitié...

— Mais je t'aime, je t'aime!

— Laisse-moi, te dis-je, je suis un misérable!

— Oh! tes paroles me glacent d'effroi! Mais à t'entendre, malheureux, on croirait que tu as commis un crime!

André bondit sur ses jambes, comme poussé par un ressort. Son visage était livide ; du feu semblait sortir de ses yeux.

— Non, fit-il d'une voix rauque, et comme se parlant à lui-même, non, je ne suis pas coupable ; mais ce qui me torture et m'étouffe, c'est que j'ai peur de devenir criminel !

— Toi, criminel ! s'écria la jeune fille, allons donc, est-ce que c'est possible ! Tu te calomnies ! Eh bien, malgré toi, malgré tout, je te sauverai de toi-même.

Elle s'élança vers lui et l'entoura de ses bras.

Pendant un instant ils restèrent enlacés dans les bras l'un de l'autre ; lui, la serrant fiévreusement contre son cœur ; elle, ravie, palpitante, ne comprenant rien à son émotion, mais s'y livrant avec une indicible ivresse.

— Comme je suis bien ainsi, murmura-t-elle, dans tes bras, sur ton cœur !... Cher André, si je devais cesser de vivre, c'est ainsi que je voudrais mourir !

Ces paroles produisirent un effet terrible.

André fut pris d'un tremblement nerveux qui secoua son corps tout entier. Il ferma les yeux. Il sentait sous son front comme un tourbillonnement dans lequel se confondaient toutes ses pensées.

Claire ne vit rien. Elle ne savait pas qu'elle soufflait sur un brasier, qu'elle portait le trouble jusqu'au fond de l'âme du jeune homme, et qu'un mot de tendresse frappait aussi cruellement son cœur que la lame d'un poignard.

— Frère, pourquoi ne m'embrasses-tu pas ? lui dit-elle.

André la serra plus fort, et une grêle de baisers tomba sur son front, ses joues et ses yeux.

— Ah ! s'écria-t-elle toute frissonnante, quand tu m'embrasses ainsi, je sens mieux que tu m'aimes !

Mais aussitôt André, qui sentait sa raison l'abandonner, la repoussa par un mouvement brusque en disant d'une voix étranglée :

— C'est l'enfer ! c'est l'enfer !

Puis, comme si un spectre se fût tout à coup dressé devant lui, il recula avec épouvante jusqu'au fond de la chambre.

La jeune fille, interdite, restait immobile et sans voix.

André se rapprocha d'elle.

— Tu m'aimes, lui dit-il d'une voix sourde, tu as tort ; tu devrais me détester.

— Te détester, toi, mon frère ! Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? gémit-elle.

— Je te l'ai déjà dit, parce que je suis un misérable !

— André, André, en me parlant ainsi tu me fais mourir ! Mais qu'as-tu donc ? Que se passe-t-il donc en toi ?

— Les choses les plus effroyables, répondit-il, et je souffre comme un damné... Si tu lisais dans ma pensée, si tu pouvais voir dans mon cœur, tu frémirais de terreur, et ton frère, entends-tu, ton frère deviendrait pour toi un objet d'horreur !

En achevant ces mots, il s'élança hors de la chambre comme un fou et courut s'enfermer chez lui.

Il se jeta tout habillé sur son lit et se roula comme un possédé sur les couvertures, mordant avec rage son oreiller, afin d'étouffer les gémissements et les cris qui s'échappaient de sa poitrine.

Claire était restée debout, les yeux fixes et comme pétrifiée. Ces mots : « Ton frère deviendrait pour toi un objet d'horreur » résonnaient encore à ses oreilles et semblaient répétés par un écho sinistre.

Tout à coup, la lumière jaillit de son cerveau et dissipa les ténèbres de sa pensée. Elle voyait, elle comprenait. André s'était trahi ; il avait livré le fatal secret, qu'il croyait enseveli au plus profond de son cœur.

Après cette découverte, Claire était naturellement portée à analyser ses propres sentiments et à se rendre compte de ses sensations.

C'est ce qu'elle fit. Alors, une nouvelle clarté qui l'éclaira fut suivie d'une seconde découverte.

Un frisson courut sur son corps, elle baissa la tête et tomba sur ses genoux.

— Mon Dieu, dit-elle d'un ton douloureux, puisque votre loi nous défend de nous aimer ainsi, pardonnez-lui, pardonnez-moi et protégez-nous !

Et la figure cachée dans ses mains elle pleura à chaudes larmes.

Au bout d'un instant elle se releva. Elle ne pouvait se faire illusion, la situation était horrible et elle ne voyait rien qui pût conjurer le malheur qui, déjà, s'acharnait contre eux.

— Il y a donc des êtres sur la terre, pensait-elle, dont la vie est fatalement vouée à la souffrance ?

Avant de fermer sa porte, elle écouta ; elle n'entendit aucun bruit venant de la chambre d'André.

— Il repose, se dit-elle. Pauvre frère !

Elle avait déjà adressé une prière à Dieu, elle pria encore une fois avant de se mettre au lit. Le sommeil pouvait lui apporter le calme et l'oubli momentané de ses douleurs ; elle l'appela, il ne vint pas. Que ses yeux fussent ouverts ou fermés, elle voyait constamment passer devant elle des objets bizarres et des ombres fantastiques, qui se tordaient convulsivement et grimaçaient d'une façon épouvantable.

Ce fut une cruelle nuit d'insomnie.

Dès que le jour parut, elle se leva et se mit à sa toilette. Elle voulait être de bonne heure au magasin pour rendre son ouvrage.

Peu après, André, avant d'aller à son bureau, frappa doucement à sa porte.

— Claire, es-tu réveillée? demanda-t-il.

— Je viens de me lever, répondit-elle.

— Je rentrerai ce soir à sept heures, je te le promets.

— Merci, André. A ce soir !

Elle fut sur le point d'ouvrir sa porte, mais elle résista à la tentation.

André s'en alla, elle acheva de s'habiller ; puis, après avoir plié et enveloppé soigneusement son ouvrage dans une serviette, elle sortit. Elle suivit la rue de la Verrerie et celle des Lombards jusqu'à la rue Saint-Denis ; elle devait monter celle-ci presqu'entièrement pour prendre la rue du Caire qui la conduisait rue d'Aboukir, à quel-

ques pas seulement de la maison pour laquelle elle travaillait.

Elle cheminait tristement, pensant à André et à leur singulière destinée. Sur les trottoirs et la chaussée passaient beaucoup de femmes, de tous les âges, marchant très-vite.

— Ce sont de pauvres ouvrières comme moi, se disait Claire, mais sur chacun de ces visages je vois la marque du bonheur... Voilà des jeunes filles de mon âge, comme elles s'en vont gaiement reprendre le travail qu'elles ont quitté samedi soir ! Elles ont eu un jour de repos, de plaisir et de joie auprès de leur mère, au milieu de leur famille, et satisfaites, reposées, elles vont joyeusement commencer la semaine... Parmi celles-ci, plus âgées, il y a de jeunes mères; elles pensent à leurs chers petits; c'est pour eux qu'elles s'en vont courageusement au travail... Il faut leur donner du pain tous les jours et bientôt un joli vêtement neuf, car nous approchons des beaux jours de Pâques fleuries. Ah ! le sort de la plus pauvre d'entre ces femmes me fait envie !

Dieu lui donne l'espérance, qu'il ne me permet plus, et si peu qu'elle désire, elle peut agrandir l'horizon de ses rêves. Elle marche en avant sur un chemin qu'elle connaît, car sa vie a un but ; elle sait où elle va... Fille, épouse ou mère, si son affection se transforme, elle a toujours le droit d'aimer !... Dès son jeune âge, prenant exemple sur sa mère, elle a fait l'apprentissage du devoir, aucun sacrifice ne lui coûte pour l'accomplir.

— Oh ! le devoir !... Qui donc m'enseignera le mien ?

Une voix intérieure lui répondit :

— Dieu !

Elle se trouvait devant le portail de l'église Saint-Leu.

Elevée dans un village où les habitants ont conservé les mœurs patriarcales, et dans toute leur pureté les sentiments religieux de leurs pères, Claire, très-pieuse, avait contracté certaines habitudes de dévotion.

Depuis qu'elle était à Paris elle n'assistait plus régulièrement, comme autrefois, aux offices du dimanche ; mais elle priait souvent et, dans ses courses, elle passait rarement devant une église sans y entrer, afin d'élever son âme vers le Créateur.

En ce moment, plus que dans aucun autre, elle éprouvait le besoin de prier et de s'humilier devant Dieu.

Elle entra dans l'église et alla s'agenouiller dans une chapelle où un prêtre disait la messe, en présence de quelques vieilles femmes et d'une vingtaine de petites filles sous la surveillance de deux religieuses.

La jeune fille s'inclina, la tête dans ses mains.

Mon Dieu, disait sa pensée, vous êtes bon et miséricordieux, prenez en pitié les deux pauvres abandonnés que vous avez fait naître et dont vous avez protégé l'enfance. Au nom de votre fils, le divin crucifié, qui a voulu souffrir pour sauver les hommes et les rapprocher de vous, ne nous repoussez pas, ne détournez pas de nous votre regard... Mon Dieu, faites descendre en nous un rayon de votre lumière, éclairez notre raison, purifiez nos cœurs et donnez-nous la force nécessaire pour lutter et combattre.

Ne m'enlevez pas, mon Dieu, le bon ange gardien à

qui vous avez confié mon âme ; ordonnez-lui de conserver digne de vous la malheureuse qui vous implore. Dieu juste, Dieu Tout-Puissant, inspirez-moi, dictez-moi votre volonté et votre volonté sera faite.

Or, pendant qu'elle priait ainsi avec une grande ferveur, un vieux prêtre était venu se mettre à genoux sur la pierre à l'entrée de la chapelle. Il avait la tête nue ; de longs cheveux blancs tombaient sur son cou et encadraient son beau visage sur lequel rayonnaient la foi et la charité. Son regard, d'une douceur infinie, semblait dire :

— Je suis un ministre du Christ, venez à moi, vous tous qui souffrez, venez et vous serez consolés !

C'est ce que Claire comprit, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur le visage du vénérable prêtre.

Celui-ci s'étant levé au bout d'un instant, la jeune fille se leva à son tour, prit son paquet, qu'elle avait posé sur une chaise, et suivit le vieillard. Elle le rejoignit à la porte de la sacristie.

— Monsieur le curé, lui dit-elle, je serais bien heureuse si vous vouliez m'accorder un moment d'entretien.

III

LE PRÊTRE

Le prêtre regarda la jeune fille et fut frappé de l'expression douloureuse de son frais et joli visage.

— A toute heure du jour et de la nuit, le bon pasteur doit ses soins à ses brebis, répondit-il. Mais je ne vous connais pas, mon enfant, êtes-vous de cette paroisse?

— Non, monsieur.

— N'importe, je ne dis ma messe qu'à onze heures, j'ai tout le temps de vous entendre.

— Oh! je ne me suis pas trompée, vous êtes bon!

Le vieillard sourit.

— Vous désirez vous approcher du tribunal de la pénitence? demanda-t-il.

Les joues de la jeune fille se couvrirent d'une subite rougeur.

— Oh! non, pas aujourd'hui, fit-elle.

— Le confessionnal n'a rien d'effrayant, reprit le prêtre avec son doux sourire ; c'est là que le pêcheur s'humilie devant Dieu toujours prêt à lui pardonner.

— Je le sais, monsieur, mais je ne suis point préparée à une confession.

— Alors, mon enfant, dites-moi ce que vous désirez.

— Je voudrais, si vous me le permettez, vous faire une confidence et vous demander un conseil.

— Ma chère fille, le prêtre recevra votre confidence, et c'est un ami ou un père qui tâchera de vous donner le conseil que vous demandez au ministre du Seigneur. Venez donc.

Ils entrèrent dans la sacristie.

Après s'être assis l'un près de l'autre sur une banquette, le vieux prêtre dit à la jeune fille :

— Maintenant, mon enfant, vous pouvez parler, je vous écoute.

Claire débuta par un profond soupir, car elle sentait bien qu'elle allait au-devant d'un sacrifice à accomplir, mais sa résolution était prise : à tout prix, elle voulait rendre à son cher André le calme de l'esprit et la paix du cœur.

Aussi brièvement que possible, elle raconta l'histoire de ses premières années, puis comment, lorsqu'elle se croyait tout à fait seule au monde, elle avait appris, en le retrouvant, qu'elle avait un frère. Elle raconta ensuite son arrivée à Paris, leur installation dans le petit appartement de la rue des Rosiers, les beaux projets

d'avenir faits en commun, leur bonheur, le brusque changement qu'elle remarqua dans la conduite d'André, ses tristesses inexpliquées et ses absences de plus en plus fréquentes ; ses craintes et ses inquiétudes à elle.

Enfin elle arriva à la journée de la veille qu'elle avait passée dans les larmes en l'attendant. C'est les yeux baissés et la voix presque éteinte qu'elle rapporta au vieux prêtre, assez fidèlement, sa conversation avec André, conversation provoquée par elle, à la suite de laquelle, subitement éclairée par les paroles de son frère, elle put se rendre compte de ses impressions et arriver à cette fatale découverte : que sous le voile de l'amitié fraternelle un amour défendu s'était emparé du cœur de son frère et du sien.

Le vieillard l'avait écoutée avec le plus vif intérêt, et il se sentit profondément ému quand, avec des larmes dans la voix, elle acheva son pénible récit.

Il attacha son regard plein de compassion sur la pauvre désolée ; puis, secouant tristement la tête :

— Voilà un bien grand malheur ! dit-il.

Claire laissa tomber sa tête sur son sein.

— Ma chère enfant, reprit le prêtre, vous ressemblez en ce moment à un malheureux qui se noie. Pour échapper à l'abîme prêt à vous engloutir, vous jetez un cri d'appel désespéré, et vos mains, qui s'agitent convulsivement, cherchent à saisir autour de vous une branche de salut. J'ai entendu votre cri désespéré, pauvre enfant ! Mon cœur en a tressailli, et je vais, si je le peux, vous tendre la branche de salut que votre main veut saisir.

D'abord, rassurez-vous, vous n'êtes point coupable.

En vous rendant votre frère Dieu ne vous défendait pas de l'aimer, et si, à votre insu, un sentiment que les lois divines et humaines réprouvent s'est glissé dans votre cœur, ne voyez en cela que la preuve des faiblesses de notre humanité et de notre imperfection à tous. Oui, rassurez-vous, et surtout gardez-vous de désespérer... Dieu ne le veut pas, Dieu vous le défend! Vous aimez à prier, ma fille, priez donc ; la prière vous procurera l'apaisement.

Jusqu'à ce jour, vous avez été agréable au Seigneur ; il ne vous abandonnera point dans votre affliction. Armez-vous de force et de courage ; les plus forts et les plus vaillants en ont besoin : Jésus, sous le fardeau de sa croix, est tombé plusieurs fois sur le chemin du Golgotha ! Force et courage, vous trouverez l'un et l'autre dans la résignation.

C'est souvent ceux qu'il aime le mieux que Dieu éprouve le plus cruellement ; ses desseins sont impénétrables. Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés ! Ces paroles du Rédempteur s'adressent à vous, mon enfant, Oui, tôt ou tard, vous serez consolée! Si Dieu vous fait souffrir, vous, une de ses créatures aimées, c'est qu'il veut vous grandir encore par la mortification et vous rendre plus digne de lui et des récompenses qu'il prépare pour ses fidèles.

Il me reste, maintenant, à vous donner le conseil que vous me demandez. Ah ! vous allez avoir besoin de tout votre courage !

— Je tâcherai de n'en pas manquer, dit-elle d'une voix vibrante d'émotion.

— D'après ce que vous m'avez dit, vous ne vous faites aucune illusion sur votre situation vis-à-vis de votre frère !

— Hélas ! non, monsieur.

— Dans les cas désespérés, on emploie toujours les remèdes les plus énergiques, les plus violents.

— Je suis prête à tout, monsieur, gémit-elle.

— Bien, ma fille, vous voyez que Dieu est avec vous, puisqu'il vous donne la force et la volonté. Eh bien, mon enfant, il faut immédiatement quitter votre frère.

Un sanglot s'échappa de la poitrine de Claire.

— Pauvre enfant ! pauvre cœur brisé ! murmura le prêtre.

C'est là qu'est le sacrifice, ma chère fille, reprit-il ; c'est là aussi qu'est le devoir et, sûrement, cette branche de salut dont nous parlions tout-à-l'heure. « Il ne faut pas jouer avec le feu, » dit un sage proverbe. Croyez-moi, mon enfant, c'est s'exposer à périr fatalement que de braver le danger !... Oui, si douloureuse et si terrible qu'elle vous paraisse, cette séparation est nécessaire.

— Mon frère en mourra, monsieur ! s'écria-t-elle.

— Non, ma fille, non, car Dieu ne l'abandonnera pas. Il comprendra la grandeur de votre dévouement ; il fera son examen de conscience, et, profitant de l'exemple que vous lui aurez donné, il saura, lui aussi, se résigner. D'ailleurs cette séparation ne sera pas éternelle ; elle ne durera que le temps nécessaire à votre guérison. Un

jour, dans un an, peut-être plus tôt, vous pourrez revenir près de votre frère; alors, sous le regard de Dieu, sans rougir et sans trouble, vous pourrez offrir votre front virginal à ses chastes baisers,

— Vos paroles, monsieur, sont bien celles d'un ami, d'un père... Mais, hélas! je ne connais personne dans Paris, je ne sais où aller.

— Oh! que cela ne soit point un embarras pour vous, ma fille; il y a à Paris plusieurs saintes maisons où, sur ma recommandation, vous serez accueillie à bras ouverts.

Claire se sentit frissonner. Elle jeta sur le prêtre un regard inquiet, presque craintif.

Le vieillard devina sa pensée.

— Le peuple a contre les communautés religieuses certaines préventions que rien ne justifie aujourd'hui, dit-il; ce sont des refuges pour toutes les grandes douleurs, des abris contre toutes les misères de la vie, maisons de repentir et d'expiation pour celles-ci, de dévouement et de sacrifice pour celles-là. Qu'elle soit née dans un palais ou dans une mansarde, aucune femme ne peut prendre le voile sans y être appelée par sa vocation, et c'est toujours une grande faveur que Dieu accorde à celle qu'il convie au bonheur de la vie monastique.

Mais, continua-t-il avec son bienveillant sourire, du moment que vous éprouvez quelque répugnance à franchir le seuil d'un couvent, n'en parlons plus. J'ai d'ailleurs une autre proposition à vous faire :

Avant de venir à Paris, vous étiez ouvrière couturière, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, mais je n'ai pas cessé de travailler ; voici mon ouvrage de la semaine dernière, que je vais porter au magasin.

— C'est très-bien. J'ai reçu ce matin même une lettre d'un de mes amis qui me charge de lui trouver une lingère. Il est vrai qu'une couturière n'est pas une lingère, mais le point important est que la personne qu'on me demande sache coudre.

— A la campagne, monsieur le curé, les ouvrières sont obligées de faire un peu de tout ; je suis aussi un peu lingère.

— En ce cas, vous convenez admirablement pour l'emploi qui se présente. Il ne s'agit, du reste, que des soins à donner à la lingerie d'un établissement où il y a une vingtaine de pensionnaires. Voyons, la position vous convient-elle ?

— Oui, monsieur.

— Ma chère fille, j'éprouve pour vous le plus vif intérêt, et je suis heureux de pouvoir vous être utile. On veut une personne laborieuse, douce, sage, honnête, ayant de l'ordre et ne sortant jamais ; vous serez cette personne-là. Vous gagnerez trente francs par mois et vous serez logée et nourrie ; je ne parle pas des petits cadeaux qu'on pourra vous faire. Etes-vous satisfaite ?

— Oh ! monsieur le curé, si je ne l'étais pas, je serais bien difficile ! Je ne sais comment vous remercier et vous exprimer ma reconnaissance.

— Ces quelques mots ont plus d'éloquence qu'un long discours, dit le prêtre. Voyons, maintenant, les dispositions que vous avez à prendre afin de pouvoir entrer en

possession de votre nouvel emploi aujourd'hui même. Vous allez d'abord reporter votre ouvrage, ensuite vous reviendrez chez vous ; après votre déjeuner, vous ferez vos préparatifs de départ, sans rien dire à personne. Savez-vous écrire?

— Oui, monsieur.

— Vous pourrez donc écrire quelques mots à l'adresse de votre frère ; vous lui direz ce que votre bon cœur vous inspirera pour lui annoncer la résolution que vous avez prise de vous éloigner de lui pendant quelque temps, vous lui conseillerez la résignation, et je ne vois aucun danger à ce que vous lui promettiez de lui écrire souvent. Du reste, demain ou après-demain, j'irai le voir et lui porter des paroles de consolation.

— Je n'osais pas vous adresser cette prière, monsieur ; vous me rendez bien heureuse !

— Le devoir du prêtre est de visiter ceux qui souffrent. — A une heure, vous prendrez une voiture de place. Avez-vous à votre disposition une dizaine de francs.

— J'ai plus que cela, monsieur.

— Je vous fais cette question parce que, dans le cas contraire, je vous aurais avancé cette petite somme. Vous prendrez donc une voiture de place, à l'heure, car elle devra vous conduire à votre nouvelle demeure hors de Paris, mais pas bien loin de la ville. Mais, auparavant, vous reviendrez ici, à l'église, où je vous attendrai pour vous remettre une lettre que j'aurai écrite à mon ami. Maintenant, mon enfant, allez, et que la paix du Seigneur soit avec vous!

Claire sortit de l'église, réconfortée par les paroles du vieux prêtre, qui lui avait fait entrevoir l'avenir sous des couleurs moins sombres.

Elle porta son ouvrage au magasin, s'excusa le mieux qu'elle put de n'en pas prendre d'autre, et se hâta de revenir rue des Rosiers.

Pour suivre exactement les indications du prêtre, elle déjeuna ; elle réunit ensuite son linge en un paquet et elle en fit un second de ses effets d'habillement. Mais ce ne fut pas sans pousser de nombreux soupirs.

Elle avait la poitrine oppressée et le cœur bien gros, la pauvre enfant!

Il lui restait à faire la chose la plus pénible : écrire à André une lettre d'adieu.

IV

PARTIE !

Elle hésita longtemps, mais l'instant du départ approchait ; elle se décida enfin à mettre une feuille de papier devant elle et à prendre la plume.

C'est d'une main toute tremblante et en retenant ses larmes qu'elle traça les lignes suivantes :

« Cher frère,

» Quand tu liras cette lettre, que t'écrit ta sœur, désolée du chagrin qu'elle va te causer, je serai loin d'ici. » J'aurai quitté, peut-être pour longtemps, ma jolie petite » chambre, où près de toi, j'ai connu des jours si heureux. Ne m'accuse pas d'ingratitude, mon frère ; hélas ! nous ne pouvons vivre plus longtemps sous le » même toit, il faut nous séparer, il le faut... Quand

» pourrai-je revenir ? Je l'ignore. C'est le secret de Dieu !
» Moi, j'ai confiance en lui, il aura pitié de nous. Un
» jour, il nous réunira.

» Un protecteur, qui m'était inconnu hier, et qui est
» aujourd'hui notre ami à tous deux, me procure une
» place où j'entre ce soir même. Je t'écrirai bientôt
» pour te faire savoir si je me trouve bien ; du reste, il
» me sera permis de te donner de mes nouvelles souvent,
» et notre nouvel ami, qui viendra te voir demain, te
» fournira lui-même des renseignements sur la position
» que je vais avoir ; il te parlera, André, il t'expliquera
» bien des choses, tu l'écouteras, et, aussitôt, tu sentiras
» diminuer ta douleur.

» Je ne te dis pas où je vais, je ne le sais pas encore ;
» mais si, jusqu'à nouvel ordre, tu dois l'ignorer, nous
» respecterons la volonté de notre ami.

» Courage, cher frère, courage ! Puisque la fatalité
» nous poursuit encore, il faut la vaincre par notre
» patience... Espérons et résignons-nous ! Ne crains
» point que je t'oublie, ma pensée sera constamment
» avec toi ; je le sens bien, je ne pourrais vivre sans ton
» souvenir ; c'est lui qui relèvera mon courage, si j'ai
» des heures de défaillance.

» J'allais placer ici le mot adieu ; mais il m'effraye...
» André, André, j'aime mieux te dire au revoir. Oui,
» oui, au revoir, mon frère chéri, au revoir.

» Ta petite sœur,

» CLAIRE. »

Une larme, échappée de ses yeux, tomba sur le papier

au bas de son nom. Elle avait commencé sa lettre avec un soupir, elle la terminait par une larme.

Elle laissa l'écrit ouvert sur la table de la salle à manger, puis elle sortit pour aller chercher un fiacre.

En la voyant revenir avec la voiture, la concierge ouvrit de grands yeux.

— Vous allez donc faire une promenade en voiture, mademoiselle Claire? lui dit-elle.

— Mais oui, répondit la jeune fille en essayant de sourire pour cacher son embarras.

— Vous avez bien raison, allez ; vous ne sortez pas si souvent ; vous pouvez bien vous offrir ce petit plaisir.

Mais quand elle vit descendre les paquets, bien qu'elle ne pût voir ce qu'ils contenaient, sa surprise devint de la stupéfaction.

Elle n'osa plus interroger la jeune fille, mais elle murmura en hochant la tête :

— Ceci me paraît louche, ça m'a tout l'air d'un déménagement. Ah ! ça, est-ce que cette petite, si sage, si travailleuse, voudrait, comme tant d'autres, courir la prétentaine en robe de soie, avec faux chignon et chapeau à plumes ?

Le fiacre n'était pas au bout de la rue, que la bavarde cancanait déjà avec la mercière.

— Je ne crois pas cela de Mlle Claire, répondit celle-ci.

— Quand je vous dis que, depuis quelque temps, ils ne s'accordent plus du tout. Le frère rentre toutes les

nuits à des heures impossibles, et puis ce sont des scènes, des disputes, des gros mots. A la fin, la petite s'est lassée et voilà qu'elle décampe, bonsoir... Vous verrez si je me trompe. Je ne veux pas dire pourtant qu'elle va comme ça, tout de suite, jeter son bonnet d'ouvrière par-dessus les moulins ; mais elle est partie, elle ne reviendra pas ; voyez-vous, j'ai le flair de ces choses-là, moi.

— S'il en est ainsi, cela me fait beaucoup de peine, car Mlle Claire est une bonne et excellente jeune fille, et je serais désolée d'apprendre un jour qu'elle a mal tourné.

— Une si jolie personne, ce serait vraiment un grand dommage. Malheureusement, la paresse, la coquetterie... Voilà ce qui les perd toutes.

— Toutes, excepté celles qui, comme mademoiselle Claire, ne sont ni paresseuses, ni coquettes. Et, Dieu merci, il n'en manque pas de celles-ci dans Paris, s'il y en a tant d'autres. Pour ma part, j'ai pleine confiance en Mlle Claire, et s'il est vrai qu'elle ait cru devoir s'en aller de chez son frère, je suis convaincue que ce n'est pas pour aller grossir la foule des malheureuses qui traînent leurs jupes tapageuses sur le pavé des rues. Elle a un bon état dans les mains, elle aime le travail ; avec cela, une jeune fille honnête saura toujours se tirer d'affaire.

Pendant qu'elle était l'objet de ces réflexions plus ou moins bienveillantes, Claire arrivait à l'église Saint-Leu où, comme il le lui avait promis, le vieux prêtre l'attendait.

Il lui remit la lettre de recommandation qui devait la faire recevoir en qualité de lingère ; il lui donna encore quelques bons conseils, puis il l'accompagna jusqu'à la voiture en lui renouvelant sa promesse d'aller voir son frère dès le lendemain, à moins d'un empêchement qu'il ne pouvait prévoir.

Claire remercia le bon prêtre, et, après avoir donné au cocher l'adresse qu'elle lut sur l'enveloppe de la lettre, elle remonta dans le fiacre. L'automédon fouetta ses chevaux qui partirent au galop.

Ce jour-là, André n'oublia point qu'il avait dit à Claire le matin : — Je rentrerai à sept heures. Aussitôt ses écritures de la journée terminées, il s'empressa de sortir de son bureau pour accourir chez lui. Il avait hâte de se retrouver près de Claire, car, en se rappelant les paroles imprudentes qui lui étaient échappées la veille dans un moment d'égarement et de vertige, il tremblait qu'elles n'eussent sérieusement inquiété la jeune fille. Une partie de la nuit et toute la journée, cette idée l'avait horriblement tourmenté. Or, si ces maudites paroles, amèrement regrettées, avaient produit l'effet qu'il redoutait, il fallait à tout prix qu'il les fît oublier ou qu'il en détruisît le sens au moyen d'explications qui forceraient la jeune fille à les interpréter autrement.

Pour arriver à ce résultat, il avait beaucoup réfléchi, et il était parvenu, non sans peine, à préparer dans sa tête un petit roman dont le moindre défaut était de manquer absolument de vraisemblance.

Il monta rapidement l'escalier, sans entendre la concierge qui lui criait du fond de la loge :

— Monsieur André, votre sœur n'y est pas.

Il entra chez lui. Ne voyant pas de lumière dans la salle à manger, ni dans la chambre de Claire, ni dans la sienne, il eut comme un pressentiment de ce qu'il allait apprendre bientôt. Il alluma une bougie et passa dans la chambre de la jeune fille. Tout y était dans un ordre parfait. L'armoire étant fermée, il ne vit point qu'elle était vide.

— C'est étrange! pensa-t-il. Elle n'a pas fait de feu, le dîner n'est pas préparé, où donc est-elle?

Il allait descendre pour s'informer auprès de la concierge, lorsqu'en posant sa lumière sur la table de la salle à manger, la lettre de Claire frappa son regard.

Il éprouva une sorte d'étourdissement, un nuage rouge passa devant ses yeux, et il sentit un froid mortel pénétrer jusqu'à son cœur. D'une main frémissante il saisit le papier. Dès la première ligne, il pâlit affreusement, il lui sembla que sa tête allait éclater, tellement le sang s'y précipitait avec violence. Pourtant, à force de volonté, il put lire jusqu'au bout.

Alors, des sons inarticulés sortirent de sa gorge étranglée. Il respira bruyamment, chancela comme un homme ivre, chercha un appui qu'il ne trouva point et, tout d'un coup, tomba comme foudroyé.

Un quart d'heure s'écoula ; il revint à lui ; il ramassa la lettre, qui s'était échappée de ses mains, et la mit en pièces avec une sorte de rage. Il s'élança hors de l'appartement, descendit l'escalier en bondissant, au risque de se casser les reins, et se précipita dans la loge comme une bombe.

En le voyant paraître ainsi, pâle, les cheveux en désordre les yeux hagards, la concierge ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

— Seigneur Dieu, monsieur André, que vous est-il donc arrivé ! s'écria-t-elle.

— Avez-vous vu sortir ma sœur? demanda-t-il d'un ton guttural.

— Certainement, monsieur André ; est-ce que ma consigne n'est pas de voir tout ce qui se passe dans la maison?

— A quelle heure est-elle sortie?

— Le matin, un peu après huit heures, pour aller porter son ouvrage. Elle est revenue...

— Ah! elle est revenue! interrompit André qui, dans son impatience aurait voulu que la concierge pût lui tout dire d'un seul mot.

— Vers onze heures, oui, il était bien onze heures.

— Oh! fit André, trois heures pour aller rue d'Aboukir! Est-elle revenue seule?

— Toute seule, monsieur André.

— Ensuite, qu'a-t-elle fait?

— Ça, monsieur André, elle ne me l'a pas dit. A une heure, elle est allée chercher un fiacre. Je donnais un coup de balai devant la porte. Ça m'a un peu interloquée de voir mam'zelle Claire avec une voiture. Je lui ai dit comme ça : Tiens, vous allez donc faire une promenade en voiture, mam'zelle Claire. C'était pas par curiosité, mais tout bonnement pour lui dire quelque chose. — Mais, oui, qu'elle m'a répondu. — Je lui trouvais bien un air tout drôle ; mais vous savez, elle est un peu fière,

je n'ai pas osé lui faire des questions... D'ailleurs, moi, je ne suis pas curieuse. Ensuite, elle a descendu deux gros paquets qu'elle a mis dans le fiacre, elle y est montée, et voilà comment elle est partie.

— Sans vous dire où elle allait?

— Elle ne m'a pas dit autre chose que ce que je viens de vous répéter, monsieur André. Voyons, est-ce que c'est sérieux? Est-ce qu'elle s'en est allée, vraiment, sans vous prévenir, par un coup de tête?

André n'écoutait plus. D'un bond, il sauta hors de la loge et s'élança dans la rue, laissant la concierge abasourdie, les bras tendus.

Atterré, presque fou, la tête nue, les cheveux au vent, les bras pendants, il se mit à courir. Une force inconnue semblait le pousser en avant. Où allait-il? Qu'espérait-il? Où il allait, il ne le savait pas encore ; mais bien sûr, il n'espérait plus rien, ni des hommes, ni de Dieu... Du reste, il ne réfléchissait pas, il n'avait plus de pensée, dans sa tête tout était confusion. Il était écrasé, anéanti.

Il traversa la rue de Rivoli, s'enfonça dans la rue de Fourcy, suivit celle des Nonains-d'Hyères et arriva sur le quai des Célestins en face du pont Marie. Il vit l'eau de la Seine, reflétant les lumières du gaz, couverte de lignes lumineuses desquelles semblaient jaillir des paillettes de feu.

Il poussa un cri rauque, sauvage, qui fut suivi d'une sorte d'éclat de rire strident. Il reprit sa course jusqu'au milieu du pont. Là, il s'arrêta.

L'idée du suicide venait de passer comme une flamme

dans son cerveau malade. La mort ne l'effrayait point, au contraire ; il ne voulait plus de la vie, et la mort seule, refuge suprême des désespérés, pouvait mettre un terme à ses souffrances.

Il jeta autour de lui un sombre regard. Il vit plusieurs personnes sur le pont. Il ne voulait pas de témoins. Il se pencha sur le parapet afin d'attendre un moment où le pont serait à lui seul. Il ne s'aperçut point que la lumière d'un bec de gaz éclairait en plein sa figure. Il regarda en bas, comme s'il eût voulu sonder la profondeur du gouffre : il éprouvait une âpre satisfaction à suivre les miroitements du flot, à entendre l'eau gronder en frappant les arches du pont.

Il se pencha davantage, ses pieds ne touchaient plus le sol ; il se tenait en équilibre sur le parapet ; sa tête et une partie de son corps en saillie sur le fleuve.

Il n'avait plus qu'un mouvement à faire et, la tête en avant, il plongeait dans l'abîme.

V

LE SUICIDE

André jeta à droite et à gauche un dernier et rapide regard. Le pont lui parut désert. C'est ce qu'il voulait. L'instant fatal était arrivé.

Comme s'il eût répondu à une voix intérieure qui parlait en lui, il murmura :

— Non, non ; je veux mourir!

Et il fit le mouvement qui devait le précipiter dans le vide.

Mais, en même temps qu'il se sentait saisir par le collet de son paletot, une voix grave lui disait :

— Jeune homme, pourquoi voulez-vous mourir?

La main qui le tenait l'attira en arrière, ses pieds retombèrent sur le bitume et il se trouva debout, en face

d'une femme dont le visage était à demi caché sous un capuchon.

Ses yeux brillaient d'un éclat singulier, André tressaillit en sentant son regard peser sur lui.

Cette impression eut pour résultat d'arrêter sur ses lèvres les paroles peu aimables dont il se disposait à gratifier le personnage inconvenant qui se mêlait de ses affaires au lieu de passer tranquillement son chemin.

Son irritation s'apaisa et même il daigna regarder l'inconnue. Autant qu'il put voir sa figure, il jugea qu'elle n'était pas de la première jeunesse. Elle était enveloppée dans un vieux tartan sous lequel cherchait à se dissimuler un cabas pendu à son bras. Il se dispensa de pousser plus loin l'examen du costume; il se crut suffisamment renseigné, et son opinion sur la dame s'exprima par un froncement de sourcils. Evidemment, il ne comprenait pas qu'une créature de si mince importance ait eu l'audace de se placer entre lui et la mort.

— Que me voulez-vous? dit-il avec une brusquerie qui indiquait son mécontentement.

— Ce que je te veux? Moins de mal, bien sûr, que tu ne voudrais t'en faire, répondit-elle.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? Vous ne me connaissez pas!

— C'est vrai, mon garçon, mais j'ai trouvé bon de t'empêcher de commettre une mauvaise action. Je me rappelle que, quand j'étais petite fille, je passais des heures entières au bord de la rivière de mon pays, avec une baguette dont je me servais pour retirer de l'eau des mouches à miel. Cela me peinait de les voir se débat-

tre, cherchant à prendre leur vol, quand leurs pauvres ailes mouillées n'avaient plus de force, et que le poisson entre deux eaux, accourait pour les happer. Un insecte, pourtant, ce n'est rien ; n'importe, j'étais la protectrice des abeilles. Ça me donnait une joie. Ce que je faisais pour une mouche, autrefois, je peux bien le faire aujourd'hui pour toi.

— Moi, j'ai assez de la vie, gardez pour d'autres votre sympathie, je veux mourir !

— Ah ! ah ! ah ! fit-elle avec une nuance d'ironie, tu veux mourir ! Mais tu n'as pas encore vécu, malheureux ! Vois-tu, si je passe ce soir sur ce pont plutôt que sur un autre, juste au moment où tu vas accomplir ton funeste dessein, c'est que quelqu'un plus fort que toi, que moi, plus puissant que tous les hommes ensemble, l'a voulu. Je ne te connais pas, soit. Je pouvais suivre mon chemin sans te voir... Pourquoi t'ai-je vu ? Pourquoi la lumière du gaz m'a-t-elle montré ton visage pâle, tourmenté, ce qui m'a fait deviner ton intention ? Pourquoi sans que tu m'entendes, sans que tu me voies, me suis-je approchée si près de toi, que j'ai pu te saisir au vol, pour ainsi dire ? Hein, est-ce que cela ne te dit rien ?... A moi, qui crois à la destinée, cela me dit que le bon Dieu ne m'a pas amenée ici sans raison. Il y a un instant nous ne nous connaissions pas ; maintenant, malgré toi, je suis quelque chose dans ta vie, comme tu seras quelque chose dans la mienne.

Ah ! tu veux mourir, te tuer ! poursuivit-elle d'un ton sévère ; tu crois donc avoir le droit de t'en aller chez les morts avant que Dieu ait dit : « La dernière heure de celui-là

est venue? » Le suicide... Sais-tu ce que c'est que le suicide? Chez les uns une lâcheté, chez les autres la folie d'un immense orgueil; j'ai lu ça dans un livre.

Lâche ou orgueilleux, tu es l'un ou l'autre.

Oh! ne te révolte pas!... j'ai parlé plus durement encore à de plus âgés que toi. Et il y a aujourd'hui des hommes bien posés dans le monde, qui n'ont pas dédaigné mes conseils.

Mais, reprit-elle en adoucissant sa voix, c'est de toi seul qu'il s'agit en ce moment. Voyons, tu es donc bien malheureux pour vouloir te suicider? A ton âge, pourtant, tu n'as guère plus de vingt ans, la vie est bien belle!... On a toutes les illusions et l'espoir qui les fait naître... Partout on ne voit que des fleurs; partout on n'entend que des chansons... On a la gaieté sous les yeux, la gaieté dans le cœur!...

Qui donc t'a pris tout cela? Est-ce que tu n'as rencontré jusqu'à ce jour que des hommes méchants? Est-ce que tu as toujours vu le mal, jamais le bien? Voyons, mon garçon, que t'a-t-on fait? Dis-le moi.

André continua à garder un morne silence. La tête baissée, les yeux fixés à ses pieds, immobile, il laissait parler son étrange interlocutrice, et il l'écoutait, presque timide, subissant malgré lui l'autorité de ses paroles.

Voyant qu'il ne lui répondait pas, elle reprit :

— Est-ce le travail qui te manque? Est-ce que tu es sans pain, sans argent, sans asile?... Enfin, est-ce l'affreuse misère qui te pousse au suicide? S'il en est ainsi, prends mon bras et viens avec moi; je te donnerai un

asile, du pain, je te procurerai du travail, le moyen de gagner honnêtement ta vie. Tu peux accepter ce que je t'offre sans crainte et sans honte, la mère Langlois a fait du bien, plus d'une fois, à des gens qui, probablement, ne te valaient pas.

Il secoua la tête.

— Tu remues la tête, ce n est pas répondre. Tu as un père, une mère? veux-tu que je te ramène près d'eux?

— Je n'ai ni père, ni mère, murmura-t-il sourdement; je suis un enfant trouvé... Ah! maudit soit le jour où ma mère m'a mis au monde!

La mère Langlois pensa à sa fille et poussa un long soupir.

— Pauvre garçon! dit-elle vivement émue, je m'intéresse à toi encore davantage. Ainsi, tu n'as pas de parents, pas d'amis, tu es seul sur la terre?

— Je n'ai qu'une sœur.

— Une sœur, tu as une sœur! Est-elle mariée?

— Non.

— Et tu veux mourir, malheureux! Mais tu ne l'aimes donc pas cette sœur que Dieu t'a donnée et dont tu dois être le protecteur, le soutien?... Ah! mais tu es fou, mon garçon, tu es fou! Allons, viens vite la retrouver et lui demander pardon.

Ces paroles furent pour André comme un acide versé dans les plaies de son cœur, la réalité de sa situation lui parut plus horrible encore.

— Laissez-moi, laissez-moi, prononça-t-il d'une voix rauque et avec égarement; la vie m'épouvante, la vie me fait horreur, la mort me sera douce!...

D'un bond il se précipita dans le fleuve.

L'action avait été si inattendue, si rapide, que la mère Langlois n'eut pas le temps de la prévenir en se jetant sur lui. Elle le vit disparaître, faisant la culbute, puis le bruit de l'eau, s'ouvrant pour l'engloutir, monta jusqu'à elle.

Aussitôt elle se mit à pousser des cris terribles, désespérés. Cinq ou six personnes accoururent et crièrent avec elle :

— Au secours! au secours! au secours!

Deux pêcheurs, qui venaient de jeter des nasses dans l'eau, traversaient la Seine en ce moment.

L'un d'eux vit une masse sombre passer dans un rayon de lumière.

— Tiens! fit-il, qu'est-ce que c'est que ça?

Les cris qui retentirent immédiatement sur le pont répondirent à sa question.

— Tonnerre! dit-il en se dressant sur la barque, c'est encore un imbécile qui se noie : c'est le quatrième depuis quinze jours! Faut voir s'il n'y a pas moyen de repêcher celui-ci.

Serre les avirons, reste en panne, ordonna-t-il à son compagnon.

Puis se débarrassant lestement de sa vareuse et de ses souliers :

— Chien de temps pour prendre un bain! murmura-t-il. Mais bast! faut faire son devoir, une bonne action réchauffe... Il ne doit pas être loin de nous maintenant, reprit-il, après avoir calculé le temps écoulé depuis la chute, en tenant compte de la rapidité du courant.

Il regarda le ciel, comme s'il eût voulu sourire aux étoiles, prière muette adressée à Dieu, et il se jeta à l'eau.

Il plongea trois fois de suite. Chaque fois qu'il montrait sa tête au-dessus de l'eau pour respirer, il envoyait à son camarade ce mot plein de découragement : Rien !

Enfin, après le quatrième plongeon, l'homme de la barque vit apparaître deux têtes.

— Je le tiens, cria le brave sauveteur.

Et il nagea vigoureusement vers la barque.

Son compagnon saisit le noyé par le bras et parvint à le tirer dans le bateau. Il aida ensuite son camarade à y remonter.

Un instant après, la barque touchait la rive.

Plus de cinquante personnes attendaient les pêcheurs sur le quai. Ils furent chaudement acclamés.

Du pont, on avait vu la barque s'arrêter, et l'un des hommes qui la montaient s'élancer dans la Seine ; mais, bien qu'il fût impossible de suivre toutes les péripéties du drame, on avait attendu le résultat avec anxiété et aussi avec espoir.

Dans la foule, une femme se faisait remarquer par son agitation extraordinaire et ses paroles incohérentes. C'était la mère Langlois, presque folle de douleur.

Lorsque la barque aborda, il fallut que deux sergents de ville employassent la force pour l'empêcher de se jeter sur le corps immobile et glacé du noyé.

— C'est son fils, dit une voix.

— Oh ! la pauvre mère ! dit une autre personne.

Et tout le monde de répéter :

— Pauvre mère !

— Est-ce qu'il est mort? demanda un des agents aux pêcheurs.

— S'il ne l'est pas, il n'en vaut guère mieux, répondit celui qui s'était si vaillamment jeté à l'eau ; mais, si vous voulez lui donner les soins nécessaires, il n'y a pas de temps à perdre,

Tout près de là, heureusement, il y avait un de ces postes de police, spécialement destinés à recevoir les blessés et les asphyxiés. On y transporta le noyé. On s'empressa de le dépouiller de ses vêtements ; il fut étendu sur le matelas et on commença à le frictionner en attendant le médecin qu'un homme du poste était allé prévenir.

En même temps que la mère Langlois, une vingtaine de personnes étaient entrées dans le poste. L'officier de paix donna l'ordre de faire sortir tout le monde. La mère Langlois s'était blottie dans un coin.

— Je vous en prie, dit-elle, ne me renvoyez pas ; voyez, je tiens si peu de place dans ce petit coin.

On la laissa et on ne fit plus attention à elle.

Les frictions continuaient, mais sans apparence de succès. Le corps restait inerte et glacé, rendant de l'eau par la bouche ouverte. Les agents échangeaient des regards qui semblaient dire :

— Nous nous donnons un mal bien inutile, il est mort, nous tenons un cadavre !

Le médecin arriva. Il se pencha sur le corps, l'ausculta, souleva les paupières et regarda les yeux. Ce fut

un moment de cruelle anxiété. La mère Langlois se traîna sur ses genoux jusqu'auprès du médecin.

— Sauvez-le ! sauvez-le ! s'écria-t-elle en joignant les mains.

Le docteur terminait son examen.

— Continuez les frictions, commanda-t-il.

Ces paroles disaient qu'André avait encore un souffle de vie.

La mère Langlois poussa une exclamation de joie.

Le malheureux jeune homme reçut tous les soins exigés en pareils cas, mais une heure d'inquiétude s'écoula encore avant qu'il fît un premier mouvement, à la suite duquel on vit ses paupières s'agiter et sa poitrine se soulever. Les poumons reprenaient leurs fonctions.

— Oh ! Dieu soit loué ! s'écria la mère Langlois.

— Il ne faut pas se réjouir trop tôt, dit gravement le médecin : il vit, mais il n'est pas hors de danger.

On songea à le transporter à son domicile.

On interrogea la mère Langlois. Elle raconta sa rencontre avec le jeune homme sur le pont ; mais elle ne savait ni son nom, ni son adresse. On fouilla les poches de son vêtement, elles ne contenaient rien qui pût servir à établir son identité. D'un autre côté, dans le triste état où il se trouvait, on ne pouvait espérer qu'il eût la force de parler.

Il n'y avait qu'une chose à faire. On le transporta à l'Hôtel-Dieu.

VI

UN FAIT DIVERS

Le lendemain, entre sept et huit heures du matin, l'abbé Rouvière, vicaire de Saint-Leu, se présentait rue des Rosiers et demandait à la concierge si André était chez lui et s'il pouvait lui parler.

— Hélas! monsieur l'abbé, répondit-elle en montrant au vieux prêtre son visage consterné, M. André n'est pas chez lui et je ne saurais dire où il est en ce moment. Pauvre jeune homme, pourvu qu'il n'ait pas fait un coup de sa tête! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, nuit blanche, monsieur l'abbé, je suis dans des transes...

— Voyons, ma chère dame, calmez-vous et dites-moi vite le sujet de vos alarmes.

— Eh bien, monsieur l'abbé, pour bien vous expliquer la chose, je dois vous dire que M. André a une sœur.

— Oui, oui, je sais.

— Une bien jolie personne, monsieur l'abbé. Ils demeuraient ensemble, dans un amour de petit logement, travaillaient tous deux et s'aimaient... Oh! pour ça, oui, ils s'aimaient bien, autant que frère et sœur peuvent s'aimer. Jeunes, pleins de santé, économes, laborieux et honnêtes, rien ne leur manquait ; aussi fallait-il voir comme ils étaient heureux!

Que s'est-il passé entre eux? Nul ne le sait. Toujours est-il que mam'zelle Claire est partie hier sans rien dire, sans avoir prévenu son frère. Lui, en revenant de son bureau, a appris la chose... Ah! monsieur l'abbé, je n'ai jamais vu un jeune homme dans un état pareil : il était plus pâle qu'un mort, les yeux lui sortaient de la tête et tous ses membres tremblaient comme quand on a la fièvre.

Je crois le voir encore là, devant moi, à la place où vous êtes... Tout d'un coup, il s'est élancé dans la rue nu-tête, comme un fou... Je l'appelai : Monsieur André! monsieur André! Je voulus courir après lui, mais il était déjà loin. Il est parti comme ça, allant je ne sais où, et il n'est pas revenu... Je vous le dis, monsieur l'abbé, j'ai peur qu'il soit arrivé un grand malheur... Si vous saviez, il aimait tant sa sœur! Oh! c'est affreux, affreux!...

M. Rouvière ne savait que penser.

— Non, non, c'est impossible, murmura-t-il. Il ne faut pas avoir de ces mauvaises idées, ajouta-t-il en s'adressant à la concierge. M. André, à qui, je le vois, vous portez un vif intérêt, aura passé la nuit chez un de ses

amis. Depuis quelque temps, n'avez-vous pas remarqué qu'il rentrait fort tard?

— C'est vrai, monsieur.

— N'ayant pas trouvé sa sœur hier soir, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il soit allé rejoindre ses camarades.

— Nu-tête, laissant la porte de son logement ouverte? fit la concierge.

— C'est une distraction. Allons, rassurez-vous. Je vais aller jusqu'à son bureau, je le trouverai là, j'en ai la conviction.

Le vieux prêtre avait cru devoir tranquilliser la concierge, mais il était loin d'être rassuré lui même.

Chez le marchand de métaux, on lui répondit qu'on n'avait pas vu André, bien que l'heure habituelle de son arrivée fût passée depuis longtemps.

Jusque-là, il avait espéré ; ce fut une douloureuse déception. En revenant chez lui, il était dans une grande perplexité, il se sentait frémir.

— Mon Dieu, se disait-il, croyant sauver ces deux pauvres enfants, en voulant faire le bien, aurais-je été la cause d'un malheur épouvantable?

Pourtant ce qu'il avait fait, il ne le regrettait point. Il ne trouvait pas de reproche à se faire, il avait agi selon sa conscience d'honnête homme, de prêtre, sous l'inspiration de son cœur.

Dans l'après-midi, il alla encore au domicile d'André et à son bureau. Il revint désolé. Le malheur redouté lui apparaissait de plus en plus réel. Il se représentait le malheureux André, l'âme brisée, désespéré, l'esprit en

délire, courant au suicide, poursuivi par les cris de sa conscience.

Et Claire, qu'allait-elle devenir? Si le suicide de son frère était un fait accompli, comment le lui apprendre? Quelle voix humaine pourrait la consoler? La religion elle-même serait-elle assez puissante pour endormir sa douleur?

En songeant à cela, M. Rouvière ne pouvait se défendre d'une impression de terreur.

A cinq heures sa gouvernante lui apporta son journal du soir. Il l'ouvrit distraitement. Il parcourut la première page, lisant une ligne ou deux de chaque alinéa, il n'avait pas l'esprit assez calme pour s'intéresser aux choses de la politique. Il passa à la deuxième page sans s'y arrêter, puis à la troisième, qu'il n'était pas mieux disposé à lire que les autres. Mais dans la colonne des faits divers, le mot suicide frappa son regard. Il tressaillit et, la poitrine oppressée, il lut ce qui suit :

« Presque chaque jour, nous avons à enregistrer un » nouveau suicide. Nous croirions volontiers que le » spleen, cette étrange maladie de nos voisins d'outre-» Manche, a fait invasion en France. Hier soir, un tout » jeune homme, fort bien vêtu, s'est jeté dans la Seine » au pont Marie. Aux cris poussés par plusieurs per-» sonnes, témoins de cet acte de désespoir ou de folie, le » marinier Thomas, depuis longtemps décoré de la mé-» daille des sauveteurs, s'est courageusement jeté à l'eau. » Il eut le bonheur de ramener le malheureux jeune » homme, en présence d'une foule nombreuse qui s'é-

» tait amassée sur le quai. Le noyé ne donnait plus au-
» cun signe de vie, et le marinier lui-même croyait n'a-
» voir retiré de l'eau qu'un cadavre. Toutefois, on le
» porta au poste de police, et, au bout d'une heure,
» grâce aux soins qu'il reçut du docteur C..., il fut rap-
» pelé à la vie. Comme personne ne le connaissait et que
» lui-même ne pouvait indiquer son domicile, il fut trans-
» porté à l'Hôtel-Dieu. Sa chemise et son mouchoir sont
» marqués A. D'après les on-dit, ce malheureux serait
» encore une victime de l'amour. »

— C'est lui, ce ne peut être que lui ! s'écria l'abbé Rouvière en essuyant de grosses gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Seigneur, vous n'avez pas permis ce crime, vous avez pris en pitié votre pauvre créature ; que votre nom soit béni !

Il prit son chapeau et sortit précipitamment. Dans la rue, il se jeta dans la première voiture qu'il rencontra, en disant au cocher :

— A l'Hôtel-Dieu.

Un quart d'heure plus tard, il était en présence d'un des internes de service et lui faisait connaître le motif qui l'amenait à l'hôpital.

— Ce jeune homme est ici, en effet, lui dit le jeune médecin, mais dans un état déplorable. Il n'a pas encore repris connaissance, une fièvre violente s'est déclarée et ce n'est que dans dix ou douze jours, si la force de sa constitution lui permet d'aller jusque-là, qu'on pourra se prononcer sur sa position et lutter contre la maladie avec quelque chance de succès.

L'abbé Rouvière ne pouvait rien savoir de plus à l'Hôtel-Dieu. Il remercia l'interne et se retira. Cependant, il lui restait un doute dans l'esprit : l'article du journal concernait-il réellement le frère de Claire? Cela ne lui était pas suffisamment démontré. Il lui fallait une certitude.

Il se fit conduire sur le quai des Célestins. Là, un boutiquier lui indiqua le poste où le jeune homme avait été transporté. Il y entra. On lui montra les effets d'André qui séchaient étendus sur une corde. Il examina la chemise et le mouchoir, et particulièrement le dessin de la lettre A.

Du poste, il se rendit rue des Rosiers.

— Est-ce que vous pouvez me faire visiter le logement de M. André? demanda-t-il à la concierge.

— Certainement, monsieur l'abbé, répondit-elle, puisque j'ai les clefs.

La première chose que vit le prêtre en entrant dans l'appartement, ce furent les morceaux de la lettre de Claire, mise en pièces par André, qui jonchaient le parquet. Il devina ce qui s'était passé; mais il garda ses réflexions pour lui seul.

— Voyons sa chambre, dit-il.

La concierge lui en ouvrit la porte.

Il s'arrêta devant la commode dont les tiroirs n'étaient pas fermés à clef. Dans le premier, il trouva ce qu'il cherchait, le linge du jeune homme. Il vit la marque. La lettre A était absolument semblable à celle qu'il venait de voir au poste. Enfin, le doute ne lui était plus permis : c'était bien André qui avait tenté de se suicider.

Il repoussa le tiroir, puis, se tournant vers la concierge :

— Je vous recommande d'avoir bien soin de tout ce qui est ici, lui dit-il, jusqu'au retour de votre locataire, dont l'absence durera probablement trois semaines ou un mois.

— Vous savez donc où il est?

— Sans doute.

— Ainsi le malheur que je craignais?...

— Votre crainte n'avait aucune raison d'être, ma chère dame. M. André a été effectivement très-affligé du départ de sa sœur, auquel il devait s'attendre, pourtant, car elle lui avait parlé d'offres avantageuses qui lui étaient faites si elle voulait aller en province en qualité de première ouvrière. Enfin, sur le conseil d'un de ses amis, M. André s'est décidé à quitter momentanément Paris. Il voyage.

L'innocent mensonge de M. Rouvière n'était pas une merveille de conception ; pourtant, la concierge l'accepta bénévolement. Comment aurait-elle admis qu'un prêtre pût mentir.

— Comme c'est drôle, la vie ! dit-elle; on ne sait jamais la veille, ce qu'on fera le lendemain.

— Oui, oui, fit l'abbé, l'imprévu nous attend à chaque pas.

Avant de quitter la concierge il lui donna son adresse.

— S'il venait des lettres au nom de M. André, lui dit-il, vous auriez l'obligeance de me les envoyer.

M. Rouvière reprit le chemin de sa demeure soulagé d'un poids énorme.

— Il vivra, il vivra, se disait-il en pensant au malade de l'Hôtel-Dieu.

Pendant les quinze jours qui suivirent, il alla prendre souvent des nouvelles d'André.

Tous les deux jours une autre personne se présentait à l'hôpital pour le même motif. C'était la mère Langlois.

Chaque fois, elle demandait à voir le malade; mais, vu l'état de celui-ci, on lui refusait toujours cette satisfaction.

Un jeudi, jour où le public est admis à visiter les malades, elle obtint enfin l'autorisation qu'elle désirait.

Depuis la veille, la fièvre avait quitté le malade; il était toujours extrêmement faible; mais il commençait à parler et il se souvenait.

Un infirmier se chargea de conduire la mère Langlois. Il la fit entrer dans une salle où il n'y avait qu'une douzaine de lits. Celui d'André portait le n° 4.

A ce moment, une sœur de charité lui faisait boire une potion.

La mère Langlois s'approcha doucement et s'arrêta près du lit, les yeux humides.

VII

A L'HOTEL-DIEU

Le malade ayant pris sa potion, la sœur arrangea les oreillers sur lesquels il laissa tomber doucement sa tête.

— Est-ce mon cher malade que vous venez voir? demanda la sœur à la visiteuse.

— Oui, c'est pour lui que je viens.

— Vous le connaissez depuis longtemps?

— Non, depuis le soir seulement où il a voulu mettre fin à ses jours.

— Le pauvre enfant était fou, il ne recommencera pas.

Ces paroles avaient été échangées à voix basse, pourtant le malade entendit qu'on parlait de lui. Il tourna un peu la tête et son regard s'arrêta sur la mère Langlois.

Aussitôt ses yeux s'animèrent; il allongea le bras, et tendit sa main amaigrie à son amie inconnue.

— Vous me reconnaissez donc? lui dit-elle en tressaillant de plaisir.

— Oui, répondit-il d'une voix faible comme un souffle de la brise; quand j'étais si mal, la nuit surtout, dans le délire de la fièvre, je vous voyais constamment devant moi, comme sur le pont, avec vos yeux noirs étincelants; vous me parliez, je vous écoutais, puis je vous répondais :

— A quoi bon, puisque je suis mort?

— C'est vrai, affirma la sœur, il disait cela souvent.

— Vous voyez que je ne vous ai pas oublié non plus; je suis venue souvent pour savoir comment vous alliez. Depuis quinze jours, je n'ai peut-être pas dormi une heure par nuit, tellement j'étais inquiète et tourmentée.

— Comme vous êtes bonne!

— C'est si naturel qu'on s'intéresse à vous!

— Je ne le mérite pourtant guère, après ce que j'ai fait.

— Ne pensez plus à cela. Guérissez-vous vite afin que nous nous occupions de votre bonheur. Soyez tranquille, je vous trouverai des amis, des amis puissants... J'en connais un qui ne me refusera pas ce que je lui demanderai pour vous.

André fit un mouvement de tête, puis, épuisé par les efforts qu'il venait de faire pour parler, il ferma les yeux.

Au même instant, l'abbé Rouvière arrivait.

— Eh bien, comment va notre malade? demanda-t-il à la sœur.

— Beaucoup mieux, monsieur l'abbé ; ce matin, à la visite, le docteur a été satisfait. Il vient de s'assoupir, après avoir causé assez longuement avec madame, qu'il a reconnue, bien qu'il ne l'ait vue qu'une seule fois, le soir où le malheureux s'est jeté dans la Seine.

— A-t-il réclamé sa sœur ?

— Non, pas encore. Dans le délire, comme vous le savez, il l'appelait sans cesse ; depuis que la fièvre a cessé, je ne l'ai pas entendu prononcer son nom.

— C'est peut-être un bon signe. Dans tous les cas, s'il vous parle d'elle, vous pourrez lui dire, ainsi que c'est déjà convenu, qu'elle ignore ce qui lui est arrivé, qu'elle se trouve très-satisfaite de sa nouvelle position, qu'il aura une lettre d'elle aussitôt qu'il sera en état de la lire et même qu'il la verra lorsqu'il sortira de l'hôpital. N'oubliez pas, ma sœur, que la maladie qui le retient sur ce lit n'est pas son plus grand mal. Après la guérison du corps, il nous faudra aussi guérir son âme.

Soudain, les lèvres du malade remuèrent et, deux fois de suite, il murmura le nom de Claire.

La mère Langlois dressa la tête et, saisissant le bras du prêtre :

— Avez-vous entendu? lui dit-elle.

— Oui.

— Claire ! c'est bien cela qu'il a dit?

— Oui, c'est le nom de sa sœur.

— Sa sœur se nomme Claire ! Oh! oh! oh!...

— Pourquoi cette agitation? Calmez-vous.

— C'est vrai, vous ne pouvez pas comprendre. Ce non de Claire a fait bondir mon cœur dans ma poitrine. J'a une fille, que je cherche partout, et cette fille porte l nom de Claire. Mais lui, monsieur l'abbé, lui, savez vous son nom?

— On l'appelle André.

— André! ô mon Dieu!.... j'ai peur de deveni folle...

— De grâce, parlez plus bas.

— Oui, oui, il dort, il ne faut pas le réveiller. Encor une question, monsieur, une seule. Vous connaissez s sœur.

— Sans doute.

— Ce sont deux enfants trouvés?

— Parfaitement.

— Claire n'est à Paris que depuis quelque temps?

— Oui, elle a été élevée en province.

— Dans un village de la Nièvre, à Rebay?

— C'est cela même.

La mère Langlois étouffa un cri de joie. Mais ell ne put retenir ses larmes, elles inondèrent ses joues.

Alors, regardant avec une tristesse infinie la figur pâle du malade, elle joignit les mains en disant :

— C'est donc pour cela que, sans te connaître, j t'aimais tant!

Elle prit le prêtre par la main et l'entraîna hor de la salle. Dans le large corridor, elle respira ave force.

— Près de son lit, j'étouffais, dit-elle; ici je pourra

pleurer à mon aise... J'ai dépensé tant de force et de courage pour souffrir, que je ne peux plus supporter la joie. Quand je reverrai ma fille adorée, j'ai peur de mourir de bonheur. Vous l'avez compris, monsieur l'abbé, cette Claire que vous connaissez, c'est elle, c'est ma fille!

— Cela ne me paraît pas douteux, répondit M. Rouvière; mais permettez-moi de vous exprimer l'étonnement que j'éprouve en vous entendant parler de votre fille seulement. Certes, je ne vous blâme point de l'aimer beaucoup, mais André devrait être aussi pour quelque chose dans l'immensité de votre joie, car si vous aimez l'une, vous devriez également aimer l'autre.

— Oh! je l'aime aussi, lui!... Mais ce n'est pas la même chose, ajouta-t-elle avec un rayonnement superbe dans le regard.

Son visage parlait.

— Mais André n'est donc pas votre fils? s'écria M. Rouvière.

— Il est mon fils par le cœur, monsieur l'abbé, et Claire est ma fille parce que je l'ai mise au monde.

— Quoi! ils ne sont pas frère et sœur?

— Non.

— Mais ils le croient, eux!

— Je le sais.

— Oh! fatale erreur! murmura M. Rouvière.

— Que voulez-vous dire?

— Ce que je veux dire! Savez-vous pourquoi André a voulu se suicider?

— Je ne sais rien, monsieur l'abbé, rien qu'une

chose : c'est que j'ai retrouvé André et, avec lui, ma fille !

— Eh bien, écoutez donc : André s'est jeté dans la Seine, parce que, suivant le conseil que je lui ai donné, Claire l'a quitté. Pour cela il fallait une raison, n'est-ce pas? Cette raison la voici : Claire venait de découvrir que ce n'était pas une amitié fraternelle qui les unissait, mais une passion terrible, dévorante... Elle venait de découvrir qu'ils s'aimaient d'amour !...

La mère Langlois ouvrit de grands yeux et ses bras tombèrent à ses côtés.

— Oh ! les pauvres enfants ! murmura-t-elle.

Puis, relevant la tête, elle montra à M. Rouvière son visage qui semblait illuminé.

— Ah ! ils devaient s'aimer ainsi, dit-elle, et ils pourront s'aimer toujours !... Claire sera la femme d'André !

— O divine Providence ! s'écria le vieux prêtre émerveillé, comment peut-il exister des hommes qui ne croient pas en toi? Dans tout ce qu'il fait, Dieu est grand !

Il y eut un moment de silence.

— Mais, reprit M. Rouvière, comment cette erreur, qui a failli causer un si grand malheur, a-t-elle pu se produire? Comment ont-ils pu croire qu'ils étaient frère et sœur ?

— L'erreur date de loin, monsieur l'abbé ; les chers enfants ne pouvaient deviner ce que moi seule je sais.

Et, brièvement, elle raconta à M. Rouvière dans

quelle circonstance elle s'était chargée d'élever l'enfant trouvé sur une route par Henri Descharmes; la naissance de sa fille; comment elle était tombée dans la rue frappée par le choléra; comment les deux enfants avaient été portés chez un commissaire de police par un inconnu, et de là envoyés à l'hospice des Enfants-Assistés où, à défaut de renseignements, on les avait considérés comme étant le frère et la sœur.

— Malgré les recherches faites par M. Descharmes, continua-t-elle, la naissance d'André est restée pour lui un mystère; mais il se regarde un peu comme le père de l'enfant qu'il a adopté autrefois, et c'est comme un fils qu'il accueillera André.

— Ce M. Descharmes dont vous parlez, est-il parent du riche entrepreneur? demanda M. Rouvière.

— C'est le riche entrepreneur lui-même, monsieur. Henri Descharmes est bien le cœur le plus généreux, le plus noble, le plus grand qu'il y ait au monde.

— Souvent on a parlé de lui devant moi et toujours on en disait le plus grand bien.

— Pour juger un pareil homme, monsieur l'abbé, il faut le voir, être son ami, le connaître comme je le connais moi-même.

Mais je suis impatiente de vous quitter, poursuivit-elle. Vous ne m'en voudrez pas : oh! vous devez comprendre que j'ai hâte d'être près de ma fille.... Ce n'est pas demain, c'est tout de suite que je veux la voir, la tenir dans mes bras, la presser sur mon cœur. Ah! ma joie est grande, mais je l'ai si longtemps attendue!

— Pauvre mère, vous avez été cruellement épro vée!... Dieu a entendu vos plaintes, il a vu vos larm il vous en tiendra compte. Maintenant c'est le bonhe qui vous attend.

— Je l'espère, soupira-t-elle.

— Votre fille est à Montreuil, lingère à la maison santé du docteur Morand. Elle est digne de vous; all bonne mère, allez lui tendre vos bras et lui dire co bien vous l'aimez. Moi, je retourne près de notre n lade; grâce à ce que vous venez de m'apprendre, possède pour hâter sa guérison un remède souvera qui vaut mieux que toutes les médications de nos sava médecins.

La mère Langlois sortit de l'Hôtel-Dieu, courut à station des voitures de place, prit un coupé à l'heur donna l'ordre au cocher de la conduire à Montreuil, lui promettant cinq francs de pour-boire s'il la mer bon train.

VIII

LE DOCTEUR MORAND

Depuis une heure, une calèche armoriée, attelée de deux chevaux magnifiques, stationnait devant la grande porte d'entrée de la maison de santé de Montreuil. Cette voiture était celle de Mme de Presle.

La marquise causait avec le docteur Morand.

Le visage de la grande dame était radieux.

— Ainsi, dit-elle, le succès vous paraît presque certain

— Si j'en juge d'après les résultats obtenus depuis dix jours, répondit le docteur.

— Et lors de ma dernière visite vous désespériez !

— C'est vrai. Seulement, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, madame la marquise, il m'est venu un aide qui, bien qu'il ne soit pas médecin, fera pour notre malade autant et peut-être plus que la science.

— Vous vous plaisez à exciter ma curiosité, docteur; tenez, vous êtes absolument comme mon excellent ami le docteur Vernier; oh! comme vous connaissez bien les femmes!... Allons, docteur, ayez pitié de moi, dites-moi vite votre secret.

— C'est que je risque de perdre à vos yeux beaucoup de mon prestige, répliqua le docteur en souriant; car il me faut avouer qu'il y a ici, dans ma maison, une lingère, une modeste ouvrière plus habile que moi.

— A repriser le linge? dit la marquise en riant.

— C'est son état, madame, et elle s'y entend fort bien. Mais, en la déclarant plus habile que moi, j'ajoute en l'art de guérir.

— Votre ouvrière est donc une merveille, docteur?

— Oui, madame, une merveille de douceur, de bonté, d'intelligence du cœur et de beauté!

— Quel enthousiasme!

— Il est justifié, madame.

— Je le crois, docteur; mais, enfin, tout cela ne me dit rien, et je suis sur des charbons ardents.

— Je ne savais pas produire un pareil effet, fit M. Morand toujours souriant.

— Voilà, monsieur, il ne faut pas jouer avec la curiosité des femmes. Et si vous me faites languir plus longtemps, je vous déclare que je dirai de vous beaucoup de mal à mes amis; je leur représenterai le docteur Morand comme un homme affreux.

— Une tête de Méduse?

— Oh! pire que cela encore!

— En ce cas, madame, Dieu me garde d'encourir

votre colère. Eh bien, oui, je vous le répète, si nous rendons la raison à votre protégée, comme j'en ai l'espoir maintenant et presque la conviction, c'est à cette ouvrière dont je viens de vous parler, à l'heureuse influence qu'elle exerce sur notre malade que nous devrons, surtout, ce merveilleux résultat.

— Mais qu'elle est donc cette femme, docteur,

— Cette femme est une toute jeune fille, elle n'a pas encore vingt ans.

— Mais cette influence extraordinaire dont vous parlez, à quelle cause l'attribuez-vous ?

— Il n'y a rien de surnaturel, ni magnétisme, ni spiritisme; mais seulement l'action directe de la sympathie : des yeux qui se parlent, deux cœurs qui s'entendent. Ici, le hasard ou, si vous le préférez, la Providence a joué un rôle important.

Malgré un traitement énergique, malgré mes offerts, mes soins assidus, en dépit des plus admirables découvertes de la science, l'état de ma malade restait le même, et vous m'avez vu, à son sujet, soucieux, mécontent, doutant de tout, en un mot désespéré, car je n'osais plus compter sur le succès. La situation a complétement changé du jour au lendemain. La matière inerte, qui me semblait morte, a retrouvé la sensibilité, la statue s'est animée, le cœur reprend de la vie; c'est la promesse de la résurrection de l'esprit. C'est avec le plus grand intérêt que j'observe ces phénomènes étranges, qui se produisent dans l'organisme, précurseurs du rétablissement de la vie intellectuelle.

Dans ses grands yeux ouverts, qui s'animent et pa-

raissent parfois frappés d'étonnement, le regard dev profond, méditatif. Il semble qu'elle se recueille en f de l'infini ou qu'elle se plonge dans le passé plein ténèbres, afin de découvrir dans un livre inconnu la p où sa vie est écrite. Elle ne peut marcher qu'à tât dans cette nuit profonde, mais un nouveau choc peu produire d'un moment à l'autre, et elle parviendra saisir quelques lambeaux du souvenir. Oui, oui, le fo de sa pensée se rallumera ; déjà il s'en échappe de fu tives lueurs.

Et voilà pourquoi je ne désespère plus, madame marquise.

Lors de votre précédente visite, je vous disais :

Il faudrait à notre malade un choc imprévu, quel commotion violente ; or, la commotion a eu lieu suite d'un choc aussi imprévu qu'inattendu.

Comment cela est-il arrivé ? Je vais vous l'appre dre :

Il y a trois semaines, Mme Morand, qui partage a moi les fatigues du service actif de la maison, eut remplacer sa lingère, celle-ci ayant quitté l'établis ment pour se marier. Je m'adressai à un prêtre de n amis, avec la certitude qu'il nous procurerait une no velle lingère, possédant toutes les qualités exigées l'emploi, ce qui n'est pas toujours facile à rencontr L'abbé Rouvière est attaché à une paroisse de la ville Paris, au centre de la population ouvrière ; il est con par sa bonté et sa bienveillance pour tous, et par s admirable charité. Il est le fondateur d'un ouvroir da le quartier Saint-Denis, et plusieurs crèches et orphe

nats doivent l'existence à son activité et à son dévouement. En cette circonstance, comme vous le voyez, je ne pouvais mieux m'adresser.

Il nous trouva immédiatement notre lingère. C'est la jeune fille en question. Il n'alla point la choisir parmi les ouvrières qui travaillent pour son ouvroir ; mais elle ne lui en parut pas moins recommandable.

« Cette jeune personne, m'écrivait-il en me l'adressant,
» est des plus intéressantes et possède toutes les qualités
» désirables. Elle n'a jamais connu ni son père ni sa mère;
» recueillie par l'Assistance publique, elle a été élevée
» en province sous la surveillance de cet établissement.
» Elle n'a qu'un frère dont elle est forcée de se séparer
» momentanément. Elle ne connaît personne à Paris ;
» mais près de vous, elle trouvera une famille et vous
» lui accorderez la confiance qu'elle me paraît méri-
» ter. »

Ma femme accueillit Mlle Claire très-affectueusement ; du reste, la lettre de l'abbé n'était pas utile pour lui acquérir immédiatement notre sympathie. Sous tous les rapports cette charmante enfant se recommande d'elle-même.

Dès le troisième jour, ma femme me dit :

« L'abbé Rouvière nous a trouvé une perle ! »

Ne vous impatientez pas, madame la marquise, j'arrive à la partie merveilleuse de mon récit.

Comme vous le savez, votre protégée jouit ici d'une entière liberté. Elle peut se promener dans toute la maison ; elle va et vient selon son caprice, et si on la sur-

veille, ce n'est que pour la forme, car elle est tout à fait inoffensive.

Un jour, elle passa devant la lingerie dont la porte était ouverte. Elle y entra. Claire travaillait assise près de la fenêtre. Au même instant, je m'arrêtais moi-même sur le seuil de la lingerie afin d'observer la folle, qui passait sa main avec une sorte de satisfaction sur des piles de serviettes rangées sur une table.

Claire, entendant marcher près d'elle, leva les yeux. Aussitôt, je la vis se dresser sur ses jambes, l'ouvrage qu'elle tenait tomba à ses pieds, et elle tendit ses bras vers la folle en jetant ce cri : Ma mère !

La folle se retourna brusquement, poussa un cri à son tour et s'élança dans les bras de la jeune fille. Elle s'étreignirent avec force, puis, au milieu de mots ponctués par des sanglots, j'entendis comme un grésillement de baisers.

J'attendis quelques minutes, sous le coup d'une vive surprise, puis je m'avançai vers elles.

Les deux visages étaient inondés de larmes. Comme j'allais parler, je restai immobile, stupéfié devant la folle. Ce n'était plus la même femme. Elle m'apparut comme transfigurée. Son front s'était épanoui, sa bouche souriait, il y avait dans ses yeux une sorte d'étincellement dans lequel se confondaient la joie et l'attendrissement. Pour la première fois, je voyais du rose sur ses joues pâles. Ainsi, cette chair morte avait senti l'émotion, je n'en pouvais douter ; je la voyais, j'en faisais l'analyse. Sur tout son corps courait un frémissement et je saisissais le contact du cœur et de la pensée. Elle était vrai-

ment belle à ce moment, la pauvre femme. Rien ne saurait rendre la radieuse expression de sa physionomie lorsque, se tournant vers moi, elle me dit :

— C'est Claire, ma petite Claire, je ne veux plus la quitter.

Certes, je me gardai bien de la contrarier.

Elle s'assit près de la jeune fille. Au bout d'un instant elle témoigna le désir de coudre. Claire lui donna une aiguille et un ourlet à faire. Elle exécuta ce travail sous mes yeux, madame la marquise, et cela dans la perfection.

D'une surprise, je tombais dans une autre.

Le soir même, je fis mettre dans la chambre de Claire un lit pour la folle. Depuis ce jour, elles sont presque constamment ensemble.

— Docteur, tout cela est merveilleux, en effet, dit la marquise ; mais Mlle Claire est-elle réellement sa fille ?

— Non. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Claire est une enfant trouvée ; elle a été élevée à Rebay, ce village où votre protégée a été recueillie autrefois par des paysans. La pauvre folle prit la petite Claire en grande affection et eut pour elle une sorte de tendresse maternelle. Elle dirigea ses premiers pas, lui apprit à prononcer les premiers mots qui viennent dans la bouche des enfants et, paraît-il, à coudre et même à lire et à écrire.

— Oh ! c'est prodigieux ! s'écria la marquise.

— Cela prouve, madame, que la maladie contre laquelle nous luttons en ce moment a eu des phases di-

verses. La période qui a immédiatement précédé l'entrée chez moi de votre protégée a dû être une des plus terribles. Certainement, la maladie s'est encore aggravée après l'enlèvement dont vous m'avez parlé et qui a brusquement séparé la malheureuse femme de l'unique personne qu'elle aime au monde. Une circonstance providentielle a rendu Claire à nôtre malade et l'heureuse influence de cette jeune fille s'est aussitôt manifestée.

— Docteur, je reviendrai vous voir dans quelques jours, vous me présenterez Mlle Claire, je veux m'occuper de son avenir.

— Voilà une excellente pensée, madame. L'aimable fille est tout à fait digne du bien que vous voulez lui faire.

La marquise se levait pour se retirer, lorsqu'un domestique vint dire au docteur qu'une femme, paraissant en proie à une grande agitation, demandait à le voir à l'instant même.

— A-t-elle donné son nom ? interrogea M. Morand.

— Elle se nomme Mme Langlois.

— Langlois, je ne connais pas cette dame.

— Elle vient de la part de M. l'abbé Rouvière, ajouta le domestique.

Le docteur tressaillit.

— Serait-il mort ! murmura-t-il.

— Docteur, je vous laisse : à bientôt, dit la marquise.

— Non, non, fit vivement M. Morand ; asseyez-vous et attendez-moi un instant. Je redoute un grand malheur,

un coup affreux qui frapperait cruellement cette jeune fille à laquelle vous voulez bien vous intéresser. Je vous demande quelques minutes, le temps d'écouter la personne que m'envoie l'abbé Rouvière, et je reviens.

Sur ces mots, le docteur sortit précipitamment.

IX

LA GRANDE DAME ET L'OUVRIÈRE.

La mère Langlois attendait le docteur, debout au milieu du parloir où le domestique l'avait fait entrer. Dès qu'il parut, elle s'élança vers lui.

— Vous êtes M. le docteur Morand? lui dit-elle.

— Oui, madame. Vous venez m'a-t-on; dit, de la part de M. l'abbé Rouvière?

— Oui, monsieur.

— Et vous m'apportez une mauvaise nouvelle? Ce pauvre jeune homme?

— Quel jeune homme?

— Ce malheureux qui a tenté de se suicider.

— André?

— Oui.

— Monsieur le docteur, André va mieux et je crois pouvoir vous assurer qu'il est hors de danger.

— Ah ! je respire, fit M. Morand. Mais veuillez me faire savoir ce qui vous amène chez moi.

— Vous avez une lingère qui porte nom de Claire ?

— Ah ! c'est de Mlle Claire qu'il s'agit ?

— Oui, monsieur, je viens la chercher.

— Vous venez chercher Mlle Claire ! s'écria le docteur ; pourquoi ?

— Pour la conduire chez moi.

— Chez vous ? Et vous venez de la part de M. Rouvière ?

— J'ai su par lui que Claire était ici.

— Mon Dieu, madame, veuillez m'excuser, mais je ne comprends pas bien. Mlle Claire n'est pas entrée ici comme une ouvrière ordinaire ; c'est une jeune fille que l'abbé Rouvière m'a confiée... Avez-vous une lettre de M. l'abbé ?

— Non, je n'ai pas de lettre, mais qu'est-ce que cela fait ? M. Rouvière avait à penser à autre chose qu'à écrire, et moi-même je n'ai pas songé à cela. Ce matin, je ne connaissais pas monsieur l'abbé ; c'est à l'Hôtel-Dieu, près du lit d'André, que nous nous sommes rencontrés tantôt, et c'est alors qu'il m'a dit que Claire était chez vous, à Montreuil. Il vous expliquera tout cela.

— Je ne doute nullement de vos paroles...

— A la bonne heure. Maintenant, où est ma fille ?

Le docteur fit deux pas en arrière.

— Votre fille ! exclama-t-il.

— Ah! c'est vrai, je ne vous ai pas dit encore que Claire est ma fille.

— Voyons, madame, reprit le docteur, cherchant à vaincre son émotion, vous devez vous tromper? Quelque malentendu...

— Un malentendu! Est-ce que vous ne me croyez pas? Claire est ma fille, monsieur. Attendez, attendez, vous allez voir!

Elle ouvrit son cabas et en tira un papier froissé et jauni qu'elle mit dans la main du docteur. Celui-ci le parcourut rapidement des yeux.

— Ceci est l'extrait d'un acte de naissance, dit-il.

— De ma fille, monsieur.

— Oui, Mlle Henriette Langlois, mais notre lingère se nomme Claire.

— Mais Claire c'est Henriette et Henriette c'est Claire, ma fille!

— Je ne comprends pas, fit le docteur en secouant la tête.

— C'est pourtant bien simple, monsieur le docteur; Henriette est le nom que j'ai donné à ma fille, moi, et Claire est celui qu'on lui a donné à l'hospice des Enfants-Assistés. Il y a là une triste histoire, allez; je l'ai racontée à M. Rouvière, il en avait les larmes aux yeux... Ah! en voilà un brave homme! Vous la saurez aussi, mon histoire, M. l'abbé vous la racontera; vous verrez si ce n'est pas un véritable roman. Maintenant, êtes-vous convaincu?

— Oui.

— Enfin, je vais donc la voir! s'écria-t-elle.

— Dans un instant; je n'ai pas le droit de vous refuser cette satisfaction; mais...

— Qu'y a-t-il encore?

— Vous ne pouvez pas l'emmener.

— Comment, vous vous opposez à ce que j'emmène ma fille ce soir?

— Ma femme ne peut se passer de sa lingère, il faut lui donner le temps de remplacer Mlle Claire.

— Les ouvrières ne manquent pas dans Paris, demain vous en trouverez vingt pour une.

— C'est possible, madame; mais il n'est pas aussi facile que vous le croyez de trouver une ouvrière ayant les précieuses qualités de votre fille.

— Et c'est à moi, sa mère, que vous dites cela! s'écria la mère Langlois enthousiasmée. Ah! vous êtes un brave homme aussi. Tenez, il faut que je vous embrasse.

Et elle sauta au cou du docteur.

— Allons, calmez-vous, reprit M. Morand tout étourdi et fort embarrassé; asseyez-vous, ne vous impatientez pas, dans un instant votre fille sera près de vous.

— Et je l'emmènerai ce soir, n'est-ce pas, monsieur le docteur? fit-elle d'une voix câline.

— Je vais en causer avec Mme Morand; si elle veut absolument vous suivre, nous verrons.

— Elle me suivra, monsieur le docteur, elle me suivra... Je retrouve ma fille, et je l'emmène, c'est tout simple, ça ne peut pas être autrement.

— A tout à l'heure, dit M. Morand.

Et il sortit pour retourner près de la marquise.

Mme de Presle l'interrogea du regard.

— Non, fit-il, on ne venait pas m'annoncer le malheur que je redoutais ; mais il s'agit également de notre jeune fille et vous me voyez dans une grande perplexité. Cette femme, que je viens de voir et qui se présente au nom de M. Rouvière, est la mère de Claire.

— Sa mère !

— Je ne voulais pas le croire, d'abord, mais le fait est réel ; oui, cette femme est bien la mère de Claire. Malheureusement ce bonheur, cette joie, qui attend la lingère de ma femme, peut devenir la ruine complète de nos espérances.

— Comment cela, docteur ? s'écria la marquise.

— Mme Langlois, c'est le nom de cette femme, vient de me déclarer que son intention était d'emmener sa fille aujourd'hui même.

— C'est impossible, docteur, il faut vous y opposer, dit vivement la marquise.

— C'est difficile, madame, une mère a des droits qui priment tous les autres. Et, en supposant que je n'autorise pas le départ de Claire aujourd'hui, sa mère reviendra demain ; je serai forcé de la lui rendre.

— Docteur, il faut absolument que Claire reste ici jusqu'au jour où elle ne vous sera plus nécessaire pour la guérison de notre malade.

— C'est ce que je voudrais. Il faudrait pour cela que la mère y consentît ; je ne l'espère pas.

— Docteur, j'ai une idée ; voulez-vous me laisser faire ?

— De grand cœur, madame, vous êtes ici la maîtresse.

— Merci! Claire a-t-elle vu sa mère?

— Pas encore. J'ai voulu vous voir avant de la prévenir.

— Vous avez été prudent, docteur; eh bien, ayez l'obligeance de faire venir ici Mlle Claire, je veux lui parler. Elle apprendra par moi qu'elle a retrouvé sa mère, et, pour obtenir qu'elle reste chez vous, docteur, je m'adresserai à son cœur, j'invoquerai son affection pour notre malade, la pauvre folle de Rebay, qui, elle aussi, a été sa mère.

— Je vais la chercher moi-même, dit M. Morand.

Un instant après, il revint accompagné de la jeune fille.

— Ma chère enfant, lui dit le docteur, Mme la marquise de Presle, que vous voyez, désire causer avec vous.

En entendant prononcer ce nom de Presle, les joues de Claire se couvrirent d'une subite rougeur et elle regarda avec une sorte de curiosité la grande dame, se demandant pourquoi elle voulait lui parler.

Mais le docteur la rassura aussitôt en ajoutant :

— Mme la marquise s'intéresse vivement à la pauvre insensée, qui a pris soin de votre enfance, et c'est au sujet de cette amie, que vous aimez beaucoup, qu'elle désire vous entretenir.

La marquise s'était levée; elle prit la main de Claire, l'attira doucement et la fit asseoir à son côté sur le canapé.

Voulant laisser à la marquise toute liberté, M. Morand se retira.

Mme de Presle examinait la jeune fille et convenait en elle-même que le docteur n'avait rien exagéré en disant que Claire était une merveille de beauté.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes ici, mademoiselle Claire, dit-elle, et déjà M. et Mme Morand ont pour vous une vive affection. Oh! je sais que vous la méritez... Le docteur m'a fait de vous le plus grand éloge et, avant de vous avoir vue, je vous aimais déjà; c'est vous dire que, si vous le voulez, je serai pour vous une amie.

Deux larmes vinrent aux yeux de la jeune fille.

— Madame la marquise, je vous remercie de tout mon cœur de vos bonnes paroles, dit-elle.

— M. Morand vient de vous dire que je m'intéressais à cette pauvre femme, qu'à Rebay, où vous avez été élevée, on appelait la marquise, reprit Mme de Presle, c'est la vérité. Vous savez comment elle a quitté la ferme des Sorbiers; je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai eu le bonheur de la retirer des mains de ses ravisseurs qui, dans un but que j'ignore, voulaient sans doute la faire disparaître. C'est moi qui l'ai placée ici, chez le docteur Morand; ce que je veux, ce que nous voulons tous, c'est sa guérison. Le docteur ne l'espérait pas; mais depuis que vous êtes entrée chez lui, depuis que la malheureuse femme vous a reconnue, M. Morand est certain de lui rendre la raison.

— Il me l'a dit, madame.

— Il ne vous a sans doute pas caché non plus que,

pour cela, il comptait beaucoup, absolument, sur la grande affection que la malade a pour vous, sur l'influence extraordinaire que vous exerçez sur elle.

— Oui, M. Morand m'a parlé de cela.

— Eh bien, ma chère enfant, quoi qu'il arrive, votre concours étant si précieux au docteur, il ne faudra pas l'en priver.

— Je ferai tout ce que M. Morand voudra, madame la marquise.

— Je le crois, ma chère enfant, je le crois. Il faut que nous rendions la raison à cette malheureuse femme qui vous a servi de mère ; son passé est un mystère que je veux pénétrer. Guérie, la mémoire lui reviendra, elle parlera, nous connaîtrons sa vie, nous saurons qui elle est, et je pourrai la rendre à sa famille. Alors, seulement, j'aurai rempli la tâche que je me suis imposée.

— Ah! ce sera aussi un grand bonheur pour moi! s'écria la jeune fille.

— Ma chère mignonne, reprit la marquise, j'ai dû vous dire tout cela avant d'exiger de vous une promesse.

— Une promesse, madame! laquelle?

— Que vous ne quitterez point la maison du docteur avant la guérison de votre amie?

— Mais je ne songe nullement à m'en aller, madame.

— Oui, en ce moment; mais vous auriez pu changer d'intention, et c'est pour cela que j'ai tenu à vous voir.

— Je vous promets, madame, je vous jure...

— Attendez... je ne veux pas que vous vous engagiez par surprise ; votre cœur seul doit diriger votre conduite en cette circonstance. Vous savez ce que vous pouvez faire pour la pauvre insensée, vous savez aussi ce que le docteur et moi attendons de vous. Maintenant, écoutez... Je vais vous apprendre une grande nouvelle ; pour vous, c'est une joie, un bonheur inespéré. Vous n'êtes pas sans famille, comme vous l'avez cru jusqu'ici : votre mère existe.

— Ma mère! exclama la jeune fille, j'ai une mère!

Elle s'était levée et se tenait debout devant la marquise. La joie étincelait dans ses yeux, illuminait son front. Mme de Presle vit le rayonnement divin de son regard et la trouva plus belle encore.

— Oui, reprit la marquise, vous avez encore votre mère, qui vous a cherchée bien longtemps et qui vous retrouve aujourd'hui. Elle attend avec impatience l'heureux moment où elle pourra vous voir enfin et vous presser contre son cœur.

— Ah! s'écria la jeune fille, merci à vous, madame, à vous qui, la première, m'avez parlé de ma mère et avez fait entrer dans mon cœur la joie qui l'inonde tout entier. Mais où est-elle celle qui m'a mise au monde et que je n'ai pas connue! Ah! madame, faites mon bonheur complet; dites-moi où est ma mère, dites-moi quand je pourrai la voir?...

— Votre mère est ici, dans cette maison.

— Elle est ici!...

— Oui, et dans un instant, vous recevrez ses baisers, vous pourrez lui témoigner toute votre tendresse.

— Oh! laissez-moi vous quitter, madame, et courir vers elle!

Déjà sa main touchait la porte du cabinet.

— Claire, dit la marquise d'un ton attristé, avez-vous donc oublié déjà la pauvre folle?

La jeune fille se retourna, une vive rougeur colora le satin de ses joues, et elle se rapprocha lentement de la marquise.

— C'est vrai, fit-elle, je ne pensais plus à elle; excusez-moi, madame.

— Je comprends votre impatience, ma chère enfant, répliqua Mme de Presle, elle est si naturelle!... C'est à moi de vous demander pardon de vous retenir encore.

Claire, continua la marquise, votre mère, qui a été si longtemps privée de vos caresses, va vouloir vous emmener; c'est son droit, elle le tient de la nature, de Dieu, et personne n'a le pouvoir de vous retenir dans cette maison contre sa volonté et la vôtre. Or, si vous suivez votre mère, si vous abandonnez votre vieille amie, la pauvre malade, le docteur Morand, privé de votre concours si précieux, doit renoncer à l'espoir de lui rendre la raison.

La jeune fille baissa les yeux, une émotion forte soulevait sa poitrine et faisait trembler ses membres.

— Voilà la situation, ma chère enfant, poursuivit la marquise; qu'allez-vous décider? Je suis à ce sujet dans une grande anxiété. Interrogez votre cœur, consultez votre raison, et dites-moi votre résolution quelle qu'elle soit.

Claire releva la tête : deux perles humides tremblaient suspendues aux franges de ses paupières.

— Madame, dit-elle sans aucune hésitation, aussi longtemps que M. Morand le jugera nécessaire, je resterai auprès de celle à qui je dois le peu que je suis aujourd'hui.

La grande dame se leva, prit entre ses mains la tête de l'ouvrière et lui mit un baiser sur le front.

— C'est bien, dit-elle, c'est très-bien ; je n'attendais pas moins de la générosité de votre cœur... Dieu vous récompensera de cet acte de dévouement ; et moi je me souviendrai de la grande satisfaction que vous me faites éprouver en ce moment.

— Madame, demanda Claire presque timidement, me sera-t-il permis de revoir ma mère quelquefois, de temps en temps ?

— Comment, chère enfant, mais qui donc aurait seulement la pensée de vous priver de ce bonheur?... Votre mère pourra venir vous voir souvent, tous les jours si elle le veut, et si le docteur peut, une fois chaque semaine par exemple, vous accorder une heure ou deux de liberté entière, vous pourrez même sortir avec elle. J'arrangerai cela tout à l'heure avec M. Morand.

— Je vous remercie de tout mon cœur, madame.

— Oh! je ne serai jamais quitte envers vous, reprit la marquise vivement. Mais j'ai encore quelque chose à vous demander, une nouvelle exigence.

— Parlez, madame, je suis prête à faire votre volonté.

— Allons, vous êtes tout à fait charmante. Voici de

quoi il s'agit : Pour éviter des indiscrétions dont les conséquences pourraient amener d'irréparables malheurs, je vous demande de ne parler à personne, pas même à votre mère, de l'intéressante malade du docteur Morand. Celle qui vous a servi de mère autrefois a, vous le savez, des ennemis puissants, acharnés, que nous ne connaissons pas; ils sont d'autant plus redoutables. Ils peuvent se rencontrer partout, et une parole, dite imprudemment, qui leur révélerait la présence à Montreuil de notre chère malade, serait un grave danger qu'il faut éviter. La sûreté est dans l'extrême prudence; voilà pourquoi, ma chère Claire, je vous prie de rester muette au sujet de votre amie.

— Je vous obéirai, madame, répondit la jeune fille; mais si, comme vous le croyez, ma mère veut m'emmener, que lui dirai-je? Je ne saurai quelle raison lui donner pour lui faire comprendre que je dois rester quelque temps encore chez M. Morand.

— Votre objection n'est pas sans valeur, répliqua la marquise, car vous aurez certainement à lutter contre la volonté de votre mère et son vif désir de vous avoir, dès maintenant, tout à elle. Mais, dans le sacrifice même que vous faites pour votre vieille amie, vous puiserez la force nécessaire pour l'accomplir. Vous direz à votre mère que vous êtes forcée de rester encore à la maison de santé. Evidemment, elle voudra en connaître le motif; vous lui répondrez que vous ne pouvez parler, qu'il s'agit d'un secret important qu'elle saura plus tard.

— Je ferai de mon mieux, madame, pour justifier la confiance que vous voulez bien me témoigner.

— J'en suis sûre, ma chère Claire ; pour cela vous n'aurez qu'à penser à la prochaine guérison de la pauvre folle, laquelle ne peut être obtenue qu'avec votre concours. Maintenant, je ne vous retiens plus, vous trouverez votre mère au parloir ; allez, charmante et bonne Claire, allez jouir pour la première fois du bonheur de l'étreinte maternelle.

Claire salua la marquise et sortit du cabinet.

A la porte de la salle où elle allait enfin voir sa mère, où une si grande joie l'attendait, son cœur se mit à battre violemment ; son émotion lui fit éprouver un saisissement extraordinaire ; ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps, et elle fut obligée de s'arrêter un instant.

Enfin, elle ouvrit doucement la porte et fit trois pas dans le parloir.

Alors, la mère Langlois, qui était assise dans un coin sombre, se leva ; puis courbée, à grands pas, mais très-lents, se redressant à mesure qu'elle avançait, elle marcha vers la jeune fille immobile, la couvant pour ainsi dire des yeux.

Arrivée à deux pas de Claire, elle s'arrêta et, ouvrant ses grands bras, elle s'écria :

— C'est elle, c'est ma fille adorée ! ma Claire, mon Henriette !...

— Ma mère ! répondit la jeune fille dans un cri qui s'échappait de son âme.

Elle n'eut pas le temps de s'élancer, la mère Langlois avait franchi la distance d'un bond, et elle se sentit enveloppée, soulevée de terre par les bras robustes de sa mère.

Plus grande que sa fille, la mère Langlois avait élevé la tête de Claire à la hauteur de la sienne.

Ce fut, pendant quelques minutes, une suite de soupirs prolongés, mêlés à un bruit de baisers délirants et sonores. Ceux de la mère tombaient multipliés et rapides comme une avalanche sur toutes les parties du visage de l'enfant.

On aurait dit qu'elle ne pouvait se rassasier de caresses données et qu'elle voulait y user ses lèvres. La pauvre Pauline prenait un large à-compte sur les dédommagements si bien mérités par sa longue patience.

C'était l'explosion de son amour maternel concentré depuis si longtemps.

Tenant toujours sa fille dans ses bras, pressée contre sa poitrine, et continuant à la couvrir de baisers, elle la porta devant une fenêtre. Là, en pleine lumière, elle cessa de l'embrasser pour se livrer au bonheur de la contempler.

Dans les mouvements de sa physionomie et l'éclat de son regard, on aurait pu lire sa satisfaction, sa surprise, son admiration. Comme un peintre qui étudie les traits de son modèle, aucun détail ne lui échappait.

Claire gardait le silence; elle aussi dévorait des yeux le visage de sa mère et s'enivrait d'amour filial. Elle se berçait délicieusement dans son ineffable ravissement.

— Oh! comme tu es belle, mon adorée! s'écria la mère émerveillée, avec un de ces mouvements d'orgueil qui n'appartiennent qu'aux mères idolâtres de leur en-

fant ; ah! comme je vais être fière de toi!... Et c'est moi, Pauline, celle qu'on appelle aujourd'hui la mère Langlois, qui ai mis au monde une si belle fille!... Ah! mais oui, tu es belle, plus belle qu'une princesse, tu es belle comme *la fée* du bonheur!... Que j'embrasse encore tes jolis yeux si doux, tes magnifiques cheveux, ta petite bouche qui me sourit, et tes joues fraîches et parfumées comme une rose!...

Et de nouveaux baisers retentissaient sur le front, les yeux et les joues vermeilles de la jeune fille.

— Ma mère! ma mère! ma mère! répétait Claire palpitante, incapable de prononcer d'autres paroles.

Mais, pour sa mère, ces deux mots disaient tout; ils résonnaient à son oreille comme la plus suave mélodie, ils lui semblaient divins; ils remplissaient son cœur et ravissaient son âme.

X

MÈRE ET FILLE

La mère Langlois s'assit, attira doucement sa fille et la fit asseoir sur ses genoux.

Claire pencha sa tête et la laissa tomber doucement sur l'épaule de sa mère; d'un de ses bras elle entoura son cou, pendant que ses grands yeux humides la regardaient avec une indicible ivresse.

Elles formaient ainsi un groupe charmant, un délicieux tableau digne du pinceau d'un Raphaël ou d'un Rubens moderne.

— Ma fille, mon Henriette chérie, — tu t'appelles aussi Henriette et c'est ton vrai nom, — es-tu contente, es-tu heureuse d'avoir retrouvé ta mère?

— Si je suis heureuse! Oh! ma mère, ma bonne mère,

est-ce qu'il y a au monde quelque chose de meilleur qu'une mère?

— Ainsi tu m'aimeras... beaucoup, n'est-ce pas?

— Ah! avant de vous connaître, ne sachant pas si vous existiez encore, je vous aimais déjà de toute mon âme maintenant... oh! maintenant...

Ses lèvres collées sur la joue de sa mère rendirent l'expression de sa pensée.

— Je n'ai jamais cessé de penser à vous, ma mère, reprit-elle, j'avais la soif ardente de votre tendresse et toujours, toujours j'attendais, j'appelais vos baisers!... Que de fois, la nuit, dans mes rêves, je vous ai vue près de moi! Ne vous connaissant pas, vous m'apparaissiez avec la figure de la vierge ou d'un ange, que j'aimais à voir, le dimanche, dans l'église du village... Mais toujours vous vous penchiez vers moi, souriante et bonne; vous me parliez tendrement, vous me tendiez vos bras... Quand je me réveillais après mon doux rêve, et que je me retrouvais seule dans mon isolement, je vous cherchais encore, puis je pleurais en vous appelant... Oh! ma mère, ma mère, comme je vous aimais, comme je vais vous aimer!... Ah! lui aussi vous aimera... Avez-vous vu André, ma mère? Connaît-il notre bonheur? Avez-vous embrassé votre autre enfant?

— J'ai vu André, ma chérie, je l'aime beaucoup aussi, mais pas autant que toi; André n'est pas ton frère!

La jeune fille eut une sorte de tressaillement nerveux.

— Oh! oh! fit-elle.

Et un sanglot s'échappa de sa poitrine oppressée par e saisissement.

— Calme-toi, cher trésor, reprit vivement la mère, calme-toi et ne pleure pas. Oui, André n'est pas ton frère ; je sais pourquoi tu t'es éloignée de lui, l'abbé Rouvière m'a tout appris. Va, chère petite, sans honte et sans crainte tu peux l'aimer maintenant, Dieu te le permet et moi aussi.

Claire leva vers le ciel ses beaux yeux pleins d'une reconnaissance infinie ; puis, laissant retomber sa tête, elle cacha sa figure rougissante sur le sein de sa mère.

Celle-ci continua :

— Je ferai de toi la plus heureuse des femmes, dès maintenant ce sera mon unique pensée. J'y emploierai toutes mes facultés et les jours qui me restent à vivre... Tu aimes André, André sera ton mari, je l'ai décidé, je le veux, cela sera. Par exemple, je voudrais bien voir qu'un obstacle s'opposât au bonheur de mon enfant !... Mais je le briserais et le mettrais en pièces comme les vitres de cette fenêtre, fit-elle d'un ton énergique, presque sauvage.

D'ailleurs, poursuivit-elle, il t'aime autant que tu l'aimes toi-même, ton André ; il l'a bien prouvé, le pauvre garçon, quand, dans sa douleur de t'avoir perdue, il s'est jeté dans la Seine.

— Dans la Seine ! répéta Claire éperdue, en se redressant.

— Bon ! fit la mère Langlois avec un visage contrarié qui lui donna une mine piteuse, j'ai toujours la langue trop longue ; je m'étais pourtant bien promis de ne pas souffler mot de la chose. Mais tant pis, c'est fait et je

vas te dire tout : André a donc voulu se noyer ; heureusement on l'a repêché à temps.

— Cher André ! murmura Claire.

— Et vois comme tout cela est arrivé par la volonté de Dieu, continua la mère Langlois : j'étais là quand on l'a retiré de l'eau, j'étais là quand, à force de frictions et de soins, il a rouvert les yeux, et je l'ai vu porter à l'hôpital, à l'Hôtel-Dieu.

— Et maintenant, ma mère, où est-il.

— Toujours à l'hôpital ; mais il est hors de danger, et dans quelques jours il n'aura plus que le souvenir de sa folie. Je m'étais intéressée, sans le connaître, à ce garçon si jeune et si beau ; cela devait être, puisque c'est grâce à lui que je t'ai retrouvée. Donc, tantôt, je suis allée le voir à l'Hôtel-Dieu ; je me suis rencontrée là avec l'abbé Rouvière. En s'endormant, André a prononcé ton nom ; tu devines l'effet produit. J'interrogeai l'abbé, c'est lui qui m'a appris que tu étais ici, et je t'assure, mon cher trésor, que je n'ai pas mis longtemps pour venir du milieu de Paris à Montreuil.

— Vous êtes sûre, ma bonne mère, vous êtes bien sûre qu'André ne court plus aucun danger ? demanda Claire d'une voix étranglée par l'émotion.

— Je te répète que dans quelques jours il sera complétement rétabli.

La jeune fille poussa un soupir de soulagement.

— Et, tout de suite, je m'occuperai de votre mariage, reprit la mère Langlois. Vois-tu, quand le bonheur se présente à nous, il faut s'empresser de le prendre ; nous

l'attendons souvent si longtemps, qu'il ne faut jamais le faire attendre, lui.

Sois tranquille, ce sera une belle noce, une noce superbe ; tu y verras des robes de soie, des équipages, du monde cossu... Je ne te dis que ça. Mais ma Claire, mon Henriette sera encore la plus belle de toutes avec sa taille fine et flexible comme la tige d'une fleur, sa robe blanche de satin à longue traîne, son grand voile et la couronne de fleurs d'oranger.

La jeune fille ne put s'empêcher de sourire à travers ses larmes.

— Tu souris, ma fille bien-aimée, et quand je te parle d'équipages et de robes de soie, tu te dis sans doute que cela ne va guère avec le bonnet de linge de vingt-cinq sous et le modeste vêtement de ta mère.

— Oh ! ma mère, protesta la jeune fille.

— Hé ! hé ! je ne suis pas si pauvre que j'en ai l'air... mais si, si, je suis pauvre puisque tout ce que je possède, comme mon cœur et ma vie, tout est à toi... Voyons, est-ce que j'aurais tant désiré retrouver ma fille pour la vouer à une existence de travail forcé, de misère peut-être?... Non, non, Dieu ne l'aurait pas permis, Dieu ne l'aurait pas voulu ! Ma Claire, avec l'espoir qu'un jour tu me serais rendue, j'ai travaillé pour toi pendant vingt ans, le jour et la nuit ; c'était pour t'avoir une dot, je l'ai gagnée seule, avec mes dix doigts... et c'est une belle dot, va ; quarante mille francs, bien placés ! Cette somme t'appartient, dès aujourd'hui ; moi, je t'ai, je n'ai plus besoin d'autre chose.

— O ma mère, ma bonne mère ! s'écria Claire émue d'une filiale admiration.

— Ah ! ça a été dur à amasser, reprit l'heureuse mère, toutes ces pièces de cent sous, qui sont devenues de beaux louis d'or, puis de bons billets de mille francs de la banque de France !... Bien souvent, dans les longues nuits, ma tête alourdie tombait sur ma poitrine ; mes yeux fatigués, brûlants, se fermaient malgré moi et de mes doigts engourdis s'échappait l'aiguille ; mais, tout de suite, je pensais à toi ; allons, allons, me disais-je, c'est pour grossir sa dot !... Alors, ma tête se redressait, je ne sentais plus la fatigue qui me piquait les yeux, je ressaisissais mon aiguille et elle allait, allait toujours... Comme toi, ma fille, j'étais couturière.

L'attention de Claire était suspendue aux lèvres de sa mère, elle l'écoutait, attendrie, osant à peine respirer dans la crainte de l'interrompre.

— Bien souvent aussi, poursuivit la mère Langlois, mes amies, des ouvrières comme moi, me disaient : « Es-tu bête, Pauline, de t'échigner ainsi ! » Je laissais dire, je ne répondais pas et je poussais mon aiguille avec plus d'ardeur encore. J'avais mon idée. Et quand j'étais toute seule, je me répétais ce que je me disais tous les jours : C'est pour ma fille !...

Il fut impossible à Claire de se contenir plus longtemps ; elle serra sa mère dans ses bras, éclata en sanglots et dévora ses joues de baisers, pendant que des larmes abondantes coulaient de ses yeux.

— Mâtin, fit la mère Langlois avec une sorte de colère comique, voilà maintenant que je fais pleurer ma

fille! J'avais bien besoin de lui dire ainsi toutes mes rengaînes! Suis-je assez stupide!... Allons, chérie, ne pleure pas, sèche tes beaux yeux... Non, vois-tu, je ne veux pas que tu pleures!

Et, en lui rendant ses baisers, elle buvait ses larmes et la berçait sur ses genoux, comme un jeune enfant.

— O ma mère, ma bonne mère, disait Claire, je n'aurai pas assez de toute mon âme pour vous aimer!

— Allons, reprit au bout d'un instant la mère Langlois, maintenant, il faut nous en aller : j'ai pris une voiture, elle nous attend devant la maison.

Claire éprouva une commotion et baissa subitement les yeux.

— Vois-tu, mon trésor, continua la mère, mon bonheur ne sera complet que lorsque je t'aurai installée dans ta petite chambre à côté de la mienne... Une belle chambre, va, meublée à mon goût, arrangée par moi seule et où jamais un étranger n'est entré.

Claire n'avait pu douter, dès le premier moment, de l'immense amour maternel qui remplissait le cœur de sa mère ; maintenant, chacune de ses paroles lui révélait combien cet amour avait été exclusif, prévoyant, et combien il avait fait éclore, à son intention, de sentiments délicats et exquis. Alors, songeant au chagrin qu'elle allait causer à cette mère si digne d'être aimée, adorée; en refusant de la suivre, elle souffrait réellement.

— Oh! ma tendre et bonne mère, répondit-elle d'une voix vibrante d'émotion, comme vous, je ne serai véritablement et absolument heureuse que lorsque je pour-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

rai vivre près de vous, avec vous; mais ce ne sera que dans quelque temps.

— Dans quelque temps! Que veux-tu dire?

— Je dois encore rester ici.

— Ah! ça, est-ce que M. Morand aurait la prétention de vouloir te garder malgré moi? s'écria la mère Langlois avec violence; par exemple, nous allons bien voir!

M. Morand, ma bonne mère, me laisse entièrement libre; c'est moi qui désire, qui veux rester.

— Toi, toi!... Alors tu ne m'aimes pas?

— Oh! ne dites pas cela!

— Pourquoi veux-tu rester ici, pourquoi?

— Je vous dirai tout plus tard, ma mère; il s'agit d'un devoir à remplir et qui s'impose à moi impérieusement.

— Ta, ta, ta, je ne comprends pas cela, et, puisque tu parles de devoir, ton devoir est de suivre ta mère. Tu es assez riche pour te dispenser d'être une personne à gages. Je ne dis pas que tu ne travailleras plus, non, car il faut toujours s'occuper, travailler dans la vie; mais tu choisiras le genre de travail qui te plaira le mieux, et c'est chez toi que tu travailleras, à tes heures.

— Quand nous serons réunies, ma bonne mère, je ferai tout ce que vous voudrez.

— C'est donc bien vrai, tu refuses de venir avec moi?

— Je vous le répète, quelque chose me force à rester ici.

— Mais quoi, quoi?

— Oh! vous le sauriez déjà si je pouvais vous le dire. Mais un jour, bientôt, je vous apprendrai tout; alors, vous comprendrez et vous serez contente; la première, vous me direz : Ma fille, tu as bien agi!

— Elle est pourtant bien jolie, ta petite chambre où je pensais que tu dormirais cette nuit, dit la mère Langlois avec tristesse. Le lit est en palissandre et thuya avec des sculptures; il y a un bon sommier avec un lit de plumes et deux épais matelas tout neufs. En face de la cheminée, où il y a une grande glace, j'ai placé l'armoire à glace, afin que tu puisses te bien voir depuis le haut de ta jolie tête jusqu'au bout de tes petits pieds. Près de la fenêtre garnie de doubles rideaux de guipure semblables à ceux du lit, tu trouveras une mignonne chiffonnière; les chaises et les fauteuils sont recouverts en tapisserie, c'est mon ouvrage.

Sur la cheminée il y a une pendule en bronze doré de Barbedienne avec ses candélabres, puis deux grands vases de porcelaine où tu mettras des fleurs... Il y a aussi une jolie cage, avec deux grands canaris de Hollande, qui chantent toute la journée à plein gosier, comme des perdus... Ils t'attendent aussi, eux, car chaque jour je leur parle de toi; et quand je leur dis : Elle viendra bientôt, et qu'ils m'entendent prononcer ton nom, ils battent des ailes et, plus joyeux, ils chantent mieux encore.

Elle s'arrêta, suffoquée par les larmes.

Claire pleurait aussi, en lui prodiguant ses plus tendres caresses.

A ce moment, le docteur, qui venait de reconduire

Mme de Presle jusqu'à sa voiture, entra dans le parloir. Prévenu par la marquise, il n'eut qu'à voir le visage de la mère de Claire pour comprendre que la jeune fille avait tenu sa promesse.

— Madame, dit-il, votre charmante fille vous a dit sans doute qu'elle désirait rester ici quelque temps encore ; pour toutes deux c'est un grand sacrifice, je le sais; pour Claire, madame, c'est un acte de pieux dévouement, dont bientôt vous serez heureuse et fière. Je ferai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour adoucir votre peine. Vous pourrez venir voir votre chère fille aussi souvent que cela vous fera plaisir ; vous serez toujours ici la bienvenue. Du reste, votre séparation ne sera plus d'une longue durée.

La mère Langlois poussa un profond soupir.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle ; mais ce n'est pas ce que j'aurais voulu.

Elle prit sa fille dans ses bras, la pressa avec force sur son cœur, et une fois encore l'embrassa longuement.

Claire et le docteur l'accompagnèrent jusque dans la rue. Là, elle se jeta encore sur sa fille et la couvrit de nouveaux baisers. Puis, éperdue, comme affolée, elle monta dans son fiacre, qui reprit rapidement la route de Paris.

Deux heures plus tard, elle entrait dans le boudoir de Mme Descharmes.

— Je les ai retrouvés ! cria-t-elle à la jeune femme.

— Nos enfants ! exclama Angèle en s'élançant vers la mère Langlois.

— Oui, tous les deux, Henriette et André !

— Pauline, ma chère Pauline, mettons-nous à genoux et remercions Dieu !

Un instant après, un domestique annonça M. le marquis de Presle.

— Dites à M. le marquis, répondit Angèle, que je suis très-souffrante ce soir, et qu'il m'est impossible de le recevoir.

XI

GARGASSE SE TIRE D'UN MAUVAIS PAS

Pierre Gargasse, assis sur le banc que connait le lecteur, à l'ombre du marronnier, fumait mélancoliquement sa pipe. Malgré le souvenir de ce qui lui était arrivé à cette même place, il y revenait chaque jour ; c'est sur ce banc qu'il aimait le mieux à fumer sa pipe. Ce que c'est que l'habitude !

Dans la maison isolée, Gargasse, à la solde de Blaireau, était toujours investi des fonctions de geôlier, devenues une agréable sinécure. Il vivait là, tranquillement, comme un bon bourgeois ou un honnête commerçant retiré des affaires, qui, comptant sur son revenu, voit sans souci tomber la pluie, se chauffe au soleil et laisse grossir son ventre.

Boire, manger, dormir, ne rien faire et avoir dans un

pot sa provision de tabac aurait dû être pour Gargasse le *nec plus ultra* du bonheur. Eh bien non, cette vie idéale, si calme en apparence, lui pesait. Tant il est vrai que l'homme n'est jamais content! C'est toujours la folie de l'ambition qui cause ses chagrins et le perd souvent. Gargasse n'était pas satisfait parce qu'il désirait autre chose.

Au milieu du nuage de fumée qui s'échappait de ses lèvres, il voyait la petite maison qu'il rêvait d'acheter à vingt ou trente lieues de Paris, au bord d'une rivière, avec un jardin et un champ pour planter ses choux. Il voyait cela et ce n'était toujours qu'un rêve. Pour le réaliser, il fallait que Blaireau, en récompense de ses longs services, lui donnât une trentaine de mille francs : cette somme était nécessaire pour acheter l'immeuble et constituer le revenu suffisant à l'existence calme et modeste de deux personnes.

Deux personnes, lui et une femme déjà vieille. Cette femme, il l'avait aimée autrefois ; après l'avoir retrouvée à Paris, dans une profonde misère, il s'était rappelé combien elle lui avait été dévouée, et le cœur du scélérat s'était ému à ce souvenir. Alors, il s'était dit : Pour moi, elle a beaucoup souffert ; je l'ai trompée, humiliée, battue ; j'ai vécu du travail de ses mains, puis un jour, je l'ai lâchement abandonnée. Aujourd'hui, elle est vieille, laide, dans le dénûment, n'importe ! Ensemble nous avons commencé l'existence, ensemble nous la finirons.

Pour expliquer ce phénomène il faut admettre que les plus grands misérables peuvent être touchés par le repentir.

Depuis qu'il avait pris cette résolution, l'idée fixe de Gargasse était de se faire remettre les trente mille francs que, selon lui, Blaireau lui devait.

Il cherchait le moyen de forcer son digne ami à ouvrir sa caisse, lorsque deux coups frappés violemment à la porte du jardin le firent tressaillir. Un instant après, trois autres coups, frappés d'une certaine façon, lui apprirent le nom du visiteur. Alors il courut tirer les verrous de la porte, et Blaireau entra.

— Toi, déjà, si matin! exclama Gargasse étonné.

— Je me lève toujours de bonne heure, répondit Blaireau. Mais nous avons à causer ; montons dans ta chambre.

Gargasse remarqua que Blaireau était sombre. Il devint inquiet.

— Saurait-il quelque chose? pensa-t-il.

Toutefois, il suivit docilement son complice. Blaireau s'étant assis, Gargasse en fit autant.

— J'ai appris du nouveau, dit le premier, le préfet de police a eu vent de l'enlèvement de la folle, il y a eu une enquête.

— Ah! fit Gargasse anxieux.

— Mais nous sommes plus malin que la *rousse* ; elle a cherché et n'a rien trouvé.

Gargasse commença à respirer.

— Alors? interrogea-t-il.

— Alors la police en a été pour ses frais, et l'enquête s'est arrêtée devant le vide.

— Il ne sait rien, se dit Gargasse.

Et il poussa un soupir de soulagement.

— Maintenant, reprit Blaireau, nous n'avons plus rien à craindre, toute cette affaire est oubliée.

— Enfoncés les mouchards! s'écria joyeusement Gargasse.

— La rue de Jérusalem n'est pas de force pour lutter avec moi, dit Blaireau avec un regard éclatant d'orgueil.

— Ça, c'est vrai, répliqua Gargasse, dans une sorte d'admiration, tu es un homme prodigieux, un génie. Quelle *sorbonne !*

Blaireau se mit à rire, satisfait du compliment. Il n'était pas toujours insensible à la flatterie.

— Donc, reprit-il, nous n'avons plus rien à redouter et je ne vois plus la nécessité de nous imposer l'embarras de la folle.

— Que veux-tu dire?

Blaireau eut un regard sinistre.

— Nous ne pouvons pas la garder éternellement, répondit-il ; une folle, ça gêne, et puis elle ne nous est plus utile ; il faut qu'elle disparaisse.

Gargasse pâlit, il sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

Blaireau ne vit rien ; tout entier à son idée, il continua :

— Voici ce que j'ai décidé : cette nuit nous nous débarrasserons de la folle. C'est facile, les moyens ne manquent pas ; celui que j'ai choisi a du bon, tu vas voir : Tout à l'heure, nous étoufferons la folle, poursuivit le misérable, ce ne sera pas long, car elle n'a qu'un souffle de vie ; cela fait, nous l'habillerons avec le costume que j'ai apporté et qui est là, dans ce paquet, un

vêtement d'ouvrière, depuis les souliers troués jusqu'au bonnet de linge. J'ai acheté toute cette défroque quarante sous chez une fripière du Temple.

Gargasse le laissait parler. Il se trouvait dans une situation difficile, peut-être dangereuse, et il se demandait avec effroi comment il pourrait en sortir.

— Cette nuit, à une heure du matin, continua Blaireau, je serai ici avec une voiture, nous prendrons la morte et nous l'emmènerons du côté de Suresnes, où nous la jetterons dans la Seine. Si elle est repêchée par des pêcheurs ou des mariniers, on supposera que c'est une pauvre femme qui s'est jetée à l'eau pour échapper à la misère, à la faim. Chaque jour, la faim donne à des gens le désir de boire un grand coup, ajouta-t-il cyniquement. Eh bien, que penses-tu de mon idée?

Gargasse sursauta comme un homme qu'on réveille brusquement, et ses yeux se fixèrent sur Blaireau.

— Réponds-moi donc, fit celui-ci.

Gargasse se mit à rire.

— Tout cela est parfaitement combiné, dit-il ; mais, mon cher Blaireau, tu t'es donné une peine bien inutile.

— Hein! pourquoi?

— Parce que la besogne est faite.

— Je ne comprends pas.

— La folle est morte.

— Morte! répéta Blaireau ; est-ce bien vrai?

— Puisque je te le dis.

— Et quand cela? Hier, cette nuit?...

— Depuis plus longtemps.

— Et qu'en as-tu fait?

— Drôle de question... Ce que j'en ai fait? Ce qu'on fait d'une morte, je l'ai enterrée.

— Où cela, dans le jardin? demanda Blaireau en jetant sur son complice un regard soupçonneux.

— Pour qu'un jour un coup de bèche maladroit découvre le cadavre! pas si bête!... Là-haut, dans le bois, par une nuit noire, j'ai creusé un trou, et c'est dans ce trou que j'ai enterré la folle.

— Tu as fait cet ouvrage seul?

— Fallait-il aller chercher le commissaire de police?

— Tu as raison, répondit Blaireau dont le regard oblique ne quittait plus Gargasse.

— J'ai les bras assez forts pour manier une pelle et les épaules assez solides pour avoir pu porter seul un cadavre qui ne pesait pas soixante livres, reprit Gargasse.

— C'est certain; mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenu?

— Ah! voilà... je ne voulais pas te faire de la peine.

— Ça c'est bien! Excellent Gargasse!

— Dans le temps, tu as eu un faible pour la jolie Léontine; j'ai eu peur pour ta sensibilité.

— Ce cher ami, fit Blaireau d'un ton moitié sérieux, moitié ironique.

— Que veux-tu, c'est peut-être bête, mais je suis comme ça pour ceux que j'aime.

— Le fourbe, pensait Blaireau, il me paiera tout cela en gros.

— Ainsi, reprit-il, c'est par amitié pour moi.

— Ma foi, oui. Pourtant je ne veux pas mentir ; j'avais encore une raison.

— Ah ! voyons cette autre raison.

— Je me trouve bien ici, dans ta maison ; je m'étais dit : Tant que mon ami Blaireau ne saura pas que la folle est morte, j'y resterai bien tranquille, ne faisant rien et vivant comme un seigneur. Le métier de rentier me plaît.

— J'aime mieux cette dernière raison que la première.

— On ne peut rien te cacher à toi, il faut toujours te dire tout.

— Enfin la folle est morte, nous en sommes débarrassés... Maintenant, mon cher Gargasse, je n'ai plus besoin de toi, et comme j'ai l'intention de vendre cette maison, tu ne pourras plus y rester.

— Voilà ce que je redoutais ; mais je te connais, tu ne laisseras pas ton vieux camarade Gargasse dans la peine, tu tiendras la promesse que tu lui as faite.

— Au fait, parlons de ça ; de quoi sommes-nous convenus ?

Le visage de Gargasse s'épanouit.

— Tu sais mon rêve, répondit-il ; une petite maison, un jardinet derrière, et une petite rente... Tu vois, je ne suis pas exigeant.

— Enfin, dis un chiffre.

— Eh bien ! une trentaine de mille francs.

— Trente mille francs ! exclama Blaireau, comme tu y vas ! Mais c'est une fortune, cela.

— Pas grosse... j'ai fait mes calculs; il faut bien cette somme.

— Diable, diable! fit Blaireau en se grattant l'oreille.

— Allons, mon petit Blaireau, un bon mouvement, dit Gargasse d'une voix mielleuse.

— Soit, tu auras tes trente mille francs. C'est égal, c'est bien de l'argent, je vais me saigner pour toi.

— Ah! Blaireau, vieux copain! s'écria Gargasse avec émotion; tiens, il faut que je t'embrasse.

— Non, dit Blaireau en se levant, tu ferais éclater ma sensibilité. J'aime mieux que tu allumes la bougie.

— La bougie! pourquoi faire?

Je désire voir la cave.

Gargasse s'empressa d'obéir et tous deux descendirent dans le sous-sol.

Blaireau entra dans le caveau qui avait servi de cachot à Léontine Landais. Prudemment, Gargasse resta à l'entrée, se contentant d'éclairer son complice. Mais, pour le moment, Blaireau n'avait pas d'intention mauvaise. Il se borna à faire l'inspection du caveau. Il voulait probablement s'assurer de la disparition de la folle.

Peu après, en quittant Gargasse, il lui dit :

— Je reviendrai samedi; je t'apporterai tes trente mille francs.

XII

UN NUAGE A L'HORIZON

Gargasse était content.

— Tout de même, se disait-il en se frottant les mains, il a bien pris la chose.

Gargasse se trompait. Blaireau n'avait pas été dupe de son mensonge. Une colère terrible, qu'il n'avait pas voulu laisser éclater grondait dans sa tête.

— C'est certain, la folle n'est plus en ma puissance, se disait-il en reprenant la route de Paris; qu'est-elle devenue? Qu'en a-t-il fait? Ah! je vois son jeu, le brigand, il veut me faire *chanter*... Eh bien, il se trompe, ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces. Lui donner trente mille francs, ah! ah! ah!... Une balle dans la tête ou un bon coup de poignard dans la poitrine, voilà ce qu'il mérite, le misérable!

Ce n'est pas tout, il faut ouvrir les yeux et voir clair. La folle a disparu, voilà le fait. Supposer qu'elle s'est échappée de sa prison toute seule serait absurde. On lui en a ouvert la porte, car j'ai constaté que le trou, qui communique au puits n'a pas été agrandi. Donc Gargasse est un traître. C'est lui qui a enlevé sa prisonnière pour la cacher ailleurs. Ah! j'aurais dû me défier de lui!...

Après un moment de réflexion, il reprit :

— Je crois que je m'égare dans les chemins de traverse. Gargasse me trompe, c'est évident ; mais s'il avait caché la folle pour me forcer à lui donner de l'argent il me l'aurait dit et n'eût pas inventé la fable qu'il m'a contée. Et puis il est prudent, il ne serait pas resté à Sèvres. Décidément, il y a autre chose. Quoi? Je cherche dans la nuit.

Tout à coup, il se frappa le front. Il venait de penser à la marquise de Presle. Il savait que l'enquête concernant l'enlèvement de la folle de Rebay avait été faite sur sa demande.

— Mme de Presle a dû jouer un rôle dans l'affaire que je cherche à débrouiller, se dit-il ; alors Gargasse est son associé. Dans ce cas, c'est grave, beaucoup plus grave que je ne le croyais...

Il rentra chez lui en proie à une grande agitation.

Après s'être débarrassé de son paletot, il s'assit à son bureau et écrivit un billet qu'il fit porter immédiatement rue de la Huchette par sa domestique. Il avait aussi l'intention d'écrire au marquis de Presle ; mais, après réflexion, il ne le fit point.

De la rue du roi de Sicile à celle de la Huchette la distance n'est pas grande. La domestique revint au bout d'une demi-heure, accompagnée d'un individu à l'air effronté, qui s'intitulait marchand de lorgnettes, mais qui devait faire, en outre, beaucoup d'autres métiers inconnus plus ou moins avouables. Pour n'en citer qu'un, il était à l'occasion un des espions de Blaireau.

— Ma lettre t'a trouvé chez toi, lui dit celui-ci ; il paraît que tu te reposes en ce moment.

— Oui, les affaires ne vont pas. Moi, quand je n'ai pas d'ouvrage, je ne flâne pas dans les rues, le nez en l'air, je reste chez moi.

— Cela veut dire que tu as la bourse plate.

— Tant que j'ai un rond, maître, ce n'est pas dans ma niche qu'on me trouve, vous le savez bien.

— Il faut te chercher au cabaret.

— Chez le mastroquet du coin, toujours le même. Mais ce n'est pas pour me faire le catéchisme que vous m'avez appelé, je suppose ; de quoi s'agit-il?

— J'ai de la besogne à te donner.

— On la fera, patron, on la fera.

— Je veux te charger d'une petite surveillance. Il faut que je sache où va, chaque fois qu'elle sort, une grande dame qui se nomme la marquise de Presle et qui demeure rue Saint-Dominique.

— Ça, c'est facile.

— Tu n'auras que cela à faire pour le moment ; tu vas te mettre immédiatement en campagne, et ce soir j'attendrai ton rapport. Tiens, voilà dix francs pour tes premiers frais.

— Alors, je pars.

— Encore un mot : J'aurai peut-être besoin de t'adjoindre, demain ou après-demain, un ou deux camarades.

— Vous n'aurez qu'à parler, patron, je vous les trouverai.

— Je n'en doute pas ; mais sais-tu ce qu'est devenu le *mouton* ?

— Je crois qu'il a quitté Paris.

— Par ordre?

— Non, pour aller voir son pays.

— Il est peut-être revenu?

Ça m'étonnerait ; il serait venu me dire bonjour. Depuis une expédition que nous avons faite ensemble, du côté de Sèvres, nous sommes une paire d'amis.

— Ah! vous avez travaillé par là? fit Blaireau ; était-ce bon?

— Excellent!

— Quel genre d'affaire?

— Une escalade, une femme à enlever...

Blaireau tressaillit.

— Oh! oh! fit-il en souriant, c'était difficile! Vous n'avez pas réussi.

— Erreur, patron.

— Ainsi, vous avez pu enlever cette femme? Elle était donc seule dans sa maison?

— Avec son gardien.

— Son gardien! je ne comprends pas.

— Ah! voilà : la femme était enfermée dans une cave ; il s'agissait de la délivrer.

— C'est fort intéressant ce que tu me dis là. Et pou le compte de qui travailliez-vous?

— Ça, je l'ignore, Pistache ne me l'a pas dit.

— Qu'importe! vous avez pu enlever la femme ; aprè qu'en avez-vous fait?

— Nous l'avons remise à un homme et à une femm qui nous attendaient au bord de la Seine près du par de Saint-Cloud.

— Ne m'as-tu pas dit tout à l'heure qu'il y avait u gardien?

— Oui, et un rude gaillard encore!

— Il était avec vous?

— Lui! pas du tout.

— Bah! et ce rude gaillard, comme tu dis, a laiss prendre la femme sans rien dire?

— Oh! il a crié et hurlé, mais il n'a pu faire que cela nous avions commencer par le lier avec des cordes.

Sur la demande de Blaireau, l'espion s'empressa d lui raconter tout ce qui s'était passé dans la maiso de Sèvres le soir de l'enlèvement de la folle.

Enfin, la disparition de la malheureuse Léontine lu était expliquée. Gargasse devenait beaucoup moins cou pable qu'il ne l'avait supposé; et, en même temps, acquérait la presque certitude que la folle avait ét remise aux mains de la marquise de Presle. Quel bu poursuivait la marquise? Où avait-elle placé la folle Voilà ce que, avant tout, Blaireau voulait découvrir.

Le soir, à huit heures, son espion, qui portait l nom belliqueux de Tamerlan, vint lui faire son rap port.

Mme la marquise de Presle était sortie, à deux heures, avec sa fille. Ces dames s'étaient rendues aux magasins du Bon-Marché, où elles avaient fait divers achats. Du Bon-Marché elles étaient allées rue de la Paix, où Mlle de Presle avait essayé plusieurs bagues chez un joaillier, et examiné avec sa mère un certain nombre de boucles d'oreilles. Tamerlan, n'ayant pas cru devoir entrer dans la boutique du bijoutier, ignorait si un achat y avait été fait.

Mme de Presle et sa fille remontèrent dans leur voiture et donnèrent l'ordre au cocher de les conduire à Montreuil. Il était alors trois heures. Tamerlan courut place Vendôme, sauta dans une voiture et parvint à suivre le coupé de la marquise jusqu'aux fortifications. Arrivé là, le cheval de louage en sueur, haletant, éreinté, fourbu, refusa d'avancer. Le coupé, qui avait déjà une grande avance, gagna encore du terrain et disparut.

Toutefois, à tout hasard, Tamerlan se décida à faire à pied le reste du chemin. Il connaissait Montreuil ; il y était venu souvent dans sa jeunesse pour y voler des pêches. Après l'avoir fouillé de son mieux, il se disposait à s'en revenir bredouille, lorsqu'il aperçut la voiture de la marquise arrêtée devant la porte cochère d'une grande et belle maison bourgeoise. Un paysan qu'il interrogea lui apprit que cette magnifique propriété était la maison de santé du docteur Morand. Il rôda dans les environs pendant une demi-heure, puis la voiture de Mme de Presle ayant repris au grand galop la route de Paris, il se dit qu'il avait suffisamment travaillé et que sa journée était finie.

Ce rapport donnait à Blaireau un renseignement précieux; mais il ne laissa rien paraître de ses impressions. Cependant il complimenta l'espion, lui mit un louis dans la main et le congédia en lui donnant l'ordre de continuer à surveiller la marquise.

Mme de Presle se rendant à Montreuil dans une maison de santé, cela disait tout. Le doute n'était plus possible. Après avoir fait enlever la folle, elle l'avait confiée aux soins du docteur Morand. Evidemment pour qu'il lui rende la raison. Restait à savoir si Léontine Landais pouvait être guérie. Il ne se dissimulait pas les conséquences terribles que cette guérison aurait pour lui. Si Léontine retrouvait le souvenir, ses révélations ne pouvaient manquer de lui être fatales. Il savait d'avance que le marquis de Presle l'abandonnerait lâchement.

Au moment où tout lui souriait, alors qu'il possédait cette immense fortune, but unique de sa vie, il se voyait exposé à tout perdre. La terreur s'emparait de lui à cette pensée que la justice, à laquelle il avait su échapper jusqu'à ce jour avec un rare bonheur, pouvait être appelée à regarder dans son existence et à lui demander un compte sévère de toutes les vilenies, de tous les crimes de son passé.

La prudence lui conseillait de prendre tout son or, toutes ses valeurs et de fuir à l'étranger. Mais il fallait abandonner une partie de sa fortune ; et puis, il aimait Paris, le théâtre de ses exploits ; un charme irrésistible, plus puissant que sa volonté, l'y retenait.

D'ailleurs il n'y avait peut-être péril que dans son

imagination ; il avait des appréhensions, mais rien encore ne justifiait ses craintes. Il tâcha de se convaincre qu'il n'avait aucune raison de s'alarmer.

— Au surplus, se dit-il, quand on sait d'où vient le danger il est à moitié conjuré; s'il existe réellement, — et je le saurai bientôt, — on agira en conséquence.

Et avec son esprit inventif, si fécond pour le mal, il trouva aussitôt le moyen d'échapper au danger en en faisant disparaître les causes.

XIII

BLAIREAU EN CAMPAGNE

Le lendemain, dans l'après-midi, Blaireau vêtu comme un fashionable, ce qui ne l'embellissait pas, au contraire, le ruban de la Légion d'honneur attaché à la boutonnière de sa redingote, se fit conduire à Montreuil et se présenta hardiment à la maison de santé, demandant à voir M. Morand.

Le docteur avait été appelé à Paris pour une consultation et on ne put lui dire à quelle heure il rentrerait. Blaireau éprouva une vive contrariété. Quand il s'occupait personnellement d'une affaire, il n'aimait pas rencontrer un obstacle dès le début.

— C'est bien, dit-il, je reviendrai.

En même temps que lui un individu sortit de la maison.

— Voilà une figure qui ne m'est pas inconnue, se dit Blaireau.

Et immobile sur le trottoir, suivant des yeux l'inconnu qui marchait rapidement, il cherchait à rappeler ses souvenirs.

— Parbleu, pensa-t-il, j'aurai plus vite fait de lui demander son nom.

Il s'élança sur les pas de l'individu et, l'ayant rejoint, il se plaça brusquement devant lui.

L'inconnu laissa échapper une exclamation de surprise, puis il jeta à droite et à gauche un regard inquiet.

— Hé! hé! je ne me trompe pas, fit Blaireau en riant, c'est bien le senor Antonio. Du diable si je pensais vous rencontrer à Montreuil! Est-ce que vous y demeurez?

— Oui, monsieur Blaireau.

— Depuis longtemps?

— Bientôt deux ans.

— Une bonne place?

— Je ne suis pas mécontent. Mais permettez-moi de vous quitter, je n'ai pas une minute à perdre, si je ne veux pas manquer l'omnibus.

— Vous allez donc à Paris?

— Oui, et j'ai pas mal de courses à faire pour Mme Morand.

— Ah! fit M. Blaireau, vous êtes employé chez le célèbre docteur?

— Employé, ce serait beaucoup dire : je ne suis qu'un domestique ; mais on a pour moi quelques égards parce

qu'en ma qualité d'Espagnol, je parle aussi l'italien et le portugais.

— C'est trop juste, senor Antonio, et vous les méritez bien, répliqua Blaireau d'un ton railleur. Au fait, puisque vous allez à Paris, je vais vous emmener, j'ai une voiture.

— Oh ! je ne voudrais pas... balbutia l'Espagnol pour qui la perspective de voyager avec Blaireau n'avait rien d'attrayant.

— Laissez donc, l'interrompit celui-ci, je ne suis pas fier, moi. D'ailleurs, j'ai besoin de causer avec vous.

Il fit un signe à son cocher, qui s'empressa de les rejoindre.

Moitié de force, moitié de bonne volonté, il fit monter Antonio dans la voiture, qui prit aussitôt la direction de Paris.

L'Espagnol était soucieux et visiblement inquiet. Blaireau crut devoir le rassurer.

— Je suis enchanté de la position que vous occupez chez le docteur Morand, lui dit-il, et certes, ce n'est pas moi qui, par certaines indiscrétions, vous ferai perdre une si bonne place. L'histoire de votre coup de couteau est à peu près oubliée, et si la police vous cherche encore, elle ne viendra certainement pas vous pincer dans l'établissement de M. Morand, qui est pour vous un asile sûr.

Au lieu de rassurer l'Espagnol, ce petit discours l'effraya. C'est peut-être ce que voulait Blaireau.

— Mais ce n'est point de tout cela qu'il s'agit, reprit-

il. J'étais venu à Montreuil pour voir le docteur Morand et on m'a dit qu'il était absent. J'avais à lui demander plusieurs renseignements que, probablement, vous allez pouvoir me donner.

Les yeux noirs de l'Espagnol se fixèrent sur Blaireau.

— Vous devez savoir, honnête Antonio, qu'une très-grande dame de Paris, la marquise de Presle, s'intéresse fort à une pensionnaire du docteur Morand?

L'Espagnol hésitait à répondre.

Blaireau fronça les sourcils. Et changeant de ton subitement.

— Pas de cachotteries, dit-il durement; tu sais que vouloir faire le malin avec moi est un jeu dangereux... Te voilà averti... Si je t'interroge, c'est que je veux que tu répondes. Ceci entendu, causons. Du reste, si je suis satisfait de tes renseignements, je te les payerai. Tu n'es pas homme à dédaigner un billet de cent francs.

Ces derniers mots parurent faire une certaine impression sur le domestique.

— Oui ou non, reprit Blaireau, la marquise de Presle s'occupe-t-elle d'une pensionnaire de ton maître?

— Oui.

— Elle est soumise à un traitement; le docteur espère-t-il la guérir?

— Oui.

Ce oui fit sur Blaireau l'effet d'une morsure.

Pourtant il reprit avec un rire forcé :

— Le docteur espère, il le dit, c'est son métier; mais il ne croit pas à la guérison?

— Il y croit et il en est sûr, répondit l'Espagnol.

— Il en est sûr? Tu dis qu'il en est sûr? exclama Blaireau.

— Tellement sûr que, pas plus tard qu'hier, j'ai entendu qu'il disait à Mme la marquise : Avant quinze jours, madame, votre protégée sera en état de répondre à toutes vos questions.

Un coup de massue n'aurait pas frappé plus rudement. Tout étourdi, Blaireau ferma les yeux. Mais il se remit promptement.

— Il est donc bien fort, ce docteur Morand? fit-il d'une voix creuse.

— C'est un grand savant. Mais, malgré toute sa science, il ne guérirait pas la folle en question, il le dit lui-même, s'il n'y avait près d'elle une jeune fille dont l'influence est merveilleuse.

— Quelle est cette jeune fille?

— Une ouvrière, elle se nomme Claire; c'est la lingère de l'établissement. Il paraît que Mlle Claire connaît la folle depuis longtemps, on dit même dans la maison qu'elle est sa fille ; moi, je sais bien que non. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à la lingère que le docteur rendra la raison à sa malade.

— Comment sais-tu cela?

— J'écoute, répondit modestement le domestique ; c'est une vieille habitude. J'entends un mot le matin, un autre le soir, je les recueille tous; quand j'en ai un certain nombre, je les mets en ordre dans ma tête, et c'est ainsi que je parviens parfois à savoir ce qu'on ne me dit point.

— Excellent système. Senor Antonio, vous êtes un garçon intelligent!

— Vous me flattez, monsieur Blaireau.

— Nullement, et je me félicite de t'avoir rencontré, car tu vas me rendre un grand service.

— Je peux vous rendre un service, moi?

— Oui, sans compter un billet de mille francs que tu gagneras.

— De quoi s'agit-il?

— De la folle. Je ne veux pas que ton docteur lui rende la raison.

L'Espagnol regarda Blaireau avec des yeux effarés.

— Vous ne parlez pas sérieusement? dit-il.

— Pour ta gouverne, maître Antonio, tu sauras que je ne plaisante jamais. La folle doit rester folle, entends-tu? Il ne faut pas que le docteur Morand la guérisse.

— Je comprends bien, mais comment l'en empêcherez-vous?

— C'est ce que nous allons examiner. D'abord, pour arriver à ce résultat, je ne serai pas seul, puisque je compte absolument sur le concours de senor Antonio, qui est un garçon plein d'esprit et de talent.

— Je vous assure, monsieur Blaireau, que je ne puis vous être d'aucune utilité.

— Tu parles avant de savoir ce que tu auras à faire, riposta brusquement Blaireau.

— Mais je ne veux pas...

L'Espagnol acheva sa phrase par un cri.

Blaireau avait saisi son bras et le serrait si fort que

ses ongles entrèrent dans la chair. En même temps il prononçait sourdement ces paroles :

— Choisis entre me servir aveuglément ou aller pourrir au bagne.

Le domestique frissonna des pieds à la tête.

— Je vous servirai, bégaya-t-il.

— C'est ce que tu as de mieux à faire !

— Pourvu que vous ne me commandiez pas un meurtre, ajouta l'Espagnol.

— Tu n'as pas toujours été aussi scrupuleux, ricana Blaireau. Mais, rassure-toi, il n'y a que les imbéciles qui tuent, un homme intelligent trouve toujours le moyen de faire ses petites affaires sans se compromettre.

— Quelle est votre idée?

— Il ne faut pas que le docteur guérisse la folle.

— Vous me l'avez dit, mais je ne vois pas....

— Laisse-moi achever. Pour qu'il ne puisse pas lui rendre la raison, il faut qu'elle disparaisse de chez lui.

— Elle n'a nulle envie de s'échapper.

— C'est précisément pour cela qu'il est utile que nous intervenions tous les deux.

— Vous voulez l'enlever ? s'écria Antonio.

— Oui.

— C'est impossible !

— Nous allons le voir.

Après avoir réfléchi un instant, Blaireau reprit la parole.

— Le docteur Morand s'absente quelquefois, paraît-il;

est-ce qu'il ne va pas de temps à autre à l'Opéra, au Gymnase ou aux Français?

— Très-rarement. Mais tous les jeudis, M. et Mme Morand vont dîner et passer la soirée à Paris, chez la mère de madame.

— C'est parfait! Eh bien, senor Antonio, jeudi prochain, à nous deux, nous enlèverons la folle.

L'Espagnol secoua la tête.

— Je vous ai dit déjà que c'était impossible!

— Voyons les difficultés.

— La première est que la grille qui sépare le bâtiment des aliénés de l'habitation du docteur est fermée tous les jours à huit heures.

— Soit, mais tu seras là pour l'ouvrir.

— Je n'en ai pas la clef.

— Qui l'a, cette clef?

— La concierge.

— Es-tu bien avec elle?

— Oui.

— Alors tu trouveras le moyen de lui prendre sa clef, que tu lui rendras après t'en être servi. Continue.

— Une autre difficulté, plus grande encore, c'est de pénétrer dans la chambre où couche la folle. A toute heure du jour et de la nuit, il y a toujours deux femmes qui veillent dans le corridor où se trouvent les aliénées, et deux hommes au-dessus, dans le corridor des fous.

— Diable, fit Blaireau devenu soucieux, ils sont bien gardés!

— Sans compter qu'au premier cri d'appel tout le personnel de la maison est aussitôt sur pied.

Nous sommes huit hommes et six femmes.

Blaireau réfléchissait.

— Et ce n'est pas tout encore, poursuivit l'Espagn la folle couche dans la chambre de la lingère où le d teur a fait placer un lit pour elle. Or, la jeune fille une gardienne vigilante ; pour défendre la femme c fiée à ses soins, et qu'elle aime réellement beauco elle se ferait hacher par morceaux.

— Est-ce qu'elle ne quitte jamais la folle?

— Quand celle-ci dort, il lui arrive souvent de vei en travaillant dans la lingerie. Seulement la linge se trouve au-dessous de sa chambre, au rez-de-chauss et les pièces sont ainsi disposées qu'on ne peut mon dans sa chambre qu'en passant par la lingerie.

— Tonnerre! fit Blaireau avec dépit, mais cette m son de fous est pire qu'une prison.

— Vous le voyez, monsieur Blaireau, il n'y a rier faire.

— Rien à faire, rien à faire! répéta Blaireau avec u sorte de rage. Tu crois cela, toi ?... Il n'y a que timides et les peureux qui reculent devant les obstacl je ne suis pas de ceux-là... Moi, quand j'en rencon sur mon passage, si je ne peux pas sauter par-dessus, les brise. La folle ne doit pas recouvrer sa raison, je veux, cela sera! Voyons, ne peut-on pas l'emporter p la fenêtre?

— Vous oubliez les barreaux de fer.

Les yeux de Blaireau lancèrent deux éclairs.

— Ah! oui, toujours comme une prison, fit-il. Ch chons un autre moyen.

Il appuya sa tête dans ses mains et fit appel aux ressources de son imagination.

— Au fait, reprit-il, en se redressant et comme se parlant à lui-même, peu m'importe qu'elle soit ici ou là, l'essentiel est qu'elle reste folle!... Voyons, continua-t-il en arrêtant sur le domestique son regard d'oiseau de proie, tu m'as dit que la guérison de la folle n'était possible qu'avec le concours de la lingère?

— C'est vrai.

— Prends garde de t'être trompé et de me tromper moi-même! Ainsi, tu es sûr de cela?

— Absolument sûr.

— Eh bien, ne nous occupons plus de la folle; c'est la lingère que nous enlèverons.

— Les difficultés sont à peu près les mêmes.

— Elle sort bien quelquefois?

— Jamais!

— Elle n'a donc pas de parents, pas d'amis?

— Une femme déjà âgée vient la voir souvent, c'est peut-être une parente; une fois aussi j'ai remarqué qu'un jeune homme accompagnait la vieille dame. Mlle Claire reçoit toujours cette femme dans le petit salon de M. Morand.

— Ainsi elle ne sort jamais?

— Je vous l'ai dit.

— En ce cas, il ne faut pas songer à la rencontrer hors de l'établissement.

— A moins que ce ne soit un dimanche, quand elle accompagne Mme Morand à la messe.

— La lingerie, dis-tu, est au rez-de-chaussée de la maison?

— Oui.

— Peut-on y entrer facilement, la nuit, sans éveiller l'attention des domestiques de veille?

— On le peut, en prenant certaines précautions.

— Jusqu'à quelle heure la lingère travaille-t-elle le soir?

— Généralement jusqu'à dix heures; mais, quand M. et Mme Morand sortent, elle ne se couche jamais avant leur retour.

— De ce côté tout va bien. Voyons maintenant la concierge. Est-elle mariée?

— Oui, avec un ancien militaire.

— Quelles sont leurs habitudes?

— Le mari est employé dans l'établissement, la femme soigne son ménage et garde la loge.

— Peut-on les acheter?

— Ce n'est même pas la peine d'y penser.

— Ils sont honnêtes?

— Et surtout très-dévoués à M. Morand.

— Le soir, que font-ils? Se couchent-ils de bonne heure?

— A dix heures, régulièrement, comme tout le monde dans la maison, moins les hommes et les femmes chargés du service de nuit.

— Est-ce qu'ils n'ont pas quelques petits défauts, ces concierges modèles?

— Le mari boit volontiers un coup de trop quand il en trouve l'occasion.

— Et la femme ?

— La femme est très-sobre, elle ne boit que de l'eau.

— Diable, c'est embarrassant! murmura Blaireau. Donc, tu ne lui connais pas un seul défaut?

— A moins que, pour vous, priser n'en soit un.

Blaireau eut un petit rire sec et nerveux.

— Vilain défaut pour une femme, reprit-il, mais dont nous saurons faire notre profit. Maintenant, écoute-moi : Tu consens à me servir ?

— Il le faut bien.

— A la bonne heure, ta sincérité me plaît. J'aime mieux cela que des protestations de dévouement dont tu ne penserais pas un mot. D'ici trois jours tu recevras un petit paquet cacheté dans lequel tu trouveras une petite fiole contenant quelques gouttes d'une liqueur rose pouvant se mêler facilement dans un verre de bordeaux ou de bourgogne.

— Du poison! s'écria l'Espagnol avec terreur.

Blaireau haussa les épaules.

— Ma liqueur est tout à fait inoffensive, dit-il ; elle donne le sommeil, voilà tout.

A la fiole je joindrai une ou deux pincées d'une poudre noire, qui ressemble beaucoup au tabac, autre narcotique infaillible. Avec cela tu t'arrangeras pour faire dormir les pipelets. Naturellement c'est jeudi prochain, en l'absence de M. et de Mme Morand, que tu te livreras à cette expérience sur les moyens de faire dormir les gens malgré eux. Du reste, un écrit que tu liras, t'indiquera exactement ce que tu auras à faire. A dix

heures et demie, tu pourras ouvrir la porte d'entrée, je serai dans la rue.

— Et après?

— Tu n'auras plus qu'à me montrer la lingerie; le reste me regarde.

— Oui, et le lendemain, quand M. Morand apprendra ce qui s'est passé, il me fera arrêter.

— Tu n'as pas, je suppose, l'intention de t'accuser toi-même?

— Et les concierges?

— Si tu agis avec adresse, ils ne te soupçonneront point. La disparition de la lingère ne pouvant être expliquée, on admettra facilement qu'elle s'est enfuie de la maison.

— Je ne crois pas cela. Et elle qu'en ferez-vous?

— Oh! sois tranquille, je lui trouverai une autre place, répondit Blaireau.

Et un sourire singulier crispa ses lèvres.

— Monsieur Blaireau, voulez-vous connaître ma pensée?

— Parle.

— Eh bien! laissez-moi vous dire que vous allez jouer gros jeu.

— Un pli se creusa sur le front de Blaireau.

— Je le sais bien, dit-il avec humeur; mais il le faut; c'est une nécessité fatale; je la subis.

Après avoir traversé la place de la Bastille, la voiture prenait la ligne da boulevard.

— Si vous le voulez bien, dit l'Espagnol, je vous quitterai ici.

Blaireau sonna le cocher. Pendant que le véhicule se rangeait contre le trottoir, Blaireau tira un billet de cent francs de son portefeuille.

— Tiens, voilà pour les renseignements que tu m'as donnés, dit-il en remettant le billet au domestique. Mais, avant de nous séparer, un mot encore : je puis compter sur toi ?

— Oui ; et vous n'oublierez pas ce que vous m'avez promis?

— Mille francs, c'est convenu ; du reste, je ne m'en tiendrai pas là.

Ces paroles parurent résonner agréablement aux oreilles du domestique, car il y eut comme un éclat de joie dans son regard.

Il ouvrit la portière et sauta sur le bitume. Le coupé de remise reprit sa course.

Certes, pour que Blaireau se montrât si magnifique, il fallait qu'il eût peur réellement.

XIV

EDMÉE

— Maman, ne trouves-tu pas qu'elles me vont bien? disait Mlle Edmée de Presle qui, debout devant une grande glace, dans la chambre de sa mère, venait d'accrocher à ses oreilles une très-jolie paire de boucles dont les diamants lançaient des feux étincelants.

— Ce bijou est ravissant, répondit la marquise avec un sourire doux et triste; en le choisissant, tu as fait preuve de bon goût.

— Ainsi, chère petite mère, tu penses que Mlle Claire sera contente de mon cadeau?

— Elle ne l'attend certainement pas; mais elle l'acceptera avec bonheur, comme un témoignage d'affection.

— Oh! oui, car je l'aime vraiment beaucoup! .

— Et elle le mérite. Chaque jour me fait découvrir en elle une grâce nouvelle, des qualités exquises que je ne connaissais pas encore. Son cœur renferme des trésors inconnus.

— Tu me permettras de rester son amie, n'est-ce pas, petite mère?

— Assurément; c'est parce que j'ai désiré qu'elle devienne ton amie que je t'ai emmenée quelquefois à Montreuil.

La jeune fille détacha les boucles d'oreilles, les remit dans leur écrin; puis, prenant un second écrin, elle l'ouvrit et vint s'asseoir près de sa mère.

— Et la bague, lui dit-elle, comment la trouves-tu?

— Très-belle aussi; ce brillant entouré d'émeraudes fines est d'un admirable effet. Ton petit cadeau sera convenable.

— Quand pourrai-je l'offrir à Mlle Claire?

— Quand elle ne sera plus chez le docteur Morand. Elle aura alors l'occasion de s'en servir.

Vivant de plus en plus isolée, voyant à peine son mari une fois par semaine, et son fils rarement aussi, la marquise n'avait d'heureux que les instants qu'elle passait avec sa fille. Elle saisissait ainsi l'occasion d'échapper à ses préoccupations, à ses amères réflexions. Lorsqu'elle se trouvait seule, elle pleurait souvent. Comme épouse, elle n'avait plus rien à espérer; l'existence de son mari était plus bizarre que jamais; il y mêlait les désordres de sa jeunesse, ce qui, pour un homme de son âge, devenait un scandale et devait être suivi, fatalement, du mépris des gens du monde.

Mme de Presle ne savait pas que le marquis jouait avec frénésie et perdait au jeu des sommes énormes; mais une de ses amies n'avait pas cru devoir lui cacher qu'il se compromettait et se rendait ridicule par ses assiduités et ses roucoulements de jouvenceau auprès de Mme Descharmes, une très-jolie personne, femme d'un entrepreneur devenu millionnaire, laquelle, d'ailleurs, semblait n'accepter les hommages du marquis que pour se donner le plaisir de le livrer à la curiosité publique et de le mystifier.

Si, depuis longtemps, la conduite de son mari avait abreuvé son cœur de douleurs et de dégoût; si, de ce côté, la marquise avait perdu toute illusion, il lui restait ses enfants, sur lesquels elle avait reporté toute sa tendresse; elle sentait que par eux, par sa fille surtout, elle pourrait avoir encore quelques jours de joie. Ne l'avaient-ils pas déjà consolée? N'était-ce pas à eux qu'elle devait la force d'avoir pu supporter, sans se plaindre, sans révolte, tous les affreux déchirements de son âme?

Mais depuis quelque temps elle était inquiète, tourmentée au sujet de sa fille. Edmée n'était plus la même: sa gaieté d'autrefois, si charmante, si expansive, avait disparu, le carmin de ses joues s'était effacé, son regard n'avait plus le même éclat, son sourire la même suavité. A son enjouement, à sa vivacité succédait une sorte de langueur indéfinissable. Parfois, elle la surprenait plongée comme dans un rêve, les yeux perdus dans l'infini.

Etaient-ce les symptômes d'un mal inconnu capable de tuer son enfant?

Bien des fois, elle lui avait demandé :

— Est-ce que tu souffres?

— Mais non, chère maman.

— Pourtant, je m'aperçois que tu deviens triste, songeuse ; tu ne ris plus, toi si gaie autrefois.

— C'est vraie, répondait Edmée en baissant les yeux, je ne sais pas pourquoi.

Ces réponses ne satisfaisaient point complétement l'excellente mère. Après avoir embrassé sa fille, elle se demandait comme un instant auparavant :

— Qu'a-t-elle donc?

Pour la distraire, elle l'avait emmenée à Montreuil. Edmée avait été enchantée de Claire, dès le premier jour, et n'avait pas tardé à éprouver pour la jolie lingère une véritable amitié. Il y eut comme un dérivatif à ses pensées, et la marquise s'applaudissait d'avoir eu l'idée de mettre les deux jeunes filles en présence.

Que se disaient-elles pendant que Mme de Presle causait avec le docteur? Beaucoup de choses, sans doute. On dut parler de Rebay, de la mère Langlois, d'André et peut-être aussi d'Albert Ancelin. Affectueusement interrogée par Edmée, la charmante ouvrière, qui n'avait rien à cacher, lui fit certainement ses confidences de jeune fille, où il y avait tant de joie, tant d'amour et de si belles espérances de bonheur dans l'avenir.

Aussi, heureuse du plaisir qu'elle voulait faire à la jeune ouvrière, Edmée se plaisait à admirer les bijoux qu'elle avait achetés pour sa nouvelle amie.

Cependant, au bout d'un instant, elle referma les écrins et les posa sur un guéridon.

La marquise avait pris un livre.

Edmée devint songeuse et, lentement, sa tête se pencha sur sa poitrine.

— Qu'as-tu donc? lui demanda tout à coup sa mère.

La jeune fille tressaillit et se redressa brusquement.

— Mais il y a des larmes dans tes yeux!... s'écria la marquise en examinant plus attentivement sa fille.

Edmée rougit subitement.

— Voyons, reprit la mère, à quoi pensais-tu? Oh! ce n'est pas la première fois que je te surprends ainsi... Je t'interroge, tu ne me réponds pas... Edmée, je suis inquiète, je m'imagine que tu souffres et que tu me caches ce que tu éprouves pour ne pas m'effrayer.

— Chère maman, je t'assure que je ne souffre pas; tu peux te rassurer.

— Soit, mais pourquoi ces larmes qui viennent de tomber sur tes joues?

— Je ne sais pas, elles sont venues naturellement, malgré moi.

— Non, non, ce n'est pas naturel; il n'y a pas de larmes sans émotions. Tu réfléchissais, à quoi pensais-tu?

— Je pensais à Mlle Claire, qui sera un jour bien heureuse.

— Je l'espère et le désire vivement; mais toi aussi, tu seras heureuse, ne l'es-tu pas déjà?

— Auprès de toi, si bonne et si pleine de tendresse,

je n'ai rien à désirer. Aussi, je veux ne te quitter jamais.

— Certes, je te garderai, pour moi seule, le plus longtemps possible ; mais il arrivera un jour où nous serons séparées forcément, car tu te marieras.

— Me marier ! s'écria Edmée, non, maman, je ne me marierai pas.

— Tu ne diras pas toujours cela, répliqua la marquise en souriant. Quand tu aimeras...

— Je veux n'aimer que toi et n'être aimée que de toi seule !

La marquise l'attira, la fit asseoir sur ses genoux et, l'entourant de ses bras :

— Chère enfant ! murmura-t-elle en l'embrassant avec amour.

— Comme je suis bien ainsi, près de ton cœur ! dit Edmée.

— Oh ! oui, tu aimeras, reprit la mère avec exaltation, tu aimeras et tu seras heureuse, et heureux sera aussi l'homme que tu auras choisi, s'il est digne de ton cœur et de ton âme.

Et elle poussa un profond soupir en se rappelant les désenchantements qui avaient presque immédiatement suivi son mariage.

La mère et la fille, échangeant des baisers, restèrent longtemps ainsi dans une étreinte délicieuse.

— Maman, reprit tout à coup Edmée, malgré l'invitation que tu lui as faite, nous n'avons pas revu M. Albert Ancelin ; n'est-ce pas bien surprenant?

La marquise eut un mouvement de surprise; elle

écarta un peu la tête de sa fille, et le regard plongé dans les yeux de l'enfant :

— Tu n'as donc pas oublié ce jeune homme ? dit-elle.

— Edmée ne répondit pas, mais, sous le regard pénétrant de sa mère, elle ferma les yeux. La marquise sentit qu'elle tremblait dans ses bras. La jeune fille n'avait plus à apprendre à sa mère ce qu'elle-même ignorait encore. Mme de Presle venait de découvrir les causes de la langueur, des tristesses et des extases de sa fille adorée. Elle prit la jolie tête de l'enfant dans ses mains et la baisa à plusieurs reprises avec des mouvements fiévreux.

— M. Ancelin a eu sans doute des raisons pour se tenir éloigné de nous, reprit-elle ; mais bientôt, dans quelques jours, je lui écrirai et nous le reverrons ici.

A cela, Edmée répondit par une grêle de baisers ; puis, sans savoir pourquoi, elle se mit à pleurer.

XV

L'EMPLOI D'UNE JOURNÉE.

Mme Descharmes était radieuse.

Sans grands efforts, sans avoir eu besoin d'employer toutes les ressources de la coquetterie étudiée et calculée, arme perfide, qui rend certaines femmes si redoutables, et peut-être même en raison de cette réserve, qui la rendait plus séduisante, plus désirable, elle avait inspiré au marquis de Presle une de ces passions vertigineuses, terribles, qui font de l'homme un esclave, lui enlèvent la conscience de lui-même et le tuent souvent.

Samson livra, avec le secret de sa force, sa tête chevelue aux ciseaux de Dalila.

Une chaîne de fleurs retint Renaud captif dans le jardin d'Armide.

Hercule filait une quenouille de lin aux genoux d'Omphale.

Angèle n'était ni Dalila, ni Armide, ni Omphale ; mais, comme ces grandes charmeuses, elle possédait la puissance que donnent la beauté fascinatrice, la magie du regard et du sourire.

D'un signe, elle pouvait faire tomber le marquis à ses pieds, elle n'eût eu qu'à exprimer un désir pour qu'il accomplît aussitôt les actes les plus extravagants.

Elle avait voulu cela. C'était le commencement de sa vengeance.

Sûre, maintenant, de pouvoir frapper le marquis, elle n'attendait plus que le moment de lui jeter au visage sa haine et son mépris.

Toutefois, elle ne trouvait pas que ce fût assez. Ce n'était pas seulement M. de Presle qu'elle aurait voulu atteindre, mais aussi sa femme, sa fille et son fils. Dans sa soif de vengeance il lui semblait qu'en frappant les innocents elle punirait mieux le coupable. Disons tout de suite qu'elle rencontrait à cela d'insurmontables difficultés et ne voyait point où porter ses coups. Elle avait dans l'âme plus de douleur que de cruauté ; née pour aimer et non pour haïr, son esprit répugnait à se livrer aux combinaisons qui ont le mal pour objet.

Pourtant,elle avait cherché,elle cherchait encore surexcitée par la pensée des souffrances de sa sœur; elle ne manquait pas d'idées, des projets d'une réalisation possible se présentaient à son esprit ; mais ce qui eût été les délices d'un lâche et d'un pervers la faisait frissonner, et aussitôt qu'une idée lui venait, elle la repoussait avec épouvante.

Depuis un mois, M. Descharmes était en Russie, où il avait dû se rendre afin d'étudier une entreprise colossale que le gouvernement russe voulait confier à des ingénieurs français. Son absence devait se prolonger quelque temps encore.

Angèle lui avait écrit comment Pauline Langlois avait retrouvé l'Enfant du Faubourg : elle lui demandait, en même temps, de lui dire ce qu'elle devait faire en son absence pour André.

La réponse ne s'était pas fait attendre.

« Dès que je serai de retour à Paris, écrivit l'entrepre-
» neur, je m'occuperai de l'avenir de ce pauvre enfant.
» En attendant, et pour qu'il soit digne de la position
» que je veux lui faire, je désire qu'il complète son ins-
» truction et son éducation. Qu'il soit avant tout un
» homme du monde.

» J'approuve d'avance tout ce que fera ma chère An-
» gèle dans l'intérêt d'André, notre fils. »

Comme on le voit, M. Descharmes avait laissé à sa femme, au sujet d'André, toute liberté d'action.

Le marquis de Presle faisait à Angèle une cour assidue et la voyait presque chaque jour. Evidemment, il avait compté sur l'absence du mari pour triompher de ce qu'il croyait être les derniers scrupules d'une femme honnête. Mais Angèle savait le tenir à distance et calmait ses impatiences avec un art infini. Il arrivait plein d'espoir et d'audace, sûr de vaincre. Mais aussitôt en présence de la jeune femme il se sentait dominé, et devenait timide et tremblant comme un collégien. Il sortait de l'hôtel humilié de sa faiblesse, étouffant

des cris de rage, mais plus enivré que jamais.

Un jour, il proposa à Angèle de s'enfuir avec lui.

— Je puis, en quelques jours, réaliser la plus grande partie de ma fortune, lui dit-il ; nous irons où vous voudrez, en Amérique, aux Indes, au Japon...

Elle l'interrompit par un éclat de rire.

Puis, presque aussitôt, redevenue sérieuse :

— Nous parlerons de cela plus tard, dit-elle, quand vous m'aimerez comme je veux être aimée.

— Mais vous aimer plus est impossible ! s'écria-t-il ; je vous appartiens comme l'esclave à son maître ; dans la rue, en public, je baiserais la place que votre pied aurait marquée... Je vous ai sacrifié mon orgueil, j'ouvrirais mes veines moi-même pour vous donner tout mon sang ; si vous le demandiez, pour vous posséder je commettrais un crime, je mettrais mon honneur sous mes pieds !...

Certes, Mme Descharmes avait lieu d'être satisfaite de son succès. Aveuglé par l'espoir de cueillir le fruit défendu, le marquis s'offrait lui-même comme victime et, elle n'avait qu'à le vouloir, il devenait l'instrument avec lequel elle pouvait frapper tous les membres de sa famille.

Elle pensait à cela, lorsqu'un domestique lui annonça Albert Ancelin.

— Il me semble que vous m'oubliez un peu, monsieur Ancelin, dit-elle au peintre en lui indiquant un siége près d'elle, il y a plusieurs jours que je n'ai eu le plaisir de vous voir.

— C'est vrai, madame, mais...

— Je devine votre réponse : vous avez beaucoup travaillé. Avez-vous vu André ?

— Hier, oui, madame.

— Que vous a-t-il dit ? Est-il content ?

— Il est encore tout étourdi de sa nouvelle existence, mais il paraît heureux ; sa seule crainte est de ne pouvoir faire assez pour vous témoigner sa reconnaissance et son désir de vous être agréable. La métamorphose est aujourd'hui complète, madame ; votre volonté a accompli ce miracle. L'Enfant du Faubourg ne se reconnaît plus lui-même ; en moins d'un mois, vous avez fait de ce jeune homme un modèle d'élégance, un parfait gentleman. Je l'ai accompagné à la salle d'armes ; il m'a émerveillé ; le professeur déclare qu'il est déjà de première force. Au pistolet, son adresse n'est pas moins grande. Il étonne tout le monde. Malgré sa jeunesse, sa distinction et son grand air imposent le respect.

Les yeux de Mme Descharmes étincelaient de plaisir.

— Enfin, madame, continua Albert, une seule chose embarrasse André : c'est qu'il ne sait comment dépenser tout l'argent que vous mettez à sa disposition.

— Je le sais et j'en suis charmée, répliqua-t-elle ; il ne trompe pas ma confiance ; je le soumets à une épreuve dont il sortira vainqueur. Au milieu des séductions et des entraînements, en y résistant, l'homme devient fort et sûr de lui-même ; c'est ce que je veux pour André. Du reste, je ne le perds pas de vue ; heure par heure, je sais ce qu'il fait. Ce ne serait peut-être pas suffisant ; mais il y a dans son cœur l'image de Claire, l'amour est sa sau-

vegarde. André sera ce que je veux qu'il soit, sans danger pour lui.

— Je le souhaite sincèrement, madame ; mais en invoquant ce titre d'ami que vous m'avez donné, voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

— Certainement.

— Vous ne pouvez avoir la pensée de faire d'André un inutile ; alors, je cherche à deviner le but que vous voulez atteindre, et je n'y parviens pas. Quelles sont donc vos intentions ?

Un sourire passa sur les lèvres de la jeune femme.

— Non, dit-elle, André ne sera ni un oisif ni un inutile. Ce qu'il fera, je ne le sais pas encore. M. Descharmes a seul le droit de décider.

Le peintre secoua la tête.

— Je ne vous comprends toujours pas, dit-il.

— Oui, vous vous étonnez du rôle que je fais jouer en ce moment à André ; eh bien, je vous ménage d'autres surprises.

— Que voulez-vous dire, madame ?

— M. Ancelin, vous allez comprendre : je veux associer André à ma vengeance. On commence à s'occuper de lui dans Paris ; c'est ce que je voulais ; mais on ne sait ni qui il est, ni d'où il vient ; il a des chevaux, un équipage, une maison, on le croit immensément riche ; les uns le prennent pour un jeune prince qui voyage incognito, les autres pour un nabab, nul ne se doute que la main d'une femme le dirige et le conduit. On le voit à l'Opéra, on le rencontre au bois dans son phaéton ou à cheval, toujours seul ; la curiosité du monde

est suffisamment surexcitée ; le moment est venu où, pour la première fois, il paraîtra en public avec une femme. Cette femme, c'est moi. Ce soir, à l'Opéra, le marquis de Presle pourra voir dans une loge André Pigaud et madame Descharmes.

— Vous ne craignez pas ?...

— De me compromettre ?... Hé ! que m'importe le monde, je suis au-dessus de la calomnie, je ne relève que de ma conscience et ne dois compte de mes actes qu'à mon mari.

Je veux rendre le marquis jaloux, continua-t-elle d'une voix sourde, entendez-vous ! jaloux ! Je ne serai contente que quand je le verrai se rouler et se tordre à mes pieds en me demandant grâce... Alors je lui réclamerai ma sœur et lui demanderai compte de cette existence brisée par lui, l'infâme ! Ah ! je voudrais pouvoir l'étendre sur une claie, tenailler sa chair et enfoncer dans son cœur, d'un seul coup, mille pointes d'acier.

Aucun châtiment, quelque terrible qu'il soit, ne saurait racheter le crime de cet homme, poursuivit-elle en s'animant de plus en plus ; pour qu'il sente plus cruellement les coups que je veux lui porter, en même temps que lui, je frapperai tous les siens, la marquise, son fils, sa fille...

Le peintre se dressa d'un bond, et son regard effaré s'arrêta sur la jeune femme, qui l'examinait avec étonnement. Elle vit sa physionomie changer d'expression et son visage se couvrir d'une pâleur livide.

— Vous ne ferez pas cela, madame ! dit il d'une voix étouffée, vous ne le ferez pas !..... Ah ! ce serait mons-

trueux ! un semblable projet n'a pu naître dans votre esprit.

— Prenez-vous donc, maintenant, parti pour mes ennemis, monsieur Ancelin ?

— Les innocents ne sont pas vos ennemis.

— Soit, mais quel intérêt avez-vous à les défendre ?

— Celui de vous empêcher de commettre une action indigne, madame.

— Vous êtes sévère, monsieur.

— Vous m'avez donné ce droit, madame.

— C'est celui de l'amitié, je ne veux point vous le retirer.

— C'est pour cela que je vous dis : Punissez le coupable comme vous l'entendrez, mais respectez les innocents.

La jeune femme resta un moment silencieuse.

— Monsieur Ancelin, reprit-elle, est-ce seulement pour m'empêcher de commettre une mauvaise action que vous prenez si chaleureusement la défense de Mme de Presle et de ses enfants ?

— N'est-ce pas une raison suffisante, madame ?

— Non, car elle n'explique pas votre agitation, votre pâleur...

Le peintre tressaillit.

— Vous connaissez tous nos secrets, reprit Angèle, et vous me cachez le vôtre.

Eh bien, madame, ce secret, je n'ai plus la force
rder, je vous le livre : J'aime mademoiselle Ed-
sle.

— Ah ! je m'en doutais ! s'écria la jeune femme en se levant.

Puis, prenant la main du peintre :

— Voilà ce que je voulais savoir, ajouta-t-elle. Monsieur Ancelin, vous épouserez Mlle Edmée.

— Je ne l'espère pas, fit-il tristement.

Comme il allait se retirer, un domestique annonça M. André Pigaud.

Presque aussitôt l'Enfant du Faubourg entra dans le salon.

André n'était plus reconnaissable. Transporté brusquement d'un monde dans un autre, il était devenu, pour ainsi dire, un homme nouveau. C'était plus qu'une résurrection. On aurait pu croire qu'il avait été touché par la baguette d'une fée. La fortune l'avait trouvé prêt à la recevoir comme s'il l'eût attendue ; dans sa nouvelle existence, rien ne l'étonnait, il ne s'y était peut-être pas habitué encore, mais elle ne semblait avoir rien d'inconnu pour lui.

Il s'était abandonné docilement aux conseils de Mme Descharmes, et c'est à elle, sans doute, autant qu'aux aptitudes de sa nature, qu'il devait sa rapide transformation.

Elle lui avait dit :

— Vous n'aviez que quelques jours d'existence lorsque mon mari vous a trouvé sur une route, vous êtes notre fils ! Vous aimez Claire, la fille de Pauline Langlois, Claire sera votre femme !

C'était lui offrir tout sans lui demander aucun sacrifice.

Il pleura aux genoux d'Angèle et lui répondit :

— Je vous aimerai, vous et M. Descharmes, comme j'aurais aimé mon père et ma mère.

Et il fit tout ce qu'elle voulut.

Elle devint son admiration, il la vénérait, elle était son culte.

Vêtu à la dernière mode, les mains admirablement gantées, l'attitude noble, l'œil fier et le front haut, irradié de bonheur, il présentait le type parfait de l'homme du monde.

Il s'avança vers Mme Descharmes le sourire sur les lèvres.

La jeune femme lui tendit sa main sur laquelle il mit un baiser. Il se tourna ensuite vers le peintre et ils échangèrent un salut amical.

— Maintenant, dit Mme Descharmes d'une voix affectueuse, asseyez-vous là, près de moi, André, et dites-nous comment vous avez employé votre journée.

— Oh ! c'est toujours la même chose, répondit-il en regardant Albert, comme s'il eût craint de parler devant lui.

Mme Descharmes devina sa pensée.

— M. Ancelin est un ami dévoué, dit-elle.

— C'est vrai, et c'est parce que j'ai pour lui une amitié sincère, une profonde estime ; c'est parce qu'il travaille et qu'il produit, que je suis honteux de faire en sa présence l'éloge de mon oisiveté. Mais vous le désirez, c'est un ordre pour moi.

Je me suis levé à sept heures, à sept heures et demie je suis monté à cheval et j'ai fait au bois une promenade

de deux heures. Après cela je suis allé à la salle d'armes. A onze heures, j'ai déjeuné au café Anglais. A midi, je suis rentré chez moi.

— Vous n'y êtes pas resté jusqu'à cinq heures ?

— Mme Langlois est venue me prendre avec un fiacre et je l'ai accompagnée à Montreuil.

— Où vous avez vu Mlle Claire.

— Oui, madame.

— Croiriez-vous, monsieur Ancelin, que Mme Langlois ne m'a pas fait une seule visite depuis quinze jours ?

— Elle paraît m'avoir également oublié, répondit Albert ; elle est encore tout au bonheur d'avoir retrouvé sa fille.

— Pauvre mère ! nous ne pouvons pas lui en vouloir.

— Je crois devoir vous dire, madame, que la position nouvelle de M. André lui inspire des craintes au sujet de sa fille.

— En vérité ! s'écria Mme Descharmes ; mais il faut la rassurer.

— Je me suis chargé de ce soin, dit André ; elle connaît les intentions de ma chère protectrice, et elle sait que je n'aurais pas voulu accepter vos bienfaits, si j'eusse dû renoncer à l'amour de Claire.

— A la bonne heure ! Sa fille lui sera-t-elle enfin bientôt rendue ?

— Aujourd'hui, Claire a fait espérer à sa mère qu'elle serait libre dans quelques jours.

— Vous êtes passé dans le faubourg, est-ce que vous ne vous y êtes pas arrêté ?

— En revenant de Montreuil, j'ai fais une visite à mes bons amis.

— C'est bien, André ! Vous ne devez jamais oublier ces braves gens.

— L'ingratitude est une monstruosité, madame ; je les aimerai toujours. Je suis allé voir aussi M. le curé de Sainte-Marguerite, qui m'a fait faire ma première communion, et je lui ai remis, au nom de Mme Descharmes, mille francs pour les pauvres petits orphelins de sa paroisse.

— Vous auriez pu faire ce don sans parler de moi, André ; mais je comprends votre intention et je vous remercie. Je suis très-satisfaite de l'emploi de votre journée. J'ai fait prendre tantôt ma loge à l'Opéra ; pour vous récompenser, ce soir nous irons ensemble entendre les *Huguenots*.

— Vous me gâtez, madame, répondit André, qui ne chercha pas à cacher sa joie ; j'ai peur de ne pouvoir jamais payer tant de bontés.

— J'ai encore une question à vous faire, reprit Mme Descharmes ; avez-vous rencontré cette semaine le jeune comte de Presle ?

A ce nom, un éclair s'alluma dans le regard d'André.

— Non, madame, répondit-il, et c'est heureux pour lui comme pour moi, car je ne souffrirais pas qu'il prît vis-à-vis de moi ses airs impertinents ; d'ailleurs, je mets tous mes soins à l'éviter.

— Vous avez raison, André, oui, cela vaut mieux. Quelque raison que vous ayez de détester ce jeune

homme, il ne faut pas qu'une querelle éclate entre vous.

Mme Descharmes surprit le regard étonné du peintre.

— Monsieur Ancelin, lui dit-elle, un peu plus tard, André vous apprendra dans quelle grave circonstance il s'est trouvé, la première fois, en face de M. Gustave de Presle.

. . . .

La mère Langlois voyait sa fille régulièrement tous les deux jours. Faire le trajet de Paris à Montreuil était sa grande joie. N'importe par quel temps, elle se mettait en route. Elle allait toujours à pied, l'éternel cabas pendu à son bras : c'est seulement lorsqu'elle emmenait André qu'elle s'offrait le luxe d'un fiacre.

Elle n'était pas plus tôt rentrée à Paris, après avoir embrassé Claire, que son cœur tressaillait de bonheur à la pensée que, le surlendemain, elle pourrait l'embrasser encore.

Sa fille lui faisait oublier ses meilleurs amis, même Ancelin, qu'elle continuait à appeler, pourtant, son fils, son bijou. Mais le peintre n'occupait plus dans son cœur que la troisième place ; il y avait maintenant avant lui Claire et André.

Après avoir laissé dans le faubourg, André, qui voulait serrer la main au grand Bernard et à quelques autres ouvriers, ses anciens protecteurs, la mère Langlois se fit ramener chez elle.

La concierge la vit passer devant la loge et l'appela.

— Mère Langlois, voilà une lettre pour vous, c'est un

commissionnaire qui la apportée tantôt. Il a dit que c'était pressé.

La mère Langlois prit la lettre. La suscription était d'une écriture informe.

— Vous ne nous amenez donc pas encore votre demoiselle ? reprit la concierge, qui aurait voulu bavarder.

— Non, mais vous la verrez bientôt. Bonsoir, je vais voir vite ce qu'on m'écrit.

Une fois dans sa chambre, la mère Langlois tira de son cabas ses lunettes qu'elle plaça sur son nez ; elle se mit devant une fenêtre ouverte et déchira l'enveloppe de la lettre cachetée avec de la mie de pain.

Tant bien que mal, elle parvint à déchiffrer ces mots, dont il nous semble intéressant de conserver l'orthographe :

« Ma chair Poline.

» Tune te souvient sang doute plus de moat ; mai
» moat jeu ne té pas oublié. Jé aité bien coupable anver
» toit et jé bien regretté tou sa. Jeu sui bien malade et
» jeu ne voudré pas mourire avant que tu meil pardon-
» né. Jeu tan supplit vi in me voare. Jeu reiste rue Cor-
» beau, 8. Jé à te dire beaucout de chose qui tinté-
» raisse.

» Ton nancièene amie,
» Marguerite Gillot. »

Le lecteur a déjà reconnu, sans doute, dans cette Marguerite Gillot, la camarade d'autrefois, dont l'amitié

avait été si funeste à la jolie ouvrière de la rue Sainte-Anne.

On comprend l'étonnement de la mère Langlois.

Elle fut obligée de relire la lettre plusieurs fois de suite afin d'en bien saisir le sens. Enfin elle y parvint.

— Allons donc, s'écria-t-elle avec un mouvement de tête en arrière qui lui était familier, des choses qui m'intéressent, maintenant que j'ai retrouvé ma fille!... Elle est bonne, vraiment, cette Marguerite... Claire, André, leur mariage, leur bonheur, voilà tout ce qui m'intéresse et m'occupe... En dehors d'eux Pauline Langlois ne connaît plus rien!

Elle resta un moment silencieuse.

— Pourtant, reprit-elle, la malheureuse m'écrit et m'appelle ; j'irai rue Corbeau. Ah! Marguerite, tu m'as fait bien du mal, et j'avais juré de ne te revoir jamais!... Oui, elle m'a fait beaucoup de mal... mais je n'y pense plus aujourd'hui. On oublie vite ce qu'on a souffert dès qu'on est heureux. C'est décidé, j'irai la voir, et puisqu'elle me le demande, je lui porterai mon pardon... Si j'étais impitoyable, ma fille m'aimerait moins, peut-être. Oui, oui, il faut avoir de la pitié, même pour son plus cruel ennemi! Qu'est-ce que je suis donc, moi, à côté du bon Dieu, qui pardonne aux plus grands coupables?

XVI

LA MANSARDE

A huit heures du matin, la mère Langlois, dont le cabas était plus arrondi que jamais, demandait à la concierge de la rue Corbeau de lui indiquer le logement de Marguerite Gillot. Elle monta un escalier étroit, noir et humide, aux marches vermoulues, et arriva sur le palier du cinquième étage où se terminait l'escalier. Elle compta trois portes et s'arrêta devant la quatrième. Elle frappa, une voix grêle répondit : Entrez. La mère Langlois tourna une forte clef, qui se trouvait dans la serrure et ayant ouvert la porte, elle pénétra dans la mansarde.

La misère n'était pas une nouveauté pour la mère Langlois ; elle avait vu des gens malheureux et misérables à tous les degrés ; pourtant, elle ne put s'empêcher

de frissonner en entrant dans ce taudis ouvert à tous les vents, où l'on devait geler en hiver et rôtir en été.

Une table ronde boîteuse, deux chaises dépaillées, un autre siége qui avait la prétention de ressembler à un fauteuil, une vieille commode percée à jour, un lit de sangle avec un matelas épais comme la main, composaient le mobilier du galetas. Dans un coin gisaient quelques ustensiles de cuisine bosselés, ébréchés, couverts de rouille. A chaque carreau de la fenêtre manquait un morceau de verre qu'on avait remplacé par un chiffon ou un vieux journal. Le papier peint, à quatre sous le rouleau, enfumé, graisseux, moisi par l'humidité tombait en lambeaux et, de tous côtés, se détachait des murs. Ceux-ci montraient de larges et profondes crevasses au fond desquelles les araignées, les cloportes et autres insectes non moins désagréables, se livraient avec enthousiasme à la multiplication de leurs pareils.

Ce n'était pas seulement douloureux à voir, c'était écœurant.

La maîtresse de cet horrible logis geignait, étendue sur la chose qui ressemblait à un fauteuil.

A la vue de la visiteuse, sa physionomie s'anima et ses yeux éteints, brûlés par les longues insomnies, retrouvèrent un peu d'éclat.

— Pauline, c'est Pauline! s'écria-t-elle.

Elle voulut se lever, la mère Langlois l'obligea à rester assise. La malade s'était emparée d'une de ses mains sur laquelle se collaient ses lèvres décolorées. La mère Langlois se sentit remuée jusqu'au fond des entrailles.

— Tu es bien mal ici, dit-elle. Est-ce que tu n'as personne pour te soigner?

— Si, une voisine m'aide à me lever, à me coucher et me fait mes tisanes.

— A la bonne heure ; et pour acheter ce qui t'est nécessaire, où as-tu de l'argent?

— Quelques bonnes gens du quartier m'ont prise en pitié, on m'aide. Et puis, continua-t-elle avec un certain embarras, j'ai revu une personne que j'ai connue autrefois ; elle m'a laissé une petite somme et m'a promis que je ne manquerais plus de rien si je pouvais me remettre ; mais je me sens bien malade...

— Il faut toujours espérer.

— Oui, n'est-ce pas? Il me semble que je vais aller mieux... Ah! Pauline, c'est ta présence qui me produit cet effet-là!

La mère Langlois s'étant assise ouvrit son cabas.

— Tiens, dit-elle en le vidant à moitié, je t'ai apporté une livre de chocolat, du sucre, des confitures, des oranges, des figues et un gâteau.

La malade se mit à pleurer.

— Ah! dit-elle,tu est oujours la même.Pauline,la bonté même... Quand je pense à ce que je t'ai fait, je me trouve bien misérable, va... Ah! ai-je assez regretté ma faute, mon crime!... J'ai pleuré, j'ai souffert cruellement... Dieu est juste, il m'a châtiée comme je le méritais. Regarde-moi, et vois ce que je suis devenue. Regarde autour de toi et vois où je suis tombée!... Mais ce n'était pas assez de me repentir, je voulais te voir pour te demander pardon. Et tu es venue, te voilà, tu as eu pitié

de moi. Pauline, Pauline, implora-t-elle en joignant les mains, dis-moi que tu me pardonnes!

— Oui, je te pardonne et je veux oublier; du reste, écoute, je peux te le dire, à toi : De mon malheur d'autrefois sont sorties les satisfactions et les joies les plus pures qu'une femme puisse envier. Mais ce pardon que je t'accorde, et que tu as mérité par de longues souffrances, répète bien dans ton cœur que c'est à mon enfant, à ma fille que tu le dois.

Marguerite se redressa sur son siége.

— Ta fille! s'écria-t-elle avec étonnement, tu as une fille?

— Oui, une fille, belle et pure comme l'ange qui la garde! Ah! tu l'ignorais... Je ne suis pas allée crier sur les toits, Je suis mère! Veux-tu tout savoir! Eh bien, Marguerite, ma fille est le fruit de ta trahison!

La malheureuse poussa un gémissement et cacha sa figure dans ses mains.

— Je ne te fais pas de reproche, reprit la mère Langlois; il n'y en a plus à faire après le pardon. Et puis, je te l'ai dit : du mal est sorti le bien, du crime la vertu, et d'un misérable est née la meilleure et la plus charmante créature de Dieu.

— Oh! oui, un misérable, murmura la malade.

— Va, continua la mère Langlois, pour cet horrible passé je suis aujourd'hui pleine d'indulgence. Après m'avoir affreusement éprouvée, le ciel me récompense.

— Est-ce que tu l'as vu? demanda Marguerite.

— Qui?

— Auguste.

— Lui!... jamais!... Est-ce qu'il vit encore?

— Oui.

— Le père de mon enfant existe! s'écria la mère Langlois en bondissant sur ses jambes.

Puis, les bras tendus, elle ajouta avec une expression de joie indicible :

— Mon Dieu, je vous remercie!

Revenant à Marguerite, elle reprit :

— Tu sais où il est, tu vas me le dire.

— Je sais qu'il est à Paris, mais je ne connais pas son adresse.

— Et son nom, le sais-tu?

— Oui, je l'ai appris depuis; il se nomme Auguste Blaireau.

— A-t-il une femme, des enfants?

— Non, il est resté garçon.

— Ah! c'est trop de bonheur à la fois! exclama la mère Langlois.

— Quelle est donc ton intention? demanda Marguerite, qui ne comprenait rien à l'agitation de son ancienne amie.

— Comment, tu ne devines pas?... Je veux qu'il m'épouse, entends-tu! Je veux qu'il m'épouse pour légitimer son enfant et lui donner un nom?

— Il ne le fera pas, dit la malade en secouant la tête.

— Il ne le fera pas, dis-tu? Mais alors, avec mes ongles, je lui arracherai les yeux.

— M. Blaireau a réussi, il a peut-être un million de fortune.

— Eh! cela m'est bien égal son million! En aurait-il dix ou serait-il gueux à porter une hotte et un crochet, que ce serait la même chose : ce n'est pas pour lui et encore moins pour moi que je veux être sa femme ; c'est pour ma fille. Mais ce n'est pas tout, Paris est grand, ne peux-tu pas m'aider à le trouver?

— Moi, non, mais Pierre te renseignera sans doute.

— Pierre, Pierre Gargasse?

— Oui.

— Il t'est donc resté fidèle?

— Oh! fidèle... soupira Marguerite avec un sourire navrant. C'est de lui que je te parlais tout à l'heure. Il y a un mois, il s'est souvenu de moi, après plus de quinze ans ; il a pu découvrir mon adresse, je ne sais comment, et il est venu me voir. Il n'a pas réussi, lui, comme son ami Blaireau ; mais il lui a rendu, paraît-il, de grands services, et M. Blaireau doit lui donner trente mille francs, une fortune... Avec cela, il veut se retirer à la campagne et m'emmener avec lui... J'irai, si je peux me guérir ou si je ne suis pas morte!

— Puisque tu vas être heureuse, ce n'est pas le moment de mourir, dit la mère Langlois. Mais tu as raison, Pierre Gargasse me donnera tous les renseignements désirables sur M. Blaireau dont il est resté l'ami.

— Oh! pour ça, j'en suis sûre ; Pierre sait bien des choses, et s'il veut parler...

— Sois tranquille, je me charge de lui délier la langue ; mais pour cela, il faut que je le voie. Où est-il?

— Il ne demeure pas à Paris.

Dis-moi toujours où il est.

— Est-ce que tu veux y aller?

— Aujourd'hui, tout de suite ; je ne remets jamais au lendemain les affaires sérieuses.

— C'est un peu loin, il demeure à Sèvres dans une maison qu'il habite seul, près de la route de Versailles. La maison n'a pas de numéro, elle est au milieu des champs; du reste, Pierre a écrit sur un morceau de papier toutes les indications. Le papier est là sur la cheminée, dans la petite tasse, tu peux le prendre.

La mère Langlois était debout, son cabas au bras. Elle prit le papier de Gargasse, qu'elle remplaça sans rien dire par une pièce de vingt francs.

— Au revoir, Marguerite! dit-elle en se dirigeant vers la porte, soigne-toi bien ; il faut que tu te guérisses ; je reviendrai te voir.

— Oh! oui, répondit la malade ; embrasse ta fille en pensant à moi, ça fera peut-être plaisir au bon Dieu... Tous les jours je prierai pour elle et pour toi.

XVII

VISITE A GARGASSE

La mère Langlois ne perdit pas une minute. A onze heures et demie elle frappait à la porte de la maison isolée. Trouvant qu'on ne lui ouvrait pas assez vite, elle ramassa un caillou et s'en servit pour frapper plus fort.

Au bout d'un instant, elle entendit un bruit de pas, et presque aussitôt, une grosse voix enrouée demanda :

— Qui est là ?

— Je viens vous donner des nouvelles de Marguerite, répondit-elle.

Le nom de son ancienne maîtresse parut à Gargasse un mot de passe suffisant. Il ouvrit la porte. Cependant, quand il se trouva en face de la visiteuse, il recula en la regardant avec défiance.

— Ah ça ! on dirait que je vous fais peur, dit la mère Langlois.

Et elle se mit à rire.

Gargasse n'en conserva pas moins son visage sombre.

— Donc, dit-il, vous connaissez Marguerite?

— Et vous aussi, monsieur Pierre Gargasse ! Voyons, regardez-moi bien, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?... Je suis Pauline Langlois.

— Pauline Langlois ! fit Gargasse, c'est vous, vous?...

— A la bonne heure, le souvenir vous revient.

— Soit, mais que me voulez-vous?

— Monsieur Pierre, je suis venue à Sèvres exprès pour vous voir et causer avec vous. Vous n'avez pas oublié, je pense, certaine nuit passée à Saint-Germain ?

Gargasse resta interdit.

— Eh bien, continua-t-elle, je viens vous demander des nouvelles de votre ami, M. Auguste, ou, si vous aimez mieux, de M. Blaireau.

Gargasse jeta du côté de la porte un regard craintif.

— Pas ici, dit-il, venez, suivez-moi.

Il l'emmena dans sa chambre. Là, il reprit toute son assurance.

— Voyons, fit-il, je ne comprends pas bien ce que vous voulez, expliquez-vous.

— Il est pourtant bien naturel que je m'intéresse à M. Blaireau.

Gargasse eut un sourire équivoque.

— Nous allons causer de lui, reprit la mère Langlois, vous me direz comment il va, ce qu'il fait.

— Je n'en sais rien, répondit-il brusquement.

— Vous êtes discret, monsieur Pierre; mais vous ne me refuserez pas de me donner son adresse.

— L'adresse de Blaireau ! pourquoi faire?

— Pour aller le voir.

— C'est vous, qui voulez aller voir Blaireau?

— Moi! cela vous étonne?

Gargasse haussa les épaules.

— Vous ferez mieux de rester tranquille chez vous, reprit-il. D'abord, il ne vous recevrait pas, et s'il vous recevait il ne vous reconnaîtrait pas ou ne voudrait pas vous reconnaître.

— Dites-moi toujours où il demeure, le reste est mon affaire.

Gargasse attacha sur Pauline son regard soupçonneux.

— Non, répondit-il d'une voix sourde, je ne vous dirai rien. Vous avez eu tort de venir ici... Marguerite a bavardé, il y a un coup monté, que vous a-t-elle dit? Que Blaireau est riche. Vous voulez lui demander de l'argent? Inutile. Il est avare, il garde son or, il ne vous donnera pas un sou.

— Eh! je me moque pas mal de son or! s'écria la mère Langlois. Je n'ai besoin, pour vivre, ni de lui, ni de personne. A force de travail je me suis amassé des petites rentes.

— Alors, pourquoi voulez-vous voir Blaireau?

— A quoi bon vous le dire, puisque vous ne faites

rien pour moi? J'étais venue vers vous pleine de confiance, monsieur Pierre; d'après ce que m'a dit la pauvre Marguerite, je croyais que vous aviez encore quelque chose là, dans le cœur.

— Je vous répète qu'il n'y a rien à faire avec Blaireau. Ah! on voit bien que vous ne le connaissez pas... Moi-même, entendez-vous, moi qui suis son ami, qui lui ai rendu des services, j'ai peur de lui! C'est un homme terrible! Il a réussi à tout, lui, et moi à rien. Il est devenu riche, immensément riche, et moi je suis resté misérable. J'ai fait pour lui beaucoup, et il croit que je suis assez heureux de m'être dévoué. Pourtant, il m'a promis trente mille francs, Marguerite a dû vous le dire; eh bien, je ne suis pas certain qu'il me les donnera. Ah! je l'ai bien gagnée, cette somme, qui m'assurerait le repos et peut-être me donnerait l'oubli!

— Pierre, répliqua la mère Langlois, si vous voulez être avec moi, si vous voulez me servir, je vous promets, je vous jure que Blaireau vous donnera les trente mille francs.

— Encore une fois, je vous dis que vous ne le connaissez pas; vous n'avez rien à espérer de lui. Moi seul, parce que je connais sa vie, tous ses secrets...

A ce moment deux coups retentirent à la porte du jardin. L'émotion fit pâlir Gargasse.

— C'est lui, dit-il, je l'attends, il doit m'apporter la somme... Vite, vite, entrez dans ce cabinet noir, la cloison est mince, là, vous pourrez entendre; si vous voulez voir, vous regarderez à travers la vitre de ce

vasistas. Ne bougez pas, ne dites pas un mot. Quand j'aurai l'argent en poche, je sortirai de la chambre en disant : Merci Blaireau. Ce sera le moment de vous montrer. Alors, vous serez seule avec lui et vous ferez ce que vous voudrez.

Le cœur de la mère Langlois battait à se rompre. Gargasse la poussa dans lc cabinet et s'élança hors de la chambre.

La voix de Blaireau, qu'elle reconnut, annonça à la mère Langlois que le père de sa fille était près d'elle. Son émotion augmenta encore. Toutefois, elle s'approcha du vasistas et son visage se colla au carreau. Elle regarda. Elle vit Blaireau presque de face. Malgré le temps écoulé, les ravages causés par les années et les passions, elle n'eut pas de peine à reconnaître sa figure, car la laideur étrange de cet homme n'était jamais sortie de sa mémoire.

Il avait toujours sa mine de fouine à la recherche d'une proie, le même sourire railleur, qui semblait stéréotypé sur ses lèvres, son regard sillonné de lueurs fauves lui fit éprouver un malaise qu'elle ne put définir. Les deux hommes causaient. Elle écouta, tout en regardant.

— Je t'avais promis de venir aujourd'hui, dit Blaireau, tu vois que je suis de parole.

— Aussi, je t'attendais. Est-ce que tu m'apportes...

— Ta maison de campagne? Oui, je l'ai dans ma poche. Que d'argent! Il m'a fallu ces trois jours pour me le procurer. Mais pour un ami comme toi, si fidèle, si dévoué, que ne ferais-je pas?

— Blaireau, je crois que tu plaisantes.

— Par exemple, jamais je n'ai été aussi sérieux.

— C'est possible, mais je te trouve un air singulier.

— Allons donc ; c'est l'attente des billets de banque qui fait papilloter tes yeux.

Il tira de sa poche son portefeuille remarquable par son embonpoint.

— A propos, reprit-il en riant, es-tu allé porter une couronne d'immortelles sur la tombe de la folle?

— Es-tu bête ! fit Gargasse qui tressaillit.

— Dame, répliqua Blaireau ironiquement, tu dois avoir le culte des morts.

En parlant, il avait ouvert le portefeuille où il prit un paquet de billets de banque.

Gargasse écarquilla les yeux et tendit la main.

— Tiens, compte, dit Blaireau en jetant le paquet sur la table.

— Oh! cher ami, excellent Blaireau ! murmura Gargasse palpitant d'aise.

Il se pencha sur la table et, d'une main frémissante, il commença à compter :

— Un, deux, trois, quatre, cinq...

Pendant ce temps, Blaireau, placé derrière Gargasse, avait tiré vivement de dessous son paletot un fort cordon de soie terminé par un nœud coulant tout préparé.

Au moment où Gargasse disait : six, Blaireau, par un mouvement rapide et adroit, lui jeta le nœud coulant autour du cou et serra de toutes ses forces.

Gargasse se dressa comme un bloc en poussant un cri rauque, épouvantable. En même temps, Blaireau bondissait en arrière, tirant violemment la corde. La victime chancela, ses bras battirent l'air et, suivant l'impulsion imprimée à la corde, le malheureux tomba à la renverse en faisant entendre un râle d'agonie. Sa tète rebondit sur le parquet.

Tenant toujours la corde tendue, Blaireau lui mit un pied sur la poitrine afin de serrer plus fort. Le scélérat suait à grosses gouttes, sa bouche grimaçait, ses yeux s'étaient injectés de sang, il était hideux !

Pendant dix minutes il s'acharna sur sa victime qui, par bonds et soubresauts, se tordait au milieu de la chambre dans d'horribles convulsions. Enfin, le malheureux se roidit et resta immobile sur le parquet, les poings crispés, les yeux démesurément ouverts, la face violacée et la bouche ouverte, pleine d'une écume jaunâtre.

Blaireau se jeta sur la table, ramassa avidement ses billets de banque, les palpa avec une sorte de volupté et les fit rentrer précipitamment dans sa poche. Un sourire atroce avait creusé le rictus de ses lèvres.

— En voilà toujours un qui ne me gênera plus, murmura-t-il en contemplant d'un œil féroce et sans même tressaillir son ancien ami étendu à ses pieds.

La mère Langlois avait tout vu. Elle avait voulu crier et s'élancer au secours de Gargasse; mais, saisie d'épouvante et d'horreur, les cheveux hérissés sur sa tête, aucun son n'avait pu sortir de sa gorge serrée et elle était restée clouée au parquet, sans mouvement, comme

pétrifiée, la bouche béante et les yeux hagards, voyant comme à travers un voile sanglant.

Tout à coup, ses oreilles bourdonnèrent, il lui sembla que le plancher s'enfonçait sous ses pieds, la respiration lui manqua ; elle essaya de s'accrocher au mur, impossible : ses ongles rayèrent le plâtre et elle s'affaissa comme une masse.

Au même moment, Blaireau ouvrait la porte de la chambre ; il n'entendit pas le bruit de la chute. Du reste, se croyant bien seul dans la maison isolée, il était sans crainte, et, froidement, ne songeait qu'à achever son œuvre.

Il revint vers le corps, le saisit d'une main par le bras, de l'autre par les cheveux, et le traîna hors de la chambre et ensuite dans l'escalier. Une poignée de cheveux lui resta dans la main, il la jeta avec colère en vomissant un blasphème effroyable. Le hideux scélérat ressaisit la tête qui s'était meurtrie en heurtant la rampe de fer de l'escalier, et continua à traîner sa victime.

Cependant, au bout de quelques minutes, la mère Langlois revint à elle. D'abord, elle regarda autour d'elle avec étonnement, puis elle se souvint de l'épouvantable drame qui venait de se passer sous ses yeux. Alors un frisson glacial pénétra jusqu'à la moëlle de ses os. Elle prêta l'oreille et n'entendit rien. Après plusieurs efforts, elle parvint à se lever et à se tenir sur ses jambes. Secouée par un tremblement nerveux, elle s'approcha du vasistas; ses yeux plongèrent dans la chambre. Il n'y avait plus personne.

Où était Blaireau? Qu'avait-il fait de Gargasse étranglé?

La mère Langlois n'osa point sortir encore. On comprend qu'elle avait peur.

— S'il me trouvait ici, se dit-elle, le monstre me tuerait aussi comme il a tué Pierre!

Le cabinet avait une fenêtre, dont les persiennes étaient fermées; elle s'en approcha et l'ouvrit doucement. Entre les deux persiennes, mal jointes, il y avait un espace suffisant pour permettre de voir au dehors. La mère Langlois regarda : sa vue embrassait une partie du jardin, derrière la maison, et pouvait s'étendre jusqu'à la hauteur du plateau de Bellevue.

Soudain, tout son sang reflua vers son cœur. Blaireau venait d'apparaître dans le jardin armé d'une pelle et d'une pioche.

— Le brigand va creuser un trou pour enterrer le cadavre, pensa-t-elle.

Blaireau, s'étant arrêté à un endroit que rien ne semblait désigner particulièrement, se mit en devoir de remuer la terre, dont il enleva la croûte gazonnée par larges plaques. Il creusa ensuite. A un pied de profondeur, il découvrit une pierre, sorte de dalle carrée, qu'il enleva à l'aide de la pioche. Cela fait, il se mit à genoux, se courba, et son bras s'enfonça dans le trou qu'il venait de creuser.

La mère Langlois ne put deviner ce qu'il venait de faire. Elle le vit se relever, replacer la pierre et, successivement, par pelletées, toute la terre enlevée. La place avait repris son premier aspect. Blaireau s'éloigna et,

bientôt, la mère Langlois ne le vit plus ; mais elle entendait encore crier sous ses pieds le gravier des allées du jardin. Enfin, ce bruit cessa : un silence complet régna autour d'elle.

Mais Blaireau, pouvait être dans la maison au rez-de-chaussée. Sortir du cabinet était toujours dangereux. La mère Langlois le sentait et, tremblant d'être découverte, elle restait devant la fenêtre, sans oser marcher. Elle regardait au dehors et ses yeux erraient tantôt dans le jardin, tantôt sur le flanc du coteau. Un quart d'heure s'écoula. Tout à coup son regard rencontra un homme qui gravissait le coteau par un sentier à travers champs. Elle reconnut Blaireau.

— Après son forfait, le misérable s'en retourne à Paris, pensa la mère Langlois.

Elle sentit sa poitrine débarrassée d'un poids énorme ; elle remplit d'air ses poumons par de fortes aspirations et poussa un long soupir de soulagement.

Sa première idée fut de se sauver à toutes jambes, sans tourner la tête en arrière.

Elle s'élança hors du cabinet. Au bas de l'escalier, elle s'arrêta. Elle venait de se faire cette question :

— Où est le cadavre ?

Cela devait lui importer peu. Mais, par un mirage de la pensée, elle se vit devant un juge d'instruction, obligée à faire connaître toutes les péripéties du drame. Et l'homme de la loi, rigide et sévère comme elle, insistait sur cette question :

— Où est le cadavre ?

La mère Langlois eut un mouvement énergique de la

tête et des épaules et remonta l'escalier. Elle parcourut rapidement toutes les pièces du premier et du second étage. Ne découvrant rien, elle redescendit. Dans le corridor, elle vit à ses pieds une touffe de cheveux grisonnants, les cheveux de Pierre Gargasse arrachés par la main brutale de l'assassin.

Par un sentiment pieux, elle les recueillit et les enveloppa précieusement dans un morceau de journal. En même temps, deux grosses larmes tremblaient au bord de ses paupières.

— Ce sera pour Marguerite un souvenir de l'homme qu'elle a aimé, se dit-elle.

En ramassant les cheveux, elle avait remarqué que la poussière qui recouvrait le carrelage du corridor avait été inégalement balayée. Elle comprit que le corps de Gargasse était passé là. Avec une grande sûreté de jugement, elle devina que Blaireau avait traîné le cadavre par les cheveux. Elle suivit la trace et arriva à l'entrée de l'escalier du sous-sol. Il n'y avait plus à en douter, c'est dans une cave que Blaireau avait jeté le corps de Gargasse.

Elle tira de son cabas une bougie filée, ce qu'on appelle communément rat-de-cave, et, l'ayant allumée, elle descendit hardiment. Les portes des caveaux étant ouvertes, elle put se livrer facilement à ses perquisitions. Cependant elle en rencontra une qui était fermée. Celle-ci avait une serrure, et, pour l'ouvrir, il fallait la clef.

La mère Langlois faisait cette réflexion lorsqu'il lui sembla entendre un gémissement. Elle tressaillit et tendit l'oreille.

— Non, je me suis trompée, murmura-t-elle, c'est le vent qui souffle dans quelque soupirail.

Tout à coup elle sentit ses pieds humides et s'aperçut qu'elle piétinait dans une flaque d'eau.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda-t-elle ; est-ce que...

Elle n'acheva pas : une plainte plus distincte, cette fois, une sorte de râlement venait de sortir du caveau que connaissent nos lecteurs. Elle se redressa palpitante, et tout son corps se couvrit de la peau de poule.

Elle heurta violemment à la porte du caveau qui rendit un bruit sourd, mais ne bougea pas. Alors elle cria :

— Gargasse, Pierre Gargasse, est-ce vous?

Le malheureux, car c'était bien lui, répondit par une sorte de hurlement.

La mère Langlois essaya encore d'ébranler la porte; mais, comme nous l'avons dit déjà, elle était solide.

— Au secours, au secours! cria Gargasse, sauvez-moi!... L'eau monte, l'eau monte!

L'eau montait, en effet; la mère Langlois sentit qu'elle en avait plus haut que les chevilles.

Gargasse continuait à pousser des cris rauques, désespérés.

La mère Langlois ne se troubla point, elle regarda encore la porte du caveau, regagna l'escalier en colimaçon et le grimpa rapidement.

— C'est Dieu qui a voulu que je descende dans cette cave; il me laissera le temps de le sauver! s'écria-t-elle avec un geste superbe d'énergie et d'audace.

En enfermant Gargasse dans le caveau, Blaireau s'était peut-être aperçu que sa victime respirait encore. Dans ce cas, il ne crut pas devoir se donner la peine de l'achever. Il avait l'intention d'inonder le sous-sol, et c'est ce travail mystérieux que Pauline Langlois lui avait vu faire.

Dans le jardin, il y avait un vaste réservoir d'eau dont le trop plein était jeté hors de la propriété par un tuyau de drainage. Un autre conduit prenait l'eau à la base du réservoir, mais elle était subitement arrêtée par un robinet fermé, à l'endroit où Blaireau avait creusé. Le robinet ouvert, l'eau se précipitait avec une grande puissance vers le puits dont nous avons parlé ; elle montait rapidement jusqu'à l'ouverture servant de fenêtre ou plutôt de bouche d'air au caveau : alors celui-ci, et bientôt tout le sous-sol étaient inondés ; en moins de deux heures, l'eau pouvait atteindre les voûtes.

Voilà ce qu'avait fait Blaireau après l'effroyable drame de la chambre et avant de reprendre le chemin de Paris.

Gargasse, qui avait échappé pour ainsi dire miraculeusement à la mort par strangulation, était donc menacé d'une autre asphyxie non moins horrible. Si Blaireau l'eût laissé dans le caveau la face contre terre, il eût été complétement étouffé avant d'avoir repris connaissance. Heureusement, il se trouva sur le dos et la tête un peu plus élevée que le reste du corps. L'eau arrivait déjà à sa bouche et à ses yeux, lorsque l'impression produite par son contact le rappela à la vie.

Il se souleva avec peine et parvint à se mettre sur ses

genoux. Peu à peu, la mémoire lui revenant, ce qui se passa en lui fut horrible. Il reconnut le caveau, il savait le secret du réservoir, il ne crut pas qu'un secours pouvait lui être envoyé par Dieu. Dieu! le malheureux n'y croyait pas... Il voyait se dresser devant lui, livide et sans yeux, le spectre décharné et terrifiant de la mort violente.

Pourtant, l'instinct de la conservation dompta son épouvante, il se mit à crier et à appeler au secours. C'est alors que la mère Langlois l'avait entendu.

L'eau montait avec une effroyable rapidité. Il fut forcé de se lever, et comme la voûte était basse, il dut s'arquer en s'appuyant au mur, afin de se tenir sur ses jambes. Mais il était d'une faiblesse extrême, et il sentait venir le moment où, à bout de forces, il disparaîtrait tout entier sous l'eau.

La mère Langlois ne perdit pas une minute. Dans une espèce de cellier, autrefois une salle de bain, elle trouva la pioche dont Blaireau venait de se servir. Elle cacha son cabas sous un amas de branchages et revint dans le sous-sol. Pour arriver au caveau où Gargasse courait un si grand danger, elle marcha dans l'eau jusqu'au dessus des genoux.

Elle trouva le moyen d'attacher sa bougie au mur, et elle attaqua la porte et la serrure. Cette dernière, frappée à coup redoublés, se détacha peu à peu du bois et finit par tomber. La porte, qui s'ouvrait au dehors, ne pouvant plus résister, fut jetée violemment contre le mur par la masse d'eau qu'elle retenait et qui se précipita dans le passage souterrain avec un grondement de colère.

La mère Langlois faillit être renversée par le choc, mais elle eut le temps de se blottir contre le mur.

Moins heureux que celle qui venait le sauver, Gargasse ne put se tenir en équilibre ; la force du courant détacha ses pieds du sol, il tomba en jetant un cri d'appel désespéré ; il se débattit un instant, croyant pouvoir lutter, mais l'eau l'entraîna et le jeta hors du caveau.

La mère Langlois l'arrêta au passage. Avec son aide, le malheureux parvint à se remettre sur ses pieds. Alors, avec beaucoup de précautions, pour ne pas être culbutés, et en marchant tout près du mur, qui offrait un point d'appui, ils parvinrent à gagner l'escalier, lui s'accrochant à elle.

Pierre Gargasse était sauvé.

Faible, brisé, meurtri, la mère Langlois dut encore lui donner l'aide de ses robustes épaules pour monter au rez-de-chaussée et ensuite au premier. Quand il fut débarrassé de ses effets dégouttants d'eau, elle l'obligea à se mettre au lit, car tout son corps grelottait.

En même temps, elle allumait un grand feu dans la cheminée, au moyen duquel elle pouvait faire sécher son vêtement, à elle, qui était trempé jusqu'au dessus des reins. Le paquet de hardes, apporté par Blaireau quelques jours auparavant, et qu'elle trouva dans un coin, lui permit de quitter momentanément sa robe et ses jupons mouillés. Ensuite, elle songea de nouveau à Gargasse.

Le pauvre diable ne pouvait rien dire, il n'avait pas la force de parler ; mais son regard étincelant de grati-

tude suivait partout la mère Langlois et ne perdait pas un de ses mouvements. A un moment, son émotion fut tellement forte,qu'il se mit à pleurer. Oui, il pleura, lui, Pierre Gargasse, le complice de Blaireau, l'ancien forçat !... Depuis son enfance, cela ne lui était probablement jamais arrivé.

Mais, chose étrange, en même temps qu'il pleurait, il y avait de la colère dans ses yeux, et son visage prenait une expression de cruauté sauvage. Evidemment, deux sentiments contraires s'agitaient en lui. A côté de sa reconnaissance pour cette brave femme qui venait de l'arracher à une mort certaine, s'élevait dans son cœur une rage sourde contre son ancien ami, devenu son assassin, et déjà il songeait à lui demander un compte terrible.

Un grand bol de vin chaud bien sucré, que la mère Langlois lui fit prendre, commença à le réchauffer et lui procura beaucoup de soulagement. Peu à peu, la paralysie de la langue cessa, la parole lui revint. Les premiers mots qu'il prononça furent un remerciement adressé à Pauline.

— C'est bon, répondit-elle simplement, j'ai fait ce que j'ai dû.

— Oh ! ma vie ne vaut pas grand'chose, reprit-il, la mort d'un gredin de mon espèce n'aurait pas été une perte ; mais puisque je suis encore vivant, je pourrai peut-être faire quelque chose pour vous, d'abord, et aussi pour d'autres personnes. Quand je pense à l'emploi que j'ai fait de ma vie, je suis effrayé et je n'ose plus regarder en arrière. Est-ce cela qu'on appelle le remords?

Je n'étais pas né avec des instincts mauvais ; mais j'ai rencontré Blaireau un jour, c'est le génie du mal ; il a pesé sur ma volonté, il m'a entraîné, m'a associé à ses infamies et je suis devenu ce que je suis : un misérable !... Je n'ai jamais assassiné, moi ; mais j'ai commis d'autres crimes, toujours conduit par la main de Blaireau... Voulez-vous savoir la vérité ? Eh bien, j'ai été au bagne, je suis un forçat libéré !

La mère Langlois tressaillit et le regarda avec une sorte d'effroi.

— Quand, jeune, on perd le goût du travail, continua-t-il, comme on veut se procurer des plaisirs à tout prix, on fait argent de toutes les manières, et peu à peu l'on, devient voleur, et cela dure jusqu'au jour où un agent de police vous empoigne au collet et vous ouvre la porte d'une prison. C'est mon histoire. Il ne me manque plus que d'être un assassin. Assassin ! poursuivit-il d'une voix rauque, une flamme sinistre dans le regard, je le deviendrai, je le sens ; Blaireau aura mon premier coup de couteau, oui, oui, je le tuerai comme un chien enragé, j'ai soif de son sang !...

La mère Langlois frissonna d'horreur.

— Je sais bien des choses, reprit-il, je connais une partie des secrets de Blaireau ; je le gênais, il a voulu se débarrasser de moi, cela se comprend... Il m'a manqué, tant pis pour lui... Moi je ne le manquerai pas !... Il pouvait acheter mon silence ; pour cela, qu'est-ce que je lui demandais ? Trente mille francs, une misère pour lui, la fortune pour moi... Il a trouvé que c'était trop cher ; il a préféré user de la corde que vous

m'avez enlevée du cou tout à l'heure... Ah! ah! ah! fit-il avec un rire nerveux, il ne se doute guère de ce qui l'attend!...

Ce que je sais, je vous le dirai; on ne sait pas ce qui peut arriver; si je ne réussissais pas à me venger, c'est par vous qu'il recevrait son châtiment, car vous devez le haïr, le lâche!...

— Non, pensait la mère Langlois, rien de ce que j'éprouve en moi ne ressemble à la haine.

Gargasse continua :

— Surtout, ne soyez pas comme moi : j'ai été un véritable imbécile; je me suis laissé jouer, il a voulu m'étrangler, me noyer; sans vous, à l'heure qu'il est, je n'existerais plus... Défiez-vous de lui, Blaireau est une bête venimeuse, ses morsures tuent. Quand vous connaîtrez sa vie, quand vous saurez ses secrets, il sera en votre puissance; si vous savez vous y prendre, il vous donnera tout l'argent que vous voudrez...

La mère Langlois eut un geste de répulsion.

Gargasse ne comprit pas, il poursuivit :

— Tout l'argent que vous voudrez, car ce qu'il aime plus encore que son or, c'est sa vie, c'est sa liberté, et vous pourrez l'envoyer où il m'a conduit, moi, aux galères! Oui, vous ferez ce que je n'ai pas osé faire; vous n'avez pas peur de la justice, vous, car vous êtes une brave et honnête femme, je le lis dans vos yeux. J'ai eu peur, moi, parce que je suis un forçat en rupture de ban... Eh bien, oui, continua-t-il d'un ton farouche, j'ai peur, peur du cachot, des geôliers et des gardes-chiourme!...

Il resta un instant silencieux, l'œil sombre, le front courbé. Puis il reprit :

Et, pourtant, je suis à peu près sûr qu'on a perdu ma trace, qu'on ne me cherche plus. Depuis un mois, je suis allé à Paris souvent ; je voulais savoir ce qu'était devenue Marguerite, la seule femme au monde qui ait été bonne pour moi et qui m'aime encore, malgré ce que je lui ai fait souffrir... Le hasard m'a servi, et je l'ai retrouvée.

La première fois que j'ai eu la hardiesse de m'aventurer dans les rues de la grande ville, c'était la nuit, pour qu'on ne pût me reconnaître ; un autre jour, j'y suis allé de jour, mais par une pluie battante, pensant bien que je n'avais rien à craindre... Ensuite, je suis devenu plus audacieux : j'ai traversé Paris en plein soleil ; j'ai même fumé un cigare sur le boulevard des Italiens. Ah! comme cela m'a semblé bon, à moi, un bandit souillé de fange, de me retrouver, pour un instant, au milieu des honnêtes gens !... Je ne me cachais pas, allez ; je levais haut la tête ; je crois même que j'étais fier... Drôle de fierté, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, c'est comme ça !

De plus grands scélérats que moi ont aussi leur orgueil... Moi, j'étais content, j'étais fier, parce que, en passant, j'avais presque touché de agents des police, qui ne m'avaient pas reconnu. Et je ne me suis pas trompé, c'étaient bien des hommes de la police : quand pendant des années on a eu affaire à eux, on les flaire de loin, on les reconnaît dans la foule entre mille.

Donc, j'avais lieu d'être rassuré, mais pas complète-

ment. D'ailleurs, je ne pouvais rien sur Blaireau ; il ne m'était pas possible de lui nuire sans me perdre moi-même. Je ne pouvais faire qu'une chose : le tuer... je ne l'ai pas fait ; voilà pourquoi je suis un trembleur et un imbécile !...

— Non, répliqua la mère Langlois, vous n'avez pas commis ce crime odieux, parce qu'il reste en vous quelque chose de bon, et vous ne toucherez pas à Blaireau, d'abord parce que je vous le défends, et ensuite parce que vous n'avez pas le droit de vous venger vous-même. Au-dessus de vous, Pierre Gargasse, il y a la justice des hommes et, au-dessus de celle-ci, la justice de Dieu ! Blaireau sera puni, n'en doutez pas. Quant à vous, Pierre, pensez à Marguerite, dont vous avez brisé la vie, et tâchez d'arriver au repentir sincère afin de mériter l'indulgence des hommes, le pardon du ciel.

Gargasse grommela quelques paroles inintelligibles et baissa la tête.

Deux heures plus tard, la mère Langlois et Pierre Gargasse prenaient une voiture de louage au pont de Sèvres pour les conduire à Paris. Le soir même, Gargasse était installé rue Chaptal dans une chambre meublée. Pauline envoyait aussi, près de Marguerite, pour lui donner les soins que réclamait son état, une femme en qui elle avait une entière confiance.

XVIII

UNE PARTIE DE BÉSIGUE

L'Espagnol que Blaireau se plaisait à appeler senor Antonio, par dérision sans doute, était un Aragonnais que la misère avait jeté en France. Venu à Paris, Blaireau, toujours à la recherche d'hommes sans aveu ou déclassés, disposés à devenir des coquins fieffés, le rencontra, le prit à sa solde et, pendant deux ans, Antonio fut un de ses mercenaires. Un jour, dans un accès de jalousie, l'Espagnol tua d'un coup de couteau une jeune et jolie ouvrière qui ne voulait pas accepter ses hommages.

Blaireau, qui n'aimait pas que ses employés tombassent entre les mains de la justice, trouva le moyen de mettre celui-ci à l'abri des poursuites, et plus tard, après un séjour de deux années à Rome, Antonio, revenu à

Paris, était entré chez le docteur Morand. Chose singulière, sa conduite était exemplaire, ce qui lui avait acquis l'estime des maîtres, et la confiance et l'amitié du personnel de l'établissement.

Le mercredi, il reçut le petit paquet que lui avait annoncé Blaireau, et, en même temps des instructions précises sur ce qu'il avait à faire.

Le lendemain soir, vers quatre heures, M. et Mme Morand partirent pour Paris. A cinq heures, comme toujours, on servit le dîner des pensionnaires. A six heures et demie les domestiques dînèrent tous ensemble, à l'exception de Claire qui, d'ailleurs, n'était plus considérée comme telle, et prenait tous ses repas dans sa chambre en compagnie de Léontine Landais.

A huit heures, au moment où la concierge se disposait à fermer à clef la grille intérieure qui sépare la maison des aliénés des appartements privés du docteur, Antonio entra dans la loge.

— Je ne suis pas de service ce soir, dit-il, et je viens causer avec vous, si ça ne vous gêne pas.

— Du tout, répondit le mari.

— En même temps, nous pourrons vider une vieille bouteille.

— Ma foi, tout de même.

— C'est mon tour de payer, fit l'Espagnol en mettant deux francs dans la main de la concierge, et maman Chapus sera bien gentille d'aller nous chercher la demoiselle au bonnet rose.

— Avec plaisir, monsieur Antonio; du reste il faut que je sorte, je n'ai plus rien dans ma tabatière.

La concierge alla fermer la grille, rapporta la clef, qu'elle accrocha à un clou, et sortit. Dix minutes après elle était de retour et les deux camarades se disposaient à faire honneur au contenu de ce qu'Antonio appelait la demoiselle au bonnet rose.

— Voyons, maman Chapus, vous ne voulez pas trinquer avec nous? dit l'Espagnol.

— Je n'ai jamais bu de vin de ma vie, vous le savez bien.

— Vous avez eu tort, je vous assure.

— Du moment que je ne l'aime pas, ce n'est pas une privation.

— Ma femme a ses idées, reprit le mari, ne nous occupons pas d'elle, Antonio, à ta santé.

— A la vôtre, madame Chapus.

Les deux hommes vidèrent leur verre avec des mouvements de tête qui indiquaient leur satisfaction et rendaient justice à la qualité du liquide.

— Tout de même, il est bon, dit le concierge.

— Excellent ! amplifia l'Espagnol.

Mme Chapus sortit de sa loge pour jeter un regard dans le préau à travers la grille.

Antonio profita de cette circonstance attendue.

— Si nous faisions une partie de bésigue? dit-il.

— Tiens, tout de même, répondit Chapus.

Il se leva pour prendre les cartes dans un tiroir de la commode. L'Espagnol tira vivement de sa poche le petit flacon de Blaireau et, pendant que le concierge lui tournait le dos, il en versa le contenu dans son verre.

Mme Chapus rentra. La partie commença. A la dernière levée, le concierge compta cinq cents.

— Je n'ai pas de chance, dit Antonio, ayant l'air de mauvaise humeur. Je n'ai même pas pu compter le cent d'as.

— Ce n'est pas étonnant; tu les as jetés pour prendre mes brisques.

— Tu les as jetés aussi, toi.

— Oui, mais c'était pour garder mes deux valets de carreau et ma dame de pique en attendant la deuxième dame, que je viens de lever.

— Combien as-tu?

— Mille vingt.

— Et je n'ai fait que deux cent soixante. J'ai perdu la première; à toi à donner les cartes. Madame Chapus, reprit-il, offrez-moi donc une petite prise, je crois que ça me réveillera.

Sous la table, il venait de prendre dans du papier, entre ses doigts, une forte pincée de poudre noire.

La concierge, non moins confiante que son mari, tendit sa tabatière. Antonio avança la main, plongea ses doigts dans la boîte, dans laquelle il laissa sa pincée de poudre, et les ramena sous son nez, faisant semblant de priser avec délices.

La partie de bésigue continua et les joueurs achevèrent de vider la bouteille.

Un peu avant dix heures, le concierge et sa femme faisaient des efforts inouïs pour résister au sommeil. L'Espagnol paraissait avoir aussi une forte envie de dormir.

— Mes yeux se ferment malgré moi, dit-il en se levant, je ferais bien d'aller me coucher.

— Moi aussi, dit la femme, je tombe de sommeil.

— C'est le temps qui est lourd, fit observer Chapus.

Il se leva, les jambes flageolantes; sa tête pesante ballottait sur ses épaules.

— Je vas t'ouvrir, dit-il à Antonio.

La grille ouverte, l'Espagnol passa de l'autre côté; mais il s'empressa de placer un morceau de bois entre la partie fixe et la partie mobile de la grille; quand Chapus poussa celle-ci, elle rencontra l'obstacle; il tourna la clef, le pène sortit de la serrure, mais n'entra pas dans la gâche. Le concierge ne s'en aperçut point. Il souhaita une bonne nuit à son camarade et rejoignit sa femme, qui était déjà couchée et endormie. Un instant après les deux époux ronflaient à l'unisson.

Antonio attendit près de la grille, accroupi dans un coin sombre.

Quand la demie de dix heures sonna, il se dressa sur ses jambes, poussa doucement la porte et se glissa sous le porche. Quand il se fut bien assuré que les époux Chapus se livraient aux charmes d'un rêve d'opium, il entra dans la loge et tira le cordon. La petite porte d'entrée s'ouvrit! Le docteur, afin de pouvoir rentrer et sortir de nuit sans être obligé de réveiller personne, avait seul une clef de cette porte.

L'Espagnol n'était pas sorti de la loge, que deux hommes apparaissaient sous le porche. L'un était Blaireau, opérant lui-même pour plus de sûreté, l'autre, ce soi-disant marchand de lorgnettes au théâtre des

Folies-Dramatiques, qui portait le nom fameux, dans l'histoire ancienne, de Tamerlan.

— Ne perdons pas une minute, dit tout bas Blaireau à l'Espagnol en lui mettant dans la main le billet de mille francs promis.

Un grognement du domestique infidèle annonça qu'il était content.

Tamerlan, qui avait ses instructions, se plaça en faction contre la grille, prêt à jouer du poignard si besoin en était, pendant que Blaireau entrait dans la première cour à la suite de l'Espagnol. Tous deux marchaient avec précaution, bien qu'ils fussent protégés par l'ombre des acacias et des tilleuls.

Antonio, s'étant arrêté, montra une porte à Blaireau en lui disant :

— C'est là.

A travers les persiennes, on voyait filtrer un jet de lumière.

— Es-tu sûr que la porte n'est pas fermée en dedans? demanda Blaireau.

— Ce serait extraordinaire. La lingère ne pousse les verrous qu'au moment de monter dans sa chambre pour se coucher.

— Nous allons voir. Reste là et attends.

Avec des mouvements de chat, Blaireau s'approcha de la porte contre laquelle il colla son oreille. A l'intérieur, le silence était complet. Alors, il tourna le bouton de cuivre et entr'ouvrit lentement la porte; prêt à bondir sur sa proie, son regard de vautour plongea dans la lingerie.

Aussitôt un affreux sourire rida ses lèvres.

Près d'une petite table, chargée de pièces de lingerie, il voyait la jeune fille endormie. La fatigue avait triomphé de la volonté de Claire, elle venait de s'assoupir. La besogne du misérable était rendue plus facile.

Il ouvrit entièrement la porte, bondit au milieu de la salle, et avant que la jeune fille ait eu le temps d'ouvrir les yeux, il lui avait enveloppé la tête et une partie du buste dans une ample couverture de voyage dont il s'était muni pour la circonstance.

Réveillée en sursaut et ne pouvant se rendre compte de la lâche attaque dont elle était l'objet, Claire poussa un cri d'épouvante ; mais ce cri, étouffé sous les plis de la couverture, n'eut aucun écho. La pauvre enfant se débattit avec fureur. Vains efforts!... Avec une rapidité et une adresse qui révélaient chez Blaireau une grande habitude de ces sortes d'expéditions nocturnes, Claire fut mise dans l'impossibilité d'appeler à son secours et de se servir de ses membres.

Il la prit à bras le corps, tout en soufflant sur la lampe qui s'éteignit, l'enleva avec une vigueur qu'on ne lui aurait pas supposée, et, comme un loup ravisseur, s'élança hors de la lingerie, plongée soudain dans les ténèbres.

Entre ses bras, fortement serrée contre lui Claire, avait des soubresauts convulsifs et poussait des gémissements sourds que, malheureusement, on ne pouvait entendre. D'ailleurs, le vent du sud-ouest venait de se mettre à souffler avec une certaine force, annonçant un orage prochain, et son bruit dans les branches feuillues aurait

suffi pour couvrir les plaintes de la malheureuse enfant.

Blaireau traversa rapidement la distance qui le séparait de la grille, s'élança sous le porche et en deux bonds gagna la rue.

Un coup de sifflet retentit. Une voiture qui stationnait à l'angle de la rue voisine s'ébranla et vint s'arrêter devant Blaireau. Tamerlan avait déjà ouvert la portière et s'était jeté dans la caisse afin d'aider son maître à y faire entrer la jeune fille, qui fut étendue inanimée sur un des sièges.

Blaireau sauta à son tour dans la voiture, la portière se referma sur lui.

Tout cela s'était exécuté en moins de cinq minutes et sans qu'une parole eut été prononcée.

Pendant que la berline filait rapidement emportée par deux chevaux vigoureux, qui bondissaient sous les coups de fouet du cocher, Antonio fermai doucement la porte d'entrée, s'arrêtait un instant devant la loge pleine de ronflements sonores, et à pas de loup, sans être entendu ni vu de personne, remontait dans sa chambre.

XIX

APRÈS L'ENLÈVEMENT.

Entre une heure et deux heures du matin, l'orage éclata sur Paris. Des éclairs incessants déchirèrent les nues et incendièrent le ciel. Il y eut de formidables coups de tonnerre. Les époux Chapus n'entendirent rien. Lorsque la femme se réveilla à cinq heures du matin, elle eût été fort embarrassée si on lui avait demandé à quelle heure M. Morand était rentré la veille. Elle se leva, fort satisfaite d'avoir si bien dormi, d'un seul somme. Elle sortit pour prendre un peu d'air et jeter son coup d'œil dans la cour intérieure. S'étant aperçue que la grille n'était pas fermée, négligence qui pouvait lui coûter sa place, elle rentra précipitamment chez elle, prit la clef et répara la faute de son mari.

Pendant ce temps, ce dernier s'était levé. Comme

femme, il avait bien dormi et se sentait parfaitement reposé. A six heures, il prit son service comme d'habitude, sans avoir aucun soupçon des événements de la nuit.

Il était près de huit heures lorsque Mme Morand, ne trouvant Claire ni à la lingerie, ni dans sa chambre, se décida à la faire appeler et chercher dans la maison. C'est l'Espagnol, d'abord, qui fut chargé de ce soin. Sur la réponse qu'il vint faire à sa maîtresse que personne dans l'établissement n'avait vu Mlle Claire depuis le coup de cloche du réveil, Mme Morand commença à s'inquiéter et crut devoir avertir le docteur de ce fait étrange.

Tout le monde, alors, se mit à la recherche de la jeune lingère, la maison fut fouillée jusqu'aux combles ; enfin, il fallut bien se rendre à l'évidence et admettre que la jeune fille avait disparu.

Le docteur ne savait que penser. Certes, il ne pouvait lui venir à l'idée que des étrangers s'étaient introduits dans sa maison, malgré portes, verrous et grille et que Claire avait été victime d'un rapt audacieux. Il se perdait en conjectures. Léontine Landais, qu'il interrogea de façon à ne rien lui laisser deviner de son inquiétude, répondit que Claire ne s'était pas couchée la nuit dernière. Le docteur comprit que l'intéressante malade ne savait rien. La disparition de la jeune fille restait incompréhensible pour lui. Il fut naturellement amené à se poser les questions suivantes :

Pourquoi Claire a-t-elle quitté l'établissement ?

Comment a-t-elle fait pour s'échapper ?

Où est-elle allée ?

A la première question, il ne trouva pas de réponse. Pour la troisième, il y avait lieu de supposer que la jeune fille s'était rendue chez sa mère. Quant à la deuxième question, M. Morand ne pouvait la résoudre qu'au moyen d'une enquête.

Successivement, tous les employés et domestiques de l'établissement passèrent dans son cabinet et furent interrogés. Tous répondirent qu'ils ne savaient rien, ce qui pour Antonio seulement n'était pas la vérité.

Une femme déclara que, quelques minutes avant dix heures, elle avait vu mademoiselle Claire travaillant dans la lingerie.

L'Espagnol affirma l'avoir vue également à dix heures dans la lingerie.

— C'est donc après dix heures qu'elle est partie, pensa le docteur. Alors ce sont les concierges qui lui ont ouvert les portes.

Chapus fut appelé.

Le malheureux était fort troublé et pâle comme un mort, car il savait la lourde responsabilité qui pesait sur lui. Il se jeta aux genoux du docteur et lui jura sur son honneur et sur sa médaille militaire qu'il n'avait point prêté la main à la fuite de la lingère.

— Ma femme et moi, ajouta-t-il, nous nous sommes couchés tout de suite après dix heures et nous nous sommes aussitôt endormis. J'avais moi-même fermé la grille. Nous n'avons rien entendu.

— C'est bien, dit le docteur de plus en plus soucieux, allez dire à votre femme de venir me trouver.

Mme Chapus était une brave et honnête femme en qui M. Morand avait beaucoup de confiance. Elle n'avait peut-être que le seul défaut de prendre du tabac. La pauvre femme était loin de se douter que, pour avoir offert la veille une prise à l'Espagnol Antonio, elle était en quelque sorte de complicité dans l'enlèvement de la lingère.

Elle comparut à son tour devant le docteur.

— Vous savez pourquoi je vous ai fait appeler? lui dit M. Morand. Cette nuit, notre lingère a disparu ; or, ne pouvant supposer qu'elle s'est envolée comme un oiseau ou un papillon, je dois croire qu'elle est sortie par la grille et la porte confiées à votre garde.

La brave femme était toute tremblante et réellement très-affligée.

— Oh ! certainement, dit-elle en poussant un gros soupir, Mlle Claire n'a pu sortir que par la porte.

— Est-ce que vous lui avez ouvert ?

— Monsieur le docteur, répondit-elle, si après huit heures, malgré votre défense, j'avais ouvert la porte à quelqu'un de la maison, je vous le dirais, et je mériterais d'être chassée comme une malheureuse.

— Claire était encore dans la lingerie à dix heures ; c'est donc après dix heures qu'elle est sortie. Comment expliquez-vous le fait ?

— Monsieur le docteur, hier dans la soirée il a fait une chaleur étouffante, mon mari et moi tombions de sommeil. A peine couchés, nous nous sommes endormis profondément, à ce point que nous ne vous avons pas entendus rentrer et que l'orage, qui est venu après, n'a

pu nous réveiller. Oh ! c'est bien la vérité que je vous dis !... Antonio a fait une partie de cartes avec Chapus dans la soirée et il vous dira que, ne tenant plus debout, tellement nous étions fatigués, nous l'avons renvoyé avant dix heures. C'est donc pendant que nous dormions que Mlle Claire est partie, après être entrée dans la loge et avoir tiré elle-même le cordon, sans nous réveiller.

— Et la grille, elle était donc ouverte ?

Le visage de la concierge s'empourpra.

— Elle était ouverte, monsieur le docteur, répondit-elle en baissant la tête.

— Et pourquoi ne l'aviez-vous pas fermée? dit M. Morand d'un ton sévère.

La pauvre femme s'efforça de retenir les larmes qui venaient à ses yeux. Pour excuser son mari, elle s'accusa elle-même.

— Je ne puis expliquer ma maladresse, dit-elle ; ce matin j'ai trouvé la grille ouverte et j'ai été bien surprise, car je croyais l'avoir fermée hier ; j'avais bien tourné la clef, mais n'ayant pas suffisamment poussé la porte, elle ne s'est pas fermée.

M. Morand n'avait aucune raison de croire que la concierge lui mentait, et les choses paraissaient assez vraisemblables pour qu'il pût admettre le concours des circonstances qui semblaient avoir été si favorables à la lingère. Mais, s'il était disposé à accepter la fuite de la jeune fille sans la complicité d'aucune personne de la maison, il ne parvenait toujours pas à découvrir un motif ou même un semblant de raison pouvant justifier à

ses yeux l'étrange conduite de Claire. En effet, rien ne pouvait expliquer pourquoi elle s'en était allée, nuitamment, sans rien dire à personne et se cachant comme une prisonnière qui s'évade. Il y avait là un point obscur qui échappait absolument à l'examen et à l'analyse.

Le docteur écrivit une lettre à Pauline Langlois et la confia à Chapus, qui partit immédiatement pour Paris avec ordre de ne faire que le chemin et de revenir avec la réponse de la mère de Claire.

Une heure après le départ du concierge, cette dernière arrivait à Montreuil.

M. Morand courut à sa rencontre avec empressement.

— Eh bien, docteur, lui dit-elle, est-ce aujourd'hui que j'emmène ma fille ?

— Votre fille ! répondit-il en balbutiant, vous ne l'avez donc pas vue ?

— Quand ? Où cela, docteur ?

— Ainsi, elle n'est pas chez vous ?

La mère Langlois le regarda avec surprise, se demandant s'il n'avait pas été atteint subitement de la maladie de ses pensionnaires. On pouvait le croire, en effet, tant son agitation paraissait singulière.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, où est-elle allée ? Qu'est-elle devenue ?

La mère Langlois lui saisit le bras, et, d'une voix saccadée :

— Docteur, lui dit-elle, je ne vous comprends pas, expliquez-vous...

— Mais, je ne sais vraiment pas comment vous dire...

— Ah! vous me faites mourir, vous me tuez! s'écria-t-elle avec violence.

— Je vous en supplie, calmez vous..... il n'y rien de grave, sans doute, rien de grave....

En entendant ces paroles, le visage de la mère Langlois se décomposa.

— Vous ne me répondez pas, monsieur, reprit-elle d'une voix étranglée par l'émotion; où est ma fille? Que lui est-il arrivé?

M. Morand l'entraîna dans son cabinet. Là, après l'avoir fait asseoir et lui avoir arraché la promesse qu'elle resterait calme, il lui apprit que Claire avait disparu au milieu de la nuit précédente et comment il avait dû supposer qu'elle avait quitté la maison pour se rendre chez sa mère.

La mère Langlois l'écouta avec une immobilité de statue et, en apparence, très-calme; mais, sur sa physionomie tourmentée, le docteur pouvait lire les impressions diverses produites par ses paroles.

Quand il eut fini, la poitrine de la malheureuse mère se souleva, ses yeux fixes, démesurément ouverts, devinrent hagards et un frisson nerveux courut sur tout son corps. D'un seul mouvement elle se dressa debout; elle voulut parler, un cri rauque, affreux, sortit de sa gorge, elle tourna sur elle-même et tomba à la renverse sur le parquet.

— Pauvre mère! gémit le médecin.

Il s'empressa de la relever et de lui donner des soins.

Ce n'était heureusement qu'un évanouissement. Au bout de quelques minutes il parvint à la rappeler à la vie et aussi, hélas ! au sentiment de la terrible réalité.

— On m'a volé ma fille, on me l'a volée ! exclama-t-elle.

Sa douleur, sa colère et son épouvante trop longtemps contenues firent tout à coup explosion. Elle se mit à pousser des cris effroyables mêlés à des sanglots déchirants.

Une lionne à laquelle on vient de prendre ses lionceaux n'est pas plus terrible.

Ses yeux enflammés avaient des reflets de sang ; en proie à une épouvantable crise nerveuse, elle se roulait sur le parquet et se tordait en tous sens avec des mouvements de reptile. Ses ongles se brisaient en rayant le bois du plancher, ou bien, crispés sur sa tête, ses doigts arrachaient ses cheveux. C'est avec peine que M. Morand parvenait à la maîtriser pour l'empêcher de se meurtrir ou de se briser la tête et les membres contre les meubles.

L'horrible crise dura plus d'un quart d'heure. Enfin, brisée, sans force, anéantie, vaincue, les convulsions cessèrent. Elle resta étendue, pantelante, n'ayant plus d'autres mouvements que les palpitations de la chair.

XX

LES TROIS

Trois jours s'écoulèrent sans qu'on ait rien appris sur le sort de Claire, sa disparition était toujours entourée d'un profond mystère.

La douleur de la mère Langlois était navrante. Les idées les plus folles, les plus noires lui passaient dans la tête. Parfois elle s'imaginait que M. Morand, ne voulant pas lui rendre sa fille, l'avait séquestrée; ou bien c'étaient des ennemis qui l'avaient enlevée et enfermée dans un cloître; ou bien encore elle avait été attirée dans un guet-apens et assassinée... La malheureuse ne cessait pas de gémir et de pleurer; elle n'était plus reconnaissable : sa figure gardait une pâleur de cadavre, et ses yeux, subitement renfoncés sous l'os frontal, avaient dans leur égarement un éclat farouche qui

faisait mal à voir. On pouvait craindre qu'elle ne perdît la raison.

Albert Ancelin étant venu la voir pour essayer de la consoler et de lui redonner un peu de courage, fut effrayé des ravages faits en si peu de temps.

Cependant, elle ne s'en était pas tenue à pousser des plaintes et des gémissements inutiles; elle était allée faire sa déclaration au parquet, laquelle avait été confirmée par une déposition analogue du docteur Morand. Les magistrats s'étaient vivement émus, et les plus fins limiers du chef de la police de sûreté avaient été lancés dans tous les quartiers de la ville.

André partageait la douleur et les angoisses cruelles de la mère de sa bien-aimée Claire, et roulait dans sa tête des projets de vengeance terrible. Contre qui? Il ne le disait à personne, pas plus à la mère Langlois qu'à Mme Descharmes. Il lui était venu à l'idée que le jeune comte de Presle n'était pas étranger à la disparition de sa fiancée et jusqu'à nouvel ordre, il voulait garder pour lui seul le secret de ses sombres pensées. Mais autant il avait pris de soin, jusqu'alors, d'éviter son ennemi, autant, maintenant, il mettait d'ardeur à le rencontrer. A un moment donné, fatalement, les deux jeunes gens devaient se trouver face à face, et une agression était inévitable.

Plusieurs journaux, dont les reporters fréquentent le palais de Justice, avaient raconté dans leurs échos de la ville la mystérieuse disparition de la jolie lingère. Ce fait qui, en définitive, n'intéressait que quelques personnes, prenait peu à peu des proportions importantes.

Pendant ce temps, Mme Descharmes poursuivait son but de vengeance, sans dévier du plan qu'elle s'était tracé. Elle conduisait lentement, mais sûrement, le marquis de Presle au vertige et à l'affolement de la passion.

Un peu de bien-être apporté dans la mansarde de Marguerite Gillot avait produit le résultat espéré. La pécheresse repentie allait beaucoup mieux, elle revenait à la santé. Les bonnes paroles de Pauline avaient fait plus pour elle que les médications ordonnées par le médecin; elles avaient rassuré son âme, rendu le calme à son esprit et laissé dans son cœur un rayon d'espoir.

Quant à Pierre Gargasse, ni Marguerite, ni la mère Langlois n'auraient pu dire comment il employait son temps. Devenu plus prudent encore depuis le terrible danger qu'il avait couru, il s'était rendu méconnaissable au moyen d'un déguisement et pouvait courir les rues de Paris sans risquer de perdre sa liberté, dont il avait besoin pour accomplir un projet ténébreux qu'il méditait.

A onze heures, le grand Bernard déjeunait avec deux de ses camarades chez un marchand de vins de la rue d'Aligre. Il avait pris un journal et, selon l'habitude des ouvriers, qui aiment la lecture et n'ont pas une minute à consacrer à cet agrément, il lisait en mangeant, sans se donner la peine de regarder le morceau qu'il portait à sa bouche.

Tout à coup, sa fourchette tomba sur l'assiette et il asséna sur la table un formidable coup de poing qui fit danser les verres et culbuta les deux bouteilles.

Il se leva pâle, les sourcils froncés, l'œil en feu.

Ses compagnons le regardaient avec effarement.

— Savez-vous ce que je viens de lire là, dans ce journal? dit-il. Dans la nuit de jeudi à vendredi, Mlle Claire, la fille de la mère Langlois, la fiancée de l'Enfant du Faubourg a disparu de la maison du docteur Morand. On ne sait pas ce qu'elle est devenue. Pour la retrouver, on a mis la police sur pieds. Tonnerre, qu'est-ce que cela veut dire?...

Il reprit le journal.

— Oui, c'est bien cela, dans la nuit de jeudi, après dix heures du soir... C'était le jour de la noce de notre camarade Ravier. Tu étais ivre, Brion, tu ne te souviens pas que tu es tombé dans une ruelle et qu'il m'a fallu te porter sur mes épaules. Quelle heure pouvait-il être?

— Ne me le demande pas, dit Brion un peu confus.

— Et toi, Bourguignon, te rappelles-tu?

— Oui, peu après j'ai entendu sonner minuit à l'horloge de Joinville.

— Minuit, n'est-ce pas? c'est ce que je pensais. Tu dois te souvenir aussi que pendant que nous ramassions Brion, une voiture est entrée dans la ruelle?

— Parfaitement. Cela nous a même assez surpris.

— Il y a pour moi un autre sujet d'étonnement auquel je n'ai pas attaché assez d'importance, reprit le grand Bernard. Si j'ai bonne mémoire, voici ce qui s'est passé: La voiture s'arrêta à une quinzaine de pas de nous, un homme en descendit et ouvrit une porte pratiquée dans le mur d'un jardin. Le cocher sauta à bas de son siége

et aida un autre individu à sortir de la voiture quelque chose qui devait être assez lourd. Il faisait noir en diable, je n'ai pas pu distinguer l'objet.

— Moi, dit Bourguignon, je crois que c'était une femme.

Le froncement de sourcils du grand Bernard s'accentua encore.

— Et moi, j'en suis sûr maintenant, répliqua-t-il d'une voix creuse. Quand les deux hommes et la femme qui étaient dans la voiture eurent disparu, la porte se referma, le cocher grimpa sur son siége et fouetta ses chevaux qui partirent au galop.

-- Le brigand a même failli m'écraser en passant, dit Bourguignon.

— Or, continua le grand Bernard, pendant que la voiture partait, j'ai entendu pousser un cri de l'autre côté du mur et presque aussitôt après ces mots : Ma mère, André, au secours !...

Les deux compagnons se dressèrent d'un bond.

— Oui, poursuivit le grand Bernard, je me souviens très-bien de cela, une femme a appelé au secours en nommant André. Eh bien, comprenez vous? Pour moi, je ne crois pas me tromper; cette femme, c'était Claire.

— Tripes du diable! exclama Bourguignon en serrant les poings, si nous l'avions deviné!

— C'est après dix heures qu'elle a disparu, reprit le grand Bernard; comme on ne sait rien, on suppose qu'elle s'est enfuie de la maison du docteur Morand. Pourquoi se serait-elle sauvée, à moins que ce ne soit

pour aller retrouver sa mère? Est-ce assez bête de penser cela? Non, la fiancée d'André a été enlevée... voilà mon opinion.

Pour aller de Montreuil à Joinville avec une voiture il ne faut guère plus d'une heure, même par de mauvais chemins ; comme vous le voyez, les heures se rapportent parfaitement.

— C'est vrai.

— Maintenant, ce n'est pas tout ça, il ne s'agit pas de lambiner. André est toujours l'Enfant du Faubourg, n'est-ce pas? notre ami, notre fils!...

— Certainement.

— Eh bien, camarades, aujourd'hui qu'il est dans la peine et qu'il a besoin de la coterie, nous devons être à lui... A la besogne, compagnons, nous allons travailler pour l'Enfant du Faubourg. Je me chargerai d'expliquer la chose au patron. Aujourd'hui, et demain s'il le faut, nous ne toucherons pas au rabot... Bourguignon, retrouveras-tu la ruelle, reconnaîtras-tu la porte du jardin?

— Je le crois.

— Ensemble, tout de suite, vous allez partir pour Joinville. Il faut que vous sachiez qui habite la propriété et, si cela se peut, ce qui se passe dans la maison. Vous regarderez par les fenêtres, vous ferez jaser les voisins, à vous d'être adroits... Vous pourrez avoir besoin d'argent, mettez-en dans vos poches, l'Enfant du Faubourg vous le rendra.

— Et toi, Bernard, que vas-tu faire?

— Moi, je vais d'abord changer de costume et courir

ensuite chez André, qui doit être instruit de ce qui se passe.

— C'est juste. Où te trouverons-nous?

Le grand Bernard réfléchit un instant.

— Vous ne quitterez pas Joinville, répondit-il. Ce soir, seul ou avec André, j'irai vous y rejoindre. Il faut surveiller la maison en question et ne point la quitter des yeux. Surtout, Brion, ajouta-t-il, pas de bêtises, tu entends?...

— Je serai là, fit Bourguignon.

— Si j'ai soif, je boirai de l'eau, dit Brion.

Les trois ouvriers payèrent leur dépense, et sortirent du cabaret.

XXI

LES DEUX MARQUISES

En apprenant par une lettre du docteur Morand la disparition de Claire, la marquise de Presle éprouva une surprise douloureuse. Toutefois, le docteur la rassurait complétement au sujet de Léontine Landais. Non-seulement la guérison de son intéressante malade n'était plus un doute pour lui, mais encore il désignait le jour où cette cure, à laquelle il attachait, comme savant, une si haute importance, serait un fait définitivement acquis au domaine de la science. Il disait même quelques mots du rapport qu'il allait rédiger pour l'Académie de médecine.

Sa pensionnaire avait retrouvé peu à peu toutes les sensations morales de l'être humain et, une fois encore, il avait pu constater et étudier un des merveilleux phé-

nomènes produits par la sensibilité. Depuis quelques jours, la malade était plongée dans une sorte de tristesse résignée; elle gardait le silence et semblait recueillie en elle-même. Ceci n'inquiétait nullement le célèbre médecin, au contraire. C'était la crise décisive. La pensée renaissait, l'esprit s'éclairait de lueurs successives. La malade reprenait possession de ces nobles facultés que Dieu a données à l'homme créé à son image.

« J'ai eu, je l'avoue, un instant de crainte, disait encore la lettre de M. Morand, lorsque, étonnée de ne point voir Claire, elle me demanda où elle était. Sa mère est un peu souffrante, lui répondis-je, et maintenant que vous vous portez bien, elle a cru pouvoir s'éloigner de vous pendant quelques jours pour donner ses soins à cette autre mère qui partage avec vous toute sa tendresse.

« Elle fit un mouvement de tête pour indiquer qu'elle comprenait. Puis, au bout d'un instant, après avoir réfléchi :

— « Elle reviendra, n'est-ce pas, monsieur ? me demanda-t-elle.

Certainement et bientôt, me suis-je empressé de répondre.

« La douceur habituelle de son regard s'accentua encore et exprima une tendresse adorable. Un sourire suave passa sur ses lèvres. Elle me prit la main et, la serrant doucement : Merci, monsieur, me dit-elle, vous êtes bon, bien bon pour moi. Puis lentement sa tête se pencha sur son sein, et, comme si je n'eusse plus été près d'elle, elle s'abîma dans ses réflexions. Je m'éloi-

gnai sans bruit, en essuyant deux larmes, et le cœur plein de reconnaissance envers Dieu.

« Si vous le voulez bien, madame la marquise, ajoutait le docteur en terminant sa lettre, j'aurai l'honneur de vous attendre lundi prochain. Je vous mettrai en présence de notre chère malade, et vous tenterez la dernière et grande épreuve. En suivant docilement mes instructions, ce qu'elle a fait avec une délicatesse exquise, Claire a préparé son amie à fouiller dans le passé lointain, et lui a donné la volonté de se souvenir. Celle-ci, je l'espère, sera en état de causer avec vous et de répondre à vos questions. »

Or, le lundi, vers une heure, la marquise sortit à pied de l'hôtel de Presle. Elle était mise très-simplement. Elle alla prendre une voiture de remise et se fit conduire à Montreuil.

Le docteur l'attendait. Il la fit entrer dans le petit salon où, lors des précédentes visites, Claire et Edmée restaient souvent seules à causer.

— C'est ici qu'aura lieu votre entrevue avec notre chère malade, lui dit-il, nul ne viendra vous déranger.

La marquise poussa un soupir.

— Je suis émue, docteur, dit-elle, je touche à un moment suprême patiemment attendu ; quelque chose de douloureux que je ne puis définir envahit mon cœur... Aurais-je donc peur d'entendre ce qui va m'être révélé ?

— Vos appréhensions sont naturelles, madame, vous êtes en face de l'inconnu, qui effraie souvent même ceux qui sont le plus fortement poussés vers lui.

— Oui, l'aspect seul de ce mystérieux inconnu est redoutable, les cœurs les plus vaillants peuvent battre en retraite au seuil de son palais entouré de ténèbres ; mais je m'avancerai hardiment dans cette nuit, docteur ; non, je ne reculerai pas; devrais-je à chaque pas trébucher dans l'horreur et le crime, je ne m'arrêterai point. Mais, pour elle, ne redoutez-vous rien? Si vous le croyiez nécessaire, nous pourrions attendre encore quelques jours.

— Elle est guérie, madame, répondit le docteur en souriant, et aussi bien aujourd'hui que demain, que dans quinze jours, elle peut parler. Ce matin, confidentiellement, elle m'a dit son nom.

— Son nom, docteur! s'écria la marquise.

— Oui, madame. Elle se nomme Léontine Landais.

— Ainsi, elle se souvient... elle se souvient!...

— Si elle a encore quelque défaillance de mémoire, un peu d'obscurité dans la pensée, cela se dissipera. Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, madame la marquise, notre malade n'a point perdu son temps : son esprit a longuement voyagé dans le passé ; elle a travaillé laborieusement à reprendre possession d'elle-même.

— Enfin, docteur, grâce à vous, elle a retrouvé la raison ; mais je n'ai pas achevé mon œuvre, je songe maintenant à la réparation.

— Quand vous le voudrez, madame la marquise, j'irai chercher Léontine Landais.

— Tout de suite, docteur, allez, je suis prête à courber mon front devant elle.

Le docteur sortit et reparut au bout de quelques minutes, tenant Léontine par la main.

Elle portait une robe de cachemire noir qui lui allait délicieusement. Il est bon de dire qu'elle avait été faite par la couturière de Mme de Presle. Le corsage ajusté dessinait admirablement les formes arrondies des épaules et de la gorge, en faisant ressortir l'élégance parfaite de sa taille. Léontine avait elle-même arrangé ses cheveux dans lesquels passait un ruban de velours, qui se terminait par un nœud sur le cou. Des bottines de chevreau chaussaient ses pieds.

La marquise resta un instant immobile de surprise, heureuse de la contempler. Quelle différence entre cette femme jeune et belle encore et la malheureuse créature qu'elle avait rencontrée à la ferme des Sorbiers et qu'elle avait vue une seconde fois, presque mourante, lorsqu'on la lui avait amenée près du parc de Saint-Cloud, au bord de la Seine.

Le regard que la marquise jeta sur le docteur, à ce moment, fut toute une action de grâce.

Certes, M. Morand méritait la vive reconnaissance dont il était l'objet : en même temps qu'il ressuscitait l'esprit, il avait rendu la santé, la vie, et mieux, la beauté au corps. Sans doute, sur le front et les joues de Léontine, le temps avait marqué son passage; ses cheveux s'étaient éclaircis et commençaient à grisonner; mais la taille redressée avait repris sa souplesse gracieuse, le regard son charme inexprimable et le sourire était redevenu ce qu'il était autrefois, adorable.

Si, physiquement, Léontine avait vieilli, son âme et

son cœur, endormis, comme sa raison, ne s'étaient ni aperçus, ni ressentis de la marche des années. Les meilleurs sentiments, la douceur, la bonté, la tendresse, l'amour aussi, peut-être, toutes les fleurs épanouies dans son cœur étaient restées fraîches et parfumées comme à dix-huit ans.

La marquise s'approcha de Léontine et lui prit la main. Elles se regardèrent silencieusement, et en même temps baissèrent les yeux. Chacune avait sa pensée intime.

— Ah! s'écria Mme de Presle, avec cette spontanéité qui était la grandeur de cette femme admirable, ce n'est pas ainsi que nous devons nous reconnaître.

Et en pleurant, elle jeta ses bras autour du cou de Léontine. Celle-ci, d'abord surprise, comprit bientôt. Elles s'embrassèrent avec effusion.

Le docteur avait profité de cet instant pour se retirer discrètement. Mais il se tint dans une pièce voisine, prêt à accourir au premier appel dans le cas d'un danger imprévu.

Les deux femmes, les mains unies, s'assirent sur un canapé. Après un moment de silence, la marquise prit la parole.

— Léontine, dit-elle, vous souvenez-vous de m'avoir vue déjà?

— Oui, madame, mais je ne vous aurais pas reconnue.

— Ainsi, vous savez mon nom?

— Je sais que vous êtes madame la marquise de Presle. Claire m'a raconté ce qui s'est passé entre

nous à Rebay, à la ferme où j'ai vécu pendant ving ans, paraît-il; si on ne me l'eût dit, je ne saurais pa mon âge.

— Pauvre enfant, c'est vrai. Mais, maintenant que j suis près de vous, que vous savez mon nom, est-ce qu vous n'éprouvez pas de la colère contre moi?

— Non. Si je pouvais avoir de la colère, ce ne serai pas contre vous, qui ne la méritez point. Claire m' appris ce que vous avez fait pour moi, madame, et c matin encore, le bon docteur me l'a répété. Madame l marquise de Presle, continua-t-elle en se laissant glisse sur ses genoux et en joignant les mains, vous m'ave sauvée de la mort et vous avez fait plus encore, grâce vous la raison m'a été rendue. Ah! soyez bénie, et qu'e votre nom les autres soient pardonnés!...

— Léontine, mon amie, ma sœur, oui, ma sœur di la marquise d'une voix entrecoupée, relevez-vous revenez là, près de moi, plus près encore, appuyez votr tête sur mon épaule, pour ne point vous fatiguer, e nous allons causer, comme deux sœurs qui s'aiment, e vous me direz tout, n'est-ce pas, tout ce qui est reven dans votre mémoire?

— Hélas! madame, j'ai retrouvé ma mémoire tro fidèle, peut-être.

— Non, non, car dans votre intérêt, il faut que j connaisse tout le passé. Tout à l'heure, Léontine, vou avez eu la pensée du pardon; après le mal qui vous été fait, après de si longues souffrances, voudriez-vou réellement oublier et pardonner?

— Oui, oui, je pardonnerai, à une condition...

— Une condition, laquelle?

— C'est qu'on me rendra mon enfant.

— Votre enfant! s'écria la marquise stupéfiée, vous avez un enfant?

— Un fils, madame; ils me l'ont pris dans son berceau, qu'en ont-ils fait?

— Ah! je le saurai, nous le saurons, je vous le jure!... Vous aviez un enfant et il vous l'a volé, l'infâme! Ah! il vous le rendra, il vous le rendra!...

— S'ils l'ont laissé vivre!... murmura Léontine.

Et au souvenir de son enfant, elle éclata en sanglots.

La marquise la serrait fiévreusement contre sa poitrine.

Au bout d'un instant, Léontine eut la force de se maîtriser, sa poitrine se dégonfla ; les larmes qu'elle venait de verser l'avaient soulagée. Elle essuya ses yeux en disant :

— S'il n'y avait mon fils, mon petit Gontran, je voudrais avoir oublié ce passé plein de mensonges et de cruautés pour ceux qui m'ont perdue, pour moi plein de douleur et de honte! C'est cet affreux passé que vous voulez connaître, madame. Eh bien, soit, je vous dirai tout ; à vous seule, j'aurai le courage de ne rien cacher.

— Parlez donc, pauvre âme brisée, et n'oubliez pas que c'est une amie dévouée qui vous écoute.

Alors, simplement, sans phrases ni réticence, sans vouloir excuser sa faiblesse et sa trop grande confiance, sans chercher à accuser le marquis de Presle et ses com-

plices autrement que par les faits, Léontine Landais raconta ce qu'elle savait de sa navrante histoire. Son récit s'arrêtait brusquement à ce jour où elle avait été soudainement frappée de folie après la révélation que lui avait faite Blaireau du mariage du marquis de Presle. A partir de ce moment, elle ne se souvenait plus de rien. Tout ce qui s'était passé autour d'elle depuis vingt années restait enseveli dans une nuit profonde. Ce qu'elle en savait, c'est ce que Claire et le docteur Morand lui avaient appris.

Ainsi, elle ne put dire à la marquise ni comment on lui avait enlevé son enfant, ni comment elle s'était trouvée transportée de Bois-le-Roy dans la Nièvre, sur cette route où elle avait été relevée inanimée par les paysans de Rebay.

Mais d'après les renseignements qui lui avaient été donnés à Rebay, la marquise pouvait supposer facilement que la malheureuse femme s'était enfuie de la maison de Bois-le-Roy et qu'elle avait marché jusqu'au moment où brisée de fatigue, à bout de force et mourant de faim, elle était tombée sur la route, à deux cents pas de la ferme des Sorbiers.

En écoutant, la marquise avait plus d'une fois frissonné d'horreur. Son cœur révolté, sa conscience indignée, avaient fait monter à son front le rouge de la honte. Mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour imposer silence à ses sentiments ; elle voulut rester calme. La tempête était intérieure. Pourtant, elle était à peine étonnée, car elle s'attendait à tout, aux choses les plus épouvantables... Depuis qu'elle avait cessé d'ai-

mer et d'estimer son mari, elle l'avait jugé froidement; elle le connaissait. C'était toujours le même homme sans scrupules; sacrifiant tout à ses passions, se faisant un jeu des choses les plus saintes, et, sans dignité, sans avoir plus de respect pour lui-même que pour les autres, foulant son honneur sous ses pieds et couvrant le blason de ses ancêtres de toutes les souillures.

Cette victime du marquis de Presle, cette malheureuse dont la vie avait été brisée lui parut à ce moment moins à plaindre qu'elle ; au moins, pensait-elle, elle ne porte pas un nom déshonoré.

Mais de ce crime odieux de son mari, de cette lâcheté sans nom, un enfant était né. Qu'était-il devenu? La mère privée de sa raison, on lui avait enlevé le pauvre petit, il le fallait, sans doute. La marquise comprenait cela. Mais où avait-il été placé? A quelles mains avait-on confié son enfance? Si criminel que fût le marquis, elle ne pouvait admettre qu'il eût abandonné complétement cette innocente créature ou qu'il l'eût fait disparaître pour ne pas avoir à redouter un jour ce témoin de son infamie.

Dans l'idée de la marquise, l'enfant devait exister, il existait. Or, pour achever son œuvre de réparation, il fallait qu'elle retrouvât ce fils illégitime de son mari et le rendît à sa mère.

— Ma chère amie, dit-elle après un moment de silence, j'avais deviné en partie ce que vous venez de me raconter ; cependant je ne supposais pas que certains hommes fussent aussi misérables... Ah! pauvre victime, il n'y a pas de honte pour vous dans votre malheur ;

devant les femmes les plus honnêtes et les plus pures, devant moi surtout vous avez le droit de lever haut la tête!... Reprenez courage et espérez ; vous pouvez compter sur Eléonore de Blancheville, marquise de Presle. Quelque chose me dit que votre fils existe ; oui, Dieu qui est juste et bon, vous l'a conservé ; après de si cruelles souffrances, il vous doit le bonheur de la maternité. Votre fils vous sera rendu.

— Oh! si Dieu permet que je retrouve mon fils et que je revoie ma sœur, je ne me souviendrai plus du mal qu'on m'a fait! s'écria Léontine, en joignant les mains.

— Vous reverrez votre sœur bientôt, je vous le promets ; j'ai quelque raison de croire qu'elle habite Paris ; du reste, demain je verrai une personne qui me donnera des renseignements complets sur votre famille.

Je vais vous quitter, ajouta la marquise en se levant, mais nous nous reverrons bientôt, peut-être demain soir.

Les deux femmes s'embrassèrent.

Un instant après, Léontine Landais rentrait dans sa chambre et la marquise de Presle reprenait la route de Paris.

Edmée l'attendait avec impatience. Elle était à peine rentrée à l'hôtel que la jeune fille accourut près d'elle. La marquise lui mit un baiser sur le front.

— Je devine que tu n'as pas une bonne nouvelle à m'apprendre, dit Edmée tristement.

— Hélas! non, chère enfant, malgré toutes les recherches, on n'a pu rien savoir encore sur le sort de Mlle Claire.

— Elle est peut-être morte, ah! c'est épouvantable!...

— Rassure-toi, ce malheur n'existe pas.

— Mais enfin, chère mère, comment se fait-il qu'on ne puisse pas la retrouver?

— Ce mystère s'éclaircira.

— Pauvre Claire! murmura la jeune fille, sa mère et son fiancé doivent être bien malheureux.

La marquise remit son mantelet et son chapeau dans les mains de sa femme de chambre et revint près de sa fille.

— Sais-tu si ton père est chez lui? demanda-t-elle.

— Il n'y est pas, répondit Edmée dont le visage prit une nouvelle nuance de tristesse.

Mme de Presle étouffa un soupir. Jamais devant ses enfants elle n'avait fait entendre une plainte contre son mari; mais Edmée, la voyant pleurer, avait deviné ses souffrances et la cause de ses larmes. Respectant le silence que gardait sa mère, la jeune fille n'aurait point voulu lui adresser une question indiscrète. Elles s'entendaient du regard, se comprenaient par les yeux.

— Chère mère, reprit Edmée, je dois vous prévenir que Gustave ne dînera pas avec nous; il m'a dit aussi qu'il ne rentrerait pas cette nuit.

Mme de Presle eut un sourire amer.

— Quelque partie de plaisir, sans doute, fit-elle.

— Je ne sais pas. Il est venu en ton absence accompagné de deux de ses amis, M. Edmond de Fourmies et M. Arthur de Guerle. Ils paraissaient très-affairés; ils ont causé longuement, enfermés dans la chambre de

Gustave. J'ai remarqué que mon frère était fort agité, ses yeux avaient un regard singulier, son air soucieux et inquiet m'a presque effrayée. Je lui ai demandé de me dire ce qui le contrariait. Laisse-moi tranquille, me répondit-il d'un ton brusque, les affaires des hommes ne regardent pas les petites filles. J'essayai d'insister, mais il m'a tourné le dos et s'en est allé, suivi de ses amis.

Tout entière à ses pensées, la marquise écouta distraitement les paroles de sa fille et ne leur attacha point l'importance qu'elles méritaient. Un quart d'heure après, elle n'y pensait plus.

Restée seule dans sa chambre, elle écrivit les lignes suivantes à Albert Ancelin :

« Monsieur,

» Dès que vous aurez reçu ce billet, venez ; je vous » attends avec impatience. J'ai absolument besoin de » causer avec vous. Est-il nécessaire de vous dire qu'il » s'agit de cette malheureuse femme que nous avons vue » à la ferme des Sorbiers, et à laquelle vous vous êtes si » vivement intéressé !

» Si vous ne pouviez venir ce soir même, je vous at» tendrais demain avant midi.

» Agréez l'expression de mes meilleurs sentiments.

« MARQUISE DE PRESLE. »

Cette lettre mise dans une enveloppe, un coup de sonnette appela la femme de chambre.

— Vous ferez porter ceci immédiatement par un des

valets de pied, lui dit sa maîtresse. Pour revenir plus vite, il prendra une voiture. Si la personne ne se trouvait pas chez elle, il laisserait néanmoins la lettre.

La chambrière se retira.

Un instant après, la marquise se retrouva avec sa fille dans la salle à manger. Elles dînèrent en tête-à-tête. Elles sortaient de table lorsque le valet de pied vint ren dre compte de sa mission.

M. Albert Ancelin était sorti, et ne devant rentrer que fort tard dans la soirée, il avait laissé la lettre à la concierge, suivant les instructions de madame la marquise, en lui recommandant bien de la remettre à M. Albert Ancelin aussitôt qu'il rentrerait.

La façon dont Edmée regarda sa mère était une interrogation.

— Eh bien, fit la marquise avec un doux sourire, ne t'ai-je pas annoncé que M. Ancelin nous reviendrait?

— Parce que tu l'appelles?

— Il ne pouvait venir que sur une nouvelle invitation. J'ai besoin d'un renseignement que lui seul peut me donner.

— Ah! c'est pour cela...

— Oui, répondit la marquise, en entourant sa fille de ses bras; mais, quand j'aurai fait ce que je dois pour les autres, je m'occuperai de ton bonheur.

Edmée tressaillit; pour cacher sa rougeur, elle laissa tomber sa tête gracieuse sur la poitrine de sa mère.

XXII

L'HONNEUR

Le lendemain, un peu avant neuf heures, le marquis était prêt à sortir, lorsque son valet de chambre vint le prévenir que madame la marquise désirait avoir un entretien avec lui, et qu'elle l'attendait dans sa chambre.

Le marquis eut un mouvement de mauvaise humeur, et c'est avec une visible contrariété et un air ennuyé qu'il se rendit à l'invitation de sa femme.

La marquise, déjà habillée, était prête à le recevoir. Elle portait un vêtement sombre qui faisait ressortir encore sa pâleur diaphane. Sa physionomie calme et pleine de gravité donnait un éclat de plus à sa haute distinction. Les rayons de lumière que lançaient ses yeux empêchaient de voir le nuage qui assombrissait son front.

De la main, elle indiqua un siége au marquis et s'assit en face de lui.

— Je me disposais à sortir lorsque vous m'avez fait demander, dit le marquis ; je n'ai que quelques minutes à vous donner ; faites-moi donc savoir de quoi il s'agit.

— Soyez tranquille, je ne vous retiendrai pas longtemps. Je ne vous aurais point dérangé sans une nécessité absolue. Monsieur le marquis, c'est peut-être aujourd'hui la dernière fois que nous causerons ensemble.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-il en s'agitant sur son fauteuil.

— Vous le saurez tout à l'heure. Laissez-moi, d'abord, vous parler de notre fils, l'avez-vous vu hier?

— Non.

— Vous ignorez, sans doute, que Gustave n'est pas rentré cette nuit.

— Je l'ignore, en effet ; mais il n'y a là rien qui doive vous inquiéter.

— Une mère a le droit de s'effrayer de tout, monsieur ; c'est la première fois que Gustave ne couche pas ici.

— Il y a un commencement à tout, répondit-il d'un ton léger.

La marquise laissa échapper un soupir.

— Vous devriez savoir, répliqua-t-elle vivement, le danger qu'il y a à accorder aux jeunes gens une trop grande liberté ; c'est leur permettre de se jeter dans une vie de désordre, de se livrer aux passions malsaines qui flétrissent le cœur, dépravent l'esprit, les dégradent et les avilissent. Mon cœur de mère est tourmenté, mon-

sieur ; j'ai peur de l'avenir pour Gustave, vous ne veillez pas assez sur lui.

— Mon fils n'est plus un enfant, madame, il est arrivé à l'âge où l'on devient homme, c'est-à-dire au moment où il doit entrer résolument dans la vie pour en faire l'apprentissage. Je ne lui reprocherai certainement pas quelques peccadilles.

— Monsieur le marquis, c'est en fermant les yeux sur ce que vous appelez des peccadilles que la jeunesse de nos jours se perd et souvent se déshonore !

Le marquis haussa les épaules.

— Vous vous êtes éveillée ce matin avec des idées noires dans la tête, fit-il ; est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ?

Il allait se lever, elle l'arrêta.

— Non, monsieur, non, répondit-elle ; seulement, j'ai cru devoir vous avertir au sujet de Gustave, pensant que votre parole aurait plus d'autorité que la mienne. Je vous ai prié de m'accorder ce moment d'entretien, continua-t-elle, pour vous parler de cette pauvre femme que j'ai rencontrée un jour à Rebay, à la ferme des Sorbiers.

Un pli se creusa verticalement sur le front du marquis et les traits de son visage se contractèrent.

— Je croyais vous avoir répondu déjà au sujet de cette femme, dit-il d'un ton irrité.

— C'est vrai ; mais vous ne m'avez pas dit alors tout ce que vous saviez.

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Ce que vous avez voulu me cacher, monsieur le marquis, je l'ai découvert.

Il crut faire bonne contenance en laissant éclater un rire ironique.

— La folle de Rebay, poursuivit la marquise, a été enlevée par votre ordre ; les misérables que vous avez payés pour commettre cet attentat, suite d'un autre crime plus audacieux et plus horrible encore, l'ont jetée dans un cachot infect et humide ; ils l'ont tenue là, séquestrée pendant plusieurs mois, sans air, sans feu et sans lumière, à peine nourrie, couverte de haillons sordides ; elle gémissait dans ce trou immonde sur de la paille pourrie.

— Allons donc, fit le marquis avec dédain, vous avez rêvé toutes ces horreurs !

— Oh! pour vous et pour moi, monsieur, je veux croire que vous ignoriez cela... Mais je ne les ai point rêvées, ces horreurs, hélas! elles étaient trop réelles. J'ai eu le bonheur d'arracher la malheureuse à la mort épouvantable qui l'attendait et de la soustraire à la rage de ses féroces ennemis.

— Je vous assure que tout cela ne m'intéresse guère, dit sèchement le marquis.

La marquise eut un sourire douloureux.

— Vous n'avez donc plus rien ni dans le cœur, ni dans l'âme, reprit-elle, puisque de telles atrocités ne peuvent vous émouvoir? Mais vous ne savez donc pas qu'il y a un Dieu pour punir de semblables forfaits?... Marquis de Presle, je vous parle de votre victime!

Il se redressa et un éclair sillonna son regard.

— Ce n'est plus de la pauvre folle qu'il s'agit, continua la marquise avec énergie, mais de mademoiselle

Léontine Landais ; la folle de Rebay n'existe plus, Dieu lui a rendu la raison et elle a parlé... Ce qu'elle était avant de vous rencontrer, je le sais : jeune et belle, innocente et naïve, elle a été pour vous une proie facile. Ce que vous avez fait pour la perdre et la pousser dans l'abîme, je le sais aussi : on l'appelait la marquise parce que, un jour, elle a cru avoir le droit de porter le nom du marquis de Presle. Vous, un gentilhomme, vous n'avez pas craint de jouer un rôle sacrilège dans une scène infâme, où quelques misérables à votre solde ont cyniquement outragé la plus importante et la plus respectable des lois civiles de votre pays ! La malheureuse enfant vous aimait, elle croyait en vous ; pouvait-elle vous supposer capable de commettre ce crime inouï devant lequel reculeraient les plus pervers?...

Et c'est ainsi que sans pitié, sans remords, lâchement, vous avez obtenu son amour et ses baisers de jeune fille. Alors vous lui avez donné quelques jours de fortune, peut-être même de bonheur... Ah! elle les a payés bien cher... par vingt ans de folie!...

Le marquis était atterré. Pâle, éperdu, les yeux hagards, pantelant et sans voix, il écoutait. C'était un véritable écrasement.

Quoi! après tant de souffrances et vingt ans de folie, Léontine Landais avait été guérie, elle s'était souvenue!... Dieu avait fait ce miracle... Le sceptique courbait la tête, il sentait la peur s'emparer de lui.

La marquise attendit un instant. Voyant qu'il ne répondait pas, elle reprit :

— Maintenant, monsieur, la malheureuse Léontine

Landais, qui pourrait venir vous demander ce que vous avez fait de sa jeunesse, de sa beauté, de son honneur, de son existence tout entière, Léontine Landais, victime immolée par vous, est toute disposée à pardonner et même à oublier ; vous entendez, monsieur le marquis, elle pardonne et oublie, mais à une condition...

— Elle veut une somme d'argent, murmura-t-il.

— De l'argent, venant de vous! s'écria la marquise en rejetant sa tète en arrière par un mouvement de fierté superbe ; ah! elle le refuserait avec indignation et mépris! Certes, le mal que vous avez fait doit être réparé autant que possible et il le sera. C'est moi, Eléonore de Blancheville, qui me charge de ce soin. Ma volonté assurera l'existence de Léontine Landais et même celle de sa sœur qui, j'ai lieu de le croire, existe encore. Malheureusement, tout ne se rachète pas avec de l'or. Ce qui reste aujourd'hui de la fortune du marquis de Presle ne rendrait pas à Léontine Landais ses illusions disparues, sa vie brisée, son bonheur à jamais détruit... Mais ce n'est point cela qu'elle réclame de vous, monsieur le marquis.

De votre faux mariage avec Léontine Landais, de cet acte monstrueux que vous avez commis, monsieur, est né un enfant, un fils... Qu'en avez-vous fait? Où est-il?

Le marquis s'agita fièvreusement.

— En rendant l'enfant à sa mère, vous aurez le pardon de la victime! Où est cet enfant, votre fils, monsieur le marquis? Répondez, où est-il?

Le marquis regarda sa femme avec effarement et, d'une voix rauque, prononça ce seul mot :

Mort!

La marquise se dressa d'un bond.

— Mort! s'écria-t-elle, mort, dites-vous ; en êtes-vous bien sûr?

Sous le regard qui pesait sur lui, le marquis se troubla et balbutia des paroles inintelligibles.

— Ce n'est pas me répondre cela, continua-t-elle avec une sorte de violence ; pouvez-vous jurer que le fils de Léontine Landais est mort? l'avez-vous vu dans son suaire, l'avez-vous, de vos mains, couché dans le cercueil?

— Non.

— Dans ce cas, vous ne pouvez rien affirmer. Lorsque la mère a été subitement atteinte par la folie, un misérable, un bandit du nom de Blaireau, le complice de vos crimes, a fait disparaître l'enfant, je sais cela. Mais rien ne prouve qu'il soit mort, à moins que le scélérat ne l'ait assassiné, ce dont il est capable. Où se cache-t-il, ce Blaireau? ah! je le trouverai, je vous le jure!

À cette pensée que Blaireau mis entre les mains de la justice pourrait faire des révélations dont les suites seraient désastreuses pour lui, le marquis frissonna.

— Je suis sûr que l'enfant est mort, dit-il ; je n'ai aucune raison d'en douter. Il fut placé chez de braves gens qui, n'ayant pas d'enfant, l'adoptèrent. Une forte somme leur avait été remise pour l'élever d'une manière convenable et les récompenser de leurs soins. Ils eurent la fatale idée, dans l'espoir de doubler leur petite fortune, de quitter la France et de s'en aller au-delà des mers. Peu de temps après, une lettre d'eux annonça la mort de l'enfant.

Le marquis venait de répéter à sa femme, avec l'accent de la vérité, le conte de Blaireau, qu'il avait accepté avec sa trop facile confiance. La marquise crut également à ce mensonge. Elle poussa un gémissement et se laissa tomber sur son siége en couvrant son visage de ses mains.

Elle ressentait par avance le contre-coup de la douleur qu'éprouverait Léontine en apprenant la mort de son fils.

— Ainsi, je ne pourrai même pas lui donner cette joie qu'elle attend et que je lui ai fait espérer! s'écria-t-elle avec douleur. Pauvre femme! Dieu veut donc qu'elle souffre toujours?...

Après un court silence :

— Monsieur le marquis, reprit-elle, il me reste peu de chose à vous dire; je dois vous faire connaître une grave résolution que j'ai prise : Mon intention bien arrêtée est de vivre éloignée de vous; dans quelques jours, je quitterai l'hôtel de Presle pour n'y rentrer jamais.

Le marquis regarda sa femme avec stupéfaction.

— C'est impossible, vous ne ferez pas cela, dit-il d'une voix creuse.

— Une Blancheville ne revient jamais sur sa décision.

— Il y a des lois pour vous retenir, madame.

— Oh! les lois, répliqua-t-elle avec une ironie mordante, est-ce à vous à les invoquer, à vous qui les avez toujours si bien respectées? En vérité, vous me faites pitié; mais ce sont elles, ce sont les lois qui vous condam

nent... Allez, je ne crains point que vous en fassiez usage.

— Pour vos enfants, madame, pour le monde !

— Avant le monde, il y a ma dignité et ma conscience d'honnête femme. Quant à mes enfants, ils me suivront, je l'espère, j'y compte...

Le marquis se leva, frémissant de colère.

— Ainsi, dit-il sourdement, c'est une menace?

-- Une menace, non, répondit-elle en le couvrant d'un regard plein de dédain, mais le désir, mais la nécessité cruelle de séparer mon existence de la vôtre. Me plaindre aujourd'hui serait ridicule, le temps des récriminations est passé. Pourtant, il m'est permis de me souvenir de ce que j'ai souffert depuis vingt années... Mon cœur est encore rempli de toutes les amertumes dont vous l'avez abreuvé. Vous m'avez fait supporter toutes les humiliations ; sans plus de respect pour la mère que pour l'épouse, vous avez froissé tous mes sentiments. Je n'ai rien dit, j'imposais silence aux révoltes de mon âme. Devais-je vous adresser des reproches ? A quoi bon ? C'eût été m'humilier moi-même. J'ai demandé à ma fierté, à mon orgueil de me consoler, de me donner le courage et la patience...

Le marquis était livide ; un tremblement nerveux secouait ses membres ; il mordait ses lèvres jusqu'au sang. Toutefois, il ne cherchait point à interrompre la marquise.

— Depuis longtemps, mon cœur était fermé pour vous, continua-t-elle, et j'ai eu, oui, j'ai eu le regret d'avoir pu vous aimer !... Heureusement, j'avais mes enfants... Les enfants sont la consolation des mères malheureuses, je leur donnai toute ma tendresse, tout

mon amour... Maintenant, mon fils s'éloigne de moi, je le vois, je le sens ; cela devait être, il a sous les yeux l'exemple funeste de son père ! Mais ma fille me reste, toute bonne et toute dévouée; c'est elle, ce sont ses baisers qui ont versé le baume sur les plaies saignantes de mon cœur... Edmée est ma suprême espérance !

Bien que ne vous aimant plus et ayant cessé de vous estimer, poursuivit la marquise en changeant de ton, pour nos enfants, pour le monde, comme vous le disiez tout à l'heure, j'ai pu vivre pendant des années sous le même toit que vous, restant fidèle à mes devoirs de mère, et réussissant à faire envier aux autres un bonheur que je ne possédais point !... Aujourd'hui, monsieur le marquis, la situation n'est plus la même ; non-seulement je ne vous aime et ne vous estime plus, mais je vous méprise !...

— Madame !...

— Oui, je n'ai plus pour vous que du mépris.... Je me sépare de vous, parce que je suis plus soucieuse de mon honneur que vous ne l'avez été du vôtre ! Ah ! votre honneur, qu'en reste-t-il, maintenant? Le mien est sans tache, je veux le conserver intact !

— Ah ! prenez garde, prenez garde! exclama le marquis, l'œil menaçant, en faisant un pas vers sa femme.

— Vous n'auriez pas, je suppose, l'audace de porter la main sur moi, lui dit-elle froidement.

Il resta immobile, les poings crispés, les dents serrées. Le regard de la marquise l'écrasait.

— Du reste, reprit-elle, notre entretien est terminé ; je n'ai plus rien à vous dire.

Le marquis se sentait dominé. Malgré la colère qui grondait en lui, il parvint à se contenir.

Il pensa à Mme Descharmes, ce qui contribua encore à le calmer. Il se rappela ces paroles qu'elle avait prononcées un jour : « Vous avez des enfants, une femme, vous n'êtes pas libre. Alors il fut comme ébloui. Sa femme le quittait ; il allait pouvoir dire à Angèle : Je suis libre ! Il oubliait ses enfants et ne s'inquiétait plus de ce que pourrait supposer et dire le monde.

Semblable à l'ange révolté, frappé de l'anathème de Dieu, il releva audacieusement la tête.

— Eh ! bien, soit, dit-il, faites ce que vous voudrez ; je ne chercherai point à combattre vos idées ; je ne lutterai pas contre votre détermination ; oui, faites ce que vous voudrez... Quant au scandale qui résultera de votre folie, il retombera sur vous, car vous l'aurez voulu.

Et d'un ton narquois il ajouta :

— Adieu, madame la marquise.

Lentement, le regard assuré, un sourire forcé sur les lèvres, il se dirigea vers la porte et sortit.

— Pas un remords, pas un mot de regret ou de repentir, rien !... s'écria la marquise avec désespoir.

Elle se leva et fit deux fois le tour de sa chambre d'un pas saccadé, fiévreux.

— Mais avec quelle boue a donc été pétri le cœur de cet homme ? exclama-t-elle. Ah ! mes enfants, mes pauvres enfants !...

Elle tomba sur ses genoux en sanglotant, les mains tendues vers le ciel.

XXIII

LE PEINTRE ET LA MARQUISE.

La marquise de Presle priait encore, implorant la miséricorde divine, lorsque sa femme de chambre vint lui demander si elle pouvait recevoir M. Albert Ancelin.

Elle se releva vivement.

— Faites entrer M. Ancelin dans le petit salon, dit-elle, je suis à lui dans un instant.

La domestique se retira.

— Avant de songer à ma douleur, à mes chagrins, murmura la marquise, je dois faire ce qui dépend de moi pour le bonheur des autres.

Elle répara un peu le désordre de sa toilette et passa sur son visage et ses yeux rougis un linge mouillé d'eau froide. Cela fait elle jeta les yeux dans une glace et fit

un mouvement de la tête et des épaules qui voulait dire : — Après tout, que m'importe, qu'il s'aperçoive que j'ai pleuré !

Elle souleva une tapisserie, ouvrit une porte et se trouva en face du peintre, qui l'attendait debout au milieu du boudoir.

Elle s'avança vers lui la main tendue.

Le jeune homme fut frappé de sa paleur et de l'altération de ses traits, mais il ne laissa point paraitre sa surprise.

— Ah ! fit-elle avec émotion, cela me fait du bien de vous revoir !... Asseyez-vous là, près de moi, sur cette causeuse. Vous savez pourquoi je vous ai appelé, nous allons causer d'elle, la pauvre femme ; mais, avant, je veux que vous me disiez tout le mal que vous avez pensé de moi.

— Oh ! madame la marquise, protesta-t-il.

— Je vous connais, monsieur Ancelin, un homme de votre caractère juge sévèrement les autres, parce qu'il ne connaît que la justice et la vérité. Avouez-le, vous avez douté de ma sincérité ?

— Mais non de votre cœur, madame.

— Ma conduite a dû vous paraître singulière, lorsque plein de confiance vous êtes venu me trouver ?

— Après les paroles que nous avions échangées à Rebay, je m'attendais, en effet, à un accueil plus cordial.

— Et vous aviez raison. Que vous ai-je dit ? Je ne me le rappelle plus ; j'étais troublée, nerveuse... Nous nous sommes quittés comme deux personnes qui ne doivent

plus se revoir : moi, confuse et malheureuse, vous, étonné et mécontent... Mais ce que vous veniez me demander, monsieur Ancelin, je l'ignorais vous le croyez, n'est-ce pas ?

— Après réflexion, c'est ce que j'ai pensé, madame. Alors je me suis expliqué votre silence, et par ce que je savais, j'ai compris votre réserve.

— Ainsi vous avez deviné que je soupçonnais mon mari d'être l'auteur de l'enlèvement ?

— Oui, madame.

— Ah ! me voilà rassurée ! ma seule crainte, monsieur Ancelin, était que vous n'eussiez conservé de moi une impression fâcheuse.

— Madame la marquise, dit le peintre d'une voix grave et émue, je n'ai jamais cessé de croire en vous et de vous honorer comme la plus admirable et la plus sainte des femmes.

— Vous êtes bon et généreux, merci. Maintenant, il n'y aura plus d'équivoque entre nous. Bientôt, dans quelques jours, vous connaîtrez mieux encore la marquise de Presle, et j'aurai peut-être le bonheur de vous prouver la considération que j'ai pour votre remarquable talent, mon affection pour vous. Mais pour le moment, ne pensons qu'à Léontine Landais.

— Quoi ! madame, s'écria Albert vivement surpris, vous savez son nom?

— Je connais aussi sa lugubre histoire, dans laquelle — ce n'est pas à vous que je dois le cacher — mon mari a joué un rôle odieux.

— Est-ce donc monsieur le marquis ?...

— Lui ! je n'ai même pas songé à l'interroger.

— Mais alors comment avez-vous apris?...

— Vous connaissez Mlle Langlois ?

— Depuis bien des années, madame ; ah ! la pauvre femme, on pourrait l'appeler, elle aussi, la mère des sept douleurs !

— C'est vrai, car elle a souffert beaucoup.

— Un coup terrible vient encore de la frapper.

— Sa fille disparue ?... Mlle Claire est l'objet d'actives recherches, il est impossible qu'on n'obtienne pas bientôt quelque renseignement.

— Hier soir, je suis passé chez Mme Langlois, je ne l'ai pas trouvée... « Elle est sur les traces de sa fille, » m'a dit la concierge.

— Dieu veuille que ce soit la vérité, monsieur Ancelin.

— Je le saurai bientôt, car en vous quittant tout à l'heure, madame la marquise, mon intention est de me rendre chez Mme Langlois.

— Oh ! mon cœur me dit qu'elle ne tardera pas à revoir son enfant ; tous ceux qui connaissent cette charmante jeune fille partagent les inquiétudes et les angoisses cruelles de la pauvre mère.

—Vous paraissez vous intéresser beaucoup à Mlle Claire, madame.

— Oui, monsieur Ancelin, beaucoup.

— Est-ce que vous la connaissez ?

— Je la connais, et je puis ajouter que j'éprouve pour cette chère enfant une amitié sincère. Mieux que sa mère, peut-être, j'ai pu apprécier ses admirables qualités, ses

sentiments exquis, rares trésors que renferme son cœur. Je lis dans vos yeux votre étonnement; vous pouvez être surpris, en effet, car vous ignorez encore les relations qui ont existé entre Mlle Claire et la marquise de de Presle. Monsieur Ancelin, ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi, ayant eu le bonheur de retrouver sa mère, Mlle Claire avait voulu conserver à Montreuil, chez le docteur Morand, sa place de lingère ?...

— Une seule fois, madame, j'ai interrogé la mère Langlois à ce sujet ; elle m'a répondu que sa fille avait ses raisons pour rester à Montreuil quelque temps encore, mais que ces raisons, elle ne les connaissait point. J'ai pensé que Mlle Claire avait contracté un engagement qu'elle tenait à remplir.

— C'était la vérité, Monsieur Ancelin. Cet engagement contenait aussi un secret important.

— Un secret?

— Oui. Mais aujourd'hui ce secret n'a plus aucune raison d'exister : C'est à moi que Claire avait fait la promesse de ne pas quitter la maison du docteur Morand ; comprimant les élans de sa tendresse filiale, c'est par dévouement qu'elle a refusé de suivres a mère. Vous ne devinez pas, mais vous allez comprendre...Après avoir retrouvé Léontine Landais et l'avoir arrachée à ses persécuteurs, qui tous avaient intérêt à laisser le passé dans l'oubli, à le couvrir d'ombre, c'est chez le docteur Morand que je l'ai placée...

— Je comprends ! s'écria Albert, la reconnaissance a retenu Mlle Claire auprès de celle qui a pris soin de son enfance ; elle accomplissait un devoir.

— Plus encore, monsieur Ancelin : son influence sur la pauvre insensée était si extraordinaire, si puissante, que le docteur Morand dont le savoir est grand, pourtant, n'avait aucun espoir de lui rendre la raison, sans le concours de Mlle Claire.

— Quoi ! madame la marquise, s'écria le peintre, est-ce possible ? Léontine Landais ?...

— Est guérie, monsieur Ancelin !

Le jeune homme se redressa comme poussé par un ressort. Il était sous le coup d'une émotion violente. La joie étincelait dans ses yeux.

— Guérie ! guérie ! répéta-t-il dans une sorte de ravissement.

— Oui, monsieur Ancelin, reprit la marquise, Léontine Landais est guérie : elle a recouvré sa raison et en même temps la mémoire et le souvenir du passé.

— Oh ! je ne vous cacherai pas ce que j'éprouve, madame la marquise, une joie immense inonde mon cœur.

— Hier, continua Mme de Presle, elle m'a raconté ses souffrances, quel récit ! Un tissu d'horreurs et d'infamies !... j'en frémis encore. Victime et martyre, la malheureuse a pleuré dans mes bras, contre mon cœur. Elle m'a parlé aussi de son père tombé au champ d'honneur, de sa mère morte également, trop tôt, hélas ! de sa jeune sœur nommée Angèle. Je me suis rappelé vos paroles, monsieur Ancelin ; vous m'avez dit que vous connaissiez sa famille, est-ce de sa sœur que vous vouliez parler ? Elle existe encore, n'est-ce pas ?

— Oui, madame. Ah ! puisse le bonheur que vous al-

lez lui donner, chasser la haine de son cœur et la rendre indulgente pour le coupable.

— Monsieur Ancelin, réparation leur est due ; pour la rendre aussi complète que possible, aucun sacrifice ne me coûtera. Malheureusement, il est certaines plaies qu'aucune puissance humaine ne peut cicatriser. Je ferai ce que je pourrai. On évalue ma fortune personnelle à trois millions ; ah ! je bénis aujourd'hui la prévoyance de mon noble père, qui a voulu me marier sous le régime de la séparation de biens. De ma fortune, je ferai trois parts, monsieur Ancelin : une pour chacun de mes enfants, la troisième appartient, dès maintenant, à Léontine Landais et à sa sœur Angèle. Offerte par moi, elles pourront, sans rougir, accepter cette fortune. Le marquis de Presle a fait le mal, la marquise de Presle essaye de le racheter en faisant un peu de bien. Voilà mes intentions, monsieur Ancelin, les approuvez-vous ?

— Oui, madame, car c'est votre âme généreuse qui vous les a inspirées ; mais ce million que vous voulez donner, on ne l'acceptera point.

— Je l'offrirai à genoux, les mains jointes, en suppliant, le front dans la poussière !

— Vous ferez beaucoup plus, madame, quand vous mettrez Léontine Landais dans les bras de sa sœur Angèle, qui la cherche et la pleure depuis plus de vingt années.

— Oh ! ce sera pour toutes deux une grande joie ; mais ce n'est pas suffisant, je veux, je dois assurer l'avenir de la malheureuse Léontine.

— La pauvre folle que nous avons vue à Rebay, con-

duisant au pâturage les bestiaux de la ferme des Sorbiers, est riche, immensément riche, madame.

— Que me dites-vous, monsieur Ancelin ? s'écria la marquise.

— La vérité, madame. L'héritage des deux orphelines, une trentaine de mille francs, a été la dot d'Angèle Landais...

— Elle est mariée !

— Oui, madame. Le modeste héritage des deux sœurs est devenu la base d'une des plus grandes fortunes industrielles créées depuis quinze ans.

La marquise regardait le jeune homme avec une sorte d'effarement.

— La moitié de cette fortune, qui dépasse peut-être sept millions, continua le peintre, appartient à Léontine Landais ; Angèle et son mari l'ont décidé. Le nom de ce dernier ne vous est certainement pas inconnu, madame la marquise ; c'est celui d'un homme de grand mérite ; aussi remarquable par ses qualités personnelles que par son talent.

— Il se nomme ?...

— Henri Descharmes.

La foudre tombant aux pieds de la marquise n'aurait pas produit un plus terrible effet. Elle devint pâle comme une morte.

— Descharmes, Descharmes ! exclama-t-elle d'une voix vibrante. Et la sœur de Léontine Landais est sa femme !... Ah ! malheur ! malheur !...

— Qu'avez-vous, madame ? Vous m'effrayez... je ne comprends pas...

— Mais vous ne savez donc rien, monsieur Ancelin, rien ? Ah ! il ne pouvait pas m'être porté un coup plus cruel... La sœur de Léontine Landais, Mme Henri Descharmes, est la maîtresse du marquis de Presle !

— C'est faux ! s'écria le jeune homme avec force : la personne qui vous a dit cela a calomnié Mme Descharmes et vous a indignement trompée !

— Je le voudrais, répliqua Mme de Presle en remuant tristement la tête ; mais n'est-ce pas vous, au contraire, qui vous trompez monsieur Ancelin ? Vous défendez Mme Descharmes, c'est d'un cœur généreux comme le vôtre. Mais vous ignorez, sans doute, ce que beaucoup de personnes savent.

— J'ai l'honneur de vous répéter, madame la marquise, que Mme Descharmes est calomniée ; elle n'a jamais cessé d'être digne du respect de tous !

— Les assiduités du marquis de Presle auprès d'elle sont un scandale.

— Soit, répliqua le peintre avec gravité ; mais ce que le monde ne sait pas, je vais vous le dire : Mme Descharmes a découvert que sa sœur a été séduite, deshonorée et rendue folle par M. le marquis de Presle ; elle le méprise, elle le hait... Pour venger la victime, elle a voulu faire naître dans le cœur du séducteur un passion insensée, terrible, elle y a réussi ; aujourd'hui M. le marquis de Presle est son esclave ; elle n'a encore cherché qu'à le rendre ridicule et à torturer son cœur, il faut mieux pour sa vengeance... Quel est son but ? Que veut-elle ? Je ne sais. La peine du talion, peut-être. Mais vous allez lui rendre sa sœur, Mme la marquise ; la joie,

le bonheur éteindront dans son cœur la haine et les désirs de vengeance, et, grâce à vous, M. le marquis de Presle pourra être pardonné !

Mme de Presle poussa un profond soupir, qui répondait à d'autres pensées, puis elle se leva le front rayonnant.

— Vous êtes bien sûr de ce que vous venez de me dire ? demanda-t-elle.

— Mme Henri Descharmes veut bien m'honorer de sa confiance, répondit Albert.

— Eh bien, monsieur Ancelin, reprit la marquise, aujourd'hui Mme Descharmes embrassera sa sœur ; je vous donne rendez-vous chez elle ce soir à cinq heures. Je m'humilierai devant elle, et, au nom de mes enfants, je lui demanderai grâce pour le marquis de Presle !

XXIV

LES RENSEIGNEMENTS

Le grand Bernard n'avait pas perdu une minute. Il était rentré chez lui en sortant du cabaret de la rue d'Aligre, avait changé de vêtement et garni son gousset de quelques pièces de monnaie. Il avait aussi glissé dans une de ces poches un petit revolver, mignon comme un jouet d'enfant, en murmurant :

— On ne sait pas ce qui peut arriver.

Il arrêta dans la rue le premier fiacre vide qu'il rencontra et, tout en ouvrant la portière, il jeta au cocher l'adresse d'André Pigaud.

Pendant ce temps, suivant les instructions qu'ils avaient reçues, le Bourguignon et Brion se dirigeaient vers Joinville-le-Pont par la route de Vincennes.

Il était une heure et demie lorsque le grand Bernard

arriva au domicile d'André, il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, quand le concierge, un véritable Cerbère, l'arrêta par cette apostrophe :

— Où allez-vous?

— Chez M. André Pigaud, répondit-il, j'ai besoin de le voir à l'instant.

— Il n'y est pas.

— On pourra me dire, sans doute, où je le trouverai.

— Il n'y a personne chez lui, les domestiques sont sortis.

— Dans ce cas je vais attendre M. André.

— Comme vous voudrez ; mais c'est inutile. M. Pigaud est sorti à pied à dix heures en disant, qu'il rentrerait tard dans la nuit.

Le grand Bernard fit une grimace, qui indiquait sa vive contrariété. Il réfléchit un instant, se demandant ce qu'il devait faire.

Certain d'être sur les traces de Claire, il ne pouvait s'arrêter à la pensée de remettre au lendemain l'expédition projetée. Mais comme tous ceux qui ne sont pas intéressés directement dans une affaire, il voyait des difficultés à agir sans l'enfant du faubourg.

Le contre-temps était fâcheux. Le brave ouvrier se trouvait très-embarrassé.

Soudain, le nuage qui assombrissait son front disparut. Il remonta dans le fiacre en donnant l'ordre au cocher de le conduire rue de Larochefoucauld.

Cette fois, il fut plus heureux, la mère Langlois étai chez elle. Elle venait de rentrer après avoir fait une

nouvelle visite au chef de la police de sûreté, qui lui répondait invariablement :

— Nous ne savons rien encore, les recherches continuent.

Assise dans un coin, la tête penchée sur son sein et les bras ballants, la pauvre mère Langlois pleurait à chaudes larmes ; ses yeux étaient une source intarissable. Comme contraste, dans la chambre voisine, cette chambre dont nous avons parlé déjà, nid charmant destiné à Claire, les canaris chantaient comme des perdus. Un morceau de viande froide sur une table, attestait que la mère Langlois avait eu l'intention de prendre quelque nourriture. En effet, elle s'était mise à table ; mais aussitôt le cœur lui avait manqué ; elle n'avait pu avaler une bouchée. D'ailleurs, depuis trois jours elle ne mangeait pas, un verre de vin lui suffisait. Grâce à sa robuste constitution, ses forces ne l'abandonnaient point.

Le bruit de la sonnette de son logement l'arracha à ses sombres pensées. Elle se leva et alla ouvrir. A la vue du grand Bernard, qu'elle n'avait vu qu'une seule fois, mais qu'elle reconnut, elle laissa échapper un cri de surprise.

— Madame Langlois, lui dit l'ouvrier, j'avais une communication importante à faire à André ; ne l'ayant pas trouvé chez lui, je me suis heureusement rappelé votre adresse,et me voilà. Du reste, ce que j'avais à dire à André, vous intéresse au moins autant que lui.

— De quoi s'agit-il ?

— Je sais où se trouve en ce moment Mlle Claire.

— Ma fille, ma fille ! vous savez où est ma fille ! exclama la mère Langlois.

Impossible de rendre l'expression que prit sa physionomie. Elle saisit le grand Bernard par le bras, l'attira au milieu de la chambre et les yeux étincelants :

— C'est bien vrai, n'est-ce pas? dit-elle, vous savez où est ma fille, la fiancée d'André?

— Oui, Mlle Claire est à Joinville-le Pont, j'en suis sûr.

Alors ce fut une explosion de joie indicible. La mère Langlois riait et pleurait en même temps. Elle sautait au milieu de la chambre, revenait au grand Bernard, pour lui prendre les mains qu'elle serrait fièvreusement, puis se remettait à bondir. On l'aurait prise pour une folle. Elle fit cinq ou six fois le tour de l'appartement. Enfin elle se calma.

Le grand Bernard put alors lui raconter comment il se trouvait à Joinville le jour de la disparition de Claire et ce que lui et son camarade le Bourguignon avaient vu et entendu dans la ruelle.

Elle l'écouta frémissante, sans gestes et comme suspendue à ses paroles.

— Pour moi, ajouta-t-il, Mlle Claire n'est pas sortie volontairement de chez M. le docteur Morand; elle a été enlevée, il n'y a pas à en douter, Par qui? Je l'ignore Pour quel motif? Je ne le sais pas davantage. Mais ce soir même, si vous le voulez, nous entrerons ensemble dans cette maison de Joinville où l'on retient votre fille prisonnière.

— Enlevée! murmura la mère Langlois sourdement, enlevée!... Et je n'ai pas deviné... Mais je suis donc tout à fait stupide?... Grand Bernard, vous ne vous êtes pas

trompé, c'est bien la voix de ma fille que vous avez entendue !... Ah ! les brigands, malheur à eux s'ils ont fait du mal à mon enfant ! Avec des paroles, on ne fait rien, grand Bernard ; il faut agir. Ma fille pleure, se désespère, elle m'attend, elle nous appelle à son secours ; je veux la reprendre, grand Bernard... Vous n'avez pas trouvé André, nous nous passerons de lui. Quand il s'agit de ma fille, j'ai du courage, je suis forte, vous verrez. Ne perdons plus une minute, partons, partons !

Il était près de cinq heures lorsqu'ils arrivèrent à Joinville. Le grand Bernard avait appris à la mère Langlois que deux ouvriers du faubourg les avaient précédés avec mission de recueillir tous les renseignements utiles à connaître. Il modéra aussi son impatience en lui rappelant que l'on ne doit jamais oublier la prudence, surtout quand on ne sait pas à quelle sorte de gens on a affaire. Il l'installa dans un salon d'un des restaurants près du pont et la quitta pour se mettre à la recherche de ses camarades.

Il les trouva à vingt pas de la maison qu'ils étaient chargés de surveiller, buvant un bock à la porte d'un café et causant avec une jeune servante à la mine éveillée. Il passa près d'eux sans s'arrêter. Les deux ouvriers se levèrent aussitôt, payèrent leur consommation et s'empressèrent de le rejoindre.

— Eh bien ? fit le grand Bernard tout en marchant, et après s'être assuré qu'aucune oreille indiscrète ne pouvait entendre.

— Je t'assure que nous n'avons pas perdu notre temps, répondit le Bourguignon ; et pourtant nous ne savons

presque rien. Comme tu as pu le voir en passant, la maison est bâtie au milieu du jardin.

— J'ai remarqué, en effet, une maison dont tous les volets sont fermés, est-ce cella-là?

— Oui.

— On la croirait inhabitée.

— Il n'en est rien, elle reçoit le jour par les fenêtres de la façade opposée, qui regarde le midi. Elle est occupée par une femme seule qu'on appelle Mme Solange. Une vieille rentière, disent les voisines. — Mais on ne sait ni d'où elle vient, ni ce qu'elle a été. Elle vit très-retirée, d'une façon assez mystérieuse, et ne se montre dans la rue que pour faire ses achats journaliers. Elle ne parle à personne, ce qui ne doit pas faire plaisir aux curieux. Depuis environ cinq ans qu'elle est à Joinville, elle a pas un seul ami; elle n'inspire, d'ailleurs, aucune sympathie. On ne lui connaît pas de parents, mais de temps à autre, elle reçoit des visiteurs qui viennent de Paris : des jeunes femmes, généralement très-jolies, en superbes toilettes, que des hommes d'un certain âge accompagnent. Ces jours-là, la maison prend un air joyeux et de silencieuse devient bruyante. La dame Solange, fort alerte encore pour son âge, va et vient très-affairée. Elle achète, en payant sans compter, tout ce qu'il y a de mieux chez les fournisseurs. Les gens qu'elle reçoit aiment à faire bonne chère. Le soir toutes les fenêtres s'illuminent et jusqu'à une heure avancée de la nuit, des cris, des chants et des éclats de rire retentissent dans la maison. Ce qui se passe ensuite, nul ne le voit, mais on le devine et on le dit tout bas.

Le grand Bernard avait écouté, le front soucieux, le rapport du Bourguignon.

— Tout cela nous intéresse médiocrement dit-il ; je préfèrerais savoir si la jeune fille, que je crois être mademoiselle Claire, est toujours dans cette maison.

— Nous n'avons rien pu apprendre à ce sujet.

— Ils sont capables de l'avoir déjà conduite ailleurs, murmura Bernard, les sourcils froncés.

— Moi, dit Brion, j'inclinerais à croire que la femme enlevée est toujours là ; ce qui le prouve, ce sont les provisions que la vieille achète tous les matins.

— Soit, répliqua le Bourguignon, mais on nous a dit aussi qu'un individu dont on ne sait pas le nom, venait voir la vieille femme tous les jours. Ce pourrait être également pour cet inconnu qu'elle achète plus que d'habitude.

— Vous pouvez avoir raison tous les deux, intervint le grand Bernard ; mais, avant que nous quittions Joinville, nous saurons de quoi il retourne, je vous le promets. Sais-tu, Bourguignon, si l'individu dont tu viens de parler est venu aujourd'hui ?

— Il doit être actuellement dans la maison, car il est arrivé vers quatre heures et demie.

— C'est bon à savoir ; on prendra ses précautions en conséquence ; qui peut être cet homme ? Celui qui a enlevé la fiancée d'André, probablement. Ah ! le brigand, si nous pouvions le pincer !... Aussi vrai que je m'appelle Bernard, je lui ferais passer un mauvais quart d'heure... Mais il ne s'agit pas de cela pour l'instant. Camarades, êtes-vous disposés à me suivre et à me seconder ?...

— Ordonne, nous ferons ce que tu voudras.

— C'est bien ; je sais que vous avez du courage. Pourtant, je dois vous prévenir qu'il y aura des difficultés.

— Tant mieux.

— Peut-être du danger.

— Nous le braverons.

— A la bonne heure, vous êtes de bons compagnons, mes amis, et je vois que je peux compter sur vous.

— Pour toi et pour l'Enfant du Faubourg, je me ferais écharper, dit le Bourguignon.

— Grand Bernard, mets-moi à l'œuvre et tu verras ce que je saurai faire, ajouta Brion.

— En deux mots, voici mon idée, reprit Bernard : il faut, dès la nuit venue, que nous entrions dans la maison en question.

— Nous y entrerons, fit Brion d'un ton résolu.

— Mme Langlois, la mère de Mlle Claire, sera avec nous. Elle vaut un homme.

— Et André ?

— Je ne l'ai pas trouvé chez lui. Qu'importe ! nous sommes quatre.

— Cela suffit, dit le Bourguignon.

— Je ne suppose pas qu'on nous ouvrira gracieusement la porte. Nous serons peut-être obligés de faire le siége de la maison.

— Par la porte ou par les croisées nous entrerons, répondit le Bourguignon.

— N'oubliez pas que je suis un peu serrurier, fit observer Brion.

— Nous avons examiné le mur du jardin sur la

ruelle, reprit le Bourguignon ; l'escalader n'est pas difficile.

— C'est par cela que nous commencerons, dit Bernard.

— Dans tous les cas, je vais me mettre à la recherche d'un taillandier, annonça Brion.

— Nous avons encore une grande heure devant nous, reprit Bernard ; vous aurez le temps de dîner ; quand l'estomac est bien garni, on a les poignets plus forts et le cœur plus solide. Nous nous retrouverons au moment de nous mettre à l'œuvre. Je vous donne rendez-vous dans la ruelle, près de la porte du jardin, à huit heures et demie.

Sur ces mots, le grand Bernard quitta ses camarades et s'empressa de rejoindre la mère Langlois qui l'attendait avec une impatience fébrile.

XXV

LA PRISONNIÈRE

Enfermée et retenue prisonnière dans une chambre, Claire ignorait absolument où elle se trouvait et ce qu'elle avait à redouter. On l'avait enlevée violemment de la maison du docteur Morand. Pourquoi ? Elle cherchait vainement à se l'expliquer.

D'abord, elle avait pensé que ses ravisseurs étaient des hommes payés par le fils de la marquise de Presle, dont l'audace lui était connue ; mais rien n'était venu justifier ce premier soupçon. Alors elle s'était égarée dans toutes sortes de suppositions, qui, tout en l'éloignant de la vérité, versaient dans son cœur des terreurs continuelles.

Après avoir transporté la jeune fille dans la chambre préparée pour la recevoir et l'avoir confiée à la Solange,

créature entièrement dévouée à ses intérêts, Blaireau avait disparu.

La douleur de Claire, surexcitée par l'épouvante, éclata en sanglots et en cris déchirants. Pendant plus d'une heure, elle eut des spasmes affreux auxquels succéda une prostration complète.

La vieille femme s'assit près d'elle et chercha à l'amadouer par son patelinage. Claire n'écoutait pas, ne voulait rien entendre. Elle restait indifférente à toute les sollicitations de Mme Solange. Celle-ci l'engagea à se coucher ; un lit, dans la chambre, l'invitait également à prendre du repos. La jeune fille n'eut pas l'air de comprendre. Fatiguée par les discours de la vieille, elle finit par lui dire avec colère :

— Laissez-moi.

Comprenant qu'elle devait, pour le moment, renoncer à l'apprivoiser, Mme Solange se retira en grommelant.

Claire passa le reste de la nuit blottie dans un fauteuil. Au moindre bruit qu'elle entendait, un tremblement convulsif secouait ses membres, son cœur battait à se briser et une sueur froide baignait son front. Ses appréhensions et ses alarmes l'empêchèrent de dormir ; on le comprend.

Le jour vint. Elle le salua avec un soupir de soulagement. Elle courut à la fenêtre et l'ouvrit avec l'intention de s'enfuir : elle regarda en bas et fut effrayée de la distance qui la séparait du sol. Elle aurait pu crier et appeler à son secours, mais elle ne vit personne. A travers les arbres, elle apercevait les toits pointus de quelques

maisons, dorés par les premiers rayons du soleil. Ces maisons étaient éloignées ; elle aurait eu beau crier, sa voix ne pouvait être entendue.

En pensant à sa mère, à André et à son amie de Montreuil, elle pleura encore. Toutefois, l'espérance, qui n'abandonne jamais les malheureux, rendit un peu de courage à la pauvre désolée.

La Solange entra dans sa chambre, elle lui apportait un bol de café au lait avec une tranche de pain grillé.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas couchée ? lui dit-elle. Vous n'êtes pas raisonnable, ma mignonne ; regardez-vous dans la glace, vous verrez comme vous avez la figure fatiguée et pâlotte, les yeux battus... Quand on est jolie à croquer comme vous, il faut soigner sa beauté. C'est précieux la beauté ; c'est un trésor, voyez-vous. Je vous avais bien dit, pourtant, que vous n'aviez rien à craindre, qu'on ne vous voulait pas de mal, au contraire. Je suis chargée d'avoir soin de vous ; si vous le voulez, je serai pour vous une amie, car, moi, j'aime la jeunesse... Je vois que vous m'écoutez, à la bonne heure ; ce n'est pas comme cette nuit... Enfin, je comprends, vous étiez effrayée. Mais, je vous le répète, vous n'avez rien à craindre. Tout à l'heure vous avez ouvert la fenêtre, je vous ai entendue. Est-ce que vous vouliez vous sauver par là ? Vous avez vu que ce n'est pas possible. Cependant, il ne faudrait pas essayer, parce que je serais obligée de vous mettre dans une autre chambre où vous seriez moins bien que dans celle-ci. Si vous êtes raisonnable et bien gentille, je ferai tout au monde pour vous être agréable.

— Eh bien, laissez-moi m'en aller, riposta brusquement la jeune fille.

— Ça, c'est impossible, ma belle ; vous devez bien comprendre que si vous êtes ici, c'est qu'on ne veut pas que vous soyez ailleurs.

— Mais enfin que veut-on faire de moi ?

— Vous garder pendant quelques jours.

— Et après ?

— On vous rendra la liberté, je suppose.

— Quels sont ces hommes qui m'ont amenée ici ?

— Sans mentir, je puis vous répondre que je ne les connais pas.

— Vous ne les connaissez pas ! fit la jeune fille avec surprise. Ce n'est point admissible.

— Et pourtant, c'est la vérité. Ils étaient deux, le maître et un autre, j'ai vu celui-ci, cette nuit, pour la première fois.

— Et celui que vous appelez le maître ?

— Je ne sais pas son nom.

La jeune fille eut un regard d'incrédulité.

— Eh bien, moi, dit-elle, sans mentir et sans craindre de me tromper, je puis vous dire que c'est un misérable !

Mme Solange hocha la tête en souriant.

— Le maître, répliqua-t-elle, est un homme très-riche et très-puissant ; il est bon de l'avoir pour ami ; c'est un conseil que je vous donne, ma belle.

— Cette maison où nous sommes est à lui ?

— Non, vous êtes ici chez moi.

— Ainsi, dit Claire avec amertume, vous faites de vo-

tre maison une prison, au service d'un homme dont vous ne savez même pas le nom.

— Le maître ordonne, j'obéis.

La jeune fille resta un instant pensive.

— Comment appelez vous ce pays ? demanda-t-elle.

La vieille s'attendait sans doute à cette question, car elle répondit sans hésiter :

— Mais nous sommes à Paris.

— A Paris, répéta Claire étonnée ; il y a dans Paris de ces grands jardins plantés d'arbres ?

— Certainement, mais pas dans tous les quartiers.

— Permettez-moi de vous adressez encore une question, reprit la jeune fille. Le maître, puisque c'est le nom qu'on lui donne ici, m'a enlevée violemment, je puis même ajouter brutalement, d'une maison dans laquelle il a dû pénétrer en employant la ruse ou la force ; toute ignorante et simple que je sois, je crois avoir le droit de dire qu'il s'est rendu coupable d'un crime ; or, quand un crime lui est connu, la justice ne le laisse jamais impuni.

— Le maître ne craint rien, riposta la Solange.

— Vous m'avez dit, en effet, qu'il était très-puissant. Mais je ne puis admettre que, en ce qui me concerne, il n'ait pas agi pour le compte d'un autre.

La vieille garda le silence.

— Il ne me connaît pas, il ne m'avait jamais vue, savait-il seulement que je fusse au monde ?... Non, non, votre maître, madame, s'est fait l'exécuteur de l'œuvre d'un plus riche et plus puissant que lui.

— Cela pourrait être, mais je ne le crois pas.

— Connaissez-vous le jeune comte Gustave de Presle?

— Autrefois, il y a vingt-cinq ans, j'ai souvent entendu parler du marquis de Presle.

— Le comte Gustave est son fils.

— Je ne le connais pas.

— Alors vous êtes sûre qu'il ne viendra pas ici?

— Sa visite ne m'est pas annoncée.

— C'est étrange, murmura Claire; je ne comprends plus... Pourtant, il y a une raison. Laquelle?

— Je crois que vous vous mettez inutilement l'esprit à la torture, ma belle enfant.

— J'ai beau chercher, en effet, je ne puis découvrir le motif qui a fait agir mes ravisseurs. Pourquoi ai-je été amenée chez vous, madame? Vous devez le savoir, dites-le moi. Cela me tranquillisera, je serai plus calme. Celui que vous appelez le maître ne peut pas être mon ennemi, je n'ai jamais fait de mal à personne. Je ne suis qu'une pauvre fille, une ouvrière; il y a quelques mois, j'étais encore loin de Paris, dans un petit village, bien isolée, bien seule, ne portant ombrage à personne, qui donc pourrait m'en vouloir? Je ne suis rien, je ne puis gêner, et puis je tiens si peu de place dans la vie!... Si j'avais commis quelque faute, on pourrait avoir l'intention de me punir; mais je ne suis pas coupable, je vous le jure. On m'a peut-être prise pour une autre; oui, il y a erreur, ceux qui m'ont arrachée à mon existence paisible, heureuse, le reconnaîtront. Oh! je vous en supplie, madame, rassurez-moi, dites-moi tout ce que vous savez. Si je suis menacée de quelque danger, ne me le cachez pas; quel qu'il soit, je préfère le con-

naître ; jaurai moins peur ; c'est l'incertitude, ce sont les appréhensions qui m'épouvantent.

La jeune fille s'interrompit, suffoquée par les larmes.

— Je vous l'ai dit déjà, ma mignonne, répondit la Solange d'une voix doucereuse, qu'elle essayait de rendre sympathique, je ne sais rien ; je ne suis pas la confidente du maître et il n'entre pas dans ses habitudes de raconter ses affaires. C'est un homme discret et il serait bien habile celui qui devinerait sa pensée. J'ignore absolument quel est son projet, quelles sont ses intentions. Allons, ne pleurez pas ainsi, à quoi bon vous désoler ? C'est bien inutile. Attendez. Le maître viendra tantôt.

La jeune fille se redressa.

— Ah ! il viendra, fit-elle.

— Oui, et vous le verrez ; vous causerez avec lui ; peut-être vous apprendra-t-il ce que vous désirez savoir.

Claire essuya ses yeux.

— C'est bien, dit-elle, je l'attends, je serai contente de le voir ; s'il me cache sa pensée, j'aurai moins de réserve, il connaîtra la mienne tout entière ; il saura ce que je pense de lui et de ses pareils.

La vieille femme secoua la tête.

— Ma mie, reprit-elle, je vous conseille la prudence ; soyez pour lui douce, gentille, gracieuse, vous avez tout à y gagner. Noubliez pas ce proverbe qui dit que ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches.

— A vous entendre, répliqua la jeune fille avec dédain, il semblerait que je lui dusse des remerciements, à votre maître. Il est riche, il est puissant, dites-vous ; qu'est-ce que cela me fait à moi. Vous lui obéissez, il vous courbe sous sa volonté, parce qu'il est votre maître. Il n'est pas le mien. Je ne puis voir en lui qu'un méchant homme, et si j'en juge par ses actes, c'est un malfaiteur.

— Vous êtes injuste envers lui, ma belle ; quand il vous aura parlé, je suis persuadée que vous penserez autrement.

Claire haussa légèrement les épaules.

— Du moment qu'il ne vous veut pas de mal, continua la Solange, c'est qu'il vous veut du bien. Dame, vous êtes jeune, jolie... Qui sait ? vous êtes peut-être sur le chemin de la fortune. Hé, hé, hé, ajouta-t-elle avec un sourire singulier, qui laissa voir quatre dents jaunes sous le rictus de ses lèvres grimaçantes, on a vu des choses plus étonnantes que ça.

La jeune fille devina sans doute la pensée de la vieille femme, car un éclair, qui s'éteignit aussitôt, sillonna son regard.

Après un court silence, Mme Solange reprit :

— Plus je vous regarde, plus je vous trouve charmante et plus je vous admire ; j'en suis convaincue, vous êtes née pour commander, pour vous faire servir, et non pour être la domestique des autres.

— Vous pouvez vous dispenser de me faire des compliments, répondit Claire d'un ton sec.

La Solange se mordit les lèvres. Elle comprit qu'elle

s'était trop avancée déjà, et qu'un mot de plus pouvait effaroucher la jeune fille.

— Celle-ci serait-elle une vertu ? pensa-t-elle.

Puis, à haute voix, elle reprit en changeant de ton :

— Oh ! ce que je vous dis là, c'est seulement pour causer. Vous êtes jolie comme une princesse, il n'est pas défendu de vous le dire, puisque c'est la vérité.

— Voulez-vous me donner une plume, de l'encre, et du papier ? demanda Claire.

— De l'encre, du papier, pourquoi faire ?

— Ce qu'on fait habituellement de ces objets, pour écrire.

— Qu'est-ce que vous voulez écrire, une lettre ?

— Oui, une lettre.

— A qui !

— A M. le docteur Morand et aussi à ma mère pour la tranquilliser.

— Tiens, fit la vieille avec surprise, vous avez donc une mère?

— Ah ! ça, répliqua Claire impatientée, est-ce que vous croyez que je suis venue au monde toute seule sous un chou ?

— Non, sans doute, mais je croyais...on m'avait dit...

— Achevez, que vous a-t-on dit ?

— Que vous étiez une enfant de l'hospice, que vous n'aviez jamais connu vos parents.

Les yeux de la jeune fille se voilèrent et le souvenir du passé lui arracha un soupir.

— Autrefois, madame, c'était vrai, dit-elle, mais Dieu a eu pitié de moi, il m'a rendu ma mère.

— Alors je comprends pourquoi vous désirez écrire ; malheureusement, je ne puis vous le permettre.

— Pourquoi cela, madame ?

— Le maître l'a défendu.

Claire, les yeux étincelants, se dressa comme poussée par un ressort.

— Mais c'est donc un monstre, cet homme ! s'écria-t-elle avec colère.

Ainsi que Mme Solange l'avait annoncé à Claire, Blaireau arriva à Joinville, le jour même, vers trois heures de l'après-midi.

Il eut une assez longue conversation avec la vieille femme, qui s'empressa de lui faire connaître les faits et gestes de la jeune fille.

Il écouta sans prononcer un mot, les sourcils froncés et réfléchissant, puis il se leva en disant :

— Je vais la voir.

Quand il entra dans la chambre de la prisonnière, celle-ci, debout près de la fenêtre, était en contemplation devant le paysage. Un merle chantait caché dans les branches d'un sycomore et elle enviait sa joie et sa liberté.

Elle se retourna brusquement, vit Blaireau, et faisant trois pas vers lui :

— Ah ! c'est vous, monsieur, dit-elle, je vous attendais avec impatience.

Blaireau resta immobile, sans voix, et comme ébloui.

La nuit précédente, préoccupé par de sombres pensées, il n'avait point remarqué l'éclatante beauté de la

jeune fille. A ce moment elle lui apparaissait dans toute sa splendeur. L'animation des traits, la rougeur des joues, produites par l'émotion, y ajoutaient un charme nouveau.

Blaireau passa succecsivement de l'admiration au ravissement et du ravissement à l'extase. Il se sentit sous le coup d'une fascination étrange. Pour la plupart des hommes, la beauté de la femme est une puissance qui les domine. Dans son trouble, il ne put immédiatement se rendre compte des sensations diverses qu'il éprouvait. Mais à des tressaillements intérieurs il reconnut certaines émotions de sa jeunesse, depuis longtemps oubliées. Et cet homme déjà vieux, presque un vieillard, endurci dans le mal, dont le cœur s'était refroidi, atrophié, cristallisé, devenu par ambition l'esclave d'une passion unique, celle de l'or, se sentait redevenir jeune en présence de cette belle jeune fille qui, rougissante, tremblait sous son regard.

Ce qu'il ressentait avait quelque chose de délicieux. Son cœur, qu'il croyait insensible à toute autre émotion que celle du bruit métallique ou du froissement du papier Garat, se reprenait à battre doucement. Une chaleur vivifiante circulait, rapide, dans tous ses membres. C'était une action magnétique. Il s'enivrait des effluves de cette beauté rayonnante, qui s'offrait à ses yeux émerveillés sans apprêt, sans voile, et par cela même plus provoquante encore.

En un instant, avec la rapidité de l'éclair ou du coup de foudre, il se sentit réveillé.

Le vieil homme transformé retrouvait les ardeurs du

passé. L'avarice battait en retraite, repoussée par les désirs luxurieux. Mais ce n'était là qu'un étourdissement momentané produit par la surexcitation des sens. L'amour de l'or, le plus effroyable de tous, est un cancer dont on ne guérit jamais.

Dominé, vaincu par les sensations matérielles, Blaireau convoitait déjà la possession de Claire. Partout et toujours, sur tous les échelons du mal, Blaireau restait un scélérat.

Cependant, faisant un effort sur lui-même, il s'approcha de la jeune fille.

— Ainsi, lui dit-il d'une voix nazillarde en essayant de sourire, vous m'attendiez ?

— On m'a annoncé votre visite, monsieur, répondit Claire. Il me tarde de savoir quel sort vous me réservez.

— On a dû vous dire que vous n'aviez rien à craindre.

— Cela ne m'a point rassurée, monsieur. J'ai été l'objet d'une violence inouïe, et j'ai plus d'une raison de m'effrayer. On me tient sous clef dans cette chambre, j'interroge, on ne me répond pas ; je désire écrire une lettre, on ne le veut pas. Enlevée audacieusement et brutalement par vous, privée de ma liberté, séquestrée, gardée à vue par une femme qui, sous des apparences d'honnêteté, de bienveillance et de bonté, cache des sentiments qu'il me répugne de qualifier et évidemment hostiles, ai-je le droit de me plaindre, monsieur, dites, en ai-je le droit ? Enfin, quel but poursuivez-vous ? Quels sont vos projets ? Je veux le savoir.

— Il y a là un secret que vous ne devez pas connaître, mademoiselle. Sans vous en douter, vous touchez de près à de graves intérêts desquels dépendent la tranquillité, la fortune et peut être l'honneur de plusieurs familles. Vous ne pouviez rester plus longtemps chez le docteur Morand, on a dû employer la force pour vous en faire sortir. Croyez-le, c'était nécessaire, les circonstances l'exigeaient.

Claire regardait Blaireau avec ahurissement.

— Mais je ne suis rien ! s'écria-t-elle, rien qu'une pauvre fille ; comment pourrais-je nuire à quelqu'un ?

— Vous ne pourriez comprendre, répliqua Blaireau en souriant ; plus tard, on pourra peut-être vous le dire.

— Est-ce que vous espérez me retenir ici longtemps, malgré moi ?

— Oh ! le moins possible. Mais à part la liberté qui ne peut vous être rendue, je vous prie de considérer cette maison comme la vôtre ; vous êtes ici la maîtresse et Mme Solange est votre servante.

— Ma geôlière, riposta amèrement la jeune fille.

— Parce que vous voulez absolument vous croire prisonnière. Quoi que vous pensiez de moi, mademoiselle, loin d'être votre ennemi, je serai, si vous le voulez, votre meilleur ami, et le plus dévoué de tous, je vous le jure. Je regrette maintenant vivement la violence que j'ai employée à votre égard. Mais je vous l'ai dit, il le fallait.

Un sourire ironique effleura les lèvres de la jeune fille.

— Je ne connais que quelques personnes à Paris, reprit-elle, des amis qui s'intéressent à moi et que ma disparition doit inquiéter sérieusement, me sera-t-il au moins permis de leur écrire pour les tranquilliser ?

— Nous verrons cela dans quelques jours ; pour le moment il y aurait du danger.

Claire ne put se contenir plus longtemps.

— C'est abominable, c'est monstrueux ! exclama-t-elle. Prenez garde, monsieur, prenez garde ! si puissant que vous soyez, il y a une justice pour tous, elle sait trouver le coupable et, tôt ou tard, elle châtie le crime ! je ne me laisserai pas abuser par vos paroles hypocrites ; on veut me tendre un piége, je le sens, je le devine ; oui, vous méditez quelque infamie ! Mais Dieu ne m'abandonnera pas, il me donnera la force, et devrais-je me tuer sous vos yeux, me tuer, entendez-vous, je vous échapperai !...

Blaireau eut haussement d'épaules.

— A votre âge on tient à la vie, dit-il, on veut connaître une partie des joies que promet l'avenir. Mais je veux bien vous le répéter, vous n'avez rien à craindre, aucun piége ne vous sera tendu ; seulement, ne vous laissez pas aller à la violence, ce qui serait inutile, soyez soumise. Hier, vous pouviez être un danger pour moi et pour d'autres, vous êtes en ma puissance aujourd'hui, c'est vous dire que lorsque mon intérêt l'exige, je ne recule devant rien, c'est vous dire aussi que rien ne peut fléchir ma volonté. Maintenant, voici le conseil que je vous donne : résignez-vous.

— Jamais ! cria-t-elle avec énergie, je ne veux pas

rester plus longtemps dans cette maison où tout ce que j'entends, tout ce que je vois m'inspire l'épouvante et l'horreur !

Elle se leva frémissante, l'œil en feu, et bondit vers la fenêtre.

Blaireau avait deviné son intention, il fut assez tôt près d'elle pour la saisir à bras le corps et l'empêcher de se précipiter dans le vide.

Claire poussait des cris désespérés.

Blaireau la traîna à l'autre extrémité de la chambre où elle tomba affaissée sur le parquet.

Aux cris poussés par la jeune fille, la Solange avait entr'ouvert la porte. Blaireau lui fit signe d'entrer, il alla fermer la fenêtre, puis il revint près de Claire qui se tordait dans une horrible convulsion.

— Elle a voulu se jeter par la fenêtre, dit-il à sa complice.

— Ce matin elle en a eu déjà la pensée, répondit la Solange.

— Alors elle n'est pas bien dans cette chambre?

— J'ai compris.

La vieille s'approcha du mur, fit jouer un ressort caché dans la boiserie et une porte secrète tourna lentement sur ses gonds rouillés. Cette porte était l'unique entrée d'une petite pièce carrée, meublée seulement d'un lit, de deux chaises et d'un fauteuil. Elle recevait le jour par une lucarne pratiquée dans la toiture.

Malgré ses cris et une vigoureuse résistance, Claire fut portée dans cette pièce presque noire, qui ressemblait plus à un cachot qu'à une chambre.

— Vous êtes si peu raisonnable, lui dit Blaireau, que vous me forcez à prendre des précautions pour vous protéger contre vous-même. Vous seriez capable de faire quelque folie, je ne le veux pas.

— Je vous avais bien recommandé, pourtant, d'être gentille, ajouta la Solange en manière de consolation.

Claire leur répondit par un regard de suprême dédain.

Ils la laissèrent seule. Le visage de Blaireau s'était assombri, il paraissait en proie à une agitation extraordinaire. La vieille le regardait avec étonnement.

— Vous êtes contrarié, lui dit-elle.

— Je ne sais ce que j'éprouve, répondit-il, cette petite a produit sur moi une impression étrange.

La Solange se mit à rire. Un regard dur de Blaireau étouffa cette gaieté qui n'était pas de circonstance.

— Oh! elle me sera fatale, murmura-t-il d'une voix sourde. Elle a une énergie, une volonté...

— Bah! vous en avez dompté de plus farouches.

Blaireau eut un regard si terrible que la Solange effrayée fit deux pas en arrière.

— Qu'a-t-il donc? grommela-t-elle entre les dents qui lui restaient.

Tout entier à ses préoccupations nouvelles, Blaireau réfléchissait. Cependant, au bout d'un instant, la vieille crut devoir lui demander si quelque chose devait être changé dans les ordres qu'il lui avait précédemment donnés au sujet de la jeune fille.

— Non, répondit-il. Mais n'oubliez pas que vous devez la traiter avec beaucoup de douceur et avec le plus grand respect.

XXVI

LE TRÉSOR

Il était déjà tard lorsque Blaireau quitta Joinville, il avait l'esprit inquiet, toutes sortes de pensées fourmillaient dans son cerveau. Lorsqu'il rentra chez lui, la nuit était venue. Sa vieille domestique l'attendait prête à lui servir son dîner :

— Je ne mangerai pas, lui dit-il, je n'ai pas faim.

Il entra dans son cabinet où il s'enferma. Depuis une heure une idée fixe s'était emparée de lui et il songeait à l'exécution rapide du plan qu'il venait de concevoir.

Il fit glisser dans ses rainures le panneau qui cachait la porte de fer de sa caisse secrète. Il regarda autour de lui et tendit l'oreille comme s'il eût craint d'être surpris. Il n'entendait que le bruit des pas de sa domestique al-

lant et venant dans la pièce voisine. Alors il ouvrit la porte de fer et il resta un instant immobile, palpitant, en contemplation devant le coffre large et profond qui gardait son trésor. Son front s'éclaircit, ses traits s'animèrent ; des éclairs fauves s'allumaient dans ses yeux. Soudain, il eut un petit rire sec, nerveux, aigu comme un sifflement.

— Tout cela est à moi, à moi, à moi! murmura-t-il.

Et il plongea en même temps ses deux bras dans la caisse. Quand il se redressa, une de ses mains tenait un énorme sac d'or et l'autre un monceau de billets de banque. Il enleva la ficelle qui retenait ceux-ci et les éparpilla sur la moitié de son bureau ; à côté il vida le sac d'or. Puis, plusieurs fois de suite il retourna au coffre-fort ; il le mit à sec. Toutes ses richesses étaient maintenant étalées sur le bureau. Il y avait de tout : de l'or en lingots, de l'or monnayé de tous les pays : louis de France, guinées d'Angleterre, roupies des Indes, sequins de l'Orient, etc... des actions et des obligations de nos chemins de fer et de nos grands établissements financiers ; des pierres fines d'une grosseur et d'une beauté merveilleuses : diamants, rubis, topazes, émeraudes, améthistes, qui scintillaient, étincelaient, ruisselaient sous la lumière pâle de la lampe.

C'était une montagne de billets de banque et de valeurs mobilières ; l'or et les pierreries formaient une rivière éblouissante.

L'avare semblait ne pouvoir rassasier sa vue. Il se mirait dans l'or et les pierres précieuses au-dessus desquels

il passait, sans y toucher, ses mains frémissantes. Tout à coup, il se mit à rire comme un insensé en battant des mains ; il était enivré, pris par le vertige.

— Oui, répéta-t-il d'une voix rauque, tout cela est à moi, à moi !...

Le dos voûté comme un arc, pour voir de plus près ses richesses, il fit plusieurs fois le tour de la table avec des soubresauts et des bonds d'épileptique. Il riait toujours, ou bien c'était comme un râle qui sortait de sa gorge. Et cela dura au moins une heure, une heure de folie étrange, épouvantable !

A le voir ainsi, seul au milieu de cette chambre à peine éclairée, ses rares cheveux hérissés sur son crâne, le visage jauni par les reflets de l'or, rugissant, grinçant des dents, se démenant comme un possédé, l'œil enflammé et respirant avec un bruit de soufflet de forge, on l'eût pris pour un démon ou un être fantastique.

Enfin, il se calma, mais les lueurs sombres de son regard ne s'éteignirent point. Il s'assit à son bureau, son trésor devant lui, le couvant et le caressant des yeux. Il enfonça ses mains dans le tas d'or, comme s'il eût voulu les y baigner, il remua et fit sonner le métal jaune avec une ineffable volupté. Il avait des tressaillements singuliers, comme si un fluide électrique eût, de l'extrémité de ses doigts, passé dans son corps tout entier.

Quand il se fut bien égayé à faire rouler l'or dans ses mains, qu'il eût réjoui ses oreilles à son tintement et rassasié sa vue, il commença à compter ses richesses. Il le fit avec soin, comptant jusqu'à trois fois, afin de s'assurer qu'il ne se trompait point; il écrivait chaque chiffre

sur une feuille de papier à quatre colonnes ; la première était pour l'or, la seconde portait la valeur approximative des pierres fines, les billets de banque occupaient la troisième, la dernière était réservée aux valeurs industrielles et autres.

Sa fortune comptée en détail, il additionna le produit des colonnes. Le total général donna ce chiffre majestueux : Deux millions trois cent mille francs. Et ces deux millions étaient le produit du crime et de nombreuses exactions! L'avare n'avait reculé devant rien pour s'enrichir et grossir son trésor. Il ne pensait guère aux malheureux qu'il avait dépouillés, aux misères, aux douleurs semées sur son passage, aux pleurs qu'il avait fait couler, aux souffrances, au désespoir, à l'agonie de ses victimes. Il était parvenu au but poursuivi avec acharnement ; que lui importait le reste?... Il ne pensait pas davantage au châtiment mérité par le criminel. Trop longtemps impuni, il pouvait considérer la justice des hommes comme impuissante et se dire hors de ses atteintes ; quant à celle de Dieu, il n'y croyait point.

Blaireau ayant replacé son trésor dans le coffre-fort, revint s'asseoir devant son bureau et se mit à écrire. Le jour parut. Les premiers rayons du soleil le surprirent la plume à la main, grinçant encore sur le papier. Il avait écrit une vingtaine de lettres, qui étaient prêtes à être expédiées. Il les porta lui-même au bureau de poste, avant la première levée des boîtes. Il rentra, gourmanda sa servante, qui ne se dépêchait pas assez selon lui, se fit servir froid le dîner auquel il n'avait pas touché la veille, mangea précipitamment et sortit de nouveau en

disant qu'il rentrerait vers une heure et qu'il faudrait faire attendre dans le salon les personnes qui viendraient pour lui parler.

Pendant cette journée et celle du lendemain, Blaireau déploya une activité extraordinaire. Il opéra d'importantes rentrées d'argent; deux joailliers de sa connaissance lui échangèrent ses lingots d'or et ses pierres précieuses contre de beaux billets de la banque de France. Ceux-ci furent à leur tour transformés en excellentes valeurs anglaises et allemandes. Son or lui-même eut le même sort, son or, qui était devenu son adoration!... Il ne conserva que deux mille cinq cents louis, dont il n'eut ni la force, ni le courage de se séparer. Il vendit à la Bourse, au comptant, tout ce qu'il possédait de valeurs mobilières, dont la négociation à l'étranger pouvait présenter quelque difficulté.

Evidemment, Blaireau ayant réfléchi, songeait sérieusement à quitter la France.

Le lundi, à deux heures, les sommes qu'il avait en caisse et en portefeuille, le tout sous clef, dans son coffre-fort, dépassaient trois millions. Il lui restait encore à réaliser, ultérieurement, plusieurs centaines de mille francs. Son notaire était chargé de ce soin.

Malgré ses occupations et le peu de temps dont il pouvait disposer, il trouva cependant le moyen de faire le samedi et le dimanche une courte apparition dans la maison de Joinville. Claire l'attirait. La jeune fille continuait à exercer sur lui une sorte de fascination magnétique qu'il subissait, bien qu'il cherchât à lui échapper.

Pourtant, soit timidité, soit crainte ou tout autre sentiment auquel il obéissait, il n'osa point se présenter devant elle. Mais Mme Solange lui donnait de ses nouvelles, il était sous le même toit, une porte seulement les séparait, il se trouvait satisfait.

D'après les renseignements donnés au grand Bernard par ses camarades du faubourg, nous savons que ces derniers, chargés de surveiller la maison, y avaient vu entrer un homme qui, au dire des voisins, faisait d'assez fréquentes visites à la dame Solange. Cet homme, dont personne ne savait le nom à Joinville, c'était Blaireau. Il venait ce jour-là avec une idée bien arrêtée, plein de résolution et disposé, s'il le fallait, à prendre un parti extrême. Mais à peine entré dans la maison, son assurance disparut. Il semblait qu'il n'eût plus de volonté. Une puissance mystérieuse le dominait.

Ainsi, cet homme audacieux et sceptique, habitué à se faire un jeu des sentiments les meilleurs et les plus purs, pouvait éprouver une émotion, il se sentait vaincu, terrassé. Vainement il essayait de réagir contre lui-même, il s'accusait de lâcheté et dévorait sa rage impuissante.

Il ressemblait au lion qui montre ses dents formidables et rugit de colère en se roulant aux pieds du dompteur.

La veille, il avait prévenu la Solange qu'il lui ferait l'honneur de dîner avec elle; celle-ci avait fait, le matin, ses provisions en conséquence et préparé pour le maître trois ou quatre mets qu'elle savait de son goût.

Blaireau aimait la table et était gourmand à ses heures. La Solange le savait depuis longtemps, aussi met-

tait-elle tous ses soins à justifier sa réputation de bonne cuisinière. Il faut dire que Blaireau, peu difficile dans le choix de ses relations et de ses amis, l'avait connue dans sa jeunesse, alors qu'elle portait le cordon bleu dans la maison d'un grand seigneur russe.

Mais, depuis quelque temps, Blaireau manquait d'appétit. Au grand étonnement de la vieille femme, il mangea à peine. En revanche, il but un peu plus que d'habitude. Les vins vieux de nos bons crus de Bourgogne étaient délicieux et les liqueurs du meilleur choix. Blaireau buvait pour se donner du cœur, s'égayer un peu et retrouver la hardiesse et l'audace qui, pour la première fois, lui faisaient défaut.

Il se leva de table avec un commencement d'ébriété. Il avait le visage enluminé et ses petits yeux ronds brillaient comme des escarboucles.

Cependant il fut pris d'un léger tremblement lorsqu'il entra dans la chambre de sa captive. Claire achevait de dîner, elle était assise près de la table sur laquelle la Solange lui avait servi son repas du soir. Mettant tout son espoir en Dieu, et ne comptant plus que sur un secours inattendu du ciel, la jeune fille avait suivi le conseil de Blaireau, elle s'était résignée. L'espoir est d'essence divine, il lutte contre l'adversité et sauve des défaillances, il est la ressource suprême des malheureux et des opprimés.

En voyant paraître Blaireau, Claire fit un mouvement brusque, mais elle resta assise. Leurs regards se croisèrent, l'un ardent, presque tendre, l'autre froid, plein de mépris.

Blaireau prit une chaise et vint s'asseoir près d'elle. Puis, longuement, il la regarda, hésitant à parler. Claire se sentit gênée sous son regard et se recula.

— Oh ! non, non, dit-il vivement, ne vous éloignez pas de moi.

Il se rapprocha.

— J'éprouve en ce moment une joie indéfinissable, reprit-il en adoucissant sa voix, cela me fait du bien de vous regarder. Il me semble que je vous connais depuis longtemps... Cela ne peut pas être, pourtant, vous êtes si jeune!... Ce sont vos beaux yeux noirs qui me troublent l'esprit. J'ai vu, oui j'ai vu déjà ce regard plein de défiance et de colère, et ce sourire railleur, qui passe en ce moment sur vos lèvres roses. Où? quand? Je vous ai causé un chagrin et vous m'en voulez, vous m'en voulez beaucoup.

— Je n'ai pas encore appris à haïr, répondit Claire, et j'espère ne jamais connaître ce sentiment mauvais ; mais si ce n'est point de la haine que vous m'inspirez, c'est assurément un profond mépris.

Il passa la main sur son front et murmura :

— Cela devait être.

Après un moment de silence, il reprit :

— Vous me traitez durement, Claire, mais je l'ai mérité, je n'ai pas le droit de me plaindre. Pourtant, je vous le jure, je donnerais tout au monde pour votre bonheur.

— Donnez-moi donc la liberté! s'écria-t-elle.

— Nous parlerons de cela tout à l'heure.

— Je n'ai jamais menti, monsieur ; si vous me laissez

sortir de cette maison, je vous promets d'oublier aussitôt vos actes de violence. Il y a quatre jours que je suis retenue ici ; ces quatre jours, je les retrancherai de mon existence et jamais je n'en parlerai à personne. Ce sera un secret qui restera enseveli au fond de mon cœur.

— Oui, vous avez le cœur généreux, vous garderiez le silence ; mais je suis sans crainte, aucune accusation ne pourrait m'atteindre. D'ailleurs, demain je quitterai Paris, la France, peut-être pour toujours. Je n'ai plus vingt-cinq ans, j'ai besoin de repos ; n'espérant pas le trouver ici, je veux aller le chercher à l'étranger. Oui, je suis à la veille de mon départ, et il m'est venu dans l'idée de vous emmener avec moi.

Claire le regarda avec stupeur.

— Je me suis imaginé que vous consentiriez à me suivre, ajouta-t-il.

— Vous êtes fou ! vous êtes fou ! exclama la jeune fille effrayée.

— Non, j'ai toute ma raison. Claire écoutez-moi : Depuis quatre jours, ce qui se passe en moi est inexplicable ; je suis pris d'un étourdissement continuel, les hommes et les choses ne m'apparaissent plus tels que je les voyais autrefois. Il me semble que j'ai subi une transformation. S'il y a un miracle, c'est vous qui l'avez fait. Suis-je devenu meilleur ? Je ne sais. Mais, à coup sûr, je ne me sens plus de force pour le mal. Par vous, une femme, un enfant, j'ai été vaincu !... Et vous n'avez rien fait pour cela... Si, vous m'avez regardé, comme vous me regardez encore.. Oh ! ce regard, il me pénètre et passe dans tout mon être comme un rayon de feu ! D'où vient donc ce pouvoir redou-

table que vous avez sur moi ? J'en ai eu peur et j'ai voulu lutter contre lui. A quoi cela m'a-t-il servi? A constater ma faiblesse. Depuis longtemps habitué à faire trembler les autres, c'est moi, aujourd'hui, qui tremble devant vous... Claire, je suis devenu votre esclave.

La jeune fille écoutait cet étrange discours avec une surprise croissante.

— Depuis quatre jours, continua-t-il, je n'ai pas eu une pensée qui ne soit pour vous. Hier et avant-hier, on a dû vous le dire, je suis venu demander de vos nouvelles, je sentais le besoin impérieux de me rapprocher de vous. J'aurais pu vous voir, la hardiesse m'a manqué. Suis-je assez changé! Je ne me reconnais plus moi-même.

Ce que j'éprouve pour vous est extraordinaire, cela ne ressemble à aucun des sentiments qu'il m'a été donné de connaître. C'est une sorte de tendresse passionnée, irrésistible. Je n'ai pas essayé de faire l'analyse de ce sentiment, convaincu d'avance que je n'y parviendrais point. Quelle corde de mon cœur avez-vous donc fait vibrer? Mais ce n'est pas seulement mon cœur, c'est aussi mon âme que vous avez atteinte. Si j'étais plus jeune, je croirais qu'un violent amour s'est emparé de moi, mais non, ce n'est pas cela... à mon âge, ce serait ridicule.

Claire sursauta sur son siége. A son étonnement succédait une curiosité avide. Elle se demandait si les paroles qu'elle venait d'entendre pouvaient sortir de la bouche d'un homme jouissant de toutes ses facultés intellectuelles. Un peu plus elle l'aurait pris en pitié.

Insensiblement, il s'était avancé tout près d'elle, ils se

touchaient presque. Il voulut lui prendre la main. Elle la retira vivement avec un geste d'effroi.

— Claire, reprit Blaireau d'une voix vibrante, enfant de l'hospice, vous êtes pauvre et sans avenir, une vie de tourments et de misères vous attend... Eh bien, si vous le voulez, j'ouvrirai devant vous un autre avenir et je le ferai resplendissant. Autant le premier est incertain et sombre, autant celui que je vous offre sera sûr et radieux... Sous vos pieds plus d'épines, des fleurs ; plus de larmes dans vos jolis yeux, des rayonnements de joie; sur vos lèvres, le rire et la chanson. Plus de souci du lendemain, une quiétude complète. De même que vous êtes la plus belle, la plus parfaite, je vous ferai la plus heureuse et la plus enviée!... Rien ne me retient plus à Paris, demain nous partirons ensemble.

Claire, rouge d'indignation, se dressa d'un seul mouvement. Son regard chargé d'étincelles pesa lourdement sur Blaireau et l'enveloppa tout entier. Ce fut comme un choc qu'il reçut en pleine poitrine.

XXVII

UN MONSTRE

Debout, droite et roide, les lèvres contractées, les narines frémissantes, Claire ressemblait à la Diane courroucée.

— Ah! exclama-t-elle avec une colère contenue, une semblable proposition est bien digne de vous, elle devait être dans votre pensée, elle devait sortir de votre bouche; c'est bien le langage qui vous convient... mais je le préfère à vos paroles hypocrites de tout à l'heure... Ainsi, ce n'est pas assez de m'imposer votre odieuse présence, il faut encore que vous m'insultiez!...

Il fit un geste de protestation.

— Oui, continua-t-elle avec violence, que vous m'insultiez!... Vos projets sont infâmes, monsieur; mais toute faible que je suis je saurai me défendre contre vous,

non, je ne vous crains pas... Si vous tentiez seulement de me toucher, ce que je considérerais comme un outrage, aussi vrai que je suis une honnête fille et que vous êtes un misérable, je me briserais la tête contre l'un de ces murs !

— Vous vous méprenez sur mes intentions, répondit-il avec une émotion qui força la jeune fille à l'écouter malgré elle. Je ne veux point commettre contre vous une nouvelle violence et moins encore vous outrager. Vous êtes pauvre, Claire, je veux vous faire riche. Et pour cela, je ne vous demande qu'une chose : Consentir à vivre près de moi. Je ne me suis jamais marié, je suis sans parents, sans famille et j'ai près de quatre millions fortune... Entendez-vous, Claire, quatre millions !...

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi? répondit-elle sèchement.

— Venez avec moi et toute ma fortune sera pour vous, oui, vous serez mon héritière... Je vous couvrirai de soie, de dentelles, de diamants ; rien ne me semblera assez beau pour vous. Je vous entourerai d'un luxe à rendre jalouse une reine. Si vous l'exigez, je ne serai pas autre chose pour vous qu'un ami, un ami sincère et dévoué ; mais vous serez près de moi, je pourrai vous voir tous les jours, à chaque instant. Empressé à vous satisfaire, je vous aimerai, je vous admirerai. Quelle ivresse ! J'aurai pour vous la tendresse d'un père, la passion d'un amant, vous serez mon idole !

Claire écoutait, stupéfiée de ce qu'elle entendait.

Cela lui paraissait si monstrueux et en même temps si burlesque, qu'il lui semblait qu'elle faisait un mau-

vais rêve, qu'un horrible cauchemar la tourmentait.

Si elle eût été libre, si elle n'eût pas été au pouvoir de cet homme, qui, dans un accès de fureur ou de démence, pouvait se livrer contre elle aux dernières extrémités, elle aurait certainement éclaté de rire.

— Mon Dieu, se disait-elle en frissonnant d'effroi, en quelles mains suis-je donc tombée? Qu'est-il, ce misérable, pour oser me parler ainsi? Si ce hideux vieillard n'est pas un insensé, s'il a vraiment sa raison, le cynisme de ses paroles est épouvantable!

Blaireau interpréta en sa faveur le silence et le calme apparent de la jeune fille. Adorateur du veau d'or, le Dieu unique de sa vie honteuse, n'ayant guère connu que des âmes vénales et perverses, aux instincts bas et vils, et jugeant les autres d'après lui-même, il crut avoir réussi à éblouir Claire par le mirage des merveilles pompeusement offertes à son imagination de jeune fille. D'ailleurs, comme la plupart de ces êtres misérables, dont la difformité physique égale la laideur morale, il ne se voyait point tel qu'il était, c'est-à-dire un objet de répulsion et de terreur.

— Claire, charmante Claire, reprit-il avec un accent étrange, par vous je me sens rajeuni, vous achèverez votre œuvre... Pris de bonne heure par une vie de lutte et de travail, je n'ai pas eu de jeunesse, je la trouverai près de vous. Un jour, plus tard, quand vous serez habituée à moi, quand je vous aurai prouvé combien votre bonheur m'est cher, vous consentirez peut-être à devenir ma femme... Ma femme!... Ah! si vous me donniez seulement cet espoir, vous m'ouvririez le ciel!...

En achevant ces mots, sous le coup d'une émotion indicible, ses yeux se fermèrent.

— Ah! c'en est trop! s'écria Claire avec emportement, moi vous suivre, vivre près de vous! moi votre femme! Votre esprit en démence pouvait seul vous donner cette illusion. Si vous ne savez pas vous arrêter dans vos insultes, la patience a ses limites, monsieur. Mais dans quelle fange avez-vous donc vécu pour parler ainsi à une malheureuse, qui ne vous demande qu'une chose : lui rendre la liberté que vous lui avez ravie. Quelle idée avez-vous donc de ce qui est juste, de ce qui est bien? Je ne connais de vous que vos actes, ils sont infâmes!... Vieillard, vous n'avez jamais su mériter le respect auquel ont droit les hommes de votre âge! Ah! pour le mal que vous m'avez fait, à moi, victime de je ne sais quel calcul monstrueux, et plus encore pour celui que vous avez dû faire à bien d'autres, soyez maudit!

Vous voulez me retenir ici; eh bien, soit, j'y resterai et je me laisserai mourir de faim! Mais avant de mourir, j'aurai appelé sur vous toutes les colères du ciel, les plus effroyables vengeances!... Si les murs de cette prison sont trop épais pour que ma voix puisse les percer et se faire entendre des hommes, elle sera assez puissante pour arriver jusqu'à Dieu... Et c'est Dieu, misérable, c'est Dieu qui vous punira comme vous le méritez!...

Allez-vous-en, débarrassez-moi de votre odieuse présence, allez-vous-en!... Vous m'inspirez plus d'épouvante et d'horreur que le plus hideux reptile!

Et, superbe de colère et d'énergie, Claire, toute tremblante, le bras tendu, lui montrait la porte.

Un double éclair jaillit des yeux de Blaireau, ses traits se contractèrent affreusement et son visage, sur lequel apparaissaient de larges taches rouges, prit une expression horrible. En même temps, un rire strident éclata entre ses lèvres crispées.

Ses instincts mauvais, toute sa brutalité, venaient de se réveiller. Un instant domptée, la bête malfaisante reparaissait en lui plus féroce que jamais.

Il se leva. Claire recula avec terreur.

— Misérable fille! hurla-t-il d'une voix sourde, qui n'avait plus rien d'humain, je voulais te faire riche... Tu l'as dit toi-même, j'étais un insensé, un fou!... Tu me demandes ta liberté, jamais!... Tu t'es trouvée sur mon passage, tant pis pour toi. Tu es un obstacle, un danger, tu peux me nuire, je te brise!... Tu ne sortiras plus d'ici, cette chambre sera ton tombeau!... Tu as choisi toi-même le genre de mort que tu préfères; tu mourras de faim!

Claire se sentit glacée jusqu'à la moelle des os.

— Lâche! lâche! lui cria-t-elle.

Blaireau eut un regard de tigre suivi d'un nouveau rire sardonique.

Il ouvrit la porte.

A ce moment, les cris: « Au secours! à moi! au secours! » retentirent dans la maison.

C'était la voix de Solange. Ils la reconnurent. Blaireau dressa la tête comme un peau-rouge à l'approche d'un ennemi inconnu.

Après s'être introduits dans le jardin par la porte de la ruelle, la mère Langlois, le grand Bernard et ses

deux camarades s'étaient approchés de la maison avec précaution, sans bruit, en se glissant le long d'un des murs de clôture. Les fenêtres du rez-de-chaussée comme celles des deux étages étaient fermées et les volets tirés. La maison était silencieuse. Aucune lumière n'apparaissait à l'intérieur.

Le grand Bernard montra à Brion une porte. Celui-ci comprit. Il marcha vers la porte, pendant que les autres restaient en arrière, cachés derrière un massif d'arbustes.

A l'aide de l'instrument qu'il s'était procuré une heure auparavant, l'ouvrier força la serrure et la porte s'ouvrit.

Mme Solange, toujours si prudente, avait probablement oublié de la verrouiller à l'intérieur.

Brion fit un signe et entra le premier ; les autres s'élancèrent hors de leur cachette et pénétrèrent à leur tour dans la maison.

Ils étaient dans un corridor au milieu duquel s'appuyait l'escalier; mais, dans les ténèbres, ils ne pouvaient rien distinguer.

— Allume ton rat-de-cave, dit à voix basse Bernard au Bourguignon.

Il n'eut pas le temps d'obéir à cet ordre.

La Solange se montra dans l'escalier, un flambeau à la main.

Les visiteurs nocturnes se tapirent contre le mur.

La vieille femme, qui se trouvait dans sa chambre au premier étage, ayant entendu un bruit dont elle ne se rendait pas compte, descendait au rez-de-chaussée pour en découvrir la cause.

Elle avait encore trois ou quatre marches à descendre lorsque le grand Bernard, se redressant brusquement, lui sauta à la gorge, en lui arrachant son flambeau. A leur tour, le Bourguignon et Brion se jetèrent sur elle et la terrassèrent. C'est à ce moment qu'elle avait rempli la maison de ses cris désespérés.

Cela ne dura pas longtemps. Un mouchoir passé dans sa bouche et solidement noué derrière la nuque étouffa sa voix.

Laissant la Solange entre les mains des deux compagnons, le grand Bernard, suivi de la mère Langlois, dont le cœur battait à se briser, grimpait l'escalier.

La vieille femme se débattait avec fureur, cherchant à se débarrasser de son bâillon.

— La vieille coquine commence à devenir gênante, grommela le Bourguignon ; on ne sait pas ce qu'il y a là-haut, et je ne veux pas que la maman et Bernard visitent seuls ce repaire de brigands.

— C'est vrai ; mais si nous abandonnons celle-ci, elle est capable de nous jouer un mauvais tour. Il faudrait l'enfermer quelque part.

— C'est assez mon avis.

— Seulement, il y a l'endroit à trouver,

— Je vais le chercher, dit le Bourguignon en allumant son rat-de-cave.

Il ouvrit une porte et disparut. Il revint au bout d'un instant en disant :

— J'ai trouvé la cage qui convient à cette vilaine chouette : une espèce de cuisine dont la fenêtre a des

barreaux de fer ; comme cela nous pourrons être tranquilles et sûrs que l'oiseau ne s'envolera pas.

Malgré sa résistance, la Solange fut traînée dans la salle où les deux ouvriers l'enfermèrent.

Au moment où Blaireau se disposait à fermer la prison de Claire, pour s'élancer ensuite au secours de sa complice, la jeune fille voulut faire un dernier et suprême effort pour échapper à son persécuteur et reprendre sa liberté.

Elle bondit vers la porte. Blaireau tenta de la repousser ; elle s'accrocha à ses vêtements. Alors, une lutte acharnée, sauvage, s'engagea entre eux. L'espoir de la délivrance triplait les forces de Claire. Aux cris poussés par la Solange, tout son être avait tressailli de joie ; quelque chose lui disait que le secours si ardemment demandé à Dieu lui arrivait, elle attendait son libérateur.

Elle avait saisi Blaireau et ne le lâchait point, malgré les efforts musculeux de ce dernier pour se dégager. Cela durait trop. Le misérable, ivre de vin et de rage, ne se connaissant plus, leva le poing et la frappa.

Elle jeta un cri de douleur.

A ce cri, une voix éclatante répondit par ces mots :

— Ma fille! ma fille!

Blaireau n'entendit pas. Le sang bourdonnant dans ses oreilles le rendait sourd.

Il frappa une seconde fois.

La jeune fille, étourdie, chancela, lâcha prise et tomba sur ses genoux.

Au même instant, une porte s'ouvrit avec fracas et le grand Bernard parut sur le seuil.

XXVIII

LE PÈRE DE CLAIRE

A la vue de cet homme d'une taille de géant, qui lui était inconnu, Blaireau comprit qu'un effroyable danger le menaçait. Il pensa à s'enfuir, mais le grand Bernard gardait la porte. Ouvrir la fenêtre et s'élançer dans le jardin était un saut périlleux redoutable à son âge. Et pourtant, à tout prix il fallait qu'il s'échappât.

Il poussa un rugissement de fauve acculé dans son antre et bondit vers la porte pour forcer le passage.

Le grand Bernard étendit le bras et le canon de son revolver se trouva à la hauteur des yeux de Blaireau.

De blême qu'elle était, la figure du misérable prit une teinte violacée, les veines de son cou se gonflèrent et ses yeux farouches s'injectèrent de sang. Terrifié, il se

jeta en arrière en faisant entendre un nouveau rugissement de détresse.

La mère Langlois se montra derrière l'ouvrier qui, sans quitter Blaireau des yeux, s'effaça pour la laisser entrer. Son œil avide plongea dans la chambre, faiblement éclairée par une petite lampe. Elle aperçut Blaireau, qu'elle ne reconnut pas d'abord; puis, affaissée dans un coin, la tête appuyée contre le mur, elle vit Claire. En deux bonds elle fut près d'elle.

— Maman! maman! cria la jeune fille en lui tendant les bras.

La mère Langlois ne pouvait rien dire, elle sanglotait.

Elle prit sa fille dans ses bras et la releva. Ensuite, l'étreignant fortement contre sa poitrine, elle couvrit ses joues, son front, sa bouche et ses yeux de baisers délirants. On n'entendit pendant quelques minutes que le bruit des baisers, des soupirs et des sanglots.

Rien ne pourrait rendre la joie et l'ivresse de la mère et de la fille.

Pendant ce temps, éperdu, chancelant et tremblant de peur, Blaireau s'était retiré jusqu'au fond de la chambre, et cherchait à se blottir dans l'endroit le moins éclairé. Peut-être espérait-il qu'on l'oublierait et que les libérateurs de la jeune fille se contenteraient de l'avoir retrouvée et de l'emmener.

Mais le grand Bernard, tenant son arme terrible à la main, ne le perdait pas de vue. Il put même s'avancer jusqu'au milieu de la chambre, car, maintenant, le Bour-

guignon et Brion, deux solides gaillards aussi, gardaient la porte.

Cependant, la mère Langlois cessa de sangloter et retrouva la parole.

— Nous avons cru tous que tu avais quitté volontairement la maison du docteur Morand, dit-elle à Claire ; j'ai su ce soir seulement que nous nous trompions et que tu avais été enlevée par des brigands. C'est vrai, n'est-ce pas, c'est bien vrai ?

— Oui, ma mère, répondit Claire en frissonnant.

— Ah ! les scélérats, ils seront punis tous, quand je devrais les traîner moi-même devant les juges, avec mes dents, si je n'ai pas assez de mes deux bras !

— Non, ma mère, laissez-les ; mais emmenez-moi d'ici, partons tout de suite... j'ai peur !...

— Quand je te tiens dans mes bras, près de mon cœur, quand ces braves enfants du Faubourg sont là, près de nous !... Tu ne sais pas encore que c'est grâce à eux que ta pauvre mère désolée depuis quatre jours a le bonheur de t'embrasser en ce moment. Ce sont des amis de ton André ; celui-ci, tu le connais de nom : c'est le grand Bernard.

— Ah ! monsieur Bernard, merci ! s'écria Claire avec émotion ; merci à vous aussi, messieurs, qui êtes également les amis d'André.

— Et les vôtres, mademoiselle Claire, répondirent ensemble les ouvriers.

— C'est bien, reprit gravement la mère Langlois, nous nous dirons des gentillesses plus tard ; pour l'instant, nous avons autre chose à faire. Je veux d'abord savoir

pourquoi ces scélérats t'ont enlevée. Ma fille, tu vas tout me dire.

— Mais je ne sais rien, ma mère.

— Tu ne sais rien? ce n'est pas possible. Tu n'oses peut-être pas parler... Ah! malheur, malheur à eux, si tu as été maltraitée, outragée! Allons, ma fille, parle, on ne t'a pas enlevée sans motif, que t'a-t-on fait? Je veux le savoir.

— Chère mère, je vous assure qu'on ne m'a point maltraitée, on a même eu pour moi certains égards...

— C'est bien la vérité, tu ne cherches pas à tromper ta mère?

— Si j'eusse été maltraitée, ma mère, je vous le dirais, je vous le jure!

— Allons, murmura la mère Langlois, nous sommes arrivés à temps.

Pourtant, continua-t-elle en élevant la voix, tout à l'heure tu as jeté des cris, et tu as même crié assez fort pour que, d'en bas, j'aie pu reconnaître ta voix. Que se passait-il donc?

— Chère mère, j'avais la pensée que quelqu'un venait me délivrer. Je voulus m'échapper, m'enfuir de cette chambre qui est là, où j'étais enfermée. L'homme essaya de me faire rentrer de force, alors j'ai crié...

— Cet homme est-il celui qui t'a enlevée?

— Oui, ma mère.

— Ah! le brigand, nous le tenons!... Il me payera les larmes qu'il t'a fait verser, car tu as beaucoup pleuré, j'en suis sûre.

— Oh! oui, beaucoup.

— Mes amis, reprit la mère Langlois en s'adressant aux ouvriers, gardez bien la porte ; vous, grand Bernard, ayez toujours l'œil sur cette canaille.

— Soyez tranquille, répondit celui-ci, s'il essayait encore de se sauver, avant qu'il soit près de la porte, je lui aurais logé une balle dans la tête.

Blaireau, dans son coin, tremblait de tous ses membres.

A ce moment la mère Langlois s'aperçut qu'il y avait des taches de sang sur la robe et les mains de sa fille.

— Du sang! s'écria-t-elle, du sang! Claire, tu es blessée ?

— Non, ma mère.

— Mais ce sang, d'où vient-il?

— Tout à l'heure j'ai un peu saigné du nez.

— Ah! je comprends, tu n'as pas voulu me le dire, cet homme t'a battue, dis-le, ma fille, dis-le, il t'a frappée!

Claire resta silencieuse. Elle craignait les suites de la colère de sa mère et n'osait pas accuser son ennemi.

Mais la mère Langlois était convaincue.

— Ah! le lâche, il a osé porter la main sur mon enfant! exclama-t-elle, je serai sans pitié pour lui!

Elle fit asseoir Claire dans un fauteuil, puis elle lui dit :

— Reste là un instant, regarde et écoute, ce ne sera pas long.

Elle se redressa le regard fulminant.

Elle marcha vers Blaireau, le saisit violemment par le

bras et le tira près de la table sur laquelle était placée la lampe. Le visage de Blaireau se trouva en pleine lumière.

Aussitôt la mère Langlois poussa un cri rauque et recula avec horreur.

— Lui! lui! fit-elle, lui! Blaireau!...

Ce mot passa entre ses lèvres comme une flèche et frappa le misérable en plein cœur.

Il fut pris d'un tressaillement nerveux et ses yeux glauques, aux regards hébétés, se fixèrent avec terreur sur cette femme inconnue, qui venait de le nommer.

Elle croisa ses bras sur sa poitrine, se rapprocha et, toujours menaçante, se campa devant Blaireau, bien en face.

— Infâme, lui dit-elle d'une voix rauque, je ne pensais guère te rencontrer ici. Ah! c'est le Dieu vengeur qui te livre à moi!... Tu me regardes... est-ce que tu ne me reconnais pas?

— Non, je ne vous connais pas, balbutia-t-il.

— Lève donc la tête davantage, tu me verras mieux.

— Non, je ne vous connais pas, répéta Blaireau.

— Vraiment, fit-elle avec une ironie mordante, en ce cas, tu perds facilement la mémoire de tes crimes, Auguste Blaireau.

Il tressaillit encore et s'écria :

— Mais qui êtes-vous donc?

— Je suis une femme que pendant vingt années tu as fait souffrir; par toi j'ai connu toutes les tortures... Re-

garde-moi bien, Blaireau, et souviens-toi de Saint-Germain... Je suis Pauline Langlois!

— Pauline, vous, vous!...

— Ah! tu me reconnais maintenant!... Tu me croyais morte, sans doute, et tu ne pensais guère qu'un jour ta victime se dresserait devant toi, terrible et implacable comme la justice de Dieu! Ah! le ciel m'est témoin que je ne te cherchais pas!... Oui, je suis Pauline Langlois, l'ouvrière de la rue Sainte-Anne, l'ancienne amie de Marguerite Gillot, et toi, tu es Auguste Blaireau le lâche, Auguste Blaireau le voleur, le bandit, le plus vil scélérat que la terre ait porté!... Va, tu ne commettras plus d'infamies; tu iras au bagne, et c'est moi, entends-tu? moi, qui t'y enverrai!... Et encore j'aurai un grand regret; c'est que le châtiment sera trop doux pour l'expiation.

— Pauline! Pauline! implora-t-il saisi d'épouvante.

— Ah! ah! ah! fit-elle en ricanant, tu demandes grâce!... De la pitié pour toi, jamais!... Est-ce que tu as eu pitié de tes victimes?... Tiens, monstre, regarde cette enfant: tu l'as enlevée, emprisonnée et frappée il y a un instant; eh bien, c'est ma fille et c'est la tienne!...

Blaireau se sentit écrasé, il laissa échapper un cri sourd et sa tête tomba sur sa poitrine.

— Claire, reprit la mère Langlois d'une voix saccadée, je t'ai dit d'écouter parce que tu as le droit de tout entendre; seulement ne fais pas de jugement téméraire... A ton tour, regarde cet homme; il se nomme Auguste Blaireau et il est ton père!...

— O mon Dieu, mon Dieu! gémit la jeune fille.

— Ma fille, continua la mère avec exaltation, je te raconterai ma triste histoire, qui est en même temps le récit du crime de cet homme ; alors, seulement, tu pourras juger ta mère!.. Va, Claire, je ne crains pas de porter haut la tête, je sais que je n'aurai pas à courber le front et à rougir devant ma fille!

Claire se mit à pleurer, la figure cachée dans ses mains.

La mère Langlois se tourna vers le grand Bernard, et, lui montrant Blaireau, qui paraissait pétrifié :

— Ce misérable appartient à la justice, dit-elle; vous irez prévenir le commissaire de police.

Ces paroles menaçantes tirèrent Blaireau de sa torpeur.

— Non, non, cria-t-il, grâce!... Je suis un misérable, c'est vrai... Pauline, je vous ai lâchement outragée, mais je me repens, oh! oui, je me repens!... Je vous en supplie, laissez-moi m'en aller.

— Auguste Blaireau, tu sortiras de cette maison entre deux agents de police ou deux gendarmes!

— Pauline, au nom de votre fille, grâce!...

Elle détourna la tête avec dégoût.

Il y eut comme un sanglot dans la gorge de Blaireau.

Alors, Claire se leva lentement, pâle et le visage inondé de larmes.

— Ma mère, dit-elle, ne soyez pas impitoyable ; Dieu nous ordonne d'oublier les injures, le Christ a pardonné à ceux qui, après l'avoir couronné d'épines et flagellé,

l'ont attaché sur la croix et mis à mort! Ma mère, moi aussi je vous demande grâce pour ce malheureux.

— Jamais! exclama la mère Langlois avec violence.

— Mais il est mon père! s'écria la jeune fille avec un accent déchirant.

Blaireau fit quelques pas, courbé en deux, se traînant, et vint tomber haletant aux pieds de Claire. Il leva ses yeux vers elle, il lui tendit ses mains tremblantes.

— Ah! vous êtes bonne, vous, murmura-t-il; vous me l'avez dit, il n'y a pas de place pour la haine dans votre cœur... Vous êtes ma fille... c'est la vérité puisque Pauline vient de le dire... Ma fille!... Et ce qui se passe en moi depuis quatre jours ne me l'a pas fait deviner... Ah! si j'avais su cela plus tôt... Ma fille! comme je l'aurais aimée!... Je le sens, je serais devenu meilleur; oui, oui, il eût été temps encore, j'aurais racheté le passé.

Des spasmes lui coupèrent la voix. Il se tordit dans d'atroces convulsions, se frappant le front, se meurtrissant le visage, s'arrachant les cheveux.

La mère Langlois, les sourcils froncés, les yeux secs et ardents, se tenait debout à quelques pas, immobile comme une statue. Rien sur son visage n'indiquait qu'elle éprouvât la moindre émotion.

Immobiles comme elle, graves et silencieux, les trois ouvriers attendaient ses ordres.

Blaireau, brisé, anéanti, fou de terreur, continuait à pousser des gémissements affreux.

— Ma mère, ma mère, dit Claire d'une voix suppliante, ayez pitié de lui.

La mère Langlois secoua la tête.

— De la pitié, je n'en ai plus, répondit-elle.

— Ma mère, ma mère chérie, j'implore son pardon !

— Si le châtiment le lui fait mériter, c'est de Dieu seul qu'il peut l'obtenir. Ah ! ma fille, si tu le connaissais, au lieu d'élever ta voix en sa faveur, tu le fuirais avec épouvante !... Ce n'est ni le remords ni le repentir qui l'agitent en ce moment, c'est la peur !... Il y a des choses que sait ta mère et que tu dois ignorer toujours. En ta présence, Claire, je n'ose pas lui jeter à la face tous ses crimes.

Malgré son trouble et ses angoisses, une pensée put éclore dans la tête de Blaireau. Il y vit une branche de salut, et comme le malheureux qui se noie, il s'y cramponna avec l'énergie du désespoir.

Il fit un effort, et sans le secours de Claire, qui lui tendit la main, il parvint à se mettre sur ses genoux.

— Pauline, dit-il, le repentir est entré en moi, je vous le jure ! En ce moment, pour prix du mal que je vous ai fait, je donnerais tout mon sang. Mais si vous le voulez, Pauline, il n'est pas impossible de le réparer.

— Hein, que dit-il ? fit la mère Langlois.

— Pauline, continua-t-il d'un ton pénétré, j'ai plus de trois millions de fortune, consentez à devenir ma femme... Claire sera légitimée, votre fille... notre enfant aura un nom !

Elle lui lança un regard terrible, tout en frissonnant d'horreur.

— Auguste Blaireau, répliqua-t-elle d'une voix creuse,

ma fille n'a pas besoin de porter un autre nom que le mien, qui est le nom d'une honnête femme, et ni elle, ni moi, ne voudrions le changer contre celui d'un scélérat! Quant à tes millions, Blaireau, ils me tentent moins encore. Où les as-tu pris, ces millions? Est-ce le travail qui te les a donnés?... De l'or comme celui-là doit brûler les mains de ceux qui le touchent, rendre aveugles ceux qui le regardent!... Si, comme tu le dis, — mais je ne le crois pas — le repentir est entré en toi, eh bien, pour commencer à mériter le pardon des infamies et des crimes qui ont souillé ta vie, dès demain, rends cet or à ceux à qui tu l'as volé!...

Maintenant, écoute : Il y a quelques jours, je ne pensais pas comme en ce moment. En apprenant que tu existais encore, que tu habitais à Paris, je me mis à ta recherche... Oh! ce n'était pas pour moi, mais pour ma fille! Alors, je voulais qu'elle fût reconnue par son père et c'est à genoux, entends-tu, Blaireau, à genoux, humiliée et tremblante, que je t'aurais supplié de me prendre pour femme!... On m'avait dit aussi que tu étais riche; mais je ne songeais pas à ta fortune... Pas plus pour ma fille que pour moi, je n'aurais voulu accepter de l'argent de toi. Claire se mariera un jour, bientôt je l'espère ; sa dot est prête, tout ce que je possède lui appartient. Il ne s'agit pas de millions, mais elle a une petite fortune honnêtement acquise, que le travail de sa mère a gagnée. Cet argent-là fructifie toujours, parce qu'il est béni par le bon Dieu, tandis que ton or, à toi, Blaireau, est de l'or maudit!

Eh bien, oui, poursuivit-elle avec animation, il y a

quelques jours j'aurais accepté avec joie, avec reconnaissance la proposition que tu viens de me faire de m'épouser. Mais aujourd'hui ta vue me glace d'effroi, tu me fais horreur!... Ah! plutôt que d'être ta femme, je préférerais perdre l'amour de ma fille! Claire, tu entends, je refuse d'épouser cet homme, qui nous offre à toutes les deux son nom et ses millions!... Mais à toi, mon enfant bien-aimée, je ne refuserai pas la première chose que tu me demandes. Ta voix suppliante a fait tressaillir mon cœur, devant tes larmes s'est éteinte ma colère... Je le prends en pitié, puisque tu le veux, et je lui pardonne le mal qu'il nous a fait. Malheureusement, nous ne sommes pas ses seules victimes; s'il n'a pas le repentir sincère, il n'obtiendra pas le pardon de Dieu, plus sévère que nous.

— Ah! Pauline, Pauline, s'écria Blaireau, c'est donc vrai, bien vrai, vous me pardonnez?

Il se traîna sur ses genoux jusqu'à elle.

— Auguste Blaireau, relève-toi, lui dit-elle d'un ton plein de gravité; je voulais te livrer à la justice, ma fille me le défend, je ne le ferai point. J'aurai peut-être à regretter d'avoir été si indulgente; mais je ne veux pas que Claire me dise un jour : « Il avait le repentir et vous l'avez fait condamner; il pouvait revenir au bien et racheter ses crimes par une vie plus honnête, et vous l'avez fait frapper par la main des hommes! »

Blaireau s'était levé, il tremblait encore; mais la joie étincelait dans ses yeux.

— Tu es libre, reprit la mère Langlois; mais, avant de te laisser partir, il faut que tu nous dises pourquoi

tu as enlevé Claire de la maison du docteur Morand. Surtout, pas de mensonge. Parle!

Il hésitait à répondre.

La mère Langlois lui mit la main sur l'épaule et, le secouant violemment :

— Parle donc, lui dit-elle rudement, en le couvrant d'un regard de feu.

Blaireau comprit cette menace muette et se décida à répondre.

— Il y a chez le docteur Morand une folle, dit-il.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque c'est une maison d'aliénés, fit la mère Langlois.

Claire avait tressailli. Elle se rapprocha pour mieux entendre.

Blaireau reprit :

— J'ai appris que, grâce à une influence extraordinaire que Mlle Claire exerçait sur la folle, le docteur avait l'espoir de lui rendre la raison. Le retour à la raison de cette malheureuse amènerait la révélation d'un secret terrible, qui compromettrait un grand nom et couvrirait de honte une famille tout entière. Il faut que cette femme reste folle! Il y avait donc nécessité d'empêcher sa guérison ; il le fallait à tout prix. Je compris, d'après ce qu'on m'avait dit, qu'il était urgent de la séparer de Mlle Claire.

— Alors, tu as enlevé ma fille.

— Et c'est pour cela... Oh! c'est horrible! s'écria la jeune fille.

Blaireau baissa la tête.

— Claire, demanda la mère Langlois, crois-tu qu'il ait dit la vérité?

— Oh! oui, ma mère, je le crois, je le crois!

Et elle fondit en larmes en murmurant :

— Pauvre amie! pauvre Léontine!

— Léontine, dis-tu, Léontine Landais! exclama la mère Langlois.

— Oui, ma mère, ma bonne amie de Rebay, la pauvre folle qui a pris soin de mon enfance, qui m'a tant aimée, se nomme Léontine Landais.

Blaireau ouvrit de grands yeux hébétés ; il ne comprenait pas.

La mère Langlois était sous le coup d'une joie immense.

— Le jour où vous m'avez retrouvée, ma mère, reprit la jeune fille, on m'a dit : « Claire, si vous voulez que votre pauvre amie de Rebay, celle qui a été votre première mère, recouvre sa raison, il faut que vous restiez près d'elle pendant un mois encore. » C'était un devoir à remplir, ma mère ; j'ai promis de rester, et c'est pour cela que je n'ai pas voulu vous suivre.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria la mère Langlois en levant ses yeux vers le ciel, la pauvre Léontine est retrouvée aussi! Vont-ils être heureux tous!...

Elle entoura sa fille de ses bras et la serra fortement contre son cœur.

— Ah! murmura-t-elle avec ivresse, je ne savais-pas encore que ma fille eût un pareil cœur!

— Ma mère, reprit Claire d'une voix entrecoupée par

les sanglots, vous allez me reconduire chez le docteur Morand, près de ma pauvre amie.

— Oui, mais pas ce soir, demain ; le docteur nous attendra, car le grand Bernard ira le prévenir que nous t'avons retrouvée.

Blaireau écoutait avec une stupéfaction croissante. Pour que Claire sût le nom de la folle, il fallait que celle-ci eût parlé. Elle avait donc eu déjà des éclairs de raison? De ce côté, le danger restait le même. Il le sentait. La pensée de s'enfuir, de quitter immédiatement la France lui revint plus ardente. Pauline Langlois, elle aussi, paraissait connaître la folle. Y avait-il donc entre ces deux femmes, ses victimes, autre chose de commun que les souffrances causées par lui? Il ne pouvait le deviner, mais il le pressentait, et c'était pour lui un autre sujet de terreur.

Après l'avoir oublié un instant, la mère Langlois revint à lui.

— Blaireau, dit-elle, dans l'intérêt du docteur Morand et pour ma propre satisfaction, il me reste une chose à savoir : Qui donc te renseigne si bien sur ce qui se passe dans la maison de Montreuil?

— Une personne de l'établissement.

— Je le pensais bien. Est-ce un domestique?

— Oui.

— Son nom?

— Antonio.

— L'Espagnol! s'écria Claire ; ah! le misérable hypocrite!... Il est peut-être le seul serviteur de la maison

que M. Morand n'aurait pas soupçonné d'une aussi odieuse trahison.

— Voilà le malheur de la plupart de ceux qui se font servir, murmura la mère Langlois, ils nourrissent près d'eux des espions et des traîtres!

Blaireau, reprit-elle en élevant la voix, cet Antonio a-t-il été aussi ton complice dans l'enlèvement de ma fille?

— Oui, c'est lui qui m'a ouvert les portes.

— Vous avez entendu, grand Bernard, vous vous chargerez d'édifier le docteur sur le dévouement et la fidélité de son domestique espagnol.

Elle se tourna de nouveau vers Blaireau.

— Si ton âme n'est pas morte, s'il te reste encore un peu de conscience, lui dit-elle d'un ton sévère et plein de dignité, regarde dans ton passé, et si tu le peux, fais le total de toutes tes infamies!... Alors, tu connaîtras le remords, tu reverras toutes tes victimes; celles-ci, les yeux éteints par les larmes; celles-là, pâles, amaigries par la misère : d'autres devenues cadavres, couchées dans la tombe, te montreront leur suaire taché de sang. Toutes te poursuivront de leurs plaintes, de leurs gémissements, de leurs cris d'agonie... Tu les entendras sans cesse, à toute heure du jour et de la nuit... Haletant, épouvanté, tes chairs frissonnantes, tu voudras fuir les horribles visions; mais toujours elles se dresseront devant toi avec leurs voix lugubres! En vain tu fermeras les yeux et tu te boucheras les oreilles, toujours tu les verras, toujours tu les entendras. Tes victimes seront pour toi ce que tu as été pour elles, impitoyables!

Et cela durera jusqu'au jour où, écrasé, fou de terreur et repenti, tu tomberas à genoux et, la face dans la poussière, tu demanderas pardon à Dieu!

Tu m'as vue aujourd'hui pour la seconde et dernière fois, je l'espère. Au nom de ma fille, écoute le conseil que je te vais donner : Tu vas sortir d'ici libre ; mais ne perds pas une minute, quitte Paris immédiatement, sauve-toi! Passe la frontière de France, traverse les mers et cache-toi si bien que je n'entende plus parler de toi... Si, demain, en se levant, le soleil te trouve à Paris il sera trop tard pour t'enfuir... Auguste Blaireau tu es prévenu. Maintenant, va-t'en!

Blaireau se redressa, poussa un cri de joie et se dirigea vers la porte.

Le Bourguignon et Brion s'écartèrent pour le laisser passer. Mais au moment de s'élancer dans l'escalier, il se retourna brusquement et, les bras tendus, marcha vers Claire.

La mère Langlois se jeta devant lui, les yeux pleins d'éclairs.

— Arrière, misérable, arrière! cria-t-elle ; toi embrasser ma fille, jamais!... Va-t'en, va-t'en!...

Et magnifique de colère, d'un geste impérieux elle lui montra la porte.

— Ah! murmura-t-il d'une voix étranglée, je l'aime, pourtant, je l'aime!

Un sourd gémissement s'échappa de sa poitrine ; sous le regard dominateur de la mère Langlois, il recula jusqu'à la porte et descendit précipitamment l'escalier.

XXIX

L'ARRESTATION

Derrière Blaireau, Brion était descendu pour aller chercher la voiture qui avait amené le grand Bernard et la mère Langlois à Joinville et que celle-ci avait eu l'excellente idée de conserver.

Un quart d'heure après, enlacées dans les bras l'une de l'autre, la mère et la fille prenaient la route de Paris.

La pauvre Pauline n'avait peut-être pas encore éprouvé une semblable ivresse.

— Enfin, disait-elle à Claire ravie, en la pressant contre elle, pour la première fois, tu vas donc dormir dans ce lit qui t'attend depuis si longtemps!

— Oui, répondit la jeune fille, mais demain vous me mènerez à Montreuil, vous me l'avez promis.

— Oui, cher trésor, oui, nous irons à Montreuil, il faut bien que le bon docteur guérisse ta bonne amie, la pauvre Léontine Landais! Ah! je l'aimerai bien aussi, celle-là, va, qui toute petite t'a tenue dans ses bras, que tu as appelée ta mère et qui t'a appris à aimer... Et toi aussi tu l'aimeras toujours, toujours... je te le permets, je ne serai pas jalouse!...

. . . .

Les trois ouvriers étaient encore dans la maison. Le grand Bernard se frottait les mains.

— Vous me croirez si vous voulez, dit-il à ses camarades, je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie ; notre expédition de ce soir a été une vraie partie de plaisir, et je puis vous dire comme le général en chef d'une armée après la bataille gagnée : « Soldats, je suis content de vous! »

— L'aventure fera du bruit, dit le Bourguignon, on en parlera longtemps dans les ateliers du Faubourg.

— Si vous voulez suivre mon conseil, camarades, nous nous tairons sur cette affaire. Cela amuserait certainement nos amis ; mais on pourrait faire aussi des suppositions malveillantes et je ne veux pas, vous entendez, je ne veux pas qu'on touche à la réputation de Mlle Claire.

— Pas plus qu'à l'honneur d'André ; tu as raison, Bernard, approuva Brion.

— Dites donc, que pensez-vous de Mme Langlois?

— Oh! c'est une vraie femme, celle-là.

— Quelle gaillarde!

— Hein, comme elle vous a raboté le vieux Blaireau !

— Blaireau, un drôle de nom !

— C'est celui qui lui convient, fit le Bourguignon, un nom de bête !...

— Féroce? interrogea Brion en riant.

— A peu près, répondit le Bourguignon qui, dans ses moments de loisir, s'occupait d'histoire naturelle, le Blaireau est un peu de la famille des ours, *Ursus meles*.

Les autres se mirent à rire.

— Assez causé, reprit le grand Bernard, vous savez que je dois aller à Montreuil cette nuit ; c'est l'ordre de Mme Langlois. Il n'est guère plus de dix heures ; en marchant bien, j'y serai avant minuit.

— Ne veux-tu pas que nous t'accompagnions? demanda le Bourguignon.

— Si cela vous fait plaisir, je ne demande pas mieux.

— Avant tout, fit observer Brion, il serait bon, je crois, de rendre la liberté à la vieille coquine que nous avons emprisonnée tout à l'heure. Personne ne s'aviserait de venir la délivrer et nous n'avons aucune raison de vouloir qu'elle meure de faim ou soit dévorée par les rats.

— Va donc lui ouvrir la porte, dit le grand Bernard.

La Solange n'avait pas eu de peine à se débarrasser de son bâillon ; revenue de la frayeur que lui avait causée la brusque attaque des ouvriers, qu'elle prit pour des voleurs, elle eut un accès de rage épouvantable. De-

puis une heure, elle tournait et bondissait autour des murs de sa prison, comme une hyène furieuse dans sa cage de fer, cherchant vainement une issue pour s'échapper.

Elle était loin d'être calmée, quand Brion vint la mettre en liberté. Elle s'imagina sans doute que, après l'avoir volée, on voulait l'assassiner. Elle s'élança, affolée, hors de la salle basse, en poussant des cris effroyables, parmi lesquels on distinguait ces mots :

— Au voleur ! à l'assassin !

— Elle est folle, archi-folle, dit le grand Bernard, laissons-la crier à son aise et allons-nous-en.

Au même instant, on frappa violemment à la porte de la rue.

La Solange avait perdu la tête ; elle cria plus fort encore.

Les coups frappés contre la porte redoublèrent. Puis une voix sonore se fit entendre, disant :

— Ouvrez au nom de la loi, ouvrez !

— Bon, fit le grand Bernard, voilà la police qui s'en mêle ; au fait, ce n'est peut-être pas un mal.

La voix de la rue reprit, sur un ton plus élevé :

— Si vous n'ouvrez pas, nous enfonçons la porte.

— Brion, tu vas aller ouvrir, ordonna le grand Bernard ; vous resterez ici tous les deux pour répondre ; moi, je file en passant par le jardin, j'irai seul à Montreuil. Si demain matin, à six heures, vous n'êtes pas chez moi, je reviendrai ici savoir ce qui se passe.

Il échangea une poignée de main avec ses camarades et disparut.

Brion courut ouvrir la porte, que les agents se disposaient à enfoncer. Ils étaient trois : deux sergents de ville et un agent de la police de sûreté.

— Au voleur ! à l'assassin ! cria encore la Solange, arrêtez-les.

Un sergent de ville saisit Brion au collet.

— Oh ! ce n'est pas la peine de me tenir, dit-il en souriant ; c'est pour vous faire entrer et non pour me sauver que j'ai ouvert la porte.

— Nous ne sommes pas des voleurs et encore moins des assassins, dit alors le Bourguignon, en s'avançant vers les agents.

— Il ment, ce sont des voleurs, ils étaient trois, l'autre s'est sauvé, arrêtez-les, glapit la vieille femme.

— Vous, commencez d'abord par vous taire, lui dit durement l'un des sergents de ville.

L'agent de la sûreté intervint.

— Si vous n'êtes pas des voleurs, dit-il en s'adressant au Bourguignon, ce que je veux bien admettre, qui êtes-vous ?

— Nous sommes deux ouvriers ébénistes du faubourg Saint-Antoine.

— Ah ! vous êtes des ouvriers, soit. Mais comment expliquez-vous votre présence dans cette maison ?

Le Bourguignon et Brion échangèrent un regard qui n'échappa point à l'agent.

— Vous voyez bien que ce sont des voleurs, dit la Solange.

— Cettte femme prétend que vous étiez trois, est-ce vrai ? demanda l'agent.

— Oui, nous étions trois et même quatre.

— Où sont vos complices ?

— Oh ! complices, ce n'est peut-être pas le mot qui convient ; mais n'importe, ils étaient plus pressés que nous, et ils sont partis.

En répondant ainsi, le Bourguignon, on le voit, aggravait encore sa situation et celle de son ami.

— C'est bien, fit l'inspecteur de police, nous les retrouverons.

— Ce ne sera pas difficile, riposta Brion en souriant.

Je vous arrête, reprit l'agent, suivez-nous.

— Où cela ? demanda le Bourguignon.

— Chez le commissaire de police.

— Décidément vous nous prenez pour des voleurs ?

— Je connais trop bien ces gens-là pour m'y tromper, répondit l'agent ; je suis convaincu que vous êtes, comme vous le déclarez, deux ouvriers ; mais nous vous trouvons dans cette maison, qui ne jouit pas précisément d'une bonne réputation, et il est utile qu'on sache ce que vous y êtes venus faire.

— A la bonne heure, vous êtes un malin, vous ! approuva Brion.

— Nous ne demandions pas autre chose que d'être conduits devant M. le commissaire de police, dit le Bourguignon, nous sommes prêts à vous suivre. Seulement, vous ferez bien, je crois, de prier madame de nous y accompagner.

Un sourire singulier passa sur les lèvres de l'agent. Il fit un signe aux sergents de ville, qui se placèrent aux côtés de la Solange.

La vieille se mit à trembler de tous ses membres.

— Pourquoi m'emmener ? dit-elle, je suis vieille, j'ai besoin de repos, laissez-moi me coucher.

— Il faut que vous fassiez votre plainte.

— Mais je vous l'ai faite, je n'ai pas autre chose à dire. Ces hommes-là sont entrés dans la maison, je ne sais comment ; il se sont jetés sur moi, il m'ont mis un mouchoir dans la bouche, pour m'empêcher d'appeler au secours, et m'ont enfermée dans une chambre. Pourquoi ? Pour me voler, je ne peux pas dire autre chose.

— Eh bien, vous le répéterez au commissaire. Il sera, du reste, très-content de vous voir, car depuis longtemps il désire faire votre connaissance.

— Allons, messieurs, emmenez cette femme, reprit l'agent de la sûreté, en s'adressant aux sergents de ville.

Voyant la mauvaise tournure que les choses prenaient pour elle, la Solange comprit combien elle avait été imprudente et mal avisée en jetant ces cris insensés qui avaient amené les agents ; sottement, elle s'était perdue elle-même.

Profitant d'un instant où les agents n'avaient pas l'œil sur elle, elle bondit en arrière avec l'intention de leur échapper, mais ils la saisirent en même temps par les deux bras.

Alors elle tomba sur ses genoux, blême de frayeur. Une sueur froide couvrait son front, ses dents claquaient.

— Je suis une pauvre vieille femme, dit-elle d'une

voix chevrotante, je ne peux plus marcher, ayez pitié de moi.

Les agents ne purent s'empêcher de rire.

Elle sentit qu'elle n'avait rien à espérer d'eux. Cependant, elle crut encore pouvoir les attendrir en simulant une attaque de nerfs. Elle se roula par terre en poussant des plaintes et des cris lamentables. Tout cela fut inutile.

— Ma soirée a été bonne, murmura l'inspecteur de police, en regardant la Solange, qui se tordait comme une possédée, celle-là est de bonne prise.

Les sergents de ville, indécis, attendaient ses ordres.

— Ne voyez-vous pas que cette vieille femme nous joue une comédie de sa façon? leur dit-il. Le temps passe ; allons, en route !

Il fallut traîner la Solange jusque dans la rue.

Pour expliquer la présence à Joinville, a cette heure de la nuit, de l'agent de la sûreté, et aussi son attitude vis-à-vis de la Solange, il est bon de dire que, par suite de plaintes portées par les voisins, la maison mystérieuse était surveillée depuis quelque temps. La police savait très-bien que la dame Solange recevait fréquemment des visiteurs aux allures étranges et qu'elle donnait des fêtes qui duraient toute la nuit. Mais elle ignorait encore quel était le véritable motif de ces réunions nocturnes. Ce pouvait être une maison de jeu clandestine, ou aussi bien un lieu de débauche honteuse ; mais, avant d'agir dans l'intérêt de la tranquillité et de la morale publiques, la police tenait à savoir s'il y avait réellement à réprimer des infractions à la loi.

Voilà pourquoi, depuis un mois environ, elle faisait surveiller la maison par un agent spécial, aussi actif qu'intelligent.

On comprend la satisfaction qu'éprouva ce dernier lorsque, par ses cris, la Solange lui offrit l'occasion d'entrer dans la maison, et avec quelle joie et quel empressement il la conduisit chez le commissaire de police qui, heureusement, était encore au bureau du commissariat.

Après avoir entendu le rapport des agents, le magistrat se tourna vers la Solange et l'invita à faire sa déposition.

D'une voix temblante, presque éteinte, elle répéta ce qu'elle avait déjà dit aux agents.

Quand elle eut fini, le commissaire jeta un regard sévère sur les deux ouvriers.

— L'accusation est nette, dit-il, qu'avez-vous à répondre ?

XXX

CHEZ LE COMMISSAIRE.

Ce fut le Bourguignon qui prit la parole.

— Monsieur le commissaire, répondit-il, mon camarade, que voilà, se nomme Jules Brion et moi Edmond Blaisois, dit le Bourguignon, parce que je suis né natif de Dijon, Côte-d'Or. Comme Brion, je suis ébéniste de mon état et nous travaillons au faubourg dans le même atelier. Au premier ouvrier qu'on rencontre dans le quartier, de la colonne de Juillet à la place du Trône, on n'a qu'à demander s'il connaît Brion et le Bourguignon. Tout de suite il répondra : « Brion, le Bourguignon, les deux inséparables ? Mais qui ne les connaît pas ? Ce sont de vrais *zigues,* ceux-là, et la preuve qu'ils valent quelque chose, c'est qu'ils sont les amis du grand

Bernard, le roi des ouvriers. » — Donc, monsieur le commissaire, voilà ce que nous sommes.

Madame nous appelle voleurs ; ça lui est facile à dire, mais difficile à prouver. Par exemple, ce qui est la vérité, c'est que l'ami Brion a forcé la porte à s'ouvrir pour nous faire entrer. Nous nous sommes dispensés de frapper, parce que nous étions sûrs d'avance que madame n'aurait pas l'amabilité de nous ouvrir. Ce qui est encore vrai, c'est que nous l'avons empoignée, baillonnée, pour l'empêcher de crier, et mise précieusement sous clef, afin de nous débarrasser momentanément de sa présence, et aussi pour qu'elle n'ait point la fantaisie de courir les rues la nuit, ce qui est généralement dangereux, même pour les femmes de son âge.

Sans cette précaution, que nous avons prise, continua-t-il en accentuant son ton gouailleur, je suis persuadé que madame n'aurait pas le plaisir d'être en ce moment en notre compagnie.

Le commissaire de police écoutait et prenait des notes.

— Je vous assure, monsieur le commissaire, poursuivit le Bourguignon, que nous n'avions nullement l'intention de venir vous déranger ce soir. Nous allions nous retirer tranquillement, après avoir rendu la liberté à madame, lorsqu'elle eut la singulière idée d'appeler ces messieurs. Je crois qu'elle s'en mord les doigts maintenant ; mais cela ne change en rien sa situation : elle vous fait ce soir la visite qu'elle vous aurait faite demain.

Le magistrat leva lentement la tête, et son regard scru-

tateur se fixa sur le visage honnête et franc de l'ouvrier.

— Enfin, dit-il, vous vous êtes introduits nuitamment dans une maison habitée ; il y a eu effraction et violation de domicile. Si ce n'était pour commettre un vol, quel mobile vous a fait agir ?

— Ah ! voilà... Nous n'avons pas l'intention de vous cacher la vérité, monsieur le commissaire ; mais, tout de même, je regrette que que le grand Bernard ne soit pas ici, il vous dirait cela mieux que moi.

— Ce grand Bernard était avec vous, c'est un de ceux qui ont pris la fuite ?

— Le grand Bernard ne s'est point sauvé, monsieur le commissaire ; c'est lui qui nous a ordonné de rester et d'ouvrir la porte à ces messieurs. Il n'est pas ici avec nous parce qu'il a pensé que ça lui prendrait trop de temps. Il avait une commission pressée à faire à Montreuil, chez M. le docteur Morand, et de Joinville à Montreuil il y a du chemin.

En entendant prononcer le nom du docteur, le magistrat fit un brusque mouvement.

— Nous parlerons tout à l'heure de celui que vous appelez le grand Bernard, dit-il ; il faut, avant tout, que je sache dans quel but vous vous êtes introduits dans la maison.

— Oh ! tout simplement pour délivrer une jeune fille qu'on y retenait malgré elle.

Le commissaire bondit sur son fauteuil.

— Continuez, continuez, fit-il avec agitation.

Les agents s'étaient vivement rapprochés du Bourguignon.

— Mais, c'est tout, monsieur le commissaire, répondit l'ouvrier ; comme nous le pensions, nous avons trouvé mademoiselle Claire...

— Claire, dites-vous, Claire ! exclama le magistrat.

D'une main fiévreuse il ouvrit un dossier dans lequel il prit une feuille, qu'il parcourut rapidement des yeux.

C'était une note, qu'il avait reçue de la Préfecture de police trois jours auparavant. Elle était relative à la disparition de Claire, ouvrière lingère de l'établissement du docteur Morand, et donnait le signalement de la jeune fille.

— C'est bien cela, murmura-t-il, c'est bien cela.

Puis, d'un ton calme, s'adressant au Bourguignon :

— Est-ce que vous la connaissiez, cette demoiselle Claire ? demanda-t-il.

— Pas précisément, mais le grand Bernard connaissait sa mère.

— Depuis combien de temps la cherchiez-vous ?

— Depuis ce matin après avoir lu le journal en déjeunant. Avant, nous ne savions rien.

— Pouvez-vous me dire où demeurait mademoiselle Claire ?

— A Montreuil, chez M. le docteur Morand.

Le visage du commissaire devint rayonnant.

— Plus de doute, fit-il, c'est bien cette jeune fille dont la disparition mystérieuse avait motivé cette note.

Il se tourna brusquement vers la Solange qui, affaissée sur un siége, plus pâle qu'une morte, jetait autour d'elle des regards effarés.

— Comment cette jeune fille est-elle venue chez vous? lui demanda-t-il d'une voix sévère.

Quelques sons rauques sortirent de la gorge de la vieille femme.

— Je ne vous entends pas, parlez plus haut et surtout plus distinctement. D'abord, levez-vous.

Elle essaya d'obéir, mais elle ne put se tenir sur ses jambes défaillantes, elle retomba lourdement sur son siége.

— Allons, parlez, je vous écoute.

— On me l'a amenée.

— Ah ! on vous l'a amenée ! Qui ?

— Mon maître.

— Je croyais que vous habitiez seule votre maison, bien que vous y receviez souvent nombreuse et joyeuse compagnie. Comment se nomme-t-il, votre maître ?

— Blaireau.

— Est-ce qu'il demeure avec vous ?

— Non.

— Où demeure-t-il ?

— A Paris.

— C'est son adresse que je vous demande.

— Je ne sais pas.

— Allons donc, ce n'est pas admissible.

— Je vous jure, monsieur le commissaire, que je n'ai jamais su dans quelle rue il demeurait.

— Soit, nous saurons plus tard si vous cherchez à égarer la justice. Votre maître vous a-t-il dit comment et dans quelle circonstance il avait rencontré la jeune fille ?

— Il ne m'a rien dit, je ne sais rien, je le jure !

— Si monsieur le commissaire le permet, je puis lui donner ce renseignement, dit le Bourguignon.

— Je vous écoute.

— Le docteur Morand et aussi Mme Langlois, la mère de Claire, croyaient que la jeune fille était sortie volontairement de la maison de santé. Ils se trompaient. Mlle Claire a été enlevée par Blaireau.

— Oh ! oh ! un rapt, suivi d'une séquestration ! s'écria le magistrat ; l'affaire est grave, très-grave ! Ce Blaireau est un grand scélérat ; il faut absolument que nous mettions la main sur lui. Maintenant, Blaisois, dites-nous comment vous avez découvert que Mlle Claire était à Joinville.

— Oh ! bien volontiers, dit le Bourguignon.

Il raconta ce que le grand Bernard et lui avaient vu et entendu dans la ruelle le soir de la noce de Mlle Ravier, la fille d'un de leurs camarades d'atelier ; l'effet produit sur eux par l'article du journal ; son arrivée à Joinville accompagné de Brion et ce qu'ils avaient appris avant que le grand Bernard et la mère de Clairene vinssent les rejoindre. Quand il parla de Blaireau et de ce qui s'était passé dans la maison, peut-être allait-il dire, que Mme Langlois avait reconnu Blaireau qui se trouvait être le père de Claire. Mais un coup de coude de Brion lui fit comprendre assez tôt que, dans l'intérêt même de la jeune fille, il devait garder ce secret. Il se borna à ajouter que Blaireau ayant demandé grâce on l'avait laissé partir.

— Quant au grand Bernard, acheva-t-il, il est allé dire

à M. Morand que Mlle Claire est retrouvée et le prévenir en même temps qu'il a chez lui un domestique espagnol du nom d'Antonio, qui est fieffé coquin ; c'est lui qui a prêté la main à Blaireau dans l'enlèvement de Mlle Claire.

Aux plis qui s'étaient creusés sur son front, à son attitude sévère, il était facile de voir que le commissaire de police se trouvait sous le coup d'une vive contrariété.

Adossé au chambranle de la porte, les yeux à demi fermés, l'agent de la sûreté paraissait réfléchir profondément.

— Je ne doute pas que votre récit ne soit l'exacte vérité, dit enfin le commissaire de police ; mais il me démontre que vous avez agi avec une grande imprudence et que votre conduite à tous est très-blâmable. Sans doute, le but que vous vouliez atteindre excuse vos actes ; mais on n'a pas le droit de pénétrer ainsi dans une habitation close. Votre devoir était de prévenir un commissaire de police et de vous faire accompapagner par lui. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— En effet, monsieur le commissaire, vous avez raison ; c'est notre ami Bernard qui a tout conduit, et, bien certainement, il n'a point pensé à cela, pas plus que Mme Langlois. Nous étions pressés, nous craignions d'arriver trop tard, il y avait tout à redouter. Que voulez-vous ? dans ces quarts d'heure-là on ne réfléchit pas.

— Aussi, qu'est-il arrivé ? Par suite d'une faiblesse inqualifiable et que rien ne justifie, le principal coupable s'est dérobé... Qui sait si, pendant longtemps encore,

il ne parviendra pas à échapper à la main de la justice? Si seulement nous avions son adresse, en agissant promptement, peut-être pourrions-nous l'atteindre avant qu'il ait eu le temps de prendre ses dispositions pour se soustraire aux recherches qui seront dirigées contre lui.

L'inspecteur de police releva brusquement la tête.

— Monsieur le commissaire, dit-il, ce n'est pas aujourd'hui la première fois que j'entends prononcer ce nom de Blaireau; nous sommes sur la piste d'un certain nombre de malfaiteurs; l'un d'eux est à Montreuil chez M. le docteur Morand; celui-là sait peut-être où demeure Blaireau; il me paraît urgent de s'en assurer. Je vais prendre une voiture et me rendre immédiatement à Montreuil. Si, comme je l'espère, j'obtiens du domestique en question le renseignement que nous désirons, je reviendrai ici. Dans le cas contraire je me mets aussitôt en campagne et le susdit Blaireau sera bien fin s'il nous échappe.

— Allez, répondit le commissaire.

L'agent s'élança hors du cabinet.

— Vous pouvez vous retirer, dit le commissaire aux deux ouvriers, dès qu'on aura besoin de vous on vous appellera.

Quant à vous, reprit-il en s'adressant à la Solange, je vous maintiens en état d'arrestation.

La vieille eut un cri étouffé et cacha sa figure dans ses mains.

Le commissaire la montra aux sergents de ville, en disant :

— Emmenez cette femme.

Pendant que ceci se passait à Joinville-le-Pont, le grand Bernard arrivait à Montreuil.

Au nom de la mère Langlois toutes les portes s'ouvrirent devant lui et il fut immédiatement introduit près du docteur.

M. Morand resta stupéfié en apprenant que Claire avait été victime d'un enlèvement, et que l'un de ses serviteurs, en qui il avait toute confiance, était un des misérables auteurs de ce crime.

Il envoya prévenir le commissaire de police de Montreuil, qui arriva dix minutes après.

Antonio fut arrêté aussitôt. Il nia d'abord énergiquement sa complicité dans l'enlèvement ; mais, quand on lui eût dit que Blaireau lui-même l'avait dénoncé, il fit des aveux complets.

Le grand Bernard avait rempli sa mission. Porteur d'une lettre du docteur Morand adressée à la mère Langlois, le cœur joyeux et ne se ressentant même pas des émotions et des fatigues de la journée, il reprit tranquillement la route de Paris.

XXXI

SOUVENIR D'UN AMI

Blaireau, aiguillonné par la terreur et croyant sentir encore peser sur lui le regard menaçant de Pauline Langlois, avait traversé Joinville au pas de course. Il arriva à Vincennes sans avoir ralenti sa marche, mais ses jambes étaient à bout de forces. Heureusement, il rencontra un cocher maraudeur qui, au premier signe, arrêta son cheval.

— Vous me descendrez rue de Rivoli, près de l'Hôtel-de-ville, lui dit Blaireau en ouvrant la portière de la voiture.

Et il se fourra dans le coupé.

A onze heures et demie il était à la porte de sa maison.

La concierge allait se coucher. Elle s'empressa d'ou-

vrir le vasistas de sa porte vitrée pour dire à son locataire :

— Monsieur Blaireau, il est venu un monsieur pour vous voir : il avait sans doute des choses importantes à vous dire, car il vous a attendu pendant deux heures au moins. Voyant que vous ne rentriez pas, il s'en est allé en me disant qu'il reviendrait demain.

— C'est bien, merci, répondit Blaireau.

— Comme il a l'air drôle ce soir, se dit la concierge en refermant son carreau mobile.

— Qui donc a pu venir ? se demanda Blaireau en montant l'escalier, enjambant deux marches à la fois ; c'est singulier, je n'attendais personne.

Il entra chez lui; dans l'antichambre, sur un guéridon, il trouva comme d'habitude, quand il rentrait tard, une lampe allumée.

— Je n'ai pas une minute à perdre, pensait-il, il faut que je ne sois plus à Paris dans une heure ; j'irai à pied jusqu'à Creil, où j'attendrai le premier train, et demain soir, à cinq heures, je serai à Londres.

En traversant le salon, il entendit, venant de la chambre de sa gouvernante, un bruit qui ressemblait à une plainte.

— La vieille brute dort comme une taupe, murmura-t-il, et ronfle comme une toupie d'Allemagne.

Il ouvrit la porte de son cabinet et s'y précipita plutôt qu'il n'y entra.

L'or avait sur cet homme une telle puissance d'attraction que, à peine dans le sanctuaire consacré à son idole, il oublia ses angoisses, les dangers qu'il avait courus et

la menace encore suspendue sur sa tête. Il se redressa plein d'énergie, les yeux étincelants, le front irradié. Un sourire, indice révélateur d'un effroyable orgueil, fit frissonner sa lèvre lippue.

Tout en lui semblait dire :

— J'ai des millions, je suis le maître du monde !

Il marcha droit à son coffre-fort.

A force de poser les doigts sur le bouton qui mettait en mouvement le ressort du panneau mobile derrière lequel la caisse était cachée, une tache noire de la grandeur d'une pièce de deux francs s'était formée sur la boiserie. Mais Blaireau n'avait pas besoin de ses yeux pour mettre la main sur le bouton. La nuit, sans lumière, comme en plein jour, son doigt le trouvait du premier coup.

Blaireau ayant touché le bouton du ressort, le panneau monta lentement en démasquant le coffre-fort.

Tout à coup, l'avare poussa un cri rauque, horrible.

Le corps penché en avant, bouche béante, les bras ballants, il resta immobile comme un bloc de marbre. Ses yeux, démesurément ouverts, et qui sortaient de leur orbite, avaient pris une fixité effrayante.

Blaireau pouvait bien être terrifié ; il venait de voir la porte de sa caisse enfoncée, un trou noir dans le mur.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence de mort.

Enfin, Blaireau fit un pas. Il allongea les bras, ses

mains touchèrent le coffre-fort. Il ne s'en rapportait peut-être pas complètement au témoignage de ses yeux, il voulait que ses mains lui confirmassent la terrible vérité. Il fut convaincu que ses yeux ne l'avaient pas trompé. Il n'était pas le jouet d'un moment d'hallucination.

Alors il poussa un nouveau cri, tomba sur ses genoux, et, avidement, les deux mains dans le coffre, il chercha partout.

Rien, rien, il n'y avait plus rien... Blaireau était volé ! L'or, les billets de banque, les actions, les obligations, tout avait disparu !... Oui, Blaireau était volé, Blaireau était ruiné, ruiné !..

Et il doutait encore, et il ne voulait pas le croire, et de bas en haut, dans tous les tiroirs, tous les compartiments du coffre, ses doigts crispés cherchaient toujours. Sans s'en apercevoir, il grattait le bois et le fer, qui grinçaient sous ses ongles.

A la fin il se lassa. Son bras s'enfonça une dernière fois jusqu'au fond de la caisse et il se redressa tenant dans sa main une corde.

D'abord, il la regarda stupidement, comme un homme qui n'a plus de pensée ; puis, saisi d'un effroi subit, il se mit à reculer lentement. On aurait dit qu'une bête venimeuse le menaçait de sa morsure. Son dos rencontra le mur ; il ne pouvait plus reculer. Un frisson l'enveloppa tout entier, et il lui sembla que de la glace circulait dans ses veines à la place du sang. Il eut dans la gorge un râlement prolongé, affreux : et comme s'il se fût aperçu tout à coup qu'il tenait dans sa main un serpent, il lança

de toute sa force, à l'autre extrémité de la chambre, la corde, objet de son épouvante.

Èperdu, chancelant, livide, du sang dans les yeux, il fit quelques pas et alla s'affaisser sur une chaise auprès de son bureau.

Une sorte de petit paquet, placé en évidence sur le bureau, frappa son regard.

Cela ressemblait à une lettre, sans en avoir les dimensions ordinaires.

Sur l'enveloppe blanche, écrits en grosse bâtarde, il lut ces mots :

SOUVENIR D'UN AMI

Ces caractères, aux jambages gras et allongés, brûlèrent ses yeux comme des lettres de feu!

Il prit le mystérieux paquet et ses doigts nerveux déchirèrent l'enveloppe...

Elle contenait une poignée de cheveux gris.

De même qu'il avait reconnu la corde, il reconnut les cheveux.

C'était-la corde dont il s'était servi pour étrangler Gargasse.

Les cheveux étaient ceux de Gargasse; il les lui avait arrachés en le traînant du haut en bas de l'escalier de la maison de Sèvres.

Comme s'il avait eu du soufre enflammé au bout des doigts, il secoua ses mains avec rage et bondit en arrière avec un rugissement étrange, semblable à ceux qu'on entend la nuit au milieu des jungles indiennes.

La sueur coulait de son front comme si on lui eût jeté sur la tête une cuvette d'eau.

Il avait la poitrine oppressée, la respiration haletante, sa gorge serrée repoussait l'air. Ses jambes ployèrent sous le poids de son corps ; il chercha un appui, qui lui manqua, et il tomba lourdement, comme une masse, tout de son long sur le parquet.

Quand il revint à lui, le jour commençait à paraître. L'huile usée, la lampe s'était éteinte.

Il se souleva péniblement et parvint à se dresser sur ses jambes.

Le misérable n'était plus reconnaissable, on l'eût pris volontiers pour un spectre échappé du tombeau.

A plusieurs reprises il passa la main sur son front, il ressaisissait sa pensée. Soudain deux éclairs s'allumèrent au fond de ses yeux caves. Il se souvenait. Il y avait de quoi devenir fou, sa raison résistait cependant.

Ainsi, tout cela était vrai. La main d'un voleur avait vidé son coffre-fort ; il avait tenu la corde, instrument d'un de ses derniers crimes ; enveloppés dans un papier, il avait vu les cheveux de Gargasse !

Le souvenir faillit le foudroyer une seconde fois ; mais il se roidit avec une énergique volonté et resta debout.

Alors une rage insensée s'empara de lui, son visage prit une expression hideuse, des lueurs horribles sillonnèrent son regard et, avec un mouvement féroce, il leva au-dessus de sa tête ses poings crispés.

— Volé ! volé ! cria-t-il d'une voix sourde, saccadée, je n'ai plus rien, je suis ruiné !... Et c'est Gargasse, Gargasse qui a fait le coup !... Ah ! le lâche !... Ah !... le chien !... mais je l'ai tué, pourtant, je l'ai tué !... Je l'ai vu à terre,

immobile, roide, sans souffle, mort, cadavre!... Imbécile, je n'ai pas assez serré la corde! Mais le puits, le puits... l'eau a monté, j'en suis sûr. J'y suis allé le lendemain, l'eau remplissait les caves... Eh bien, s'il n'était pas tout à fait mort, l'eau devait l'achever... Et il n'a pas été noyé... J'avais fermé la porte du caveau... deux tours de clef... La clef, je l'ai mise dans ma poche, et le soir, en passant sur un pont, je l'ai jetée dans la Seine. Ah! l'eau, l'eau... à quoi donc sert-elle, puisqu'elle n'a pas noyé Gargasse?...

Je ne comprends pas... je ne comprends pas... Est-ce que je deviens fou? Non, je ne veux pas, je ne veux pas! il faut que je retrouve ma fortune, mon or... il faut que je me venge!... Gargasse... je devais lui plonger un couteau en plein cœur, j'ai été lâche... j'ai eu peur du sang... imbécile!... Ah! Gargasse, voleur, je te retrouverai!... Mais qui donc est venu à son secours? Qui donc? Est-ce l'enfer?...

Il vomit un effroyable blasphème, qui fut suivi d'un éclat de rire satanique.

— Ainsi, reprit-il avec un redoublement de colère et de rage, Gargasse a pu entrer chez moi; Catherine, la vieille coquine, lui a ouvert la porte et l'a laissé faire... La misérable l'a peut-être aidé à me voler...

Il bondit sur la porte de son cabinet, l'ouvrit avec violence et appela :

— Catherine, Catherine?

Un gémissement lui répondit.

Il traversa le salon d'un pas rapide et entra dans la chambre de la vieille servante. Une masse inerte que

rencontrèrent ses pieds le fit trébucher. C'était Catherine. Elle était enveloppée tout entière dans une couverture de laine et entourée de liens solides, qui lui ôtaient complétement l'usage de ses membres. Arrangée ainsi elle avait rongé la couverture et ouvert devant sa bouche un trou suffisant pour respirer.

Blaireau coupa les liens et déroula la couverture.

Catherine essaya de se relever, elle ne le put ; ses membres engourdis n'avaient plus de force. Blaireau dut lui prêter son aide.

Plus de dix minutes s'écoulèrent avant qu'elle pût répondre aux questions de son maître. Enfin elle retrouva la parole, et voici ce qu'elle lui raconta :

— Hier, j'ai dîné à six heures comme d'habitude. J'avais plusieurs raccommodages à faire, je m'installai dans la salle à manger avec l'intention de vous attendre. Il pouvait être sept heures et demie lorsque j'entendis frapper à la porte. D'abord, je ne bougeai pas, j'avais le pressentiment de ce qui devait m'arriver. On frappa de nouveau. Alors je me suis levée, et allant à la porte j'ai demandé : Qui est là? — Je suis un ami de M. Blaireau, me répondit une voix d'homme, j'ai une communication très-importante à lui faire et il faut absolument que je le voie ce soir.

— M. Blaireau est sorti, lui dis-je, revenez demain.

— Demain, il serait trop tard ; puisqu'il est sorti, je l'attendrai, vous pouvez être sûre qu'il en sera enchanté.

Voyant qu'il insistait tant, je pensai malheureusement que ce qu'il avait à vous dire était, en effet, d'une

grande importance pour vous. Et puis, je crus aussi que ce visiteur pouvait être un de ceux que vous m'aviez donné l'ordre de recevoir ces jours derniers.

J'ouvris la porte. L'homme entra. A la lumière de la lampe je regardai sa figure et je le reconnus aussitôt. Je me rappelai l'avoir vu ici plusieurs fois. Ne doutant pas qu'il ne fût réellement votre ami, comme il le disait, je me sentis complétement rassurée.

— Puisque vous voulez attendre M. Blaireau, lui dis-je, je vais allumer une lampe dans le salon.

Il me suivit. J'avais posé ma lampe sur la table et, sans défiance, je me disposais à en allumer une seconde quand, tout à coup, l'homme se jeta sur moi, me saisit par le cou et me serra à m'étrangler. Le cri que je voulus pousser me resta dans la gorge.

La porte de ma chambre était ouverte, le brigand m'y traîna, me renversa sur mon lit et se mit en devoir de me rouler dans la couverture. Je tentai vainement de me défendre et de le repousser; j'avais affaire à un hercule. Il parvint, non sans difficulté, cependant, à me mettre dans la couverture et à me lier tout le corps avec des cordes qu'il avait sur lui. Auparavant, j'avais pu jeter deux ou trois cris; mais ils ne furent entendus de personne, puisque l'on n'est pas venu à mon secours.

Quand le brigand fut bien sûr que je ne pouvais plus remuer ni les bras, ni les jambes, ni même crier, il sortit de ma chambre dont il eut encore la précaution de fermer la porte.

Ce qui s'est passé ensuite, je ne le sais pas; mais j'ai

compris que, sachant que vous aviez de l'argent chez vous, il était venu pour vous voler... Il est entré dans votre bureau et j'ai entendu qu'il y faisait beaucoup de bruit. Il est resté longtemps, au moins deux heures. Si seulement vous étiez rentré plus tôt, si vous l'aviez surpris... Mais votre argent était bien caché, n'est-ce pas? Il ne l'a pas trouvé...

Blaireau, silencieux et sombre, avait écouté avec toute l'attention que son esprit troublé pouvait avoir.

— Ah! ah! ah! fit-il avec un rire étrange et d'un ton guttural, mon argent était bien caché... Gargasse ne l'a pas trouvé... Tu crois cela, toi, misérable femme, tu le crois?... Oui, c'est à Gargasse, à un voleur, que tu as ouvert ma porte; oui, mon argent était bien caché, mais Gargasse a de bons yeux... Il a découvert le secret de la boiserie, il le connaissait peut-être depuis longtemps; il a brisé la porte du coffre... Ma fortune, mes richesses, mon trésor, le fruit de ma peine et de mon intelligence, tout ce que j'ai amassé, enfin, pendant trente ans de ma vie, était là, dans le coffre... Comprends-tu? tout... Eh bien, maintenant, le coffre-fort est vide, je n'ai plus rien, je suis ruiné!... Le voleur, le brigand a tout emporté, tout, tout!...

Il fut pris d'un nouvel accès de rage.

— J'ai soif de sang, hurlait-il, il faut que je le tue!...

Les talons de ses souliers martelaient le parquet, il se frappait avec fureur le front et la poitrine. Il s'arrachait les cheveux et ses ongles labouraient la peau de son crâne. Puis, tout à coup, sans larmes, la tête sur ses genoux, il sanglota.

La vieille servante le regardait avec des yeux effarés.

Maintenant, il faisait grand jour, le soleil piquait de ses flèches d'or les fenêtres des maisons.

Soudain, un bruit de pas lourds retentit dans l'escalier, et presque aussitôt on heurta violemment à la porte.

La femme tressaillit. Blaireau se redressa comme si une tarentule l'eût mordu.

Singulière illusion ou folie bizarre, l'avare eut l'idée que Gargasse avait été arrêté dans la nuit et qu'un ami inconnu lui rapportait ses millions.

A pas de loup, il alla jusqu'à la porte contre laquelle on recommençait à frapper. Il ouvrit un judas et regarda. Il vit plusieurs hommes sur le palier. L'un d'eux portait en sautoir les insignes de la magistrature judiciaire : l'écharpe aux trois couleurs nationales.

Blaireau recula avec terreur, frissonnant de la tête aux pieds. Alors il se souvint de la menace de Pauline Langlois. Il avait été dénoncé, on avait découvert son adresse, on venait l'arrêter !

— C'est bien inutile de frapper, dit une voix, il n'ouvrira pas et nous perdons un temps précieux.

— Allez donc chercher un serrurier, répondit une autre voix.

Un des hommes descendit rapidement l'escalier.

Blaireau songea à fuir, s'il en était temps encore. Dans son épouvante, le misérable oubliait qu'il ne possédait plus que quelques pièces de monnaie, l'argent qu'il avait sur lui.

Il écarta les rideaux d'une fenêtre et regarda dans la rue. Il y vit un rassemblement de curieux parmi lesquels il distingua des képis de sergents de ville, des uniformes de soldats. Il s'élança dans son cabinet, dont la fenêtre ouvrait sur une cour intérieure. Mais, là aussi, il y avait des soldats et des agents de la préfecture de police.

Toutes les issues étaient gardées, il ne pouvait plus se sauver, il était perdu !

Ses traits se contractèrent horriblement, sa figure se décomposa. Deux fois, en rugissant, il fit le tour de la chambre. Soudain, il s'arrêta et tendit l'oreille. La porte d'entrée venait d'être ouverte. Le commissaire de police et les agents pénétraient dans l'appartement. Il entendit des piétinements dans l'antichambre, puis les pas résonnèrent au milieu du salon.

Il avait fermé la porte du cabinet, il la barricada avec des meubles.

Les agents trouvèrent la domestique tremblant de tous ses membres, suffoquée par la peur.

— Où est votre maître ? lui demanda le commissaire de police.

Elle répondit d'une voix presque éteinte :

— Je ne sais pas.

Pendant ce temps, les agents ouvraient toutes les portes et fouillaient l'appartement. Une seule porte résista, celle du cabinet.

— Monsieur le commissaire, l'homme que nous cherchons est là, sûrement, dit l'inspecteur de police que nous avons déjà vu à Joinville.

Le lecteur se souvient qu'il avait pris une voiture pour se rendre à Montreuil. Il y était arrivé un quart d'heure après l'arrestation de l'Espagnol, et celui-ci lui avait livré l'adresse de Blaireau.

Le commissaire de police s'approcha de la porte indiquée.

— Je suis représentant de la loi, dit-il, je vous somme d'ouvrir.

Blaireau ne répondit pas.

Le magistrat se tourna vers le serrurier en lui disant :

— Ouvrez.

Le serrurier crocheta la serrure, fit jouer le pêne, mais la porte ne s'ouvrit point.

— Elle est verrouillée en dedans, dit-il.

— Eh bien, qu'on l'enfonce, ordonna le commissaire.

Un agent d'une force peu commune se rua contre la porte, les ais craquèrent ; mais, solidement assise sur ses gonds, la porte resta fermée. Trois fois il recommença l'épreuve sans plus de succès. Mais un autre agent se présenta tenant une hache qu'il avait trouvée dans la cuisine. Du premier coup, une planche vola en éclats. Une minute suffit pour mettre la porte en pièces.

Alors les agents se précipitèrent dans le cabinet, renversant la barricade de meubles qui défendait le passage.

Ils virent Blaireau debout, livide, grimaçant, hideux...

Au même instant une double détonation se fit entendre, et Blaireau s'abattit au milieu de la chambre, la face sur le parquet.

Le misérable venait de se faire justice lui-même. De son crâne fracassé, ouvert au-dessus du front, avaient jailli des morceaux de cervelle.

Les agents l'entourèrent, les pieds dans le sang qui coulait, comme de deux sources, de deux trous aux tempes.

Le commissaire de police le toucha, la chair était encore pantelante ; mais, déjà, Blaireau n'était plus qu'un cadavre !

XXXII

L'OR MAUDIT.

A la même heure, le grand Bernard entrait chez la mère Langlois.

— Silence, lui dit-elle, parlons bas... elle dort.

Puis, lui montrant une porte :

— C'est là qu'elle est, dans sa chambre. Avait-elle besoin de dormir, mon Dieu, en avait-elle besoin !... Moi, je ne me suis pas couchée, j'ai passé le reste de la nuit, les yeux ouverts, étendue sur ce tapis en travers de sa porte. Est-ce bête ; croiriez-vous, grand Bernard, que j'avais peur qu'on ne vînt me la prendre encore ?... Vous êtes allé à Montreuil ?

— Oui. Le docteur a fait arrêter son domestique, il a tout avoué, je l'ai vu emmener au poste.

— Voyez-vous, grand Bernard, il faut être sans pitié

pour les scélérats ; le « qu'il aille se faire pendre ailleurs » n'est pas de la pitié, c'est de la faiblesse, de la lâcheté... Quand après un premier crime on laisse aller le coupable, il en commet vingt autres. Les honnêtes gens doivent se protéger mutuellement, c'est un devoir. Tenez, grand Bernard, je n'ai pas fait mon devoir la nuit dernière, je devais livrer Blaireau à la justice.

— Madame Langlois, ce n'était pas possible, puisqu'il est le père...

— Taisez-vous, taisez-vous, je ne sais pas ce que je donnerais maintenant pour que ma fille ne connût pas ce secret fatal ; mais j'ai parlé... Ah ! c'est bien à cela qu'il doit de ne pas être en prison à l'heure qu'il est. Je ne veux plus entendre prononcer son nom, je ne veux plus penser à ce monstre. Il faut que ma fille l'oublie et croie qu'elle a fait un rêve épouvantable.

Mais parlons de choses moins lugubres : que vous a dit le docteur Morand ? Il attend Claire, n'est-ce pas ? Oh ! nous irons... mais, d'abord, je veux que ma fille dorme son content... Un poignard sur la poitrine, on ne me forcerait pas à la réveiller. Hein, il ne s'attendait pas à la bonne nouvelle, le docteur ; il a été bien surpris !

— Et surtout très-heureux, madame Langlois. Quand je lui ai dit que Mlle Claire avait témoigné le désir de revenir promptement chez lui, il s'est mis à sourire en me regardant, et je l'ai entendu murmurer : « Adorable enfant ! »

— Tout le monde aime ma chère Claire ! fit la mère enthousiasmée.

— Au lieu de me dire, comme je m'y attendais : « Que Claire revienne vite, je l'attends, » il ne m'a rien dit du tout. Il n'est pas causeur, M. Morand. Il a pris une plume et s'est mis à écrire. Enfin, il m'a remis pour vous la lettre que voilà.

— Ah ! une lettre... Je n'ai pas mes lunettes, grand Bernard ; d'ailleurs tu es plus savant que moi, lis-moi ça.

Le grand Bernard ouvrit la lettre et lut les lignes suivantes :

« Chère madame Langlois.

» Merci mille fois de m'avoir fait savoir tout de suite » que votre chère enfant est retrouvée. Je partage votre » joie. Empressez-vous de rassurer Claire au sujet de sa » vieille amie, et dites-lui bien que grâce à son géné- » reux dévouement, elle est aujourd'hui guérie. Je n'ai » pas à le cacher, c'est à Claire que je dois la plus belle » cure de ma vie.

» Mme Morand regrettera plus d'une fois sa charmante » lingère ; mais nous espérons qu'elle viendra nous voir » souvent accompagnée de sa mère.

» Vous serez toujours accueillies par deux amis bien » sincères.

» Je termine ma lettre comme je l'ai commencée en » vous disant encore : Merci.

» Votre tout dévoué,

« Dr MORAND. »

La mère Langlois ne chercha pas à cacher le conten-

tement qu'elle venait d'éprouver en écoutant la lecture de la lettre du docteur.

— C'est superbe, dit-elle ; cette lettre sera pour ma fille, à son réveil, une heureuse surprise. Elle ne me quittera plus, elle va rester près de moi. Ah ! cette fois, elle est bien à moi, toute à moi ! Et Léontine Landais, la folle de Rebay, retrouvée et guérie, n'est-ce pas un miracle ? Quelle joie pour madame Descharmes ! Cette nuit, en rentrant, je voulais lui écrire, Claire me l'a défendu ; elle prétend que, pendant quelques jours encore, je ne dois rien dire. Il paraît que la moindre indiscrétion pourrait causer un grand malheur. Je ne comprends pas cela, moi, mais Claire le veut, je ne dirai rien.

Quand le grand Bernard fut parti, la mère Langlois entr'ouvrit doucement la porte de la chambre de sa fille, puis, avançant la tête, elle regarda. Claire dormait toujours. C'était le sommeil tranquille de l'innocence et de la jeunesse.

Gracieusement appuyée sur un bras et entourée de son cadre de cheveux noirs, la tête charmante de la jeune fille ressortait sur l'oreiller blanc avec un relief d'une vigueur extraordinaire. L'autre bras, d'un modelé ravissant, à la peau satinée et estompée d'un fin duvet, pendait mollement au bord du lit, nu jusqu'à la chute de l'épaule. A ce moment, Claire devait faire un rêve délicieux, car sa bouche aux lèvres roses était souriante. L'ange des rêves, assis à son chevet, venait-il de soulever pour elle le voile derrière lequel se cache l'inconnu, et de lui faire lire dans un ciel étoilé la page du

livre merveilleux dans lequel une main divine écrit d'avance la destinée de tous les hommes?

La mère Langlois contemplait sa fille dans une sorte d'extase.

Que de tendresse et d'amour dans son admiration!

Au bout d'un instant, elle referma la porte sans bruit.

— J'aurais pourtant bien voulu l'embrasser, se dit-elle ; mais j'aurais troublé son sommeil, je me dédommagerai à son réveil.

Marchant à petits pas et ne touchant les objets qu'avec précaution, elle s'occupa du ménage.

Pour qu'ils n'empêchassent point Claire de dormir, elle avait placé les deux canaris dans sa chambre, à elle. Ils semblaient étonnés d'entendre si peu de bruit et ils imitaient leur maîtresse en modulant leurs chants sur un ton bas et très-doux.

Son ménage fini, les meubles devenus luisants et tout remis en place, la mère Langlois se demandait à quelle occupation elle allait se livrer, lorsque deux coups frappés discrètement lui annoncèrent une visite.

— C'est sans doute André, pensa-t-elle.

Elle s'empressa d'ouvrir. Un homme entra. C'était Pierre Gargasse.

La mère Langlois se plaça devant lui pour l'empêcher d'avancer.

— Qu'est-ce que vous voulez? lui dit-elle d'un ton brusque, les sourcils froncés, je ne peux pas vous recevoir.

— C'est fâcheux, répondit-il, mais vous me recevrez

tout de même, il faut que nous causions sérieusement.

— Je n'ai pas le temps.

— On voit bien que vous ne vous doutez pas de ce qui m'amène, répliqua-t-il.

En disant cela, il referma la porte, puis il se dirigea vers la commode sur le marbre de laquelle il jeta un paquet assez volumineux qu'il apportait enveloppé dans une toilette de percaline verte.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda la mère Langlois.

— Vous allez le voir, répondit-il en riant.

Il dénoua la toilette et fit tomber sur le marbre, en les éparpillant, une avalanche de titres de rentes, d'actions, d'obligations et de billets de banque.

La mère Langlois était stupéfaite, elle croyait rêver.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit-elle encore.

— Vous le voyez bien. Hein, y en a-t-il? Cela doit faire une belle somme ; mais je n'ai pas compté.

— Brigand, où as-tu volé ça? s'écria la mère Langlois en le saisissant à la gorge.

Il eut un petit rire sec, aigu.

— Vous ne devinez pas? fit-il.

— Si, si, je devine que tu as encore fait un mauvais coup, canaille, et que tu vas retourner aux galères!

— Pour cela, il faudrait me dénoncer, me faire arrêter, et vous ne le ferez pas.

— Je ne le ferai pas... Ah! vraiment, tu crois cela... Eh bien, tu te trompes, Pierre Gargasse, tu te trompes! En te sauvant la vie, j'ai cru bien faire... Ah! ai-je été assez bête !

— Non, prononça-t-il sourdement, puisque, en me vengeant, je vous ai vengée aussi.

— Hein, que dis-tu ?

— Écoutez donc. Tout cela appartenait à Blaireau, c'est lui que j'ai volé... Hier soir, en son absence, sachant qu'il devait dîner en ville, je suis entré chez lui. J'ai brisé la porte de son coffre-fort et tout ce qui était dedans je l'ai pris, je vous l'apporte.

La mère Langlois le regardait ahurie.

— Ah! ah! continua-t-il, il ne s'attendait guère à cela... Après avoir volé tout le monde, il a été volé à son tour... volé par moi, Gargasse, qu'il croyait mort!... Ah! ah! ah! je voudrais bien voir la grimace qu'il fait en ce moment. Pauline, tout cela est à vous, tout cela vous appartient, votre fille sera riche... Tiens, c'est bien le moins qu'une fille hérite de son père!

Pour ne pas me donner trente mille francs, Blaireau a voulu m'assassiner ; sans vous, Pauline, Gargasse serait en train de pourrir au fond d'une cave comme une bête crevée... Je ne suis pas ingrat, moi ; je veux que vous soyez riche. Gardez tout cela, c'est pour vous, c'est à vous!... Avec ces valeurs, dans le coffre-fort, il y avait aussi de l'or... cinquante mille francs...

Il écarta son paletot, et la mère Langlois put voir, collée à son flanc, une sacoche de cuir au ventre énorme.

— L'or, reprit-il, l'or, je le garde, c'est la part que je me suis faite, ce n'est pas la plus grosse, celle du lion, comme on dit. D'ailleurs, Blaireau me doit bien ça, et il est juste que je sois payé. C'est pour lui que je

suis allé à Cayenne. Cinquante mille francs... ah! je les ai bien gagnés!

Dans une heure, je ne serai plus à Paris, je pars à pied, je vais me mettre à la recherche du petit coin de terre bien tranquille et bien caché où je respirerai à l'aise. Je changerai de nom, personne ne saura ce que j'ai été, et je vivrai inconnu, ignoré, sans souci du lendemain, cultivant mon jardin comme un brave et honnête paysan.

Marguerite va beaucoup mieux, dans huit jours elle sera sur pied et elle pourra venir me rejoindre. Voilà mes idées, Pauline, qu'en dites-vous, est-ce bien calculé, ai-je bien arrangé ma vie?

La mère Langlois, les bras croisés sur la poitrine, l'avait laissé parler, mais sa patience était à bout. Toutefois, elle fut assez maîtresse d'elle-même pour contenir sa voix et empêcher son indignation et sa colère d'éclater avec trop de violence.

— Et dire que j'ai failli me noyer pour sauver ce misérable, fit-elle d'un ton amer et ironique. Ah! le bel échantillon de la race humaine que j'ai rendu à la société!... Pour ce magnifique cadeau, on me votera une couronne civique...

Ah! çà, brigand, reprit-elle en le foudroyant du regard, tu n'as donc plus rien ni dans le cœur ni dans l'âme? Et moi, qui croyais que tu pourrais redevenir un honnête homme... Ah! tu n'es pas ingrat... Elle est belle ta reconnaissance, tu viens m'insulter chez moi!

Quoi, continua-t-elle, c'est à moi, Pauline Langlois, que tu apportes ce que tu as volé, croyant sans doute

que je vais te féliciter, te remercier! Va, tu étais digne de servir Blaireau, ton ancien ami, vous vous valez tous les deux. Ainsi, tu as osé penser que j'accepterais ces valeurs, qui représentent un million, deux millions, peut-être plus?... Eh bien, Pierre Gargasse, tu t'es trompé, la mère Langlois n'est pas une voleuse! L'argent que j'aime, c'est celui que j'ai gagné honnêtement, en tirant mon aiguille : je peux le donner, le jeter par la fenêtre, si cela me plaît, il est à moi. Le plaisir qu'il peut procurer est doux à prendre, le pain qu'il achète n'est pas dur à manger... Quant à celui-ci, Gargasse, que tu as volé à Blaireau, sais-tu de quelles mains il est sorti?... Sais-tu combien il a coûté de larmes aux malheureuses victimes de ton ancien maître et complice? S'il te restait un peu de conscience, Gargasse, sur chacun de ces billets de banque, sur chacun de ces titres, tu verrais une tache de sang et, comme moi, tu frémirais d'horreur!

Entends-moi bien, l'argent de Blaireau est de l'argent maudit. Souillé d'infamies, il ne peut appartenir à personne, à toi moins qu'à tout autre, jusqu'à ce qu'il ait été purifié. Tu ne comprends pas ce que je veux dire, mais sois tranquille, j'ai mon idée...

— C'est vrai, je ne comprends pas, dit Gargasse sourdement ; qu'est-ce que vous voulez faire? Rendre tout cela à Blaireau? Si je le savais, tout de suite, là, dans la cheminée, j'en ferais un feu de joie.

Et les yeux étincelants, il porta la main sur les valeurs.

— Ne touche pas à cela, je te le défends! lui dit la

mère Langlois en le repoussant rudement. D'ailleurs, rassure-toi, il ne rentrera rien dans la caisse de Blaireau. Le voleur a été volé, c'est bien ; c'est le commencement du châtiment... Aussi, je serai indulgente pour toi, Gargasse, et je t'excuserai ; à une condition, pourtant, c'est que tu laisseras ici tout ce que tu as pris à Blaireau.

Gargasse eut un grognement dans la gorge.

— Tu m'as comprise, reprit la mère Langlois avec autorité, tu vas me remettre les cinquante mille francs que tu as sur toi.

Il prit un air farouche et fit trois pas en arrière.

— Non, je ne veux pas, grommela-t-il entre ses dents, l'or est à moi, je l'ai gagné!

— Il n'est pas à toi, puisque tu l'as volé ; allons, donne-moi le sac.

— Non, je ne veux pas, dit-il en reculant encore.

La mère Langlois prit une attitude menaçante.

— Prends garde, Gargasse, prends garde, dit-elle ; si tu t'en vas avec l'or, aussi vrai que je t'ai fait sortir de la cave inondée, je te livre à la justice.

Gargasse comprit que ce n'était pas une vaine menace.

— Mais vous voulez donc que je meure de faim ! s'écria-t-il avec colère.

— Tu travailleras, répliqua-t-elle.

— Oh ! travailler, moi !...

— Pourquoi pas?

— Parce qu'un ancien forçat ne trouve pas de tra-

vail ; on ne lui tend pas la main, on le chasse à coups de bâton !

— Est-ce que moi, je ne te l'ai pas tendue, la main ? L'autre jour, quand j'ai vu qu'il y avait encore en toi quelque chose de bon, je me suis dit que je ne t'abandonnerais pas ; mais encore faut-il que tu mérites le bien que je veux te faire. J'ai pardonné à Marguerite et je m'occuperai de votre avenir à tous deux. Je ne veux pas te dire : je ferai pour vous ceci ou cela, mais je te promets que tu seras satisfait.

Gargasse avait baissé la tête.

— Allons, reprit impérieusement la mère Langlois, donne-moi les cinquante mille francs.

Il hésitait encore. Mais la mère Langlois lui avait sauvé la vie et, comme elle le disait, tendu la main ; il n'osait pas se révolter contre elle.

Dans sa manière de parler, où sous l'irritation se cachait tant de pitié et de bienveillance, la mère de Claire avait produit sur son esprit un effet plus grand que les plus beaux sermons du monde.

Non dans la crainte de voir s'ouvrir de nouveau devant lui la porte noire d'un cachot, mais parce qu'une volonté puissante le dominait, Gargasse se sentit vaincu.

Il releva brusquement la tête.

— Vous le voulez, dit-il, eh bien, j'obéis.

Et la sacoche d'or passa de ses mains dans celles de la mère Langlois.

— A la bonne heure, dit-elle. Pierre Gargasse, après avoir été un scélérat, tu redeviens un homme.

Elle ouvrit un des tiroirs de la commode, et à la place du linge qui s'y trouvait et qu'elle enleva, elle mit le sac de cuir et les autres valeurs. Cela fait, elle revint à Gargasse, qui était resté immobile au milieu de la chambre.

XXXIII

HEUREUSE MÉMOIRE DE GARGASSE

— J'ai un renseignement à te demander, lui dit-elle ; tu dois savoir cela, et, si tu le sais, tu me le diras.

— De quoi s'agit-il ?

— Je vais te le dire. Quand nous sommes allés ensemble à Saint-Germain, connaissais-tu Blaireau depuis longtemps?

— Depuis cinq ou six ans.

— Alors, tu as dû entendre parler d'une jeune fille nommée Léontine Landais?

A ce nom de la malheureuse femme, qui lui rappelait un de ses crimes, qu'il avait vue la première fois au château de Presle si jeune et si belle, et retrouvée depuis dans un état si misérable, Gargasse tressaillit et ses

yeux se fixèrent avec inquiétude sur la mère Langlois.

Celle-ci reprit :

— J'en étais sûre, tu sais quelque chose. Allons, parle.

— Est-ce que vous l'avez connue? demanda-t-il.

— Oui.

— Eh bien, aujourd'hui, elle est folle!

— Je le sais.

— Ah! vous savez?

— Qu'elle est dans une maison de fous. Mais c'est autre chose que je veux savoir.

— Quoi?

— Léontine Landais est aussi une victime de Blaireau, n'est-ce pas?

— Oui.

— Ah! le misérable, je l'avais deviné! Ainsi, il l'a séduite, puis abandonnée lâchement et elle est devenue folle?

Gargasse remua la tête.

— Ce n'est pas cela, dit-il.

— Si ce n'est pas cela, c'est donc plus abominable encore.

— Oui.

— Gargasse, il faut que tu me dises tout ; pourquoi Léontine Landais est-elle devenue folle?

— Parce que, comme vous l'avez pensé, l'homme qu'elle aimait l'a abandonnée. Oh! ce n'était pas Blaireau... Allons donc, Blaireau! La belle Léontine n'aurait pas voulu de lui pour être son valet! Celui qu'elle

aimait était jeune, beau, riche... un marquis ; il existe encore. Je connais toute l'histoire... Léontine Landais était sage, le marquis ne réussit pas à la séduire. Alors il s'adressa à Blaireau, et Blaireau fit croire à la pauvre petite que le marquis allait l'épouser. Un jour, devant quatre témoins, un maire fit le mariage. Vous comprenez bien, Pauline, que c'était un mariage pour rire, une invention de Blaireau... Le maire, les témoins étaient des gredins payés par lui, avec l'or du marquis, pour jouer cette comédie.

Pendant plus d'un an, Léontine Landais se crut mariée, on l'appelait Mme la marquise de Presle.

— De Presle? répéta la mère Langlois comme un écho.

— Oui, de Presle, c'est le nom du marquis.

— Continue, Gargasse, continue.

— Eh bien, voici ce qui arriva : le marquis se maria pour de bon, et c'est Blaireau qui se chargea de dire à Léontine qu'elle n'avait été, en réalité, que la maîtresse de M. le marquis de Presle.

Je me souviens de tout cela comme si c'était d'hier. Or, sur l'ordre du marquis, Blaireau quitta Paris, en m'emmenant avec lui. C'était peu de jours après notre promenade à Saint-Germain. Nous allâmes nous installer à Bois-le-Roi. C'est dans ce petit village que demeurait Léontine, et Blaireau voulait avoir l'œil sur elle afin de l'empêcher de faire quelque coup de tête, qui aurait pu ne pas être agréable au marquis. Mais Blaireau avait une chance inouïe, tout lui réussissait. En apprenant la vérité, c'est-à-dire qu'elle était une marquise à

la façon de Carabas, Léontine pouvait s'emporter, crier, faire un esclandre ; eh bien, non, elle devint folle.

La mère Langlois, l'œil ardent, l'écoutait avec une attention et un intérêt croissants.

— Blaireau, poursuivit Gargasse, avait à lui remettre, de la part du marquis, une somme importante ; naturellement, il l'a gardée. Il m'affirma plus tard qu'il l'avait rendue à M. de Presle ; mais je le connaissais, je ne l'ai pas cru.

Ce n'est pas tout, Pauline, écoutez encore : Léontine Landais venait de mettre au monde un enfant, un petit garçon, je crois... oui, oui, c'était bien un garçon.

— Un garçon! fit la mère Langlois d'une voix étranglée par l'émotion ; continue, Gargasse, continue.

— La mère, devenue folle, il fallait s'occuper du petit, le faire disparaître... Blaireau voulait le tuer... Moi, je n'ai pas voulu. Un matin, il a pris l'enfant dans son berceau et il l'a emporté.

— Ah! il l'a emporté! s'écria la mère Langlois; et sais-tu ce qu'il en a fait?

— Oui. Je me défiais de lui ; sans qu'il s'en doutât je l'ai suivi sur la route.

— La route de Bois-le-Roi à Melun, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et tu ne l'as pas perdu de vue?

— Je me défiais de lui, vous dis-je ; couché à plat ventre dans un fossé, j'ai vu ce qui s'est passé. Il y avait derrière nous, venant je ne sais d'où, un homme à cheval.

— Alors?

— Alors Blaireau coucha l'enfant au bord de la route, et courut se cacher dans un bois.

— Ah! c'est cela, c'est bien cela!... L'homme à cheval arriva près du pauvre petit, il le vit et mit pied à terre.

— On dirait vraiment que vous étiez là aussi, Pauline.

— Il prit l'enfant dans ses bras, et, après un moment d'hésitation, il se décida à l'emporter.

— C'est étonnant comme vous devinez les choses!

— Il remonta sur son cheval, et, un instant après, tu le vis disparaître dans la direction de Melun?

— C'est exact, Pauline, parfaitement exact!

— Depuis, ni Blaireau, ni toi, n'avez su ce que l'enfant était devenu?

— Nous n'en avons plus jamais entendu parler.

La mère Langlois se redressa plus fière qu'une jeune reine qu'on vient de couronner. Une joie infinie éclatait dans son regard. Son front était rayonnant. Elle courut à son armoire, l'ouvrit, et dans un coffret de bois elle prit une brassière et une petite chemise d'enfant. Elle regarda un instant ces objets avec attendrissement, puis elle les porta à ses lèvres en versant des larmes abondantes.

Gargasse la regardait avec étonnement ; il eût cru volontiers qu'elle perdait la raison.

— Gargasse, lui dit-elle en se rapprochant, regarde ce que je tiens : c'est cette petite chemise et cette brassière que l'enfant de Léontine Landais avait sur lui le jour où Blaireau l'a abandonné sur la route de Melun.

Aujourd'hui, l'enfant trouvé est un homme, il s'appelle André. Je lui dirai que tu as eu pitié de lui et que tu as arrêté la main meurtrière de Blaireau, prête à le frapper ; je lui dirai cela, Gargasse, et à son tour André te protégera. Je lui dirai aussi que c'est toi qui m'as révélé le secret de sa naissance, resté jusqu'à présent impénétrable. Il te devra de connaître sa mère. Ah! il doit lui ressembler, car, j'en réponds, il vaut mieux que son père!... Tu ne te doutes pas de ce que j'éprouve en ce moment, Pierre Gargasse, c'est plus que de la joie, c'est du délire.

Ecoute ; tu vas rentrer chez toi et tu y resteras jusqu'à nouvel ordre. Avant la fin de cette semaine tu sauras ce que Pauline Langlois aura fait pour toi. Tu n'as peut-être plus d'argent... Tiens, prends ceci, cinquante francs, c'est plus qu'il ne te faut pour le moment.

Maintenant, tu peux t'en aller.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte.

Gargasse sortit sans prononcer une parole. La surprise l'avait rendu muet.

La mère Langlois allait refermer sa porte lorsqu'elle reconnut la voix d'Albert Ancelin, qui causait dans la cour avec la concierge.

Celle-ci, répondant à la question du peintre : « La mère est-elle chez elle? » lui apprenait que la mère Langlois était rentrée tard dans la nuit, mais après avoir retrouvé sa fille.

Le jeune homme poussa un cri de joie et s'élança dans l'escalier. Il tomba dans les bras de la mère Langlois, qui l'attendait sur le carré, les bras ouverts.

— Ainsi, c'est bien vrai, dit-il, elle est retrouvée ?

— Oui, bijou, et elle est ici, dans sa chambre. Mais, entrons, j'ai bien des choses à t'apprendre.

— J'ai fait aussi, ce matin, une heureuse découverte, dit Albert en s'asseyant.

— Ah! un millionnaire qui t'achète tous tes tableaux.

— Vous savez bien que, maintenant, mes tableaux sont vendus d'avance. Ma découverte intéresse particulièrement Mme Descharmes.

— Eh bien, Albert, ce que j'ai à t'apprendre intéresse aussi particulièrement Mme Angèle.

— S'agirait-il de sa sœur?

— Oui.

— Je comprends, Mlle Claire vous a dit...

— Ce que ma fille m'a raconté a certainement son importance, mais ici, tout à l'heure, j'ai encore appris une chose que personne ne sait.

— Quoi donc?

— Je te dirai cela dans un instant. Mais, d'abord, parlons d'André, l'as-tu vu ce matin?

— Non, je suis sorti de chez moi de très-bonne heure?

— Et hier?

— Hier, vers neuf heures du matin, il est venu me serrer la main, il sortait de chez vous, m'a-t-il dit.

— C'est vrai, il m'a fait sa visite habituelle. Pourquoi n'est-il pas déjà venu aujourd'hui? Albert, cela m'inquiète.

— Vous êtes toujours la même, mère Langlois, un

rien vous préoccupe, vous tourmente... André viendra, soyez-en sûre.

— Il ne sait pas encore que Claire est retrouvée. Si j'eusse su qu'il tarderait tant à venir, je lui aurais envoyé un mot par un commissionnaire.

— Si vous le voulez, je ferai la commission ; je vais passer chez moi pour prendre mes lettres, s'il y en a, et j'irai chez André.

— C'est cela, et tu lui diras qu'il sera grondé, oh! mais là, grondé très-fort. S'il n'est pas ici dans un instant, quand Claire se réveillera, tant pis pour lui, elle ne sera pas contente. Maintenant, bijou, dis-moi ce que tu as découvert.

— Vous le savez en partie, puisque Mlle Claire vous a appris que la sœur de Mme Descharmes était à Montreuil chez le docteur Morand ; mais ce qu'elle n'a pu vous dire, attendu qu'elle l'ignore, c'est que Léontine Landais est aujourd'hui complétement guérie.

— C'est vrai, Albert, ma fille ne m'a pas dit cela ; mais je le savais tout de même. Tiens, lis cette lettre de M. Morand, que j'ai reçue ce matin, et tu comprendras.

Le jeune homme lut la lettre et la rendit en disant :

— Vous savez tout, je n'avais rien à vous apprendre.

— Tu te trompes, Albert, car il ne m'est pas indifférent de savoir comment tu t'es procuré ces renseignements.

— Je les tiens d'une très-grande dame que j'ai vue ce

matin même. Je puis vous dire aussi que cette dame porte à votre fille un vif intérêt. Est-ce que Claire ne vous a jamais parlé de Mme la marquise de Presle?

La mère Langlois ouvrit de grands yeux.

— La marquise de Presle! fit-elle; non, ma fille ne m'en a point parlé... Et c'est cette grande dame?...

— Elle-même.

— C'est étrange, bien étrange! murmura la mère Langlois. Albert, reprit-elle avec animation, connais-tu bien cette marquise de Presle? Dis, es-tu sûr d'elle?

— Comme de moi-même, répondit-il.

La mère Langlois resta un moment pensive, puis elle reprit :

— Sait-elle pourquoi Léontine Landais est devenue folle?

— Oui.

— Et toi, Albert, le sais-tu?

— Je le sais.

— Et tu crois que la marquise ne veut pas de mal à cette pauvre femme dont la vie a été brisée par son mari?

— Non-seulement je crois cela, mais je puis affirmer encore que Léontine Landais n'a pas d'amie plus sincère et plus dévouée que Mme la marquise de Presle. Mais vous connaissez donc, vous aussi, la douloureuse histoire de la malheureuse Léontine?

— Oui, depuis un instant. Un homme qui a été mêlé à toute cette intrigue, un coupable qui se repent, m'a tout raconté. Albert, la marquise de Presle ne t'a

pas laissé ignorer, sans doute, que Léontine Landais avait eu du marquis un enfant, un fils?...

Le jeune homme sursauta sur son siége et sa physionomie changea d'expression.

— Un enfant! s'écria-t-il, il y a un enfant?

— Ah! tu ne sais pas tout... Tu le vois, Albert, tu le vois, la marquise de Presle ne t'a pas parlé de l'enfant.

— Elle ne sait pas cela, répliqua vivement le peintre.

— C'est possible, mais je le sais, moi... L'enfant est né à Bois-le-Roi, entends-tu, à Bois-le-Roi?... Un matin, un misérable payé par le marquis, prit le pauvre innocent dans son berceau et le porta sur la route, entre Bois-le-Roi et Melun, et l'y abandonna.

Le jeune homme bondit sur ses jambes.

— André! exclama-t-il, c'est André!...

— Albert, prends garde, tu vas réveiller ma fille.

Il reprit en baissant la voix :

— Et la preuve de cela, l'avez-vous?

— La preuve? J'en ai dix, j'en ai vingt... J'ai conservé la brassière et la petite chemise qu'il avait sur lui quand Henri Descharmes me l'a apporté rue Sainte-Anne ; sa mère reconnaîtra ces objets. Va, le doute n'est pas possible : André est bien le fils de Léontine Landais et du marquis de Presle, le neveu de Mme Henri Descharmes.

A ce moment la porte de la chambre de Claire s'ouvrit et la jeune fille, vêtue d'un peignoir blanc, les cheveux dénoués, tombant en cascade sur ses épaules, apparut sur le seuil.

Un rayonnement divin éclairait son regard.

— Ma mère, s'écria-t-elle, j'ai tout entendu!

— En deux bonds elle s'élança au cou de la mère Langlois.

— Ah! laisse-moi pleurer de joie sur ton cœur, lui dit-elle.

Et elle éclata en sanglots.

XXXIV

LA JALOUSIE

Albert Ancelin trouva chez son concierge une lettre, qu'un domestique avait apportée ce matin, un instant après son départ. Il la décacheta en montant l'escalier et voici ce qu'il lut :

« Mon cher Albert,

» Je me bats en duel aujourd'hui avec M. Gustave de Presle. L'heure du rendez-vous a été fixée hier soir très-tard. La rencontre aura lieu à quatre heures au bois de Vincennes. Ma chère protectrice ne sait rien, M[me] Langlois non plus ; je me priverai du bonheur de les voir ce matin dans la crainte de me trahir.

» Mon cher Albert, je ne vous ai pas prié d'être un de mes témoins pour ne point mettre votre amitié à une

trop cruelle épreuve. Albert, j'ai pu lire dans votre pensée parce que nos deux âmes sont sœurs, excusez-moi d'avoir deviné le secret de votre cœur.

» Claire reste introuvable ; si je ne dois plus revoir ma chère bien-aimée, si elle est perdue pour moi, ma dernière heure peut sonner ce soir, la mort me sera douce.

» Votre malheureux ami,

» ANDRÉ. »

Dès la première ligne, Albert Ancelin avait pâli. Cependant, malgré l'émotion qui le serrait à la gorge, il put lire la lettre jusqu'à la fin.

Il était consterné. Il entra chez lui comme un fou, la tête en feu.

— Mais ce duel est impossible! s'écria-t-il avec un accent douloureux, ce serait une monstruosité!... Les malheureux!... Les insensés!... Ils ne savent pas... Ils ne savent rien... Deux frères... Oh! c'est horrible!... Mon Dieu, mon Dieu, que faire? Où sont-ils? où les trouver ?

Il marchait à grands pas en proie à une agitation fébrile.

Au bout d'un instant, il se laissa tomber sur un siége, et la tête dans ses mains, pressant son front brûlant, il chercha à mettre de l'ordre dans ses idées.

. . . .

Mme Descharmes avait poursuivi son œuvre de vengeance avec une énergie et une volonté implacables, suivant exactement le programme qu'elle s'était tracé.

Toutes ses actions, d'ailleurs, étaient calculées et protégées par une prudence extrême. La médisance, toujours à l'affût du scandale, n'avait pu encore lancer ses traits perfides. Ne pouvant rien préciser, mesdames X..., Z... et autres se bornaient à chuchoter derrière les éventails ou à causer tout bas en petit comité.

La réputation d'Angèle était établie sur des bases tellement solides, que les plus hardis n'osaient s'aventurer à l'attaquer.

Autant le marquis de Presle éprouvait de satisfaction à faire parade devant le public de sa passion pour Angèle, autant Mme Descharmes mettait de soin à s'effacer et à éviter tout ce qui aurait pu la compromettre sérieusement aux yeux du monde.

On devinait, du reste, que le marquis en était toujours au préambule. On voyait très-bien aussi, que si Mme Descharmes acceptait ses assiduités, elle savait lui imposer le respect que tout homme doit à la femme honnête.

C'est ce qui faisait supposer à beaucoup de personnes que, dans un but inconnu, Mme Descharmes jouait avec le marquis un rôle de coquette, et que la fin de cette aventure serait pour M. de Presle une cruelle mystification.

Sacrifiant tout à son amour-propre et à sa vanité, le marquis, sans se douter de rien, se couvrait de ridicule, tandis que Mme Descharmes, grâce à son habileté, restait inattaquable et un objet de curiosité presque bienveillante.

Aveuglé par sa passion, n'écoutant point les conseils

de ses amis, plus soucieux que lui-même de sa dignité et de son honneur, le marquis de Presle ne vit point le piége que lui tendait Angèle.

— Il m'aime, s'était dit celle-ci, c'est bien, mais ce n'est pas assez : je veux qu'il soit jaloux.

Dès lors, entre Angèle et lui, le marquis trouva constamment André.

Cet adolescent lui causait une impression étrange qu'il ne pouvait définir. Chaque fois que leurs regards se rencontraient, il ressentait une commotion intérieure. Il mit cela sur le compte de la contrariété qu'il éprouvait en voyant toujours André attaché aux pas d'Angèle. Il se demanda ce que pouvait être cet inconnu, qui apparaissait tout à coup, comme sortant d'une boîte à surprise.

Etait-ce un rival?

Tout en se disant que ce jeune homme n'avait pas l'air bien redoutable, il commença à s'inquiéter. Bientôt il s'aperçut que, lorsqu'il regardait Mme Descharmes, les yeux de l'adolescent pétillaient de joie et d'admiration. D'un autre côté, Angèle parlait toujours à André avec une douceur infinie ; sa voix prenait des inflexions charmantes où l'on sentait toutes les nuances de la tendresse. Tout cela était bien un peu prémédité chez Mme Descharmes ; mais André, sans le savoir et de bonne foi, jouait merveilleusement le rôle de jeune premier dans ces petites scènes intimes. C'était une raison de plus pour que le marquis s'y trompât. Il fut convaincu qu'André était un rival, mais un rival beaucoup plus dangereux qu'il ne l'avait cru d'abord.

— Quel est donc ce jeune homme? demanda-t-il à Mme Descharmes, un jour qu'il se trouva un instant seul avec elle.

— Est-ce qu'il vous intéresse, monsieur le marquis?

— Beaucoup.

— Son père, qui habite en province, bien qu'il soit dix fois millionnaire, est un ami d'enfance de M. Descharmes ; il nous a vivement recommandé son fils unique en l'envoyant à Paris pour y achever son éducation de futur millionnaire et d'homme du monde.

— Ah! c'est fort bien!

— Pour un provincial il a l'air très-distingué, n'est-il pas vrai?

— C'est votre grâce qui rayonne sur lui.

— J'accepte le mot flatteur, mais avouez que M. André est un jeune homme charmant.

— Un prodige! dit-il avec ironie.

— Peut-être, monsieur le marquis, répliqua Mme Descharmes en souriant.

— Il est vrai que je n'ai pu encore apprécier toutes ses perfections; mais je vous crois. Sa cause est gagnée d'avance.

— Décidément, le pauvre garçon n'a pas pu conquérir vos sympathies.

— C'est vrai.

— Il vous déplaît?

— Oui.

— Pourquoi?

— Pourquoi! Parce que toujours, chez vous ou ailleurs,

je le trouve entre vous et moi, parce qu'il vous su
comme votre ombre.

— Monsieur le marquis, vous êtes jaloux!

— Eh bien, oui, oui, je suis jaloux!

— Oh! d'un enfant! fit Angèle railleuse.

— Je le serais d'une fleur dont vous respireriez l
parfum.

— C'est absurde!

— L'amitié que vous lui témoignez ne s'explique pas

— Elle serait inexplicable, en effet, s'il ne la méri
tait point.

L'arrivée d'André interrompit la conversation.

Le marquis eut beaucoup de peine à cacher son dé
pit. Un quart d'heure après il se leva pour se retirer.

— Au revoir monsieur le marquis, à bientôt, lui di
gracieusement Mme Descharmes.

Il sortit dans un état d'exaltation extraordinaire; un
rage sourde, dont il sentait l'impuissance, grondait e
lui et faisait bouillonner son sang. Le triomphe d'An
gèle était complet. La jalousie avait versé dans le cœu
du marquis ses terribles poisons, et ses impitoyable
morsures le livraient à des emportements fiévreux,
des tortures sans nom.

Un soir Mme Descharmes était à l'Opéra. Comme tou-
jours, André l'avait accompagnée. Pendant le deuxième
entr'acte, une amie d'Angèle étant venue lui faire un
visite, André, par discrétion, sortit de la loge et entra
dans le foyer. Il se trouva tout à coup en face de Gus-
tave de Presle. Le jeune comte s'arrêta brusquement
devant lui, et le lorgnon à l'œil, un sourire moqueur

sur les lèvres, il le toisa insolemment des pieds à la tête. André blêmit de colère; il eut, toutefois, assez d'empire sur lui-même pour se contenir. La présence de Mme Descharmes dans la salle lui imposait comme un devoir d'éviter tout scandale. Il se contenta de hausser dédaigneusement les épaules en jetant sur Gustave un regard froid, clair et perçant comme l'acier, puis il continua tranquillement sa promenade.

Si rapide qu'eût été cette scène muette, elle avait été remarquée par quelques personnes, entre autres par le marquis de Presle, qui entrait dans le foyer au moment où son fils s'arrêtait devant André.

Il y eut des regards étonnés et des sourires moqueurs suivis de chuchotements. Sans avoir une bien grande importance aux yeux des indifférents, ce fait était de nature à donner lieu à bien des commentaires.

Le marquis s'approcha de son fils, que cinq ou six jeunes gens entouraient, lui prit le bras, et ils sortirent ensemble du foyer.

— J'ai vu le moment où tu allais t'attirer une affaire désagréable, dit le marquis à son fils ; qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que tu connais ce jeune homme?

— Oui.

— C'est toi qui l'as provoqué, pourquoi?

— Je le hais!

Le marquis tressaillit. Son fils était l'écho de sa pensée.

— Que t'a-t-il fait?

— Oh! c'est un vieux compte à régler entre nous.

— Tu le connais depuis longtemps?

— Oui.

— Alors tu dois savoir que M. Henri Descharmes lui porte un vif intérêt.

— Vous voulez dire Mme Descharmes, mon père, dit Gustave avec intention.

Ces paroles étaient cruelles : le marquis les reçut comme un coup de poignard dans la poitrine.

— Je suis en relations d'affaires avec la maison Descharmes, reprit-il, et je serais désolé si, par ta faute, elles venaient à être rompues.

Gustave eut un sourire équivoque, que le marquis aurait eu le droit de considérer comme fort irrespectueux.

— Tu dois savoir aussi, continua le marquis, que ce jeune homme que tu hais, je ne sais pourquoi, est le fils unique d'un ancien ami de M. Descharmes, un homme considérable, plusieurs fois millionnaire.

— Lui, le fils d'un millionnaire, allons donc, c'est un bâtard !

— Ce que tu dis là est impossible ; tu te trompes, tu le prends pour un autre.

Nullement. Oh ! je le connais bien ! Il n'y a pas encore un an qu'il était un modeste employé de M. Dartigue, votre banquier.

— Tu es sûr de cela ?

— Parfaitement sûr.

— Comment alors expliques-tu sa fortune actuelle?

— Vous ne comprenez pas ?

— Non.

— Eh bien, mon père, son appartement, ses chevaux, ses domestiques, l'argent qu'il dépense, son luxe et jus-

qu'aux habits qu'il porte sur lui, tout cela est payé par Mme Descharmes ou, si vous le préférez, par la caisse de son mari.

— Tu mens! dit sourdement le marquis.

— Non, je ne mens pas, et vous pouvez me croire, car je suis bien renseigné.

Sur ces mots, Gustave quitta son père et rejoignit ses amis aux fauteuils d'orchestre.

Le rideau venait de se lever. Le troisième acte commençait.

Le marquis était atterré, un tremblement convulsif le secouait comme un arbre que le vent déracine. Livide, la sueur au front, il se dirigea d'un pas inégal vers le grand escalier. Il étouffait. Il avait besoin d'air. Il sortit du théâtre.

En un instant, la jalousie venait de faire dans son cœur d'effroyables ravages.

Cette nuit-là, M. le marquis de Presle perdit au jeu quarante mille francs.

Le lendemain, le marquis se trouva beaucoup plus calme. Il avait suffisamment réfléchi pour parvenir à se convaincre que les paroles de son fils n'avaient pas le sens commun.

Évidemment, Gustave se trompait et prenait le protégé de Mme Descharmes pour un autre. M. de Presle voulait que cela fût. Pouvait-il croire, en effet, que ce jeune homme, véritablement très-distingué, eût été un simple commis de banque? En admettant comme vrai le récit de son fils, il fallait douter d'Angèle, la dépouiller du prestige qu'elle avait à ses yeux, lui enlever son au-

réole de femme supérieure et la ranger dans la catégorie des femmes vulgaires.

Non, Mme Descharmes avait trop de fierté et de grandeur dans l'âme pour se dégrader en descendant si bas. Non, le doute n'était même pas permis. Angèle était son idole ; il la voulait voir toujours sur le piédestal où il l'avait placée, belle et pure, entourée de rayons lumineux.

D'ailleurs, si le jeune André recevait des mains de Mme Descharmes des sommes importantes, ce ne pouvait être qu'avec l'assentiment de M. Descharmes. La comptabilité de la maison — il le savait — se tenait avec une exactitude rigoureuse, et les dépenses personnelles d'Angèle, comme toutes les autres, étaient régulièrement inscrites au grand livre. Aucune somme ne pouvait sortir de la caisse sans contrôle et sans la justification de son emploi. Donc, sur l'ordre de M. Descharmes lui-même, un compte avait dû être ouvert à André. C'est ainsi que le marquis de Presle réduisait à néant les assertions de Gustave.

Mais, en dépit de tous ses raisonnements, il ne pouvait se délivrer des fureurs de la jalousie, qui continuait en lu ison action dévorante.

XXXV

LA PROVOCATION

Le surlendemain de la rencontre de Gustave et d'André au foyer de l'Opéra, ce dernier apprit que Claire avait disparu. Ce fut un coup de foudre. Sa douleur fut terrible ; il passa la journée et la nuit suivante dans un affreux désespoir. Ni l'amitié d'Albert Ancelin, ni les douces paroles de Mme Descharmes n'eurent le pouvoir de le consoler.

Le souvenir de ce qui s'était passé à Rebay, dans la maison habitée par Claire, devait le conduire naturellement à soupçonner Gustave de Presle de ne pas être étranger à la disparition de la jeune fille.

Ne lui avait-il pas tendu un piége ? Il l'en savait capable. Mais, le doute venu, il fallait acquérir la certitude.

— Oh ! si c'est lui, se dit-il, si c'est lui, je le tuerai !...

Il retrouva subitement toute son énergie.

Pendant deux jours, le samedi et le dimanche, il s'attacha aux pas de Gustave, le suivit partout sans le perdre de vue un instant. Mais rien, dans les allures du jeune comte, ne vint confirmer ses soupçons.

Le lundi matin, en sortant de l'atelier d'Albert Ancelin, il rencontra, rue Blanche, un de ses nouveaux amis, dont le père était depuis longtemps associé aux grandes entreprises de M. Henri Descharmes.

— Est-ce que vous connaissez Gustave de Presle? demanda-t-il à André, après un échange de quelques paroles amicales.

— Oh ! à peine.

— Vous n'avez jamais rien eu ensemble?

— Non, rien, répondit André.

— C'est assez singulier.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne paraît pas vous aimer.

— Que voulez-vous, on ne peut pas plaire à tout le monde.

— C'est vrai. Mais je dois vous dire que Gustave de Presle se déclare ouvertement votre ennemi.

— Ah ! fit André en souriant.

— Je ne vous cacherai pas non plus, qu'il tient sur votre compte des propos qui peuvent vous faire beaucoup de tort.

André sentit le sang lui monter violemment à la tête. Cependant il resta calme, et, d'un ton de voix très naturel, il demanda de quelle nature étaient les propos

que M. Gustave de Presle se permettait de tenir sur lui.

— Je ne puis vous en dire davantage, lui répondit son ami. J'ai pensé que je vous rendais service en vous faisant connaître un ennemi, en vous signalant un danger. Vous êtes prévenu, tenez-vous sur vos gardes.

— Je vous remercie sincèrement, répliqua André ; je ne suis pas insensible à ce témoignage d'intérêt ; mais le service d'ami que vous voulez me rendre ne sera complet que si vous me faites connaître le danger dont je suis menacé ; le connaissant, je pourrai l'éviter.

Le jeune homme hésitait.

— Je vous en prie ! insista André.

— C'est extrêmement délicat et je ne voudrais point vous froisser.

— N'ayez pas cette crainte. D'ailleurs, qu'importe, l'amitié donne le droit de tout dire et permet de tout entendre.

— Eh bien, le comte de Presle affirme que vous n'avez pas de famille, que le nom que vous portez ne vous appartient pas.

— Ensuite ?

— Il dit que la source de votre fortune est inavouable, que vous la devez aux libéralités peu scrupuleuses de la femme d'un millionnaire, qu'il ne nomme pas, mais qu'on reconnaît aussitôt.

André devint pâle comme un mort.

— Il a dit cela en public ? interrogea-t-il d'un ton bref.

— Hier, au cercle, en présence d'une dizaine de ses amis.

— Oh! le lâche! murmura André en serrant les poings.

— Mon cher André, reprit le jeune homme, jusqu'à présent, les insinuations de Gustave de Presle n'ont pas eu beaucoup d'écho ; mais il faut peu de temps à la calomnie pour parcourir une grande distance. Vous ferez bien, je crois, de mettre vos amis dans la possibilité de répondre au comte de Presle et à tous ceux qui oseraient répéter ses paroles en prenant énergiquement votre défense.

— C'est un conseil que vous me donnez. Merci.

Ils se séparèrent.

André s'éloigna, la poitrine oppressée, le cœur déchiré.

Sans le vouloir, sans doute, son ami venait de lui montrer le mauvais côté de sa situation. Il était forcé de s'avouer qu'elle pouvait donner lieu à toutes sortes d'interprétations malveillantes. Aveuglément soumis aux désirs et à la volonté de Mme Descharmes, il avait accepté ses bienfaits avec une docilité reconnaissante, sans penser que sa fortune nouvelle susciterait des jalousies, et que son existence paraîtrait équivoque aux yeux de ce monde qu'il ne connaissait pas, dont il était inconnu, et dans lequel il allait entrer.

Mais, tout en faisant ces réflexions, les colères amassées contre Gustave de Presle, et contenues avec peine jusqu'alors, se réveillaient et grondaient sourdement. La mesure était pleine. Le vase débordait. Son irritation grandit et devint de la fureur.

Il savait que tous les jours, dans la matinée, Gustave

passait une heure à la salle d'armes. Il était à peu près sûr de le rencontrer là entre dix et onze heures. Dix heures allaient sonner.

La salle d'armes que fréquentait Gustave de Presle se trouvait rue du Faubourg-Saint-Honoré. Il passa chez lui, prévint qu'il rentrerait tard le soir, et se rendit aussitôt rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Comme il l'avait prévu, Gustave venait d'arriver. Une douzaine de jeunes gens attendaient le professeur d'escrime pour commencer les exercices.

André entra dans la salle et salua, tenant son chapeau à la main.

Aucune des personnes présentes ne lui rendit son salut. Les visages prirent une froideur glaciale. Il remarqua des regards échangés dont il sentit l'ironie. L'attitude de ces messieurs était visiblement hostile.

Le cœur d'André cessa de battre un instant. Mais, aussitôt, un éclair s'alluma dans son regard, et, le front haut, il marcha vers Gustave.

— Monsieur le comte de Presle, dit-il d'une voix qui trembla légèrement, j'ai une explication à vous demander.

Gustave, qui lui tournait le dos et causait avec un de ses amis, n'eut pas l'air d'avoir entendu.

André fit encore un pas en avant et reprit d'une voix forte :

— Monsieur le comte de Presle, c'est à vous que je m'adresse.

Interpellé pour la seconde fois, Gustave se retourna brusquement.

— Je ne vous ai pas autorisé à m'adresser la parole, répondit-il d'un ton hautain.

André blémit et trembla de colère.

— Soit, monsieur, dit-il ; mais cette autorisation, je la prends.

— Enfin, monsieur, que me voulez-vous?

— Hier, à votre cercle, devant plusieurs personnes, il vous a plu de parler de moi dans des termes que je ne veux pas qualifier encore. Je viens vous demander et, s'il le faut, vous ordonner de rétracter vos paroles, ou bien de les répéter à l'instant même, ici, devant moi.

Gustave eut un haussement d'épaules dédaigneux. Puis se tournant vers ses camarades :

— Vraiment, dit-il, je ne sais pas si je dois répondre à ce monsieur.

— Monsieur de Presle, prenez garde! s'écria André.

Gustave se campa fièrement devant lui.

— Vous osez me menacer! dit-il sourdement.

— Comte de Presle, je réponds à votre insolence.

— S'il y a un insolent ici, c'est vous, qui êtes entré dans cette maison, où l'on ne vous connaît pas, pour me provoquer. Je pourrais ne pas vous répondre, mais, pour mettre fin à cette scène ridicule, je vais vous satisfaire.

Ce que j'ai dit hier au cercle, je puis le répéter ici et partout ailleurs, si cela me convient. J'ai dit que vous étiez un enfant trouvé et que vous n'aviez pas de nom ; c'est la vérité. J'ai dit que, étant encore, il y a un an, employé dans une maison de banque, à quinze ou dix-huit cents francs d'appointements, il y avait lieu d'être

surpris de votre changement de fortune ; c'est la vérité. J'ai dit que votre train de maison et vos domestiques accusaient environ trente mille francs de rente ; c'est la vérité. J'ai dit que vous deviez cette superbe position aux libéralités d'une femme du monde ; c'est encore la vérité.

Les yeux d'André jetèrent des flammes ; trop longtemps contenue, sa colère éclata comme un coup de tonnerre.

— Monsieur le comte Gustave de Presle, répliqua-t-il d'une voix frémissante, à mon tour :

Je dis, prêt à le répéter partout, que vous êtes un misérable, un lâche ! et c'est la vérité.

Gustave bondit sous l'insulte en poussant un cri de rage. Hors de lui, il s'empara d'une épée de combat dont la pointe menaça la poitrine d'André.

Les amis du comte se précipitèrent sur lui.

— Je veux me venger, criait-il, laissez-moi, je veux me venger !

Malgré sa résistance, ils parvinrent à lui arracher l'arme des mains.

— Bâtard, tu me rendras raison ! exclama-t-il en montrant le poing à André : c'est ton sang, c'est ta vie qu'il me faut.

— Monsieur le comte Gustave de Presle me trouvera à ses ordres aussitôt qu'il le voudra, dit froidement André.

Il s'inclina légèrement, remit son chapeau sur sa tête et sortit de la salle d'armes.

. . . .

Après être resté un instant absorbé dans de sombres pensées, Albert Ancelin se décida à agir.

S'il en était temps encore, il devait mettre tout en œuvre afin de prévenir un malheur irréparable. C'était son devoir.

D'un autre côté, son amitié pour André, autant que son amour pour Edmée, lui commandait impérieusement de se placer entre les deux frères et d'empêcher la lutte fatricide.

Il relut le billet d'André, qu'il tenait toujours dans sa main.

— Oui, murmura-t-il, c'est bien aujourd'hui, à quatre heures.

Il jeta un regard sur la pendule.

— Une heure et demie ! s'écria-t-il.

Il prit son chapeau et s'élança dans l'escalier, qu'il descendit en bondissant, au risque de faire une chute et de se briser la tête.

Il courut prendre une voiture de remise et se fit conduire au domicile d'André.

On lui répondit que le jeune homme était sorti le matin, vers neuf heures, en prévenant qu'il ne rentrerait pas avant la nuit. Il remonta dans son coupé en ordonnant au cocher de suivre les boulevards et de s'arrêter devant le passage Jouffroy, où il savait que l'Enfant du Faubourg déjeunait habituellement. Il parcourut les salons du restaurant, interrogeant les garçons de salle. On n'avait pas vu André depuis deux jours.

Le peintre comprit qu'il perdait inutilement un temps précieux. Il ne savait plus où trouver celui qu'il cher-

chait. André lui échappait. Alors il pensa à Gustave. Peut-être réussirait-il mieux de ce côté.

Du passage Jouffroy il se fit conduire rue Saint-Dominique-Saint-Germain à l'hôtel de Presle.

— Monsieur Gustave de Presle? demanda-t-il au domestique qui vint le recevoir à la porte de l'antichambre.

— Monsieur le comte est absent.

— Puis-je voir, alors, madame la marquise?

— Madame la marquise est sortie.

— Et monsieur le marquis?

— Également.

C'était une nouvelle déception. Et le temps s'écoulait avec une effrayante rapidité.

Albert allait se retirer, lorsqu'une porte s'ouvrant tout à coup, livra passage à Mlle de Presle.

— A la vue du jeune homme, elle eut un mouvement de surprise et ses joues s'estompèrent de carmin.

Le domestique s'était respectueusement écarté.

— Vous veniez pour voir maman, monsieur Ancelin? dit la jeune fille.

— Oui, mademoiselle, oui, je venais... je désirais voir madame la marquise.

— C'est bien contrariant pour vous; il y a un quart d'heure, vous l'auriez trouvée. Elle vient de sortir pour aller à Montreuil, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Oui, c'est vrai, madame la marquise me l'a dit ce matin; je l'avais oublié.

— Mon Dieu, monsieur Ancelin, comme vous êtes pâle! s'écria Edmée; qu'avez-vous? Apportez-vous donc à maman une mauvaise nouvelle?

— Mais non, mademoiselle, mais non, je vous assure, balbutia le peintre dont le trouble augmentait.

— Monsieur Ancelin, reprit vivement la jeune fille, pour ne pas m'effrayer, sans doute, vous cherchez à me cacher la vérité, je vois cela dans votre regard... Vous êtes agité, vous tremblez... Il est arrivé malheur à quelqu'un que nous aimons. Oh! mon Dieu, Claire, il s'agit de Claire!...

— Rassurez-vous, mademoiselle, ah! je ne songeais pas à vous le dire : Mme Langlois a retrouvé sa fille.

— Claire est retrouvée! s'écria Edmée avec une joie impossible à rendre. Ah! monsieur Ancelin, comme vous me rendez heureuse!

Mais, reprit-elle aussitôt d'une voix émue, ce n'est point pour annoncer cette bonne nouvelle que vous êtes venu; il y a autre chose que vous voulez me cacher.

Le peintre ne put supporter la fixité de son regard; il baissa la tête.

— Monsieur Ancelin, continua-t-elle subitement attristée, est-ce que je ne mérite pas votre confiance?

— Oh! mademoiselle, fit-il d'un ton affligé, c'est à moi, à moi que vous dites cela!

— Monsieur Ancelin, pardon!... Depuis hier, je ne sais pas pourquoi, je suis inquiète : c'est comme si une grande douleur allait m'atteindre.

Le jeune homme tressaillit.

— Eloignez de vous cette pensée, mademoiselle, répondit-il, rassurez-vous; des cœurs dévoués veillent sur votre bonheur. Vous avez deviné que quelque chose de grave me préoccupait; si je garde le silence, c'est

que je ne puis parler ; mais ne voyez en cela qu'une preuve nouvelle de mon dévouement et de mon profond respect. Pour éloigner de vous un malheur quelconque, croyez-le, mademoiselle, je donnerais avec ivresse jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Ah ! Dieu me garde de troubler jamais votre tranquillité ! Si, par ma faute, je faisais tomber de vos yeux une larme, ce serait pour mon cœur une blessure inguérissable. Mais je suis obligé de vous quitter, mademoiselle, adieu !...

Il prononça ce dernier mot d'une voix éteinte.

— Adieu ! je n'aime pas ce mot-là, monsieur Ancelin, dit Edmée.

— Eh bien, mademoiselle, au revoir !

— Oui, au revoir, monsieur Ancelin !

Il s'inclina profondément et s'élança hors de l'appartement.

La tête de la jeune fille se pencha sur son sein, et, lentement, rêveuse, des larmes lui venant aux yeux, elle rentra dans sa chambre.

En sortant de l'hôtel de Presle, Albert Ancelin regarda sa montre. Les aiguilles marquaient deux heures quinze minutes.

Il pensa à Mme Descharmes et l'idée lui vint de la prévenir de ce qui se passait. Il entra dans un café, se fit donner de l'encre, une plume et du papier et il écrivit rapidement les lignes suivantes :

« A la suite d'une provocation, dont j'ignore encore » la cause, André et M. Gustave de Presle se battent en » duel aujourd'hui à quatre heures. Une découverte

» nouvelle et inattendue, faite ce matin par Mme Langlois, dévoile le secret de la naissance d'André. L'enfant trouvé sur la route de Melun par M. Descharmes et élevé depuis par l'initiative charitable des braves ouvriers du faubourg, est le fils du marquis de Presle et de votre sœur. André est votre neveu. Ce sont les deux frères que la fatalité met en présence les armes à la main ! Dieu veuille que le châtiment mérité par le marquis ne soit pas dans la mort de l'un de ces malheureux !

» Je n'ai pas trouvé André chez lui ; je sors de l'hôtel de Presle où je n'ai pas rencontré M. Gustave de Presle. Je suis tourmenté par d'horribles angoisses !

» ALBERT ANCELIN. »

Sur l'enveloppe, après avoir écrit l'adresse, il ajouta les mots : « Très-pressé. »

Il mit un franc dans la main du garçon et sortit du café.

Un peu plus loin, au coin de la rue, il y avait un commissionnaire, portant, attachée à sa veste ronde de droguet, la plaque de cuivre de la préfecture de police.

Albert lui remit la lettre à porter boulevard Malesherbes.

Ensuite il rejoignit sa voiture.

— Nous allons au bois de Vincennes, dit-il au cocher ; mais je ne sais pas où nous devrons nous arrêter. Nous chercherons l'endroit le plus solitaire du bois. Il est de toute nécessité que nous allions très-vite. Je doublerai

le prix de l'heure et je vous promets dix francs de pourboire. Pour que vous puissiez me seconder plus efficacement encore je nous cacherai pas que deux de mes amis doivent se battre en duel ce soir et que je désire arriver à temps sur le terrain choisi par ces messieurs, pour empêcher le combat.

— J'ai compris, monsieur, répondit le cocher, j'ouvrirai l'œil.

— Maintenant, partons, dit le peintre ; nous n'avons pas une minute à perdre.

Une minute après, le cocher lançait son cheval à fond de train, et les quatre roues de la voiture brûlaient le pavé des rues.

XXXVI

LE DUEL

Quand l'automédon arrêta son cheval, haletant et couvert de sueur, ils étaient en vue de la porte de Fontenay. Quatre heures sonnaient à l'horloge de cette paroisse.

Le cocher se pencha vers le peintre, qui avait la tête à la portière du coupé.

— Je n'ai rien vu, dit-il.

— Nous avons évidemment fait fausse route, répondit Albert.

Le cocher tourna à droite, et ils se trouvèrent bientôt dans cette partie du bois de Vincennes comprise entre la plaine de Saint-Maur et le polygone, vaste terrain plat affecté aux manœuvres et exercices de la garnison du fort de Vincennes.

Les promeneurs étaient rares : de loin en loin un ou deux soldats qui cheminaient mélancoliquement, arrachant de temps à autre une feuille aux branches.

La voiture n'allait plus qu'au pas, et chaque fois qu'un militaire apparaissait sous bois, le cocher le hélait pour lui demander s'il n'avait pas rencontré sur son chemin plusieurs jeunes gens marchant de compagnie. Ils répondait invariablement :

— Non.

Cependant le cocher finit pas obtenir une réponse plus satisfaisante d'un jeune caporal qui se promenait sentimentalement, tout au bord des taillis, ayant à son bras sa payse, toute fière et toute réjouie d'être passée de protectrice du bébé de Mme Trois-Etoiles, un mauvais garnement qui piaillait sans cesse, sous la protection d'un brave défenseur de la patrie.

Dix minutes auparavant, dans une direction qu'il indiqua, le caporal avait vu trois jeunes gens fort bien mis descendre d'une voiture.

Albert Ancelin sauta sur la route et remercia le caporal, non moins obligeant que galant, du renseignement qu'il venait de lui donner.

Les deux amoureux s'éloignèrent, rapprochant leurs deux têtes, les rubans du bonnet de la payse caressant les franges vertes de l'épaulette du joli chasseur.

— Je vais marcher maintenant, dit Albert au cocher, vous irez m'attendre au bout de l'avenue.

Comme nous l'avons dit, quatre heures étaient sonnées.

Les deux adversaires, accompagnés de leurs témoins,

étaient arrivés presque en même temps au rendez-vous. Toutefois, André avait devancé le comte de Presle de quelques minutes.

Toutes les conditions du combat, arrêtées d'abord par les témoins, avaient été soumises et acceptées par les intéressés. L'arme choisie était le pistolet. Les adversaires devaient être placés à cinquante pas de distance, marcher l'un vers l'autre à un signal donné, et tirer à volonté, n'importe à quelle distance.

En arrivant, les témoins de Gustave de Presle saluèrent André et ses témoins, qui s'empressèrent de répondre à cette marque de politesse. Seul, le comte, hautain et dédaigneux, crut devoir garder son chapeau sur sa tête. Il se contenta de saluer les témoins d'André par un mouvement de la main.

Il était très-pâle et dans un état de surexcitation extraordinaire. Il n'avait point écouté le conseil de ses amis, qui, pourtant, ne s'étaient point privés de lui dire et de lui répéter que dans un duel le calme était absolument nécessaire.

Comme lui, André était pâle ; mais rien dans son attitude et ses mouvements ne trahissait la moindre agitation. Pourtant, depuis vingt-quatre heures, il avait fait de bien douloureuses réflexions.

Les pistolets, apportés par les témoins du comte, furent chargés sous les yeux des autres témoins.

Pendant ce temps, adossé à un arbre, André songeait le regard noyé dans l'infini. Il pensait à Mme Descharmes, à la femme inconnue qui l'avait mis au monde, à ses bons amis du faubourg, à tous ceux enfin qu'il avait ai-

més, qu'il aimait toujours, et à Claire, à Claire surtout, dont il ignorait la destinée, et à tous son cœur envoyait un dernier adieu.

A quelques pas de lui, Gustave mordait fiévreusement ses moustaches et son pied impatient battait le sol.

Les pistolets chargés, M. Edmond de Fourmies, premier témoin du comte, mit le pied contre un arbre et partit de là en comptant ses pas jusqu'à cinquante. Alors il s'arrêta et appela Gustave qui vint occuper la place qu'on lui désignait. En même temps, sur un signe de ses témoins, André alla prendre la sienne.

Aussitôt, les deux adversaires furent armés.

Alors, les quatre témoins se réunirent et se placèrent un peu en arrière de la ligne tracée à une distance à peu près égale des deux champions.

— Messieurs, dit Edmond de Fourmies, avant de donner le signal, avez-vous des observations à faire sur la position des deux adversaires ?

— Aucune, répondit le premier témoin d'André ; nous n'avons pas de soleil et les deux positions sont également favorables.

M. de Fourmies se découvrit et, élevant son chapeau, il prononça ce mot :

— Marchez !

Depuis quelques minutes, Albert Ancelin parcourait le bois dans une agitation croissante, prêtant l'oreille et plongeant son regard à travers les arbres dans la profondeur des taillis.

Tout à coup, une détonation se fit entendre.

Albert poussa un cri d'épouvante et éperdu, fou de douleur, il prit sa course en bondissant à travers les halliers.

Au mot « marchez » dit par Edmond de Fourmies, Gustave et André commencèrent à s'avancer lentement l'un vers l'autre.

Les témoins, attentifs et sans mouvements, les regardaient. Ils étaient péniblement émus, car ils sentaient que le sang allait couler,et qu'ils assisteraient, peut-être, à la mort de l'un des adversaires.

Ceux-ci n'eurent bientôt plus entre eux qu'une vingtaine de pas de distance.

Gustave de Presle s'arrêta, visa et son coup partit.

La balle siffla à l'oreille d'André sur laquelle se montra une goutte sang.

Voyant que son ennemi restait debout et continuait d'avancer, Gustave devint livide, son cœur cessa de battre, et il sentit son sang se figer dans ses veines.

Les témoins, glacés de terreur, suivaient des yeux André, qui avançait toujours.

A dix pas du comte, il s'arrêta. Gustave se vit perdu. C'est la mort qu'il avait devant lui. Pour ne pas la voir, il ferma les yeux.

L'œil sûr, tenant le pistolet d'une main ferme, André visait au cœur.

Cependant, il ne tirait pas. Il hésitait. Pourquoi?

Il pensait à la marquise de Presle, dont il avait souvent entendu parler comme d'une noble et sainte femme; il pensait à Mlle Edmée de Presle, jeune, innocente et belle, que son meilleur ami, Albert Ancelin, aimait. Il

croyait entendre les gémissements d'une famille en deuil ; il voyait une mère et une sœur désolées, à genoux, prosternées, sanglotant sur un cercueil!

Voilà pourquoi il ne tirait pas.

— Monsieur le comte, prononça-t-il d'une voix grave et lente, si vous disiez à vos amis qui sont là et qui nous regardent, que vous regrettez vos paroles, je ne vous tuerais pas!

Gustave resta silencieux. Peut-être n'avait-il pas entendu.

Deux éclairs jaillirent des yeux d'André.

A ce moment, au milieu du silence qui régnait autour d'eux, une voix se fit entendre criant à André :

— Arrête, malheureux, arrête, tu vas tuer ton frère!

Et Albert Ancelin, tête nue, les cheveux hérissés, les habits en désordre, apparut dans la clairière.

Le pistolet s'échappa de la main d'André et tomba à ses pieds.

Le peintre s'élança à son cou et le serra dans ses bras. La joie l'étouffait. Il pleurait comme un enfant.

Le comte restait à la même place, immobile, les yeux hagards et frappé de stupeur.

Les quatre témoins s'étaient approchés.

Albert se tourna vers eux :

— Messieurs, leur dit-il, je me nomme Albert Ancelin, je suis artiste peintre et, avant tout, l'ami d'André. J'ignore encore la cause qui a armé ces messieurs l'un contre l'autre, pouvez-vous me la faire connaître?

Edmond de Fourmies se chargea de répondre et il le fit noblement, sans chercher à excuser son ami, sans vouloir même atténuer ses torts.

Alors Albert s'approcha de Gustave et lui dit d'une voix émue :

— Monsieur le comte de Presle, si vous aviez réfléchi, si vous aviez examiné la chose de plus près, vous n'auriez point porté, j'en suis sûr, un jugement qui est une odieuse calomnie. André est le neveu de M. Henri Descharmes. Et vous devez demander pardon à André, monsieur le comte, à André, le fils de votre père !

En ce moment même, continua-t-il en raffermissant sa voix, Mme la marquise de Presle, votre mère, conduit chez Mme Descharmes une malheureuse femme dont vous avez peut-être entendu parler à Rebay... C'était alors une pauvre folle qu'on appelait la marquise. Cette femme, monsieur le comte, voulant réparer autant que possible le mal que lui a fait le marquis de Presle, votre mère l'a guérie, votre mère la rend à sa sœur !

— Et cette femme, Albert, cette femme ?... demanda André d'une voix tremblante.

— C'est ta mère !

André jeta un cri et s'appuya contre un arbre pour ne pas tomber.

Gustave de Presle restait silencieux, frémissant, la tête baissée, les yeux fixés sur la terre, à ses pieds.

Edmond de Fourmies lui prit la main.

— Gustave, dit-il d'un ton affectueux, mais plein de gravité, il est beau et souvent il est grand de reconnaître ses torts ; tu dois une réparation, que vas-tu faire ? Je

ne te conseille rien. Interroge ton cœur, ta conscience et ton honneur !

Le comte tressaillit, puis, relevant brusquement la tête, il marcha vers André.

— Monsieur André, dit-il, vous êtes mon aîné, je vous demande pardon !

— Monsieur le comte de Presle, je vous pardonne ! répondit André.

Et il se jeta en pleurant dans les bras d'Albert Ancelin.

Les témoins de Gustave le félicitèrent, approuvant sa conduite, puis tendirent la main à André.

Un instant après on rejoignait les voitures pour retourner à Paris.

XXXVII

LA CHAMBRE D'ANGÈLE

Mme Descharmes venait de donner des ordres à son maître d'hôtel, en lui annonçant l'arrivée de M. Descharmes qui, dans une lettre reçue le matin, prévenait sa femme qu'il arriverait le soir même à Paris.

Elle rentra dans son boudoir et jeta un regard sur la pendule, marbre blanc et or massif ciselés, une merveille de l'art moderne. L'aiguille avançait vers quatre heures.

— Il ne peut tarder longtemps à venir, murmura-t-elle en agitant le cordon d'une sonnette.

Un domestique parut.

— J'attends M. le marquis de Presle, lui dit-elle, dès qu'il se présentera vous le ferez entrer ici. Il peut se faire que M. Descharmes, qui arrive ce soir, m'envoie

une dépêche ; dans ce cas, vous me la remettriez immédiatement.

Le domestique s'inclina et se retira.

Mme Descharmes se plaça entre deux glaces et resta un instant en contemplation devant son image.

Jamais, peut-être, sa beauté n'avait été aussi resplendissante. Quelque chose de décidé, de résolu, de fier y ajoutait un charme inexprimable.

Sa luxuriante chevelure, d'un blond idéal doucement teinté d'or, roulée en torsades épaisses, formait sur son front un superbe diadème duquel s'échappaient, pour tomber sur le cou, des bouquets de cheveux en spirales.

Sa robe de soie légère, d'un joli bleu de ciel, était sans ornement ; mais le corsage serré à la taille, ajusté et ouvert sur la poitrine, laissait voir deux rangs de magnifique dentelle d'Angleterre sous laquelle se voilaient les trésors d'une gorge adorable.

Ses petits pieds étaient emprisonnés dans des mules de satin, de la même couleur que la robe, sur lesquelles deux nœuds de rubans étaient retenus par des boucles d'argent.

Sa manche large, à volants, permettait de voir l'avant-bras aux contours exquis, terminé par une main blanche aux ongles roses, finement attachée et d'un modelé admirable.

Angèle, ce jour-là, s'était faite belle avec intention.

Etait-ce pour son mari qu'elle attendait, ou pour le marquis de Presle qui allait venir ?

Pour tous les deux peut-être.

Elle s'assit sur sa causeuse, releva légèrement sa robe de façon à montrer le bout de ses pantoufles, puis, ayant pris un livre sur un guéridon placé à portée de sa main, elle l'ouvrit.

Elle tenait ce livre probablement pour se donner une contenance, car elle ne lisait point. La tète penchée, les yeux à demi fermés, elle réfléchissait.

Un bruit de pas qu'elle entendit lui fit pousser un soupir ; mais elle ne bougea pas. Elle conserva la même attitude, ayant l'air d'être absorbée dans sa lecture.

Une porte venait de s'ouvrir doucement, le marquis de Presle était dans le boudoir, tout imprégné de ces délicieux parfums qui font reconnaître, partout où elle passe, la femme aimée.

Saisi d'admiration devant le ravissant tableau qu'il avait sous les yeux, il se livra pendant quelques secondes à une extase indicible.

Enfin, il fit deux pas en avant, et d'une voix douce, émue, le corps frissonnant, prononça un seul mot.

— Angèle !

La jeune femme feignit d'être surprise et leva languissamment ses beaux yeux sur le marquis.

— Est-ce que vous ne m'attendiez pas? demanda-t-il.

— Je vous attendais, monsieur le marquis, mais je ne vous espérais plus.

— Ce matin, quand je suis venu, vous m'avez fait ré-

pondre que vous me recevriez ce soir, à quatre heures. Regardez...

Il n'avait pas achevé, que la pendule sonnait quatre heures.

— C'est vrai, fit Angèle ; il paraît que j'ai trouvé le temps bien long.

— Ah! vous êtes adorable! s'écria le marquis.

Un sourire imperceptible effleura les lèvres de la jeune femme.

Elle fit un signe au marquis, qui s'assit près d'elle sur la causeuse.

— Nous allons causer sérieusement, reprit-elle ; pour que nous ne soyons pas dérangés, j'ai voulu vous recevoir ici...

— C'est la première fois que vous permettez qu'on ouvre devant moi ce nid charmant, élégant, coquet, parfumé, mystérieux, qui est le temple de votre beauté ; oh! merci, merci! Enfin, aujourd'hui, nous sommes seuls ; je vais donc pouvoir vous exprimer tout l'amour qui remplit mon cœur et le déborde sans qu'une oreille indiscrète soit là, tendue pour m'entendre?... Oh! comme vous êtes belle, et comme vous faites bien comprendre le culte qu'avaient les anciens pour la beauté! Ils élevaient la femme au rang de déesse, celle-ci avait partout des temples, des prêtres, des prêtresses et des adorateurs. Comme les païens de l'antiquité, Angèle, je vous ai placée au-dessus de toutes les femmes, vous êtes devenue ma divinité... Votre temple est dans mon cœur où brûle, devant votre autel, un feu sacré qui ne s'éteindra qu'avec ma vie!... Nous sommes seuls, Angèle, ces

murs et ces tentures nous dérobent aux yeux importuns, laissez-moi vous admirer dans votre gloire, pendant que votre regard me versera l'ivresse!

Il lui prit la main, qu'elle retira aussitôt avec un tressaillement.

— Ainsi, monsieur le marquis, fit-elle souriante, vous n'êtes plus jaloux?

— Ne le croyez pas, Angèle, le mal funeste est toujours en moi, plus sombre et plus terrible! Vous seule pourriez le tuer, peut-être, dans un premier baiser!.. Si vous saviez les effroyables tortures que j'ai endurées depuis quinze jours, vous auriez pitié de moi!

— Et c'est André, un enfant...

— Ne me parlez pas de ce jeune homme, ne m'en parlez pas, prononça le marquis d'une voix creuse.

— Vous avez raison, nous avons à nous occuper de choses plus intéressantes. Il faut que je vous dise, d'abord, que mon mari m'a annoncé son retour très-prochain.

Un nuage passa devant les yeux du marquis, dont le visage s'assombrit.

— Quel jour arrive M. Descharmes? demanda-t-il en bégayant.

— Dans deux ou trois jours, répondit Angèle avec intention.

Il y eut un moment de silence, qui révélait de part et d'autre un embarras extrême.

Le marquis ne voyait pas sans effroi se dresser devant lui la figure imposante de l'ingénieur. Cette fois, ce n'était plus André, un enfant, comme se plaisait à le

dire Mme Descharmes, mais le mari avec tous ses droits ayant à faire respecter et à défendre son honneur.

Quant à Angèle, elle était tourmentée par la crainte que cette entrevue avec le marquis, qu'elle avait désirée, provoquée, et qui devait être la dernière, ne fût pas suivie du résultat qu'elle espérait.

— Angèle, dit enfin le marquis d'une voix altérée par l'émotion, vous ne m'avez jamais fait entendre ces mots, que j'attends toujours, divins dans la bouche d'une femme : « Je vous aime ! » S'ils sont restés sur vos lèvres, je les ai lus dans l'éclat de vos yeux ; oui, vous n'avez pu être insensible à l'amour ardent, je puis même dire à la passion que vous avez fait naître en moi. A vous voir, à vous entendre, à vous admirer, à respirer près de vous l'air que vous respirez, j'ai jusqu'à présent mis mon bonheur. Ce que j'ai souffert de votre calme, de votre froideur, de vos pudiques réserves, je ne vous l'ai pas dit, vous ne le saurez jamais !... Je vous voulais telle que vous avez été, telle que vous êtes, pleine de fierté et de dignité pour tous, pour moi grande et belle ! Vous eussiez été autrement, j'aurais pu vous aimer, mais pas comme je vous aime !

De mes désirs comprimés, de mes ardeurs contenues, de mes souffrances, enfin, je me suis fait encore une joie, un bonheur.. Ah ! j'ai compris les macérations que le fanatisme inspire à certains hommes ! Et le respect dont je vous ai entourée, Angèle, est encore une preuve de mon amour !

Mais M. Descharmes votre mari revient, Angèle, le

temps est précieux, nous n'avons plus que quelques heures pour prendre un parti.

— C'est vrai, murmura la voix de Mme Descharmes.

Le marquis crut que la pensée de la jeune femme répondait à la sienne.

Il continua :

— Je vous sais l'âme trop fière et trop noble pour avoir pu supposer que, ayant donné votre amour à un autre, vous resteriez sous le toit de votre mari... Un front comme le vôtre, Angèle, ne doit jamais rougir ! Il y a des contrées lointaines embaumées par des fleurs inconnues, où chantent des oiseaux merveilleux, où le soleil resplendit, où les nuits étoilées sont tièdes et parfumées... Angèle, l'Amérique ou les Indes, l'Inde plutôt, nous promet une retraite délicieuse ; il faut partir immédiatement pour ce pays ensoleillé et fleuri, lieu béni, créé pour enchanter la vue et bercer l'amour !

— Et votre femme, monsieur le marquis? dit Mme Descharmes.

Il passa rapidement la main sur son front.

— Un jour, reprit-il, vous m'avez fait comprendre que la marquise de Presle était un obstacle entre vous et moi. Eh ! bien, cet obstacle n'existe plus.

— Que voulez-vous dire? s'écria Angèle.

— Je veux dire que j'ai rompu ma chaîne !

— Expliquez-vous !

— Ce matin même, à la suite de paroles d'une certaine violence échangées entre la marquise de Presle et moi, nous avons compris l'un et l'autre qu'une séparation complète était devenue nécessaire.

— Quoi! la marquise de Presle a consenti?...

— Demain ou après-demain, la marquise quitte l'hôtel de Presle pour se retirer probablement dans une de ses terres.

Mme Descharmes ressentit comme une douleur au cœur. Cette désunion, elle l'avait souvent rêvée, dans ses heures de fièvre, comme faisant partie de sa vengeance, et maintenant que cette satisfaction lui était donnée, elle se sentait émue de compassion pour la marquise de Presle.

Mais le souvenir de sa sœur chassa vite cette impression.

— Depuis bien des années, poursuivit le marquis, nous vivions, la marquise et moi, étrangers l'un à l'autre; il ne fallait qu'un éclat pour briser sans grands efforts le faible lien qui nous rapprochait encore. C'est ce qui est arrivé ce matin, comme je viens de vous le dire.

— Ainsi, la séparation est décidée?

— Et déjà effective, répondit-il, puisque la marquise se dispose à quitter l'hôtel de Presle.

— Vous n'avez pas craint le scandale? Vous ne pensez pas à ce que dira le monde?

— Je ne pense qu'à vous, vous êtes tout pour moi... Ce que j'ai fait, Angèle, c'est pour vous! Le monde, je le dédaigne, et je place mon amour au-dessus de toute considération humaine. Mais pour vous aucun sacrifice ne me coûterait: je vous donnerais mon sang, ma vie, mon honneur, peut-être!

— Lui en reste-il encore? pensa Mme Descharmes.

Elle se redressa, les yeux étincelants, un sourire singulier sur les lèvres.

— Ah! je ne doute plus! s'écria-t-elle; c'est bien ainsi que je voulais être aimée!

Il prit ces paroles pour l'exaltation d'une ardeur qui répondait à la sienne; la flamme qui sillonnait le regard d'Angèle le brûla comme s'il eût été devant un brasier.

Il ne vit point que le sourire de la jeune femme était une crispation des lèvres; il ne vit point que, s'il y avait dans l'éclat de ses prunelles la joie du triomphe, il s'y montrait plus de colère encore. Non, il ne vit pas cela!

Éperdu, suffoqué, ébloui, il tomba aux genoux de Mme Descharmes.

— Angèle, dit-il, rien n'est comparable au charme de votre voix, à l'enchantement de votre regard: l'un et l'autre m'enivrent! Oh! comme je vous aime, comme je vous aime!... Nous allons partir, n'est-ce pas? Il faut que demain soir nous soyons loin de Paris... Mais, dès aujourd'hui, Angèle, le bonheur peut être à nous... Angèle, je t'adore!...

Il l'entoura de ses bras et elle sentit sur ses lèvres son souffle embrasé.

Elle se dégagea par un mouvement brusque et se trouva debout.

— Prenez garde, monsieur le marquis, dit-elle avec un effroi peut-être réel, on pourrait nous surprendre.

Elle s'élança vers une tapisserie, la souleva et disparut.

Le marquis se releva triomphant.

— Sa chambre ! murmura-t-il.

Il eut un mouvement de tête superbe et, à son tour, il souleva la tapisserie.

Mme Descharmes avait eu le temps de tirer les grands rideaux de soie des fenêtres, et des flots de lumière inondaient la chambre.

Le marquis la vit debout, immobile, l'attendant. Il bondit vers elle, mais un regard froid, acéré, l'arrêta à l'entrée de la chambre.

Mme Descharmes n'était plus la femme gracieuse, idéale, aux yeux doux et limpides, au sourire charmant. Si elle restait toujours élégante et plus belle encore dans sa colère, son attitude hautaine et sévère était menaçante ; son regard sombre et terrible avait de sinistres lueurs. On ne saurait mieux représenter ou personnifier la haine ou la vengeance.

Le marquis la regardait avec une surprise mêlée de stupeur. Mais il n'eut pas le temps d'avoir une pensée.

Mme Descharmes marcha vers lui, saisit son bras, l'entraîna et, le plaçant en face du portrait de sa sœur :

— Monsieur le marquis de Presle, dit-elle en lui montrant du doigt le tableau, regardez !

Il regarda. Aussitôt, ses traits se contractèrent, et ses yeux prirent une fixité effrayante.

— Monsieur le marquis, connaissez-vous cette femme?

— Non, non, balbutia-t-il.

— Cette peinture a été faite dans un petit village de la Nièvre qu'on nomme Rebay; regardez, monsieur

le marquis, regardez... C'est le portrait d'une folle!

— Une folle! répéta-t-il sans savoir ce qu'il disait.

La sueur commençait à perler sur son front, son visage livide prenait une expression de terreur étrange.

— Ce n'est pas tout, monsieur le marquis, je vais vous dire comment on appelait autrefois cette malheureuse, lorsque jeune fille, heureuse, chaste et belle, plus que moi, monsieur le marquis, elle demeurait rue de Savoie. Écoutez, on l'appelait Léontine Landais!

Un son rauque s'échappa de la poitrine du marquis et il fit trois pas en arrière.

— Monsieur le marquis, reprit Mme Descharmes d'une voix éclatante, c'est Léontine Landais, c'est ma sœur!

Le marquis chancela.

— Regardez encore, monsieur le marquis, cette physionomie douce et résignée, charmante toujours, qui porte l'empreinte de toutes les douleurs, de toutes souffrances... Regardez ces yeux éteints, sans regard sans vie, sans pensée... C'est la Léontine Landais d'aujourd'hui, et voilà ce qu'elle est devenue, une folle!... Un misérable, un infâme l'a précipitée dans ce néant, dans cette nuit éternelle de l'esprit, et Dieu, si juste toujours, ne l'a pas encore vengée!... Marquis de Presle, ce misérable, cet infâme, c'est toi!... Qu'as-tu fait de ma sœur?

Le front haut, le buste légèrement en arrière, la poitrine haletante, elle était vraiment admirable. Le marquis, écrasé sous son regard fulminant, secoué par un tremblement convulsif, était incapable de répondre.

Mme Descharmes reprit avec une nouvelle violence:

— Après ma sœur flétrie, brisée, devenue folle de désespoir, je vois Éléonore de Blancheville, marquise de Presle, une noble femme, dédaignée, humiliée, abreuvée de douleurs... Épouse et mère insultée!... Deux victimes! Ce n'était pas assez, il t'en fallait une troisième, moi! Insensé!... Comment as-tu pu croire, qu'ayant l'honneur de porter un nom respecté et partout honoré, je serais capable d'oublier mes devoirs?... Entre le marquis de Presle et Henri Descharmes, quelle distance!... Le noble est petit, l'homme du travail est grand! Ah! ah! ah! il n'a pas vu cela, le marquis de Presle, non il n'a pas compris que j'admirais, que j'adorais mon mari!

Elle s'arrêta pour reprendre haleine.

— Marquis de Presle, poursuivit-elle d'une voix frémissante, tu m'aimes et moi je te méprise, je te hais, entends-tu? Je te hais! Ah! comme toi, j'ai impatiemment attendu ce jour où je pourrais te dire que tu es un misérable, un infâme, un lâche! et te jeter en pleine figure l'horreur que tu m'inspires, le dégoût que j'ai pour toi!

Loin de se redresser sous l'insulte, le marquis se courba plus encore.

Mme Descharmes continua:

— Marquis de Presle, par ton ordre, des scélérats ont été prendre Léontine Landais à la ferme des Sorbiers. Où est-elle? Qu'as-tu fait de ma sœur?

Il la regarda avec effarement.

— Répondez donc, monsieur! exclama-t-elle; je vous demande ma sœur, je la réclame, je la veux!...

Des mots inintelligibles passèrent entre ses lèvres comme un bruissement.

— Il ne répondra pas, il ne veut pas répondre ! s'écria-t-elle en se tordant les bras de douleur. Ma sœur, ma pauvre sœur !... Ah! je poursuivrai cet homme de ma haine, sans cesse, jusqu'à ce que tu sois vengée !... Je serai sans pitié, implacable dans ma vengeance! Il faut que ce misérable expie son crime!

Tournée vers le portrait, elle lui tendait ses bras tremblants.

Une porte s'ouvrit, et un domestique entra dans la chambre, tenant à la main un petit plateau d'argent, sur lequel il y avait une lettre.

— Une lettre pressée pour madame, dit-il.

Angèle prit la lettre.

Le domestique sortit.

Le marquis ne voyait rien, n'entendait rien. Immobile, les bras pendants, on l'aurait cru pétrifié.

Mme Descharmes déchira l'enveloppe de la lettre et lut rapidement ce que lui écrivait Albert Ancelin.

Elle poussa une exclamation qui fit tressaillir le marquis et parut le rappeler à lui-même.

— Marquis de Presle, s'écria Mme Descharmes en se plaçant devant lui, vous ne savez pas ce qui se passe, je vais vous le dire. A l'heure qu'il est, votre fils, le comte de Presle se bat en duel avec André !...

Il se redressa, les yeux hagards.

— Oh ! ce n'est pas le plus terrible pour vous, continua-t-elle sourdement ; marquis de Presle, ce sont les deux frères qui se battent ensemble, André est le fils de Léontine Landais !

XXXVIII

LE CHATIMENT

Le marquis jeta un cri rauque, porta ses deux mains à son front couvert d'une sueur froide et s'affaissa lourdement sur un siége.

Comme elle venait de le dire, Mme Descharmes était sans pitié. Elle reprit d'une voix mordante :

— André Pigaud, celui qu'on appelle encore aujourd'hui l'Enfant du Faubourg, est votre fils monsieur le marquis de Presle.

Abandonné à peine âgé de quelques jours et trouvé sur une route, ce fils d'un grand seigneur a dû son existence à la charité publique... Pendant que le marquis de Presle allait à ses plaisirs, de simple souvriers, mais de braves cœurs, recueillaient son enfant!... Pendant que le noble marquis donnait des fêtes splendides,

montait à cheval, se pavanait au bois dans sa calèche armoriée ou dans sa loge à l'Opéra, semant partout l'or à pleine mains, les ouvriers du faubourg, des pères de famille, s'imposaient des privations et prenaient sur leur salaire de la semaine pour donner du pain à son enfant!... Que pensez-vous de cela, monsieur le marquis? C'est beau, n'est-ce pas? C'est là de la haute morale!

L'enfant trouvé a grandi; il est devenu un homme, ayant le cœur haut placé, un homme intelligent, rempli de distinction; cela se comprend... le fils d'un marquis!... Et son père, son père lui a fait l'honneur d'être jaloux de lui!... Et qui sait? Ah! Dieu me pardonne d'avoir cette pensée, c'est peut-être le père qui a armé la main d'un de ses fils pour frapper l'autre!... N'est-ce pas là encore une belle morale, monsieur le marquis?

Le malheureux eut un râlement plaintif.

— Mais André est fort, brave, adroit et plein de courage, continua impitoyablement Mme Descharmes, ce n'est pas lui qui sera frappé, j'en suis sûre, mon cœur me le dit!... Ah! tout à l'heure, j'ai eu tort de douter de la justice de Dieu!...

Tout à coup, derrière elle un bruit se fit entendre. Elle se retourna vivement.

Devant elle, à l'entrée de la chambre, près de la porte, qui venait de s'ouvrir, elle vit deux femmes pâles, également vêtues de noir.

L'une, tremblante, les yeux baignés de larmes, s'appuyait sur l'épaule de sa compagne.

Mme Descharmes eut d'abord un mouvement de surprise, qui fut suivi d'un cri de joie délirante.

Elle venait de reconnaître celle qu'elle pleurait depuis si longtemps.

— Ma sœur ! s'écria-t-elle, en avançant les bras ouverts.

— Angèle !

Et Léontine tomba palpitante et sans force dans les bras de Mme Descharmes.

Ce fut une étreinte délicieuse, passionnée, pleine d'ivresse. Elles étaient sans voix ; mais les soupirs et les baisers avaient plus d'éloquence que les paroles.

— Le marquis s'était levé, grelottant comme s'il eût été saisi par un froid d'hiver.

Son attitude, son regard, ses gestes, sa physionomie, tout en lui exprimait l'épouvante.

La marquise, immobile, le regardait avec une tristesse navrante. Albert Ancelin l'avait prévenue ; ce qui s'était passé dans cette chambre, avant son arrivée, elle le devinait.

Cependant, Mme Descharmes s'aperçut qu'elle oubliait trop longtemps le marquis de Presle et la personne inconnue, qui lui ramenait sa sœur.

— Oh ! madame, dit-elle, en se tournant vers la marquise, qui que vous soyez, vous qui me rendez ma sœur soyez bénie !

— Je vous la ramène aujourd'hui seulement, parce que j'ai voulu vous la rendre guérie, répondit Mme de Presle.

Puis tombant sur ses genoux :

— Je suis Éléonore de Blancheville, marquise de Presle, madame, reprit-elle ; les mains jointes et sup-

pliante, je vous demande à toutes les deux le pardon de cet homme, le père de mes enfants!...

— Oh! madame la marquise! s'écria Angèle émue jusqu'aux larmes, relevez-vous, je pardonne, oui, je pardonne...

Léontine tendit le bras vers le marquis en disant:

— Monsieur le marquis de Presle, je vous pardonne!...

Il la regarda fixement en se courbant lentement et en allongeant le cou. Puis il se rejeta brusquement en arrière en criant d'une voix étranglée:

— Ah! la folle! la folle!...

Et il partit d'un éclat de rire bruyant, convulsif, horrible à entendre.

Léontine Landais avait recouvré la raison, le marquis de Presle était fou!

La marquise se tourna vers les deux sœurs et leur dit:

— Vous avez eu pitié du coupable, vous avez pardonné;... mais Dieu, lui, ne lui pardonne pas!

Elle s'approcha de son mari et prit son bras pour l'emmener.

Devant eux, un homme, qui venait d'entrer, se découvrit et s'inclina avec respect.

C'était M. Descharmes.

La marquise sortit, entraînant son mari qui riait toujours.

— Ah! Angèle, qu'as-tu fait? dit M. Descharmes d'un ton douloureux.

— Henri, il m'avait pris ma sœur! s'écria-t-elle.

Et elle s'élança à son cou en sanglotant.

Un instant après, Mme Descharmes disait à Léontine, assise entre elle et son mari :

— Ma sœur chérie, à force de tendresse et d'amour, nous te ferons oublier le passé et ce que tu as souffert... Tu es ici chez toi, dans ta maison : tes moindres désirs seront satisfaits, tu commanderas, tu ordonneras, et aussitôt tu seras obéie... Pour ma sœur adorée, je redeviens ce que j'étais autrefois : ta petite Angèle, ta fille!... Je n'ai pas oublié les paroles de notre bonne mère à son lit de mort. A toi, elle a dit : « Léontine, je te recommande ta sœur, tu veilleras sur elle, tu la protégeras, tu seras sa mère! » Elle m'a dit, à moi : « Angèle, tu seras soumise à ton aînée et tu lui obéiras comme à moi-même. » Puis elle a ajouté : « N'oubliez jamais mes paroles; joie, chagrin, fortune ou pauvreté, partagez toujours. » — Et ce fut tout; la bouche souriante, elle s'éteignit dans nos bras.

Léontine pleurait à chaudes larmes.

M. Descharmes lui prit la main.

— Ma sœur, dit-il, Angèle m'a souvent répété les paroles de votre mère mourante, et il a toujours été convenu entre nous que, quelle qu'elle soit, vous partageriez notre fortune... C'est votre héritage à toutes les deux que j'ai fait fructifier, c'est pour vous deux que j'ai travaillé... Dès demain, si vous le voulez, ma sœur, vous prendrez votre part...

— L'affection de ma sœur, votre amitié, mon frère, voilà tout ce que je désire, dit Léontine. Si vous ne me trouvez pas embarrassante...

— Oh! que dis-tu? s'écria Angèle.

— Eh bien! vous me garderez près de vous; je ne tiendrai pas beaucoup de place : un petit coin dans votre maison me suffira.

— Oh! oui, tu resteras avec nous, nous ne nous quitterons jamais, dit vivement Angèle. Tu auras ton appartement, la plus belle chambre sera la tienne ; tu auras tes domestiques, ta voiture à tes ordres.. n'est-ce pas, Henri?

— La volonté de votre sœur a toujours été la mienne, répondit M. Descharmes en s'adressant à Léontine.

— Non, non, répliqua-t-elle ; soyez heureux, car vous le méritez, et jouissez de la fortune que vous devez à votre travail... Je vous le répète, je ne demande qu'un petit coin près de vous, une retraite profonde où je pourrai prier, pleurer et me souvenir!

— Mais je veux, au contraire, que tu oublies! s'écria Angèle en l'entourant de ses bras.

— C'est impossible, jamais!...

— Tu l'entends, Henri? s'écria Angèle en se levant, et tout à l'heure tu as eu pitié du marquis de Presle!

— Angèle, reprit Léontine, ce n'est point du crime de cet homme que je veux me souvenir; je l'ai laissé, cet effroyable souvenir du passé, dans la nuit d'où je viens de sortir... Mais il y a autre chose, je veux vous le dire, à vous, comme je l'ai dit à Mme de Presle... J'ai mis au monde un enfant, un fils... cet enfant, on me l'a pris... Qu'est-il devenu?... Vous savez maintenant pourquoi je veux pleurer!

— Mon Dieu, mon Dieu, elle ne sait rien, murmura

Angèle toute tremblante. Six heures vont sonner et pas de nouvelle encore !

Elle se mit à marcher avec agitation.

M. Descharmes, sous le coup de sa surprise, regardait tristement Léontine.

— Que faire, mon Dieu, que faire? se disait Angèle. D'un mot je pourrais changer sa douleur en une joie immense ; mais il faudrait lui tout dire... Et si on le ramenait blessé !... mort !...

Elle se sentit frissonner.

— Angèle, tu n'écoutes pas ta sœur, tu ne l'interroges pas, dit M. Descharmes ; qu'as-tu donc?

— Ah ! une telle anxiété est épouvantable ! s'écria-t-elle en s'élançant hors de la chambre.

Elle traversa son boudoir, un autre petit salon, et, dans la salle à manger, elle appela tous ses domestiques, chacun par son nom, d'une voix retentissante.

Trois ou quatre de ces derniers accoururent avec effarement.

— Qu'on prenne à l'instant deux voitures, ordonna-t-elle. L'un de vous ira chez M. Albert Ancelin et reviendra avec lui ; un autre se rendra rue Saint-Dominique, à l'hôtel de Presle ; si le comte est rentré, il faudra savoir de lui s'il n'est pas arrivé un accident grave à M. André Pigaud ; dans le cas où M. Gustave ne serait pas à l'hôtel, il ne faudra interroger personne et revenir immédiatement. Vous, Jean, vous allez courir jusque chez M. André. Allez, mes amis, et revenez vite, sans perdre une minute.

Après l'exclamation de sa femme, suivie de sa brus-

que sortie, M. Descharmes était resté tout interdit. Mais, pour ne pas effrayer Léontine, il s'efforça de paraître calme et c'est en souriant qu'il lui dit :

— Angèle a oublié, sans doute, de donner un ordre important ; je vais me charger de ce soin et lui dire de revenir près de vous ; je vous laisse seule un instant.

Il sortit sur ces mots et s'empressa de rejoindre sa femme, qui achevait de donner ses ordres aux domestiques.

— Angèle, dit vivement M. Descharmes, tu viens de mettre l'inquiétude en moi, peut-être aussi as-tu effrayé ta sœur ; que se passe-t-il donc ? Réponds-moi !

Elle lui tendit la lettre d'Albert Ancelin en disant :

— Tiens, lis, Henri, lis et tu comprendras.

M. Descharmes n'avait pas achevé de lire, lorsque Jean, le domestique chargé d'aller au domicile d'André, rentra dans la salle à manger.

— Madame, dit-il, M. André et M. Ancelin viennent d'arriver ensemble ; on les a fait entrer dans le salon.

Mme Descharmes ne put retenir un cri de joie.

— Henri, dit-elle, va recevoir M. Ancelin et notre neveu, notre fils... Moi, je vais préparer ma sœur au bonheur qui l'attend !

C'est en tenant Léontine dans ses bras, serrée contre son cœur, qu'Angèle lui raconta comment son mari avait trouvé, un matin, au commencement du mois d'octobre 1848, un jeune enfant abandonné sur la route entre Bois-le-Roi et Melun.

— Et cet enfant ? interrogea avidement Léontine.

— Cet enfant est devenu un grand et beau jeune homme, que j'aimais beaucoup déjà, et que je vais aimer bien plus encore.

— Achève, Angèle, achève, dit Léontine d'une voix tremblante.

— Eh bien, oui, c'est lui, c'est ton fils !...

La pauvre mère poussa un cri et se trouva debout. Mais, aussitôt, ses jambes plièrent sous le poids de son corps, ses yeux se fermèrent et elle tomba inanimée dans les bras de sa sœur.

— Au secours ! au secours ! cria de toutes ses forces Mme Deschармes épouvantée.

XXXIX

LES BAISERS DE LA MÈRE LANGLOIS

Quand, au bout d'un quart d'heure de soins empressés et intelligents, Léontine Landais rouvrit les yeux, elle vit à ses côtés, debout, Angèle et M. Descharmes, et à ses genoux, André, qui couvrait ses mains de baisers et de larmes.

Elle le regarda un instant, puis elle leva les yeux vers sa sœur, et son regard l'interrogea.

Mme Descharmes répondit par un mouvement de tête.

Alors, l'amour maternel illumina les yeux de Léontine, irradia son front.

Avec une expression impossible à rendre, elle prononça seulement ces deux mots :

— Mon fils !

Et ses lèvres se collèrent fiévreusement sur le front de son enfant.

— Ma mère, ma mère ! murmurait la voix d'André : tout à l'heure on m'a fait connaître votre douloureuse histoire ; oh ! ma mère, comme, je vais vous aimer !...

Angèle et son mari échangèrent un regard et se retirèrent discrètement, sans bruit.

— Ah ! leur joie était grande, ils ne l'avaient jamais rêvée aussi complète.

— Qu'est donc devenu M. Ancelin ? demanda Angèle.

— Je l'ai prié d'aller cherché Pauline et sa fille, répondit M. Descharmes.

— Claire est donc retrouvée ? s'écria-t-elle.

— Oui.

— Ah ! tous les bonheurs nous arrivent à la fois !

— Il ne nous reste plus qu'à assurer la tranquillité et l'avenir de ta sœur et de son fils. Je veux que le bonheur d'André soit complet. Ce soir même, pour lui, je demanderai à Pauline Langlois la main de sa fille.

— Comme tu es bon, comme tu es grand, Henri !

— J'ai encore une intention, et si tu ne t'y opposes pas...

— Moi, je contrarierais un de tes désirs ! Tu ne le crois point !

— Si ta sœur y consent...

— Eh bien, Henri ?

— Nous adopterons André, nous lui donnerons un nom, il s'appellera André Descharmes.

— Ah ! tiens, je t'adore ! exclama Angèle en jetant ses bras autour du cou de son mari.

L'arrivée de la mère Langlois et de Claire, amenées par Albert Ancelin, fut suivie d'une nouvelle scène attendrissante, provoquée par la brassière et la petite chemise de l'enfant trouvé, que Léontine reconnut comme étant son ouvrage.

Un domestique y mit fin avec ces mots :

— Madame est servie.

On passa dans la salle à manger et l'on prit place à table.

Inutile de dire que la mère d'André fut l'objet des attentions, des prévenances et de la sollicitude de tout le monde. Elle mangea à peine, mais avec quelle tendresse elle regardait son fils, sa sœur et Claire !

Comme il l'avait annoncé à sa femme, M. Descharmes, au moment du dessert, demanda à Pauline Langlois si elle voulait donner sa fille pour femme à André.

Pour le coup, la mère Langlois n'y tint plus, sa joie fit explosion. Elle se leva de table, renversant sa chaise, et déclara qu'elle allait embrasser tout le monde, à commencer par M. Descharmes, ce qu'elle fit incontinent, avec la satisfaction, du reste, de voir toute les joues se tendre pour recevoir ses gros baisers sonores.

Le repas terminé, elle prit à part M. Descharmes :

— J'ai quelque chose à vous raconter, lui dit-elle, et en même temps un conseil à vous demander.

— Eh bien ! ma chère Pauline, je suis tout à vous.

Elle suivit M. Descharmes dans son cabinet.

L'ingénieur la fit asseoir, et s'assit à son tour, en lui disant :

— Je vous écoute.

La mère Langlois se recueillit un instant, puis elle prit la parole.

— Monsieur Henri, dit-elle, ce que je vais vous confier, je pourrais le dire devant tout le monde, à l'exception de ma fille ; il y a des choses que je veux lui faire oublier, et d'autres qu'elle doit ignorer toujours.

Alors elle raconta à M. Descharmes de quelle facon elle avait appris que M. Auguste habitait à Paris ; comment le misérable, croyant mettre ainsi obstacle à la guérison de Léontine Landais, avait enlevé Claire de la maison du docteur Morand sans se douter qu'elle fût sa fille ; comment, enfin, grâce au concours du grand Bernard et de deux ouvriers du faubourg, elle avait retrouvé Claire dans la maison de Joinville-sur-Marne.

— J'ai cédé aux prières de ma fille, continua-t-elle, et j'ai laissé partir Blaireau, au lieu de le livrer immédiatement à la justice. Le misérable avait tout le temps de fuir et de se cacher. Ce matin, quand un commissaire de police escorté de nombreux agents se présenta chez lui pour l'arrêter, il y était encore... Dieu allait faire justice de ce monstre !... Le grand Bernard, que j'avais déjà revu ce matin, est encore accouru chez moi, vers trois heures, pour m'annoncer la fin tragique de Blaireau. Le journal *la Patrie* donne ce soir les principaux détails de l'événement de la rue du Roi-de-Sicile ; demain, on lira cela dans tous les autres journaux.

La mère Langlois raconta ensuite ce qui s'était passé entre elle et Gargasse, lequel, pendant que Blaireau

était à Joinville, avait audacieusement dépouillé son ancien ami de tout ce qu'il possédait.

M. Descharmes ouvrait de grands yeux étonnés.

— L'or et les valeurs sont chez moi, dans mon armoire, poursuivit la mère Langlois. Je ne sais pas quelle somme tout cela représente, je n'aurais pas su en faire le compte ; mais Blaireau a parlé de plus de trois millions... S'il avait cette fortune énorme dans son coffre-fort, c'est donc plus de trois millions que Gargasse m'a remis ce matin.

Or, monsieur Henri, ces millions-là m'embarrassent beaucoup, et c'est à ce sujet que je réclame vos conseils.

— Nous allons voir ce qu'il y a de mieux à faire, dit M. Descharmes ; mais, n'avez-vous pas déjà une idée, Pauline ?

— Vous pensez bien, monsieur Henri, que je n'ai pas été sans réfléchir longuement. J'ai eu d'abord l'intention de porter tout cela chez le commissaire de police et de lui dire : Faites-en ce que vous voudrez... Mais j'ai pensé qu'il me questionnerait et m'obligerait à raconter beaucoup de choses que je n'ai pas besoin de confier à tout le monde. Je ne tiens pas à devenir une curiosité et je ne veux pas qu'il se fasse du bruit autour de ma fille.... Ai-je tort, monsieur Henri ?

— Non, non, je vous approuve.

— Et puis j'aurais bien été forcée de dire que Gargasse avait volé Blaireau. Le malheureux est à Paris, en rupture de ban, on l'eût arrêté, et au lieu de la pro-

tection et de la petite fortune que je lui ai promises, en pensant à vous, monsieur Henri, car moi je ne peux rien, il se serait vu de nouveau, en cour d'assises, jugé et condamné aux galères !... Déjà il a honte de son passé, le repentir entrera dans son cœur et vous ferez une belle action, monsieur Henri, en arrachant cet ancien criminel au gouffre du mal.

— Cet homme vous a révélé le secret de la naissance d'André, Pauline, nous lui devons beaucoup ; je tiendrai la promesse que vous lui avez faite. Vous pourrez lui faire savoir que j'obtiendrai sa grâce, et que je me charge de son avenir.

Voyons, maintenant, ce que vous devez faire des millions de Blaireau. Evidemment, c'est de l'argent en partie mal acquis et qui devrait retourner à ceux à qui il a été volé ; mais nous ne les connaissons pas, et je ne vous conseille point de vous mettre à leur recherche. Voulez-vous verser ces millions dans la caisse de l'État? En ce cas, tout en gardant l'anonyme, vous pouvez prendre pour mandataire un notaire ou tout autre personne honorable. L'État acceptera les trois millions comme il accepte souvent des sommes moins importantes sans se préoccuper de leur provenance.

— Monsieur Henri, j'avais une autre idée, mais c'est peut-être impossible.

— Dites toujours, Pauline, nous verrons.

— Je voudrais que cet argent pût venir en aide au plus grand nombre possible d'infortunes, et qu'il fût comme la réparation du mal que Blaireau a fait pendant toute sa vie.

— Ah! vous avez raison, Pauline, et c'est bien pensé! s'écria M. Descharmes.

— Ainsi, ce n'est pas impossible?

— Nullement. Demain votre désir sera satisfait. Je serai chez vous à huit heures du matin, vous m'attendrez. Nous compterons les valeurs afin de savoir exactement la somme qu'elles représentent.

— Et ensuite?

— Ensuite, Pauline, nous nous rendrons ensemble, avec les millions, bien entendu, chez un grand personnage que j'ai l'honneur de connaître, et c'est lui que vous chargerez de l'exécution de votre volonté.

Ils rentrèrent dans le salon.

— Nous vous attendions avec impatience, dit Mme Descharmes, car nous avons tous besoin de repos.

— Je vous prie de m'excuser, répondit la mère Langlois; j'avais quelque chose à confier à M. Descharmes.

— Une affaire, très-importante appuya l'ingénieur.

— Oh! nous ne vous faisons pas de reproches, s'empressa de dire Angèle en souriant.

Puis se tournant vers la mère Langlois :

— Ma chère Pauline, reprit-elle, je vais vous demander de nous faire, à ma sœur et à moi, un grand, un très-grand plaisir.

— Mais je ne demande pas mieux; que faut-il que je fasse?

— Nous voudrions garder cette nuit votre charmante Claire; elle dormirait près de ma sœur, passerait avec elle toute la journée de demain, et, comme j'espère bien

que nous vous aurons aussi une partie de la journée, nous vous rendrions Mlle Claire le soir.

La mère Langlois baissa la tête ; elle ne savait que dire, mais elle avait bien envie de refuser.

— Ma chère Angèle, dit alors M. Descharmes, ta demande ne saurait contrarier Pauline, elle lui est même agréable, attendu que nous devons sortir ensemble demain dès le matin, et que, pour ne pas laisser Mlle Claire seule, nous aurions été obligés de vous l'amener ici.

Ces paroles produisirent l'effet espéré par M. Descharmes.

Le visage de la mère Langlois s'épanouit.

— Je vous suis bien reconnaissante de ce que vous voulez garder ma fille, dit-elle à Mme Descharmes ; ah ! si j'étais jalouse, ce ne serait pas de votre sœur !... Je veux que Claire se souvienne toujours de tous ceux qui l'ont aimée et des baisers qu'elle a reçus. Votre sœur, madame, qui l'a portée dans ses bras, qui a soutenu et dirigé ses premiers pas, qui a séché ses larmes d'enfant, votre sœur est aussi sa mère !

XL

CE QUE DEVIENNENT LES MILLIONS DE BLAIREAU

Neuf heures sonnaient à l'hôtel-de-ville. Une voiture s'arrêta sur le quai devant une des portes du monument détruit aujourd'hui, et qui était l'entrée particulière des appartements du préfet de la Seine.

M. Descharmes mit pied à terre et offrit sa main à la mère Langlois pour l'aider à descendre.

L'ingénieur portait sous son bras un paquet assez volumineux. La mère de Claire tenait son cabas, toujours plein jusqu'à l'anse, mais qui avait, cette fois, une pesanteur exagérée.

— C'est un peu lourd, dit M. Descharmes en souriant, voulez-vous me donner votre panier, Pauline?

— Oh! monsieur Henri, fit-elle, cela ferait rire vrai-

ment, si on vous voyait porter le cabas de la mère Langlois !

Après avoir monté un escalier, ils se trouvèrent dans un large corridor, qui précédait les appartements de la préfecture.

Un huissier vint à leur rencontre.

— Nous désirons voir M. le préfet, lui dit l'ingénieur en lui remettant sa carte, sur laquelle il avait ajouté d'avance le nom de Pauline Langlois.

L'huissier fit entrer les visiteurs dans une antichambre et disparut. Il revint au bout d'un instant, disant :

— M. le préfet vous attend.

Et il introduisit M. Descharmes et la mère Langlois dans le cabinet du haut fonctionnaire, qui travaillait avec son secrétaire et deux directeurs de l'administration municipale, lesquels connaissaient depuis longtemps M. Descharmes.

Ces messieurs s'étaient levés en même temps que le préfet, qui s'avança au-devant de l'ingénieur en lui tendant la main.

— Je remercie monsieur le préfet d'avoir bien voulu nous recevoir, dit M. Descharmes ; du reste l'affaire qui nous amène a une très-sérieuse importance.

En entendant ces paroles, le secrétaire et les deux fonctionnaires se disposèrent à se retirer.

— Ce que nous avons à vous dire, monsieur le préfet, ces messieurs peuvent l'entendre, reprit vivement M. Descharmes, et si vous le permettez...

— Restez, messieurs, dit le préfet.

Alors M. Descharmes posa sur la table, devant le pré-

fet, son paquet, près duquel la mère Langlois plaça son cabas.

Une vive surprise se peignit sur le visage des témoins de cette scène.

— Dans ce panier, dit M. Descharmes d'une voix grave, il y a cinquante mille francs en or ; ce paquet contient des valeurs mobilières, qui représentent, au cours d'hier, à la Bourse de Paris, la somme de trois millions deux cent quatre-vingt-dix mille francs.

Il y eut une quadruple exclamation.

Et les yeux des auditeurs interrogèrent curieusement M. Descharmes.

Il reprit :

— Cette somme énorme a été remise à cette brave et honnête femme, Mme Pauline Langlois, pour en faire l'usage qu'il lui plairait, par une personne que je vous demande la permission de ne pas vous faire connaître. Mais ce que je ne veux point vous cacher, c'est que cette fortune sort d'une source ténébreuse où l'on trouverait le crime...

Les auditeurs stupéfaits étaient comme suspendus aux lèvres de M. Descharmes.

— L'homme qui a possédé cette fortune, continua-t-il, n'existe plus aujou'rdhui; c'est devant Dieu, le juge suprême, qu'il a rendu compte de sa vie passée... Pour des raisons de premier ordre, nous tenons à ce que son nom soit oublié et reste enseveli dans l'ombre. Ses millions doivent servir à une réparation tardive des actes odieux et souvent criminels qui ont souillé son existence.

Ces millions, messieurs, Mme Langlois pouvait se les approprier, sans crainte qu'on vînt jamais les lui réclamer. Elle est venue me demander hier, en m'avouant qu'ils la gênaient beaucoup, de lui indiquer le moyen de s'en débarrasser. Aujourd'hui, monsieur le préfet, elle vous les apporte, avec l'espoir que vous voudrez bien être son mandataire en cette circonstance.

Le préfet s'inclina en signe d'assentiment et adressa à la mère Langlois des félicitations qui la rendirent toute confuse.

— Il me reste à savoir, madame, quelles sont vos intentions, dit-il avec un sourire plein de bienveillance ; veuillez nous faire savoir comment vous désirez que cette grosse somme soit employée.

La mère Langlois, rouge comme une pivoine, regarda M. Descharmes comme pour le consulter.

— Ma chère Pauline, lui dit-il, c'est à vous de parler maintenant; faites connaître à M. le préfet quelles sont vos intentions.

La mère Langlois tira son mouchoir de sa poche, toussa légèrement pour avoir la voix plus claire — une coquetterie — et se décida à parler.

— Voici ce que je voudrais, dit-elle : Je voudrais qu'il y eût un million pour l'hospice des Enfants-Assistés.

— Attendez, madame, dit le préfet en prenant une plume.

Et il écrivit sur une feuille de papier :

Aux Enfants-Assistés : un million.

Puis il fit signe à la mère Langlois de continuer.

— Je voudrais qu'on donnât, pour les autres hospices, cinq cent mille francs.

Aux hôpitaux de Paris ; cinq cent mille francs.

— A l'Assistance publique, pour être partagé entre toutes les sociétés de secours mutuels de la ville, un million cinq cent mille francs.

— Il reste encore trois cent quarante mille francs dont vous ne déterminez pas l'emploi, fit observer le préfet.

— C'est vrai. Eh bien! je voudrais que cette somme fût versée au Trésor à titre de remboursement.

Le préfet écrivit encore :

Au Trésor, remboursement, trois cent quarante mille francs.

— Madame, dit-il en se levant, ce soir votre mandataire aura exécuté vos volontés.

Après avoir salué, M. Descharmes et la mère Langlois se dirigèrent vers la porte. Mais celle-ci se retourna vivement.

— Ah! je sentais bien que j'oubliais quelque chose, fit-elle : mon cabas!

Elle le vida sur la table et le passa à son bras.

Tout le monde se mit à rire. Mais ce n'était point pour se moquer de la mère Langlois, au contraire ; c'était un témoignage de bienveillante sympathie et d'admiration.

En sortant de la préfecture, elle dit à M. Descharmes.

— Je n'ai pas pu fermer l'œil la nuit dernière, j'étais bien fatiguée, pourtant. Ah! comme je vais bien dormir

maintenant...! Vous me croirez si vous voulez, monsieur Henri, mais je me sens déchargée d'un poids énorme.

— Dame, fit M. Descharmes en souriant, vous portiez tout à l'heure cinquante mille francs en or ; c'est lourd... plus de trente livres!...

— Oh! ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, vous le savez bien.

M. Descharmes lui prit la main.

— Enfin, Pauline, vous êtes satisfaite?

— Heureuse, monsieur Henri, heureuse comme il n'est pas possible de le dire!

— Maintenant, ma chère Pauline, vous allez rejoindre votre fille, qui doit vous attendre impatiemment. Moi, je vais me rendre chez le ministre de la justice pour lui parler en faveur de votre protégé Pierre Gargasse.

XLI

CONCLUSION

Après l'événement de la rue du Roi-de-Sicile, et sur les indications qu'avait pu donner l'Espagnol Antonio, l'individu qui portait le nom célèbre de Tamerlan, et l'autre complice de Blaireau, dans la nuit de l'enlèvement de Claire, furent arrêtés.

On fit des recherches actives afin de découvrir les antécédents des prisonniers.

Tamerlan et son digne camarade étaient deux voleurs, repris de justice de la pire espèce, des rôdeurs de nuit, détroussant les passants à l'occasion, et opérant dans les maisons inhabitées de la banlieue de Paris.

Quant à la Solange, ancienne recéleuse et associée de Blaireau dans certaines affaires, elle avait fait à Paris, pendant des années, les métiers les plus suspects.

L'instruction de cette affaire, entourée encore de mystère, fut confiée à un des magistrats les plus éclairés du parquet de la Seine. Dès le début, il en vit toute l'importance et comprit combien sa mission allait devenir délicate et difficile.

Il sentit qu'il ne devait avancer qu'avec réserve et les plus grandes précautions dans le dédale des révélations qui lui étaient faites.

L'enlèvement de Claire, qui paraissait être d'abord le fait capital, se trouvait n'être plus qu'un incident secondaire.

Il avait suivi la jeune fille de Montreuil à Joinville, puis ses investigations s'étaient dirigées d'un autre côté. Les réponses des prévenus mises en ordre et analysées ouvrirent à son esprit méditatif un vaste domaine à explorer. Avec une lucidité extraordinaire, il parvint à faire sortir de l'ombre et à établir quelques-uns des faits saillants de notre histoire.

Il voyait la folle des Sorbiers emmenée par des individus agissant pour le compte de Blaireau. Il la retrouvait séquestrée dans la maison de Sèvres où elle devait mourir misérablement sans l'intervention de la marquise de Presle, qui la retirait de son cachot pour la confier aux soins du docteur Morand. Il la voyait poursuivie de nouveau par Blaireau, qui enlevait Claire afin d'entraver la guérison espérée par le médecin. Or, il lui était facile de comprendre le but poursuivi par Blaireau : la folle lui ayant échappé, il voulait empêcher sa guérison dans la crainte des révélations qu'elle pouvait faire. De quelle infamie, de quel crime cette femme

avait-elle été victime? Blaireau avait emporté son secret dans la tombe. Ce secret, quel était-il ? Devait-il le chercher? Devait-il le découvrir? Cette pensée le rendit soucieux. Certes, comme représentant de la justice, comme mandataire de la loi, il avait le droit de fouiller partout, de toucher à toutes les plaies, aux choses les plus intimes de la famille. Savoir la vérité est le devoir de tout homme investi du pouvoir de juger les autres. Mais il y a certains voiles que le magistrat lui-même redoute de soulever. Le juge d'instruction sentait qu'à côté de Blaireau, il y avait un autre coupable. Pistache, retrouvé au cours de l'instruction, venait de lui apprendre bien des choses, et il devinait le mobile qui avait fait agir la marquise de Presle. En effet, pourquoi, voulant sauver la folle, s'était-elle servie de Pistache au lieu de dénoncer les faits à la justice? D'un autre côté, après vingt ans de folie, Léontine Landais avait recouvré la raison et elle ne se plaignait pas. Pourquoi ? Et cette Léontine Langlois était la plus proche parente de M. Henri Descharmes, un homme recommandable entre tous! Ce n'est pas tout encore : voulant faire rechercher Pierre Gargasse, il avait appris que ce forçat libéré, placé sous la surveillance de la haute police, et qui avait rompu son ban, venait d'obtenir sa grâce pleine et entière. Tout cela le rendait hésitant et très-perplexe. Il crut devoir s'arrêter dans son instruction.

Toutefois, il fit appeler dans son cabinet Mme la marquise de Presle, M. Henri Descharmes et M. le docteur Morand.

démesurément comme si devant lui, tout à coup, se fût dressée quelque monstrueuse apparition.

Alors des sons rauques sortaient de sa gorge, ses cheveux se hérissaient sur sa tête, il agitait ses bras comme un homme en détresse ou saisi d'épouvante et, le corps rejeté en arrière, il reculait en criant :

— Ah ! la folle, la folle !

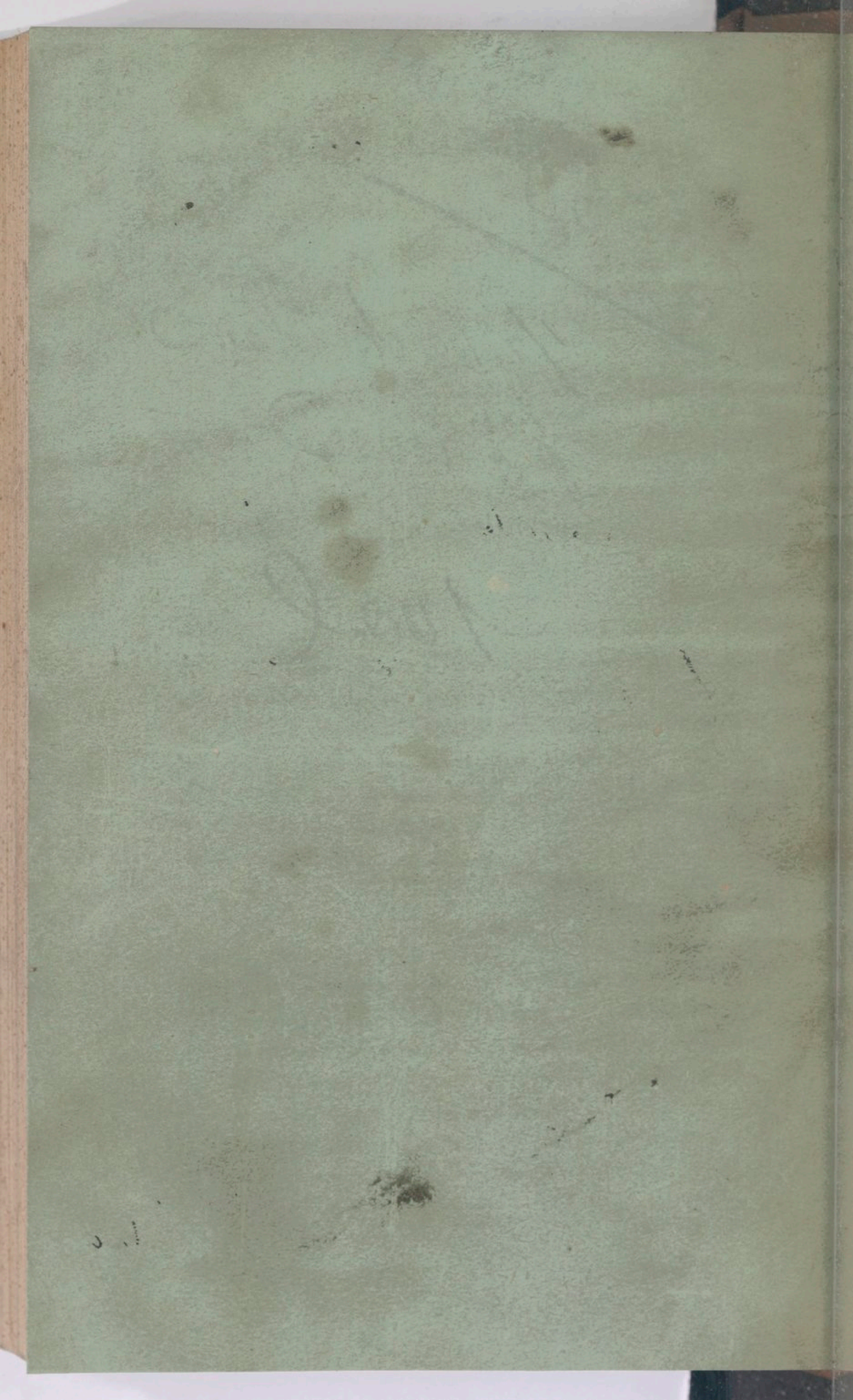


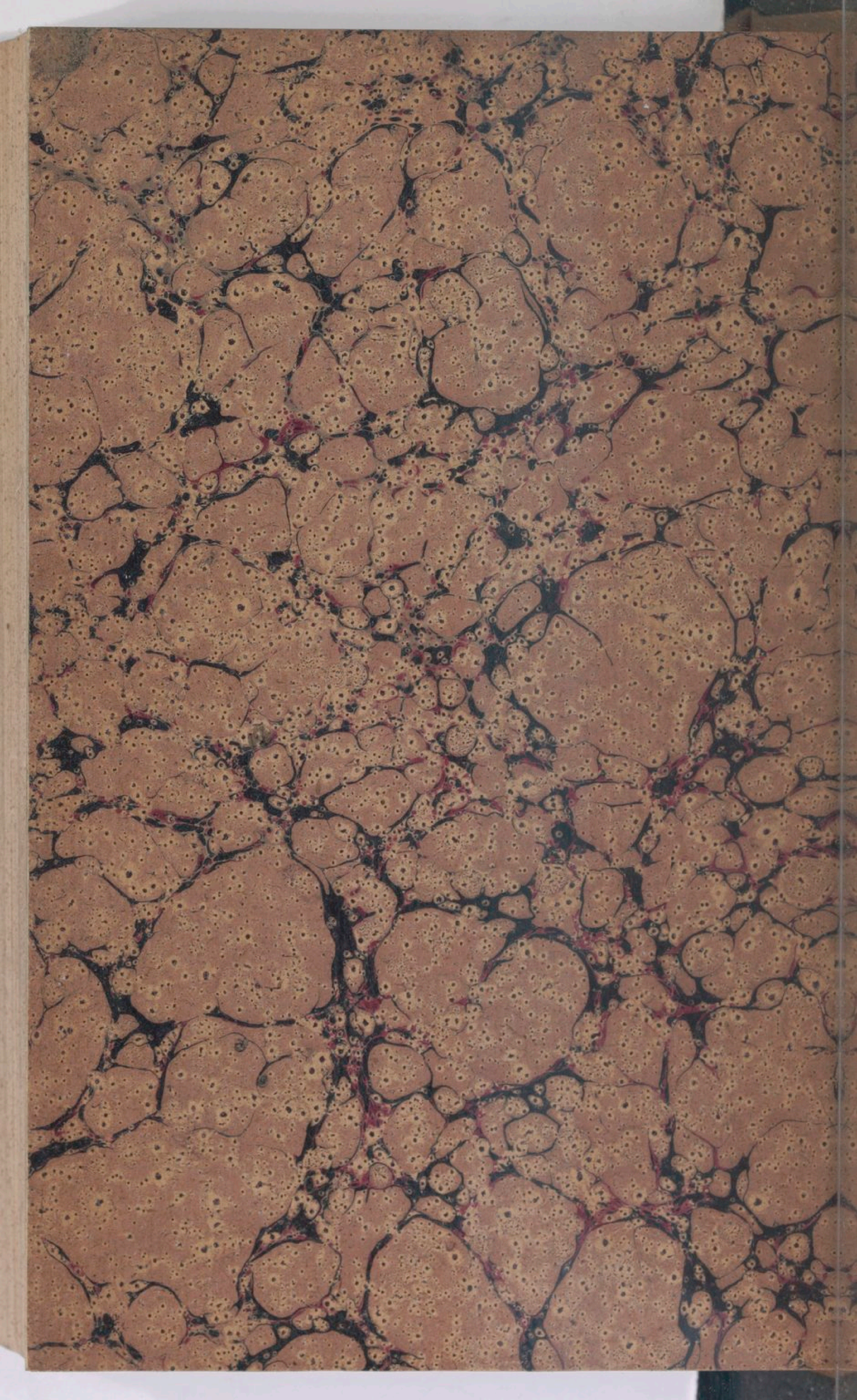
FIN

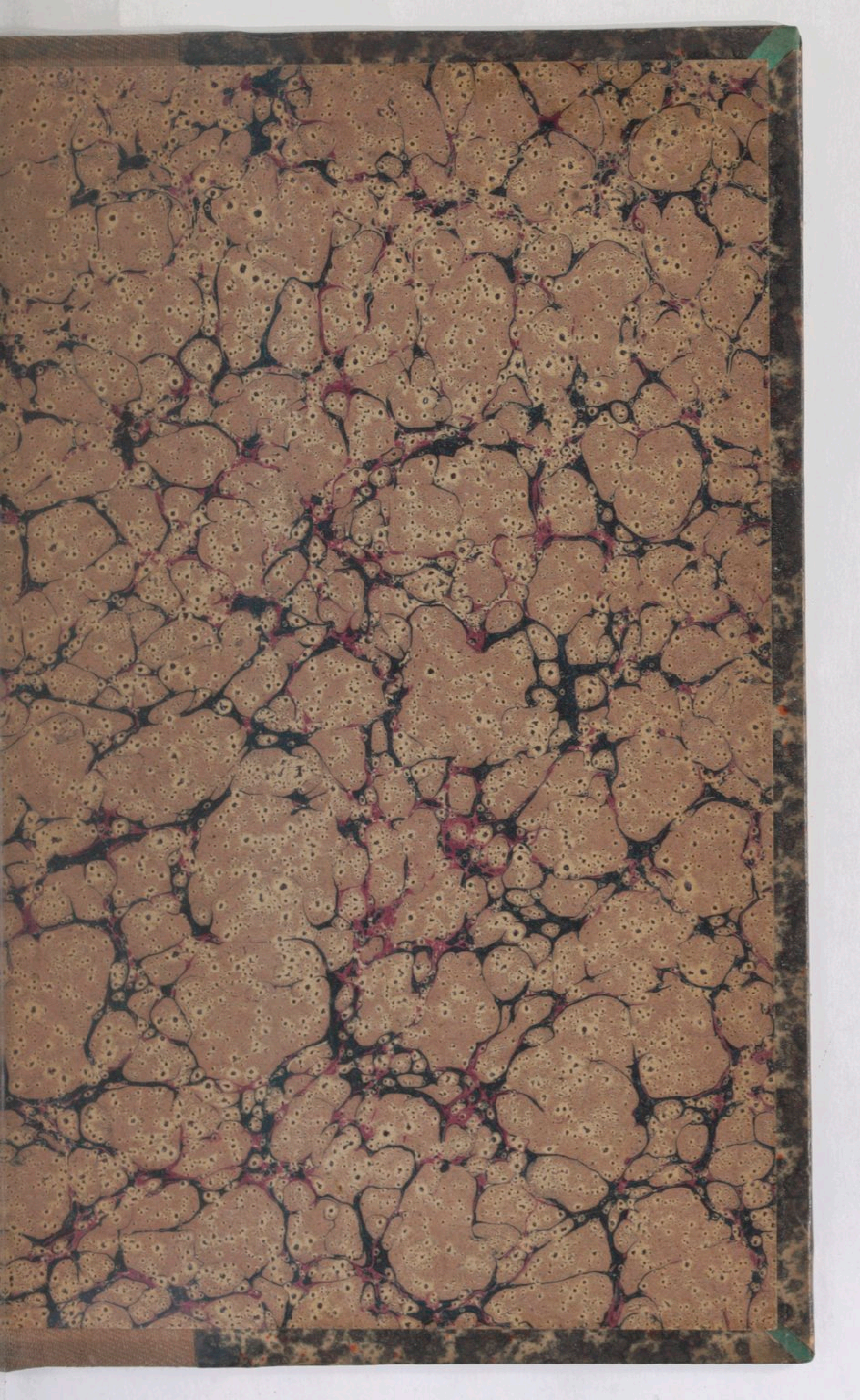
TABLE DES CHAPITRES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Saint-Amand. — Imp. de DESTENAY.









BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02518252 9